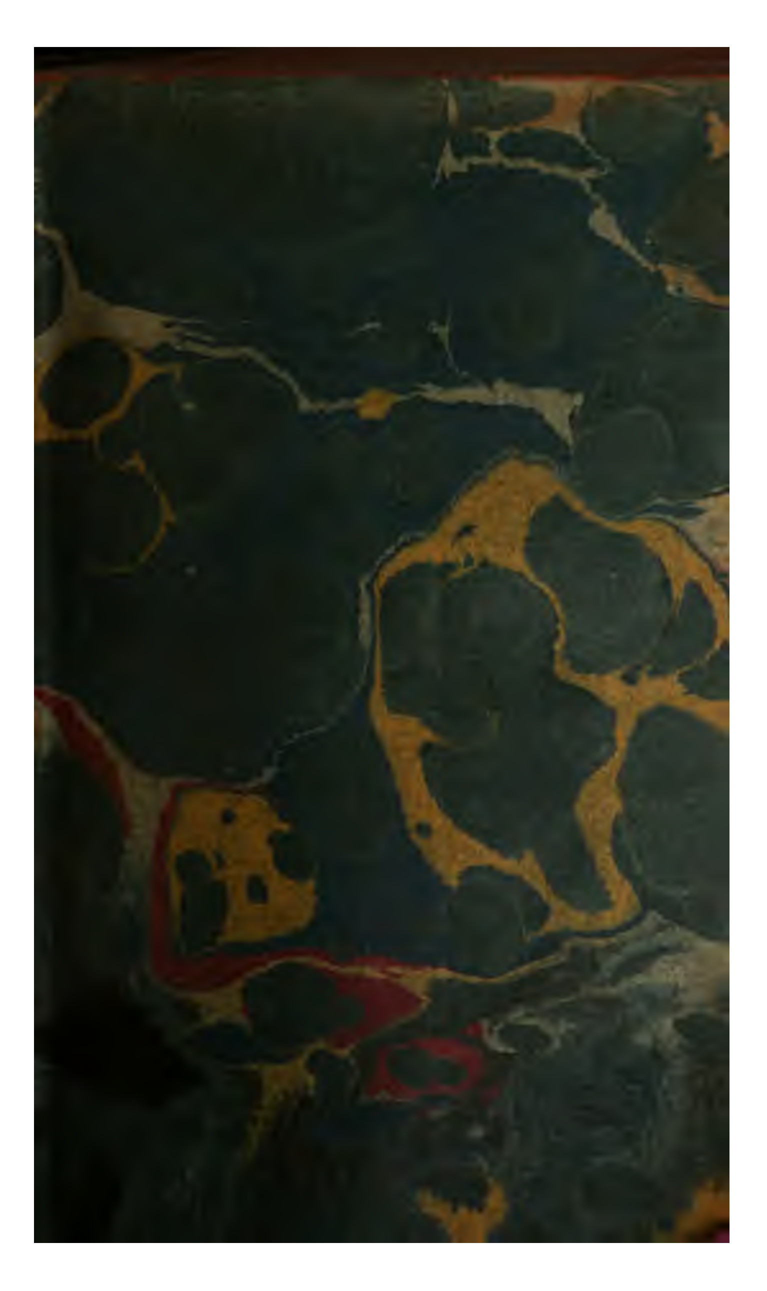
20. 6. 30.





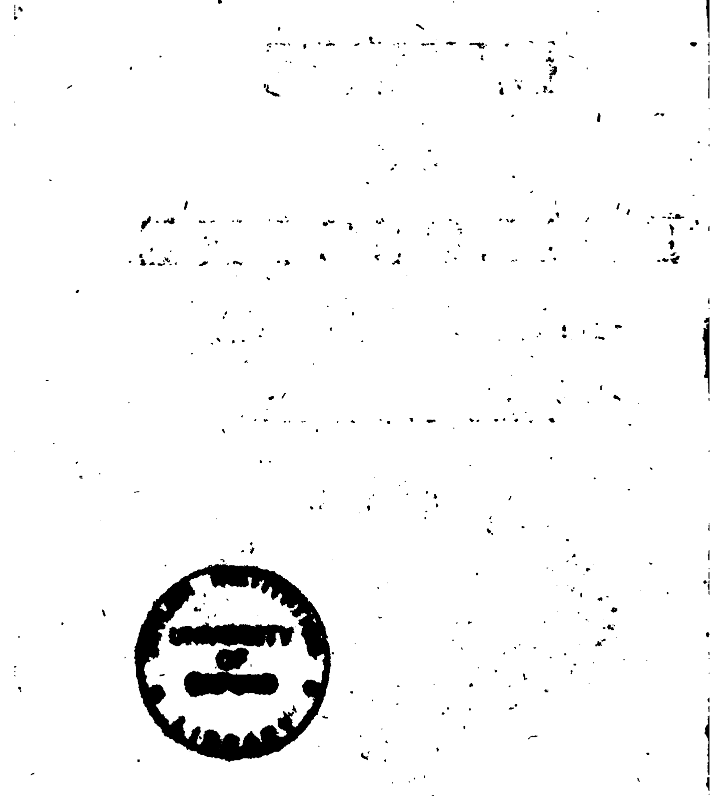
ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
BIENFAISANT.

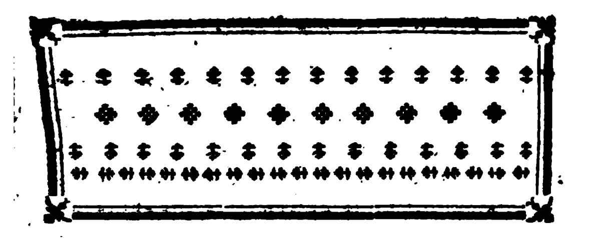
TOME TROISIEME.



AVEC PRIVILEGE.

A LEIPSIC,
CHEZ JEAN FREDERIC JUNIUS.
M DCC LXIV.





OBSERVATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE POLOGNE.

SECONDE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Tout État eſt compoſé de la partie qui gouverne, & de celle qui eſt gouvernée. L'objet de la Politique eſt de maintenir un parfait accord entre ces des parties, pour que la premiere n'abuſant point de ſon autorité, n'opprime pas la ſeconde;

& pour que l'obéissance de cette derniere conforme aux loix produise le bien général de la société. Nous avons exposé dans la premiere Partie de cet Ouvrage, nos vues pour réformer les abus qu'une longue suite de siécles a introduits dans le gouvernement du Royaume de Pologne : nous allons exposer dans celle-ci ce que nous pensons sur le Peuple, dont le nombre, l'aisance & la prospérité ne méritent pas moins l'attention des Législateurs, que la pureté de la doctrine & des moeurs des Ecclésiastiques, l'impartialité & les lumieres des Magistrats, l'intégrité de ceux qui administrent les Finances, & la valeur & la subordination dans les armées, exigent tous leurs soins.



LE

LE PEUPLE.

Les violences que les Patriciens de Rome exerçoient sur les peuples de cette ville, avant qu'il eût eu recours à la force ouverte, & que par l'autorité de ses Tribuns, il eût balancé le pouvoir de la Noblesse, sont une image sensible de la dureté avec laquelle nous traitons nos Plébéïens. Encore cette portion de notre Etat est-elle plus avilie parmi nous qu'elle ne l'étoit chez les Romains, où elle jouissoit d'une espece de liberté, même dans les tems où elle étoit le plus asservie au premier Ordre de la République.

On peut dire avec vérité que le peuple est dans une extrême humiliation en Pologne; on doit cependant le regarder comme le principal soutien de la Nation; & je suis persuadé que le peu de cas que l'on en fait, pourroit avoir des suites très-dangereuses.

Qui est-ce, en effet, qui procure l'abondance dans le Royaume? Qui est-ce qui en porte les charges & les impôts? Qui est-ce qui fournit des hommes à nos armées, qui laboure nos champs, qui coupe nos moissons, qui nous substente, nous nourrit, qui est

eſt la cauſe de notre inaction, le réfuge de notre pareſſe, la reſſource dans nos beſoins, le ſoutien de notre luxe, & en quelque ſorte la ſource de tous nos plaiſirs? N'eſt-ce pas cette même populace que nous traitons avec tant de rigueur? Ses peines, ſes ſueurs, ſes travaux ne méritent-ils donc que nos dédains & nos rebuts? Et s'ils n'étoient point, ne ſerions-nous pas obligés de nous plier, de nous aſſujettir nous-mêmes à toutes les pénibles fonctions auxquelles leur naiſſance, leur état, leur pauvreté les engagent? Des hommes ſi néceſſaires à l'Etat devroient y être conſiderés ſans doute; mais à peine les diſtinguons-nous des bêtes qu'ils entretiennent pour la culture de nos terres. Souvent nous ménageons moins leurs forces que celles de ces animaux, & trop ſouvent par un trafic ſcandaleux, nous les vendons à des maîtres auſſi cruels, & qui bientôt par un excès de travail, les forcent à leur payer le prix de leur nouvelle ſervitude.

Je ne puis ſans horreur rappeller ici cette loi qui n'impoſe qu'une amende de quinze francs, à tout Gentilhomme qui aura tué un payſan. C'eſt à ce prix qu'on ſe rachete dans notre Nation des rigueurs de la Juſtice, qui par-tout ailleurs conforme à la Loi de Dieu, & ne faiſant acception de per-

ſonne

sonne, condamne à mort tout homme coupable de mort. La Pologne est le seul pays où la populace soit comme déchue de tous les droits de l'humanité. Nous voyons cependant les Nations voisines attentives à ménager cette portion de leur Etat. Le peuple y jouit de la liberté: l'Angleterre, la Suéde, la Hollande, la Suisse, plusieurs autres Républiques lui donnent part dans le Gouvernement: nous seuls nous regardons ces hommes comme des créatures d'une autre espece, & nous leur refuserions presque le même air qu'ils respirent avec nous.

Il est vrai que selon la constitution de notre Royaume, nous pouvons nous passer de leurs conseils, & ne pas les admettre dans nos Congrès; mais leur secours nous est nécessaire, & par cela même, nous ne devrions point les traiter avec tant de cruauté. Est-il en effet aucune loi qui puisse autoriser le joug terrible que nous leur avons imposé? Dieu en créant l'homme lui donna la liberté: quel droit a-t'on de l'en priver, à moins que ce ne soit par la loi des armes, par l'autorité que prend la Justice sur des criminels, ou par la nécessité de réprimer des excès de folie dans un homme privé de raison? Quoi donc! parce que certains hommes ont le malheur d'être nés nos Sujets,

ſommes-nous diſpenſés d'obſerver à leur égard cette premiere regle de la juſtice, qui eſt le fondement de toutes les ſociétés : *Suum cuique?* Les droits de Maître & de Seigneur nous autoriſent-ils à les excéder de peines & de fatigues ; & après en avoir exigé des corvées presque au-deſſus de leurs forces, pouvons-nous leur enlever tout ce qu'ils ont pû gagner d'ailleurs pour leur entretien & celui de leur famille ; & cela par un travail qu'ils ont ſçu souſtraire à notre avarice & à notre cruauté ?

Mais après avoir examiné ce que la conſcience nous dicte envers cette foule de malheureux que nous opprimons ſans ceſſe ; voyons s'il eſt même de la bonne politique de les tenir dans cette auſtère dépendance qui fait notre joie & leur malheur : à mon avis il en peut naître deux grands préjudices à l'Etat.

1°. Comme il eſt naturel de ſecouer un joug rude & peſant, ne peut-il pas arriver que ce peuple faſſe un effort pour s'arracher à notre tyrannie ? C'eſt à quoi doivent le mener tôt ou tard ſes plaintes & ſes murmures. Jusqu'à préſent accoutumé à ſes fers, il ne ſonge point à les rompre ; mais qu'un ſeul de ces infortunés, eſprit mâle & hardi, vînt à concerter, à fomenter leur révolte

révolte, quelle digue assez forte pourroit-on opposer à ce torrent ? Par combien de ravages affreux ne marqueroit-il point son passage, & pourroit-on prévoir la fin de tous les maux dont il seroit capable d'inonder la République ?

Nous en avons un exemple récent dans le soulevement de l'Ukraine ; il ne fut occasionné que par les vexations de ceux d'entre nous qui y avoient acquis des domaines. Nous méprisions le courage des pauvres habitans de cette contrée ; ils trouverent des ressources dans leur désespoir ; & rien n'est plus terrible que le désespoir de ceux mêmes qui n'ont point de courage.

2°. Quel est l'état où nous avons réduit le peuple de notre Royaume a) ? Abruti

 par

a) Au tems de Casimir II. surnommé le Juste, les Gens de la Campagne étoient obligés de fournir, à leurs dépens, à tout Noble qui voyageoit, le logement, la nourriture, des chevaux, tout ce dont il avoit besoin dans les lieux de son passage. Ce privilége dont les Gentilhommes abusoient par leurs dissolutions, & trop souvent par leurs rapines, avoit réduit les paysans à une si grande misere, que cette portion de Citoyens la plus utile à l'Etat par ses travaux, ne pouvoit presque plus fournir ni aux besoins publics, ni aux siens propres,

Casimir

par sa misere, il traîne ses jours dans une indolence stupide qu'on prendroit presque pour

Casimir ne put souffrir que ceux qui doivent être les ressources des pauvres, cherchassent eux-mêmes dans ces malheureux des ressources dont ils pouvoient se passer. Il indiqua une assemblé générale à Lencici, où déplorant l'esprit d'intérêt qui dominoit dans ses Etats, il résolut de l'anéantir par la suppression d'un droit aussi honteux, que préjudiciable. Les Evêques y donnerent les mains d'autant plus volontiers, qu'il proposoit en même tems de mettre à couvert de l'avidité des Nobles, les biens ecclésiastiques dont on s'emparoit à la mort des possesseurs. Ces vexations & celles des paysans furent défendues sous peine d'anathême. Tous les Seigneurs du Royaume approuverent cette résolution, & elle fut confirmée par le Pape Alexandre III. à qui Casimir envoya des Députés, pour le prier de l'autoriser par une Bulle. Elle est rapportée dans Dlugoss. page 543. Cette résolution & cette Bulle n'eurent aucun effet. Cent soixante-sept ans après, sous le regne de Casimir III. surnommé le Grand, les paysans étoient dans un esclavage affreux. Leurs Seigneurs avoient sur eux un droit absolu de vie & de mort, jusques-là même qu'aucun juge, aucun Palatin, ni le Roi lui-même ne pouvoient les punir, quelques crimes qu'ils eussent commis, même dans les ressorts d'une jurisdiction étrangere. Les Seigneurs

pour un défaut de sentiment. Il n'aime aucun art, il ne se pique d'aucune industrie, il

gneurs étoient en droit de les réclamer, & il n'appartenoit qu'à eux d'en faire justice. Casimir s'étoit déclaré l'appui de ces malheureux. Il ne se croyoit riche & puissant que pour les défendre. Aussi l'appelloit-on le Roi des paysans. Malgré ses efforts & toute sa bonne volonté, il fut pourtant obligé l'an 1366. de reconnoître le droit des Nobles sur leurs sujets, Uladislas Jagellon fut aussi contraint de le confirmer en 1428. Casimir insista pourtant encore pour adoucir leurs peines. On dit que lorsque ces sortes de gens venoient se plaindre à lui de l'injustice de leurs Maîtres, il avoit coutume de leur demander, s'ils n'avoient chez eux *ni* pierres, ni bâtons pour se défendre. Il ordonna, enfin, que les biens des paysans mourant sans enfans, seroient dévolus, non à leurs Seigneurs, mais à leurs proches parens, qu'il seroit permis à tout paysan de se retirer où il voudroit, s'il étoit vexé par les voleries de son Maître, ou que ce Maître eût deshonoré sa femme ou sa fille. Il prétendit aussi, qu'aucun paysan ne fût donné par son Seigneur en ôtage ou pour caution. Ces réglemens furent mal observés dans la suite; & encore à présent, les paysans sont aussi esclaves, aussi malheureux en Pologne, qu'ils l'étoient avant les regnes de ces deux Rois Casimirs. *Note de l'Edit.* Voy. Hist. Gen. de Pol. par M. de Solignac tom. II. p. 148. & tom. III. pag. 147.

il ne travaille qu'autant que la crainte des châtimens le force de travailler. Convaincu qu'il ne pourroit point jouir du fruit de son génie, il étouffe lui-même ses talens, & il n'essaye même pas de les connoître : de-là cette affreuse disette où nous sommes d'artisans les plus communs ; & faut-il s'étonner que nous manquions des choses même les plus nécessaires, dès que ceux qui devroient nous les fournir, ne peuvent espérez aucun profit des soins qu'ils prendroient pour nous satisfaire ? Ce n'est que dans la liberté que se trouve l'émulation, & la nécessité ne s'évertue qu'autant qu'elle entrevoit une ressource à ses besoins. Il semble que la Providence ait compensé ses dons, pour mettre une espece d'égalité dans les diverses conditions des hommes. Aux uns elle a donné la naissance & le pouvoir, aux autres une heureuse capacité qui les dédommage des distinctions qu'elle leur a refusées. Ceux-là seroient trop vains s'ils possédoient tout à la fois les talens & les richesses ; & ceux-ci trop malheureux si par les dons de l'esprit ils ne pouvoient relever la bassesse de leur fortune. Ainsi les grands & les petits vivent dans une dépendance mutuelle les uns des autres ; le noble est forcé d'avoir recours à l'industrie du roturier, & le roturier

rier n'a d'autre fonds pour subsister que les besoins du noble.

Nous devons donc autant estimer le mérite de l'artisan, quelque bas, quelque humiliant qu'il paroisse, que l'artisan fait cas des avantages que nous pouvons lui procurer. Sans ce retour réciproque tout tombe dans un Etat, & l'on n'y voit, ainsi que dans le nôtre, ni sagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des secours nécessaires, ou pour l'ornement, ou pour les besoins de la vie.

Il ne suffit pourtant pas d'avoir fait sentir le tort que nous nous faisons à nous-mêmes & à tout le Royaume, par les duretés que nous exerçons sur le peuple; il reste à démontrer que rien n'est plus frivole que les avantages que nous nous imaginons retirer de l'esclavage où nous les tenons.

Je déclare d'abord que je ne prétends point déroger aux droits ordinaires des Seigneurs sur leurs Vassaux; mais je soutiens qu'on ne trouvera nulle part un Souverain, à moins qu'il ne soit un tyran décidé, qui fasse ôter la vie à son sujet de sa propre autorité & sans le ministère de ceux qu'il a établis pour l'administration de la Justice. Que voit-on cependant parmi nous? Un Noble y condamne son Sujet à la mort, quelque-

quefois sans cause légitime, plus souvent sans procédure & sans formalité; ou s'il a recours à une instruction juridique, quelle est-elle dans le fond? Quels Juges donne-t-il au prévenu? Rejette-t-il les ignorans? Ne choisit-il que les plus intégres? Ne veut-il point des ministres de ses passions, ou des complices de ses fureurs, plutôt que des gens esclaves de leur honneur & de leur conscience?

S'il est vrai que le droit du glaive n'appartient qu'à tout le Corps de l'Etat, quel préjudice peut recevoir un Gentilhomme, s'il laisse à l'Etat dont il est membre, le soin d'user de ce droit? La part qu'il y a en effet lui donne-t-elle le pouvoir de se l'attribuer sans réserve? Et n'est-ce pas assez pour lui qu'il le partage avec la République, qu'il ne l'exerce qu'au nom de tous ceux qui la composent? D'ailleurs, n'est-il lui-même dans une dépendance immédiate de cette République, dont il veut s'approprier la suprême autorité? Et si elle a la puissance du glaive sur lui, pourquoi ne l'auroit-elle pas sur des hommes qui sont bien plus ses Sujets qu'ils ne le sont d'aucun des particuliers qui prétendent les juger en maîtres souverains de leur destinée?

Il feroit donc du bon ordre que les Seigneurs dans leurs terres eussent un Tribunal où ressortiroient en premiere instance les causes de leurs Sujets, & que ceux-ci pussent appeller de ce Tribunal à ceux que nous nommons *Judicia Castrensia*: ces derniers sont autorisés par la République, & il est à présumer que la Justice y est administrée avec sagesse & discernement.

Il est vrai que l'Ordre Equestre ne voudra peut-être point qu'on accorde aux paysans la liberté de décliner la Jurisdiction de leurs maîtres, & de déférer leurs causes à des Juges absolus & indépendans. Mais ne peut-on pas établir dans une République, ce qui est d'usage dans les Royaumes même où l'on se pique le plus d'une aveugle soumission aux ordres d'un Souverain, & où le moindre Sujet qui se croit lezé, intente un procès à son Roi, demande justice aux Parlemens, & l'obtient des Ministres mêmes établis pour soutenir les droits du Prince? A la bonne heure qu'un Gentilhomme de nos Etats soit le maître de ses Sujets, mais qu'il daigne considérer que le pouvoir qu'il a sur eux n'est qu'une émanation de celui de la République, & qu'il ne perd rien en lui remettant le soin de les punir. Son autorité croît par cette plénitude de puissance qui

qui réside dans l'Etat, & qui seule est le soutien & la source de ses priviléges. Et peut-il déroger aux droits de la liberté, en les exerçant avec la Nation qui les met à l'abri de toute atteinte, & qui les renforce par les suffrages de tous ceux qui ont part à la Souveraineté?

Je dois encore faire remarquer ici ce que l'expérience nous montre tous les jours que l'esclavage de nos Sujets cause la désolation de nos campagnes.

Je suppose qu'un paysan né mon Sujet se soit établi chez mon voisin, sous l'espoir d'un traitement moins rude: je le trouve, je le revendique, on me le rend. Mais je fais tort à son nouveau Maître, qui ne l'eût point reçu s'il n'en eût eu besoin, & je ruine mon Sujet que j'arrache à une heureuse situation, pour le remettre dans son premier état d'indigence.

Je suppose encore qu'un Gentilhomme ait un Village si chargé d'habitans, que les terres qui en dépendent ne puissent pas fournir à leur entretien, & que mon voisin au contraire ait beaucoup plus de terres que d'hommes pour les cultiver: que s'ensuit-il de cette inégalité? C'est que le nombre des Sujets sans terrein, est aussi inutile à l'Etat, qu'un grand terrein sans Sujets qui le fassent

pro-

produire. De-là vient qu'on trouve dans nos pays tant de cantons incultes. La République en souffre & le propriétaire encore plus. Celui-ci manque de Sujets, & il n'ose débaucher ceux des autres Seigneurs, qui les lui redemanderoient par un vain point d'honneur, même dans le cas où ils devroient leur être à charge.

Il est vrai que des paysans étrangers pourroient suppléer aux nôtres; mais le moyen de les attirer dans un pays où tout leur sang, si j'ose ainsi dire, ne suffiroit pas pour assouvir l'avarice de ceux qu'ils auroient à servir, & où l'esclavage seroit peut-être le moindre des maux que leur feroient souffrir leurs nouveaux maîtres.

Concluons, & disons que l'Etat en général & l'Ordre Equestre en particulier trouveroient infiniment plus d'avantage à suivre exactement ce qui se pratique à l'égard du peuple dans les autres Nations. Un Seigneur y contracte avec un paysan & lui loue ses terres moyennant une redevance en argent ou en fruits, que celui-ci s'engage de lui payer tous les ans; il ne reste à ce Seigneur d'autres soins que de veiller sur la conduite de son fermier pour qu'il soit toujours en état de lui payer le prix de son héritage; il lui laisse d'ailleurs toute la liberté nécessai-

re de négocier à ſon profit, d'augmenter ſes biens, d'établir ſa famille, & le bail fini, de ſe tranſporter par-tout où l'appellent ſes beſoins & le deſir d'une plus grande fortune.

Ce même uſage nous rendroit ſans doute & plus riches & plus heureux. Si en ceſſant de contraindre nos Sujets, nous venions à en perdre quelques-uns, il nous feroit aiſé d'en acquérir d'autres, & pourrions-nous en manquer ſi nous nous étions fait une loi de n'exiger d'eux d'autres ſervices que ceux qu'ils nous dévroient légitimement, de les traiter avec douceur & équité, & de ne plus leur faire éprouver ces cruelles vexations, dont ils voudroient à tous mômens ſe racheter par la perte de nos biens, & peut-être par celle même de notre vie? Cette abolition totale de la ſervitude peupleroit nos déſerts. Nous en avons l'exemple dans quelques Provinces du Royaume, où l'on diſtingue aiſément, à l'affluence du monde un Village habité par des perſonnes libres, d'avec ceux qui ne le ſont que par des payſans eſclaves.

C'eſt une choſe presque inconcevable, qu'un pays auſſi fertile & auſſi abondant que le nôtre dans toutes les eſpeces de productions de la nature, renferme à proportion de ſa vaſte étendue un ſi petit nombre d'habitans;

bitans; aussi nous reste-t-il la quatriéme partie du Royaume à défricher. Nous n'avons d'ailleurs ni Manufactures, ni trafic, ni négoce, & les grosses rivieres qui traversent nos Etats, le voisinage même de la mer, nous offrent en vain des transports aisés pour faire un commerce que nous abandonnons à d'autres peuples.

De-là cette étonnante rareté de l'argent, & la difficulté de fournir aux subsides du Royaume: de-là cette triste modicité de biens dans presque toutes les maisons des Nobles; mais si chacun d'entr'eux, déchargé du soin d'entretenir ses Sujets, leur assuroit leur vie & le fruit de leurs travaux, tout prendroit dans l'Etat une face nouvelle.

Cet esclave dont l'esprit s'est affaisé sous le poids du joug qu'il porte dès sa naissance; cet homme si lourd & d'une conception si lente, trouveroit bientôt le secret de gagner sa vie & les moyens même de s'enrichir. On verroit la Pologne devenir une espece de marché public pour toutes les Nations qui nous environnent: elles se hâteroient de nous apporter tout ce qui nous manque; nous leur céderions avec joie tout ce qui nous est inutile ou superflu. On ne verroit plus l'herbe croître dans nos Villes & dans nos Bourgades, & il faudroit peut-être les

aggrandir pour une génération d'hommes nouveaux, qui sans attendre la fin de celle qui lui auroit donné la vie, paroîtroit tout d'un coup dans le sein de l'abondance qui auroit contribué à sa production. Nous n'aurions plus la honte de voir nos édifices publics tomber en ruine; nous n'aurions plus à rougir de l'indigence de nos bourgeois, de l'ignorance de nos ouvriers, d'aucun des désordres de notre mauvaise police, & peut-être tel de nos Vassaux négocieroit un jour pour des sommes plus considérables que n'en rapporte aujourd'hui tout le domaine de l'Etat.

J'ai peut-être tort de porter mes vues si loin; mais il est toujours certain qu'en cessant d'opprimer le peuple, en le protégeant, en lui ouvrant l'entrée aux Tribunaux qui lui rendroient justice, l'Etat deviendroit plus florissant. Sans passer les mers pour acquérir des richesses, nos Villes seroient les ports où nous irions échanger, débiter nos denrées; c'est-là véritablement où se rendent nos paysans; mais ils n'y vont point pour eux-mêmes; ils n'ont que la peine & l'embarras du transport; & trop souvent ils sont punis de la vileté du prix où la fertilité d'une saison les force de laisser les fruits qu'ils apportent.

Qu'ils

Qu'ils jouissent d'une partie de nos immunités, l'Etat n'aura peut-être point de membres plus utiles. Qu'ils puissent s'unir entr'eux par un trafic mutuel; qu'ils n'ayent plus à craindre les vexations de leurs maîtres, les insultes des soldats, les mépris, les outrages de la Noblesse; qu'ils ayent des morceaux de terre & des maisons où ils puissent vivre en sûrete; qu'ils puissent laisser en héritage à leurs enfans les acquisitions qu'ils auront faites: alors nous croirons vivre dans une autre terre & sous un autre ciel. Leur industrie embellira chez nous toute la face de la nature; nous reprendrons des forces par l'accroissement de nos finances; nos armées plus nombreuses & mieux payées nous feront respecter de nos voisins; les étrangers charmés de la fertilité de nos climats, viendront l'augmenter par leurs talens; ils feront hausser le prix de nos terres, ils grossiront le capital de la Nation; & si malgré notre négligence à cultiver nos terres, nous sommes même dès-à-présent en possession de fournir par nos bleds la subsistance à plusieurs pays de l'Europe, combien plus serons-nous alors en état de subvenir à leurs besoins, & de faire passer chez nous une partie de leurs richesses!

Ce n'eſt pas tant néanmoins par les avantages qui doivent revenir à la République & à chacun de ſes membres, des égards qu'on aura pour le peuple, que nous devons nous déterminer à le traiter avec plus d'indulgence & de douceur; un plus noble motif doit nous y engager.

C'eſt ſi peu de choſe qui nous met au-deſſus de nos Sujets, qu'il eſt honteux à nous, de nous enorgueillir de notre élévation & de leur baſſeſſe. Rien n'eſt grand ici-bas que par comparaiſon; c'eſt toujours le malheur d'une portion des hommes qui rehauſſe & fait éclater le bonheur de l'autre, Nous ne paroiſſons riches, puiſſans, reſpectables que par l'indigence, la foibleſſe, l'aviliſſement du payſan. Nous lui devons, pour ainſi dire, toute notre grandeur, & nous ne ſerions presque rien, s'il n'étoit au-deſſous de ce que nous ſommes.

Il ne tenoit qu'à la Providence de nous aſſujettir à ceux que nous maîtriſons. Sans doute elle a voulu donner à ceux-ci le moyen de mériter par leur réſignation, & à nous un motif de nous humilier dans notre indépendance. C'eſt donc à nous à ne pas abuſer de notre pouvoir ſur des malheureux qui ne nous ſont inférieurs que par une diſpoſition dont nous n'avons pas été les maîtres.

Nous

Nous devons adorer en eux la main de Dieu, qui ne les a pas fait ce qu'ils ſont, par rapport à nous, & pour nous donner ſujet de nous complaire dans la miſere de leur état & dans l'opulence du nôtre.

Eh! quelle eſt même la différence qu'il y a d'eux à nous? Elle ne vient que du plus ou du moins, de quelques biens périſſables: au fond nous ſommes tous égaux; & tel homme que la privation de ces biens nous fait mépriſer, eſt peut-être fort au-deſſus de nous par les vrais biens qui font l'eſſence & la gloire de l'homme: ainſi le bon ſens, la Religion, la politique, tout nous engage à ménager nos Plébéïens. Sans cela, quelque ordre que nous puiſſions mettre dans notre Etat, il ſera ſemblable à cette ſtatue de Nabuchodonoſor, qui quoique faite des plus précieux & des plus ſolides métaux, fut renverſée en un moment, parce que ſa baſe n'étoit que d'argile. Le fondement de notre Etat c'eſt le peuple. Si ce fondement n'eſt que de terre & de boue, l'Etat ne peut durer long-tems. Travaillons donc à renforcer cet appui de la République; ſa force ſera notre ſoutien, ſon indépendance notre ſûreté; & il nous étayera d'autant plus, qu'il croiroit périr avec nous, s'il n'avoit à cœur nos intérêts & la gloire de la Patrie.

L'ARMÉE.

On dit qu'il n'est point d'Etat dont l'administration ne roule sur quatre points principaux, qui sont, la Guerre, la Justice, les Finances & la Police. Je vais traiter séparément chacun de ces sujets, & je commence ici par le Ministre de la Guerre qui doit veiller à trois choses, à la défense, à la sureté, & à la gloire de la Nation. Voyons si appliqués comme les autres peuples à cette partie essentielle du gouvernement, nous en retirerons ces trois avantages : si, malgré nos préjugés, nous n'avons pas besoin de quelque réforme, ou pour éloigner l'ennemi, ou pour ménager le citoyen, ou pour soutenir l'honneur de la Patrie. Je suis d'abord forcé d'avouer qu'il se trouve si peu de proportion entre le nombre de nos troupes & l'étendue de nos Etats, qu'il ne nous est pas possible de nous garantir de toute insulte. Il n'y a même aucune égalité entre nos forces & celles de chacun de nos voisins. Eh ! le moyen de leur résister, dans le cas même qu'il n'y eût qu'un seul d'entr'eux qui nous déclarât la guerre ?

Il

Il n'eſt point de payſan, quelque miſérable qu'il ſoit, qui ne mette ſa chaumiere en ſûreté par quelque enceinte; point de créature, ſi foible, qui n'ait reçu de la nature quelque moyen de ſe défendre, & qui n'en uſe dans l'occaſion: nous ſeuls, pleins de confiance, nous négligeons de couvrir nos frontieres. Notre pays eſt ouvert de toutes parts, & notre armée qui devroit du moins être en état d'arrêter l'ennemi, ne peut ni le repouſſer en raſe campagne, ni lui faire tête dans l'enceinte de nos murs.

Cette étrange ſituation nous fait mépriſer ſans doute: & quel reſpect, quels égards peut-on avoir pour nous? Ceux qui voudront aggrandir leurs Etats aux dépens des nôtres, craindront-ils de nous attaquer? Et ceux que leur intérêt pourroit engager à la conſervation de nos Provinces, haſarderont ils de nous prêter du ſecours? Ceux-là ſont perſuadés qu'ils peuvent tout entreprendre, ceux-ci qu'ils ont trop à riſquer; & il eſt certain que ſi nous ne pouvons tenir contre les uns, nous ne pouvons encore moins répondre à la bonne volonté des autres. De vaines idées dont nous ſommes préoccupés, nous empêchent d'avoir des places fortes ou une armée en état de réſiſter à nos ennemis.

Nous nous flattons que comme il importe à nos voisins de ne pas souffrir l'aggrandissement d'une Puissance aux dépens d'une autre, quelques-uns d'entr'eux se croiront obligés de veiller à notre sûreté: nous nous endormons dans cette espérance; & au lieu de nous attacher par des Traités des voisins aussi utiles, nous n'attendons que de leur politique ce qu'il nous seroit plus avantageux de devoir en même tems à leur amitié. Cependant leur jalousie peut s'éteindre, leur amitié peut ceder à de nouveaux intérêts; en est-il même aucun qui rebuté de notre indolence, veuille s'exposer à soutenir lui seul tout l'effort d'une guerre qui ne le regarde pas? Je dis plus, il n'en est point qui ne nous vende chérement ses secours, ou qui ne nous tienne dans sa dépendance tout le tems qu'il croira que nous avons besoin de sa protection. Combien ce dernier état nous seroit-il insupportable; nos Provinces en sûreté, nos revenus ménagés, pourroient-ils nous dédommager de la honte d'une si indigne sujétion? Nous l'avons éprouvé ce triste état dans la derniere Guerre des Suédois. De tous les peuples du Nord qui avoient pris les armes, il n'en étoit point qui se fût déclaré contre nous. L'impuissance où nous étions de nous défendre, nous avoit

attiré

attiré un grand nombre de tuteurs; mais combien la République auroit-elle mieux aimé céder une partie de ses Etats, que d'être sous le joug de ces Puissances qui l'avoient asservie, sous prétexte de la sauver? Il est encore un sentiment aussi équivoque qui nous fait illusion: nous comptons trop sur notre valeur, & nous attendons les plus grands désordres sans les prévenir, parce que nous estimons au-dessous de nous de les craindre. Mais la valeur ne peut rien sans la force, & si la lâcheté n'emportoit pas nécessairement les deshonneur, on pourroit dire qu'elle n'a point de suites plus fâcheuses, qu'un courage qui s'abandonne sans prudence à toute la fougue de son emportement. Ainsi nous ne commençons à rassembler nos troupes que lorsqu'il n'est plus tems de les faire agir, & nous n'établissons des impôts pour leur subsistance, que lorsque l'ennemi est en possession de les lever lui-même par contribution.

Une troisiéme cause de notre indolence ou de notre fausse sécurité, c'est de nous être accoutumés aux désordres de notre Etat: toujours exposés à de nouveaux troubles, il n'est point de dangers si pressans qui nous étonnent, nuls écueils qui nous fassent pâlir, nuls orages qui nous ébranlent, parce qu'il n'en

n'en est point dont nous ne soyons échappés avec beaucoup moins de dommage que nous n'avions lieu de l'espérer. Le tems est pour nous un trop grand maître. Persuadés que tout passe, tranquilles & sans allarmes, nous nous prêtons à toutes nos révolutions : un torrent dont nous aurions pu nous garantir, ou que nous pourrions même arrêter dans sa force, nous le laissons s'étendre dans nos campagnes : spectateurs immobiles des ravages qu'il y cause, nous attendons qu'il s'écoule ; & il est à peine écoulé, que n'estimant presque rien les maux qu'il a faits par rapport aux maux qu'il pouvoit faire, nous nous rassurons d'avance sur tous ceux que de pareils débordemens peuvent ramener parmi nous. Ne pourroit-on pas, en quelque sorte, nous comparer à cet imbécille qui ne sçachant pas les moyens ordinaires de traverser une riviere, ou craignant peut-être de la traverser à la nâge ou en bateau, attendoit patiemment sur les bords qu'elle fût entiérement écoulée, pour la passer à pied sec ?

Nous devons sans doute ne rien négliger de tout ce qui peut nous mettre à l'abri des accidens qui peuvent nous surprendre ; ne pas nous reposer sur des secours incertains & toujours dommageables, sur un courage inutile s'il n'est soutenu, sur une vaine expérience

rience d'événemens qui peuvent n'être pas toujours les mêmes.

De tous les maux qui peuvent arriver à une Nation, il n'en est point auxquels l'attention à les prévoir ne puisse servir de remédes. Presque tous désespérés dès leurs commencemens, ils ne cédent qu'aux précautions qui les préviennent. Mais il faut de la pénétration & une espece d'adresse pour les pressentir: car il en est de ces maux, selon un fameux Politique, comme des maladies de langueur & de consomption, d'abord aisées à guérir & difficiles à connoître, & dans leurs progrès fort aisées à connoître & très-difficiles à guérir. Il n'est pas douteux qu'une prudente sagacité qui voit de loin les malheurs d'un Etat, ne puisse aisément les empêcher d'éclore; mais du moment que n'ayant point été apperçus, ils viennent à éclater & qu'on en peut démêler la cause & la nature, il n'est presque plus possible d'en arrêter le cours.

Jamais dans aucun Royaume on n'eut tant besoin que dans le nôtre de ce sage discernement qui combine les rapports, & qui cherche à découvrir dans le présent ce qui doit le suivre. Jamais peuple n'eut tant d'intérêt à être toujours sur ses gardes, à se tenir toujours prêt à tout événement: non-

seule-

seulement il nous faut établir des barrieres entre nous & nos voisins, & être toujours en état d'empêcher qu'on ne les ébranle, nous devons encore ne rien négliger de ce qui peut augmenter la gloire de nos armes.

Il est certain en effet qu'une armée dont la réputation précede la marche, a presque vaincu son ennemi avant que de le combattre; notre Nation peut autant que celles qui l'environnent, & peut-être plus qu'aucune d'entre elles, se faire un nom qui la fasse respecter; mais ses troupes ont besoin d'une exacte discipline, sans quoi la valeur n'est qu'une aveugle témérité, qui ne produit que de la confusion & du désordre.

De l'aveu même de tous nos Généraux, nos troupes ne sont plus ce qu'elles étoient autrefois. Ce n'est pas qu'elles ayent moins de cette noble intrépidité qu'on remarquoit dans nos peres; mais c'est que les autres Nations s'étant fait une nouvelle méthode d'attaquer & de défendre, nous avons conservé nos anciens usages, & ces usages ne nous sont plus d'aucune ressource, même pour soutenir les efforts de nos ennemis. Lorsque leurs troupes n'étoient, comme les nôtres, qu'une troupe de citoyens armés, qui n'étoient sous le drapeau que pour un tems, & qui en présence de l'ennemi ne recevoient

l'ordre

l'ordre que de leur courage, ou pour mieux dire de leur férocité, il étoit peu de ces Nations qui ne payassent de leur défaite la hardiesse qu'elles avoient de nous insulter. Mais ces peuples, sans devenir peut-être plus valeureux, sont devenus plus redoutables; un nouveau génie leur a donné plus d'adresse & plus de conduite. Ce n'est plus un instinct brute qui les fait agir; c'est un art fondé sur l'expérience & supérieur aux vieilles coutumes dont nous avons tant de peine à nous départir, & qui sans nous rien ôter de notre fiere audace, nous font presque toujours plier devant eux.

Ce que je dis n'est que trop constaté par des malheurs même éprouvés de nos jours. Nous avons vu les Sujets d'une puissance voisine, après s'être façonnés à la maniere de combattre des autres peuples, figurer tout d'un coup dans l'Europe, & nous donner de tristes preuves de leur sçavoir.

Une marche longue & pénible les amene sur nos frontieres; ils n'y trouvent aucunes de nos troupes qui les empêchent d'y pénétrer, ils entrent dans le Royaume. Rien n'est égal à leur confiance; on croiroit qu'ils parcourent leurs propres Etats, s'ils ne marquoient leur passage par des contributions énormes, mais encore plus aisées à suppor-

ter

ter que la maniere dont ils les exigent : notre milice sort enfin de ses retraites ; elle vole de toutes parts. Mais elle n'ose se mesurer avec des bataillons fermes & immobiles qui sçavent attendre un ennemi sans le craindre ; elle se contente d'attaquer des partis, & ne se repose même alors de ses succès que sur la rapidité de l'entreprise, de crainte d'être surprise elle-même ; comme elle a surpris le petit nombre de ceux dont elle a eu le bonheur de triompher.

Ce sont-là nos derniers exploits, & ils ne pouvoient être que dans cet excès de médiocrité où je viens de les montrer. Que peuvent des troupes pareilles aux nôtres, contre des soldats qui n'ont qu'une même ame, un même esprit, un mouvement uniforme ? Devenons semblables à eux, réglons notre valeur, mettons-la en commun, si je puis parler ainsi ; agissons tous à la fois & de concert, ayons pour unique objet l'amour du devoir & l'intérêt de la Patrie ; alors nous aurons aussi peu à craindre qui que ce soit de nos voisins, qu'ils nous étoient eux-mêmes peu redoutables, dans les tems qu'ils ne faisoient la guerre que comme nous la faisons aujourd'hui.

Il ne suffit pourtant pas, pour que le Ministère de la guerre soit tel qu'il doit être, qu'il

qu'il nous mette en état de faire face à nos ennemis & de nous en faire respecter par nos forces; il faut qu'il nous assure nous-mêmes contre les violences & les rapines de nos soldats. C'est un des avantages qu'il doit nous procurer; mais comment l'espérer, si nos troupes ne sont mieux disciplinées & plus exactement payées qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent?

C'est le peu d'attention du Ministère à cet égard, qui les porte si souvent à se soustraire par des confédérations, à l'obéissance de leurs Généraux & à la dépendance de la République: & alors quels affreux désordres ne voit-on pas dans l'Etat? Le Ministère lui-même est insulté, la majesté du Trône offensée, les nobles sont opprimés: rien n'est à l'abri de la licence qu'anime l'impunité: l'armée elle-même se divise & se démembre, ou elle languit dans la mollesse, par la facilité du pillage qui fournit abondamment à ses besoins. Sans doute il vaudroit mieux n'avoir point de troupes, que d'en avoir d'aussi inutiles dans la guerre & d'aussi dangereuses dans la paix. On diroit qu'elles croyent ne pouvoir se dédommager de leurs pertes avec les ennemis, qu'en faisant la guerre à la Patrie, & que sans lui rendre aucun service elles ont droit de vivre à ses

dépens. Mais s'il en eſt ainſi, méritent-elles qu'on ruine l'Etat pour les entretenir?

Il m'a toujours ſemblé que tous les ſoins que nous prenons dans nos Congrès pour leur ſubſiſtance, & tous les projets que nous formons pour en augmenter le nombre, ne ſervent qu'à augmenter notre imagination, & que nous travaillons à peu près comme un homme qui ſe donneroit la peine d'élever une maiſon ſuperbe & commode, qu'il ſeroit perſuadé de n'habiter jamais.

On ne doit, ni on ne peut même raiſonnablement, avoir d'autres motifs dans l'entretien d'une armée, que de s'en ſervir utilement pendant la guerre, & d'éviter la guerre durant la paix. Une armée toujours prête à agir, peut faire avorter les projets des Puiſſances voiſines qui ne cherchent qu'à s'aggrandir aux dépens de celles qui ne ſont pas en état de leur réſiſter. Ainſi les mêmes forces doivent ſervir à obtenir la paix & à la maintenir; à arracher par violence ce que l'injuſtice refuſe à l'équité, & à ne pas donner lieu par trop de foibleſſe & de douceur à de nouveaux excès d'injuſtice.

Ce n'eſt point à nous à vouloir faire des conquêtes ſur les autres Nations; rien ne convient moins à la nature de notre Gouvernement qu'une guerre offenſive; une

Répu-

République ne doit point expoſer ſes forces légerement; ſon aggrandiſſement précipiteroit ſa chute ; le ſeul bien dont elle doit être jalouſe, c'eſt la perpétuité de ſon Etat. Rome éblouie de ſes grands ſuccès, ne s'appercevoit pas que ſa conſtitution même s'oppoſoit à ſa fortune : au milieu d'une foule de peuples vaincus, ſouvent elle éprouva ſa foibleſſe, & la ruine fut enfin l'ouvrage de ſa grandeur. Plus puiſſans autrefois par l'étendue de nos terres, nous n'en étions pas plus heureux : ce pouvoir immenſe dont nous écraſions quelques-uns de nos voiſins, a ſervi lui-même à notre perte ; les lenteurs, les diviſions, les obſtacles qui renaiſſent tous les jours dans un Etat comme le nôtre, ne peuvent aider à ſes progrès.

Plus ſages & plus modérés, contentons-nous aujourd'hui des biens qui nous reſtent ; ils ſont encore aſſez grands pour nous ſatisfaire. Ne penſons qu'à les conſerver par le manitien d'une armée qui puiſſe nous garantir de toute injuſte uſurpation ; deux raiſons doivent nous porter à être toujours en forces.

Il n'en eſt pas d'une République comme d'un Etat Monarchique : dans celui-ci le Prince, maître des tems & des circonſtances, exécute lui ſeul & presque en un moment, ce qui demande un accord de ſenti-

mens difficiles à concilier, & conséquemment un tems presque infini dans une République. Sous un Gouvernement despotique le remede est prompt dans les dangers ; un seul ordre suffit pour mettre en mouvement tout ce qui doit concourir à la défense du Royaume. Ici, au contraire, on laisse échapper par de longues délibérations le moment d'agir avec succès, on prend rarement le parti le plus sage ; & lors même qu'on est convenu de ce qu'il importe de faire, rien ne s'exécute, parce que tout le monde commande, & que personne ne veut obéir. Il n'en feroit pas ainsi si dans les tems même les plus tranquilles, nous avions soin de nous tenir prêts à tout évenement.

Une nouvelle raison nous y engage : je la tire encore de la différence qu'il y a du gouvernement d'un Souverain à celui d'une République. Dans le premier, les particuliers se ressentent, il est vrai, des malheurs de la guerre comme partout ailleurs ; mais le plus grand mal qui puisse leur arriver, c'est de changer de maître : or une pareille révolution peut être assez indifférente à certains peuples qui d'ordinaire ne deviennent pas plus Sujets du Prince qui les acquiert, qu'ils l'étoient de celui qui a le malheur de les perdre. Dans le second au contraire, un triste

triste échec à la guerre peut priver les Sujets de la liberté, qui est le plus précieux de tous leurs biens ; la perte en est souvent irréparable : il n'est donc point de motif plus pressant pour ne négliger aucun des moyens qui peuvent servir à la défense de la Nation. Le croiroit-on ? Cette même liberté qu'il nous importe de maintenir, est souvent cause elle-même que nous ne faisons aucun effort pour la conserver. Elle nous paroît si respectable, que nous ne pouvons pas nous imaginer que les Etrangers mêmes ne soient obligés de la respecter. Mais la force seule décide de leurs sentimens. Souvenons-nous de la devise des canons : *Ratio ultima Regum.*

Nous ne sommes plus au tems où des Féciales avoient droit de juger de la justice des guerres. Ils ne subsisterent même pas longtems chez les Romains qui les avoient établis. Ce peuple hautain s'apperçut à peine que les Carthaginois étoient dans une espece d'égalité avec lui, qu'il forma le dessein de les abbattre ; le desir d'assurer sa grandeur fut le seul motif qui le porta à tourner contr'eux tout l'effort de ses armes.

Jamais le droit des gens ne sera qu'un fantôme pour tout Prince, qui voulant étendre sa domination, se croira assez puissant pour

envahir nos Provinces. Nous aurons beau, protester & crier à l'injustice, en appeller aux clauses d'un Traité, à la bonne foi dont nous les aurons remplis nous-mêmes, la seule volonté du Conquérant sera la régle de sa conduite; & il suivra constamment sa fortune, si nous ne nous mettons en état d'en arrêter les progrès.

Si après le malheur des Fourches Caudines, les Numantins avoient été en état d'en imposer aux Romains, est-il à croire que ceux-ci eussent osé violer le Traité par lequel Jugurtha accordoit la vie & la liberté à leurs Légions, à condition qu'ils ne le troubleroient plus dans la possession de son Royaume?

Voulons-nous être à l'abri de toute attaque imprévue, nous ménager une paix durable, & devenir en quelque sorte les seuls arbitres de notre sort? ayons toujours sur pied une armée qui puisse résister à toute autre, uniquement attentive à notre sureté, & dont le service soit aussi supérieur par sa régularité à celui que nos troupes ont fait jusqu'à présent, que le courage discipliné est au-dessus d'une valeur qui combat au hasard, sans précaution & sans régle.

Ce n'est pas qu'alors même nous ne soyons quelquefois obligés de combattre malgré

gé notre fiere sécurité. Nous pouvons être provoqués par un voisin ambitieux; mais alors même nous assurerons davantage la paix où il nous convient de vivre; & nous trouvant au niveau de toute autre Puissance, ou nous nous en ferons craindre par nos succès, ou nous nous en ferons respecter par notre assurance. Il faut nécessairement nous modéler sur les autres Nations, étudier le méchanisme d'un art où elles ont puisé tant de ressources; à moins que nous confiant toujours à notre seule hardiesse & toujours attachés à nos anciens préjugés, nous ne prétendions que tout plie devant nous par miracle, comme autrefois les murs de Jericho tomberent en présence de l'armée des Hébreux.

J'ai déja fait pressentir la maniere dont nous pourrions établir une armée, toute autre que celle que nous avons à présent. Comme la République est divisée en trois grandes Provinces, j'ai dit qu'il nous étoit nécessaire d'avoir trois Grands-Généraux, & par conséquent trois armées. Je parlerai dans l'article suivant du fonds nécessaire pour leur entretien, & de la quantité de troupes qu'il devroit y avoir dans chacune, pour n'être plus contraint d'en réclamer d'étrangeres, toujours dangereuses quand leur nombre

bre est supérieur à celles de la Nation, toujours foibles du moment qu'elles ne font la guerre que pour autrui. Je ne prétends pourtant pas que nous négligions de nous allier avec les Puissances dont les intérêts peuvent être communs avec les nôtres; mais s'il nous faut des secours, qu'ils se bornent à faire des diversions utiles, & qu'ils ne pénétrent point dans nos Etats; c'est à nous d'en défendre les approches.

Supposons donc que le Trésor, par un bon ordre dans les finances, pût toujours entretenir une armée de 90000 hommes de troupes réglées, sans compter les troupes Polonoises, l'armée des trois Provinces sera chacune de 30000 durant la guerre, & pendant la paix on pourroit la réduire à 15000, en laissant toujours subsister le fonds pour la paye totale dont on seroit convenu.

La moitié de ce fonds seroit déposée & s'accumuleroit peu à peu dans le Trésor Royal, ensorte que si dans un Régiment de 1000 hommes il n'y en avoit plus durant la paix que 500 effectifs, la paye des 500 autres seroit mise en masse, afin qu'en cas de guerre on ne fût pas obligé d'avoir recours à des impôts onéreux; qu'elle servît à recruter les Compagnies & à les remettre au même état où elles étoient dans leur premier

mier établissement. De cette sorte, quelque dispendieuses que fussent de secondes campagnes, & toutes celles d'une guerre opiniâtre, l'Etat pourroit y fournir sans s'incommoder, & les troupes ne seroient plus réduites ou à se débander, ou à vivre de rapines.

Je voudrois cependant qu'on conservât les Officiers des 500 hommes réformés, par la raison qu'il est plus aisé de trouver des Soldats que des gens capables de les conduire. Mais pour ménager les épargnes qu'on voudroit mettre en réserve, les seuls Officiers des 500 hommes en pied jouiroient de la paye entiere, & ceux-là n'en auroient que la moitié, puisqu'ils ne seroient obligés à d'autres services qu'à comparoître aux revues, & qu'ils n'auroient d'autres devoirs que de se rendre à leur emploi au premier signal de guerre.

C'est ainsi que les armées des trois Provinces feroient ensemble 45000 hommes, pendant la paix, & que la République à l'abri de tout évenement, auroit d'ailleurs des sommes toujours prêtes à les augmenter du double dans un besoin.

Il faudroit seulement avoir soin que lorsqu'on leveroit les 500 hommes pour compléter les Régimens, on les entremêlât dans

les anciennes Compagnies, dont on tireroit autant de vieux Soldats pour former les nouvelles: le même zèle, la même discipline subsisteroit toujours dans tous les Corps, & nos ennemis douteroient si nous aurions augmenté nos troupes, ou si nous aurions conservé toutes celles dont ils auroieont peut-être déja éprouvé la valeur.

Pour achever de nous mettre dans une position à ne rien craindre, il nous faudroit également un fonds assuré & toujours le même pour l'Artillerie, pour l'entretien des anciens Forts, pour en élever de nouveaux par-tout où il seroit nécessaire, pour une Ecole d'Ingénieurs, gens très-rares, ou pour mieux dire, presque inconnus parmi nous, & cependant si utiles, que c'est presque uniquement sur eux que roulent aujourd'hui les plus importantes opérations de la guerre. Il nous faudroit des Hôpitaux pour les vieux Soldats & pour les Invalides, & des Académies où la jeune Noblesse pût apprendre à servir l'Etat, & par des progrès insensibles, perfectionner les talens, peut-être même acquérir du courage. Ces Eleves seroient pour nous une ressource qui ne manqueroit jamais au besoin; & nous ne serions plus contraints, comme nous le sommes, d'aller chercher des Officiers dans les Pays étrangers, d'où

d'où il ne sort presque jamais que les moins expérimentés & les moins habiles.

Je n'entre ici dans aucun détail sur ces divers établissemens; on en connoît assez l'importance par tous les avantages qu'ils procurent à la plûpart des Royaumes où on les cultive. Si j'avois à insister sur l'un ou sur l'autre, ce seroit sur l'éducation que je propose de donner aux Sujets même de la Patrie. De la maniere dont la guerre se fait de nos jours, elle demande tant d'heureuses dispositions qui se trouvent rarement dans un homme; elle exige d'ailleurs tant d'expérience, tant de sçavoir, qu'on ne sçauroit trop s'appliquer dans un Etat à y mettre en vigueur la discipline militaire, & à y former tous ceux que leur naissance destine à n'avoir d'autre emploi que de la garder & de la faire observer aux autres.

Les régles de cet art étoient plus simples & moins compliquées dans les premiers tems des Romains, qu'elles ne le sont aujourd'hui: cependant, quels soins n'avoient-ils pas de les faire apprendre de bonne heure à leurs citoyens, pour leur en rendre un jour l'exécution plus facile? Les Peres y élevoient leurs enfans dès le berceau, & c'étoit même-là le premier pas pour arriver à la Magistrature: leur Champ de Mars étoit une

Académie de guerre où des travaux conti-nuels donnoient aux jeunes gens un tempé-rament robuste, où les délassemens n'étoient que des exercices militaires, où chacun de-venoit soldat par émulation autant que par l'adresse qu'on avoit de leur élever les senti-mens, & de les intéresser au bien & à la gloi-re de la Patrie: mais Rome elle-même étoit moins une Ville qu'un camp où dans le tems même de la paix, on préparoit des Soldats pour n'être pas contraint d'en prendre au ha-sard parmi des gens amollis par le repos & par la paresse. Avec les mêmes moyens ne pourrions-nous pas nous procurer les mê-mes avantages? La nature est-elle dégradée parmi nous? N'y a-t-il plus ni force, ni va-leur, ni sentimens dans notre jeunesse? La semence est la même, il ne s'agit que de la cultiver; l'encens par lui-même ne donne point d'odeur, si la chaleur du feu ne le pé-nétre: animons nos Sujets, inspirons-leur une noble ardeur pour les armes, rehaussons leur indolence, cessons de les élever dans cette lâche oisiveté qui les énerve, & nous verrons se former une génération d'hommes nouveaux, aussi capables de soutenir les tra-vaux de la guerre, qu'invincibles & pleins de ressources dans les dangers.

La

La République, comme une bonne mere, doit ce soin à ses enfans; elle se le doit à elle-même: la partie militaire d'un Etat peut seule protéger & soutenir toutes les autres: la guerre, selon la remarque d'un Ecrivain de nos jours, peut quelquefois tenir lieu de commerce, & rien ne peut suppléer à celle-ci dont tout le reste tire sa force, mais de quel secours peut être la guerre, si l'on n'instruit le citoyen à la faire, si dès les premiers ans on ne le plie à ses loix, & s'il ne l'aime autant par habitude, que par l'intérêt qu'il doit prendre à la gloire de sa Nation?

Au reste, lorsque la République se sera rendue, par ses forces, égale ou supérieure à ses voisins, il ne lui conviendra plus de souffrir aucune espéce de milice à la solde des Seigneurs; ces Gardes que chacun d'eux entretient & qu'il augmente à son gré, supposent des droits qui n'appartiennent proprement qu'à la Majesté Royale. L'Etat étant chargé de pourvoir à la sureté de tous ses membres, & le pouvant en effet, nous devons tous nous remettre à lui seul du soin de nous défendre.

Depuis long-tems le Royaume se ressent du faste orgueilleux qui a donné lieu à la levée de ces troupes: des familles puissantes animées les unes contre les autres, s'en servent

vent dans leurs querelles, & les emploient même à terminer leurs procès. Ces guerres particulieres peuvent allumer le feu dans la République, & l'y allument d'ordinaire par la facilité qu'elles donnent d'éclater à d'autres passions déja prêtes à éclore. D'ailleurs, une Puissance mal intentionnée peut corrompre les maîtres de ces troupes, leur fournir les moyens d'en entretenir un plus grand nombre, & les faire agir contre l'Etat.

J'avoue qu'un sincere amour de la Patrie engage quelquefois ceux qui en ont les moyens à lever des Soldats pour la secourir dans un besoin extrême; mais l'expérience nous apprend que ces recrues sont plus propres à prolonger les guerres qu'à les terminer: elles n'ont ni dessein, ni projets de campagne, & seules elles ne peuvent se commettre au hasard d'un combat. Quel est même le particulier qui puisse les payer toujours assez réguliérement, pour leur ôter tout prétexte de faire le dégât sur les terres de la République? & ces sortes de milices, quand elles auroient le véritable esprit de la guerre, ne le perdroient-elles pas bientôt, pour prendre celui du brigandage que leur inspire le long repos où elles ont vécu jusqu'alors?

Mais

Mais s'il importe d'ôter aux Seigneurs la liberté d'avoir des troupes, il ne convient pas non plus de leur laisser les Forteresses dont ils sont en possession : il n'est personne de nous qui puisse suffire à l'entretien d'une Place forte, & à la subsistance de tout ce qu'il faut de Soldats pour la garder ; aussi est-il aisé aux ennemis de s'emparer de ces bicoques, & ils les fortifient ensuite de maniere qu'on a de la peine à les en déloger.

S'il est des particuliers qui dans un pressant danger de l'Etat, veuillent prendre des troupes à leur solde, on ne peut que louer leur zèle ; mais qu'ils remettent ces troupes aux ordres du Grand-Général, à qui seul appartient le commandement de tout le militaire.

Que ceux pareillement qui ont des Forteresses dans leurs terres, y reçoivent des garnisons de la République, qui seule est en état d'entretenir ces Forts & de pourvoir à leur défense.

Mais pour remplir tous ces objets, il nous faut avoir une armée proportionnée à l'étendue de notre Royaume ; une armée autant disciplinée qu'elle doit l'être dans une Nation qui ne manque point d'heureux talens pour la guerre, & à qui de trop fréquens revers

revers ont dû apprendre à ne point abandonner à sa seule valeur le soin de sa gloire; une armée enfin aussi bien entretenue que les fonds de l'Etat le permettent. Je ne dis point les fonds qui nous sont cachés par les désordres de notre mauvaise administration; mais ceux que nous pouvons réellement fournir dès que nous voudrons nous appliquer à régler sagement nos finances. Ce n'est que par ces moyens que nous devons espérer de dompter l'inquiétude indocile de nos voisins, & de nous mettre en égalité avec tous ceux d'entr'eux qui par leur fierté dans les bons succès ont le plus affecté jusqu'ici de nous faire sentir la supériorité de leurs armes.

LE TRESOR.

Il n'est point d'Etat qui ait absolument besoin de richesses immenses pour se soutenir : souvent plus une Nation est opulente, plus elle néglige les avantages qui peuvent contribuer à sa grandeur. L'amour de la gloire s'accorde rarement avec la passion d'acquérir. Tel peuple pouvoit

voit donner la loi par ses armes, qui l'a reçue de son ennemi. Las du poids d'une guerre qu'il lui importoit de finir avec honneur, il s'est hâté d'accepter une paix honteuse. Une noble ambition n'a pu dompter son avarice, & les ressources qui devoient faire son salut, sont devenues en quelque façon la cause même de sa perte.

La puissance d'un Etat ne consiste proprement que dans une sage administration de ses finances; & autant qu'une prudente économie est nécessaire à un particulier qui veut ne pas décheoir de la condition où le Ciel l'a fait naître, autant elle est indispensable à un Royaume qui veut se maintenir dans sa force & dans sa splendeur: c'est-là le ressort qui fait mouvoir toutes les parties d'un Etat. Combien en est-il qui resserrés dans des bornes étroites, ne figurent dans l'Europe que par leur attention à ménager leurs revenus?

Il n'est guère de pays moins vaste que la Hollande: on diroit que l'Océan ne lui a donné qu'à regret les isles marécageuses qui forment son domaine: cependant on sait quelle est la force de cette petite République. Ses Sujets laborieux ne sont pas plus occupés à conserver ou à augmenter leurs biens par le commerce, qu'elle est appliquée

à régler ses dépenses sur ce qu'elle retire de l'industrie de ses Sujets. Ce juste équilibre fait presque lui seul la richesse d'un pays; avec de l'ordre, la médiocrité peut faire ce que ne peut point l'abondance qui n'a point de régle.

Que l'argent par la culture des Arts, circule incessamment par toutes les veines d'un Etat; que chaque citoyen ait à cœur l'honneur & le bien de tout le Corps dont il est membre, qu'il contribue avec plaisir à ses besoins, qu'il soit persuadé qu'il tire de plus grands avantages de ce qu'il lui donne, que des sommes qu'il auroit placées à intérêt dans les fonds publics: mais que l'Etat en même tems ne regarde les contributions de ses peuples, que comme un dépôt sacré dont il ne doit faire usage que pour leur procurer plus de repos & de sureté: c'en est plus qu'il ne faut pour rendre cet Etat supérieur à ceux mêmes qui se croiroient plus redoutables ou par l'étendue de leurs terres, ou par le nombre de leurs habitans.

La Pologne, je l'avoue avec douleur, n'a d'autre avantage que l'immensité du pays qu'elle occupe; encore, à proportion de ses vastes contrées, n'est-elle pas aussi peuplée qu'elle devroit l'être naturellement: aussi n'est-elle pas à comparer en ressources à tant

d'au-

d'autres Puiſſances dont la domination plus reſſerrée ne peut égaler l'étendue de ſes poſſeſſions.

Bien loin d'eſpérer aucune utilité des contributions que nous accordons à l'Etat, nous croyons les donner en pure perte; & comment retourneroient-elles à notre avantage, puiſqu'au lieu de ſoulager la République, elles lui ſont même onéreuſes, & par les déſordres qu'elles cauſent dans les Aſſemblées, lorsqu'il s'agit d'en faire la répartition, & par les murmures & les troubles qu'excite la maniere irréguliere dont on les leve, & par leur diſproportion même aux beſoins communs de la Nation?

La Statique, par la connoiſſance qu'elle donne des centres de gravité & de l'équilibre des corps, nous apprend l'art de conſtruire des machines, au moyen desquelles on peut élever ſans peine les fardeaux les plus peſans. Ne pourroit-on pas, dans le recouvrement des deniers publics, établir une ſi juſte proportion entre les charges de l'Etat & les facultés des Sujets, que les impôts devinſſent plus profitables à l'Etat qui les reçoit, & plus légers aux Sujets qui les fourniſſent?

De ce manque de proportion, vient l'extrême modicité de notre Tréſor, qui n'eſt

pas à beaucoup près tel qu'il devroit être; cette modicité vient aussi de notre négligence à faire usage du produit de nos biens.

Quoique peu de pays soient aussi fertiles que le nôtre, il en est peu cependant où l'argent soit aussi rare. On pourroit comparer notre Patrie à un arbre qui succombe sous le poids de ses fruits. Si la nature étoit plus avare pour nous, peut-être ferions-nous plus de cas de ce qu'elle nous donne, peut-être par notre travail la forcerions-nous à nous être plus libérale; mais elle nous prodigue ses biens, & l'excès même de ses dons fait notre misere.

Le peuple qui auroit intérêt, à faire fleurir le commerce, le néglige faute de protection & de liberté. Les Marchands languissent dans nos Villes, & n'osent rien entreprendre faute d'une consommation assez abondante des denrées dont ils pourroient trafiquer, & nous sommes tous réduits ou à consumer nous-mêmes tout ce qui croît parmi nous, ou à le laisser périr sans pouvoir en profiter.

Si nous voulons accroître le Trésor de l'Etat, (& il en a un besoin extrême,) commençons par lui établir un fonds solide & proportionné à nos besoins communs. L'ordre que j'ai proposé pour chaque partie du Gouver-

Gouvernement, contribuera à ce dessein: en le suivant exactement, les moyens se présenteront d'eux-mêmes, il ne s'agira plus que de les employer avec prudence & avec fidélité. Je crois les avoir déja indiqués dans l'article des Ministres d'Etat, lorsqu'en parlant du Grand-Trésorier, j'ai fait mention des devoirs de sa Charge. Le Roi étant toujours présent dans le Conseil Ministérial des Finances, & les Députés du Senat & ceux de l'Ordre Equestre étant chargés de les régler, il faudroit faire un changement, difficile à la vérité, mais absolument nécessaire, si nous voulons nous relever de cet état de foiblesse & d'épuisement où nous sommes tombés par notre inaction & notre paresse. Je dis que ce changemenr est diffioile, & il l'est en effet, car il s'agit d'augmenter le Trésor de l'Etat: ce n'est pas que les Sujets en faisant usage de leur génie, en s'appliquant à connoître les productions de la nature dans le Royaume, l'art de les mettre en valeur, ne pussent suffire à le remplir même au-delà du nécessaire; mais je crains de leur part le manque de bonne volonté: elle doit être ici unanime, personne ne devant se prévaloir d'aucune exemption.

Dans nos Congrès, un avis donné par un particulier peut opérer le salut de la Répu-

blique. Dans les Armées, il ne faut pour les faire triompher de nos ennemis, que la capacité d'un Général qui saisit à propos une occasion favorable. Dans la Police, la seule fermeté de celui qui en est le Chef, peut la maintenir dans le sein même de la sédition & du désordre. Il n'en est pas de même dans le département des Finances : comme le Trésor est le principal mobile des autres parties de l'Etat, chacun doit concourir à l'accroître ; & cela ne se peut que par une parfaite égalité dans les contributions, & par une juste répartition par rapport aux facultés d'un chacun, afin que les pauvres ne payent pas pour les riches.

N'espérons point d'heureux succès en aucun genre d'entreprise ; ne nous flattons même pas de pouvoir remédier à rien de ce qu'il y a de défectueux parmi nous, si nous n'avons pourvu auparavant au Trésor qui est l'ame du Royaume. Ce seroit vouloir imiter un pilote insensé qui prétendroit naviger contre des vents absolument contraires. Eh ! quels desseins pourrions-nous fonder sur la foible ressource de nos revenus ? Ne sommes-nous pas forcés de convenir, qu'il est plusieurs petites Souverainetés, & des Villes même en Europe dont le Trésor est plus opulent que le nôtre ?

Il

Il importe donc de nous appliquer sérieusement à augmenter & à régler nos Finances. Je voudrois que chacun eût la même attention à enrichir la République à proportion des biens des Sujets, qu'il en a lui-même dans la régle de son patrimoine : pour cela, nous devons être convaincus que ce que nous amassons avec tant d'empressement, que ce que nous possédons avec tant de sécurité, ne nous est assuré qu'autant que la République est en état de nous le garantir ; & croire de plus qu'elle n'en aura jamais le pouvoir, si elle ne l'emprunte de nous-mêmes, & si uous ne lui sacrifions avec joie une partie même des richesses que nous voulons conserver.

Toujours prêts à la soutenir dans ses guerres, mais rarement disposés à l'aider de nos biens, nous ressemblons à ces braves déterminés qui pour le moindre sujet exposent témérairement leur vie, & qui dans une maladie craindront peut-être une saignée qui peut les garantir de la mort. Ce n'est qu'en donnant à l'Etat des secours légers & faciles, que nous pouvons mettre nos terres, nos maisons, nos familles à l'abri des ravages de l'ennemi ; & rien n'est plus contraire à nos intérêts, que la résistance opiniâtre avec laquelle nous refusons à la République les

secours sans lesquels il ne lui est possible de pourvoir à notre sureté.

Mais nous devrions d'autant plus nous empresser à les lui offrir, qu'il n'en est pas de nous comme de la plûpart des autres peuples, qui forcés de payer à leurs Souverains des impôts presque toujours au-dessus de leurs forces, ont souvent le chagrin de voir ces fruits pénibles de leurs travaux, employés à de vaines décorations de grandeur & de luxe, à d'inutiles projets d'ambition, peut-être à des plaisirs d'autant plus mal-aisés à pardonner, qu'ils ternissent la réputation des Princes, & leur ferment tous les chemins à la gloire qu'ils devroient acquérir.

Ce que nous donnons à l'Etat, nous le donnons librement, & nous ne donnons que ce qu'il nous plaît : c'est nous-mêmes qui nous imposons les contributions, & nous ne dépendons à cet égard d'aucun ministere, qui sans consulter les facultés des Sujets, peut n'écouter que ses intérêts, ne suivre que ses caprices, & ne mettre d'autres bornes à la violence & à la véxation, que l'excès de la pauvreté & de la misere des peuples. Nous sommes d'ailleurs les maîtres de nous faire rendre compte de l'emploi de nos deniers, & de le ramener au seul avantage de la République.

Cela

Cela étant ainsi, il n'est aucun de nous qui ne gagne, pour ainsi dire, tout ce qu'il donne à l'Etat, & qui ne soit dédommagé du sacrifice de ses biens par la conservation de sa liberté, qui est le plus précieux & le plus désirable de tous les biens. En effet il n'y a personne (même parmi ceux qui sont le plus accoûtumés au pouvoir tyrannique,) qui se voyant expatrié & réduit à un dur esclavage, ne sacrifiât tous ses biens pour recouvrer sa liberté. Qui de nous balanceroit un moment à se dégager des fers des Infidéles nos voisins, en renonçant à tous les biens qu'il auroit reçus de ses Peres? Notre liberté nous coûtera beaucoup moins: maintenons la République, & elle nous maintiendra: qu'elle trouve en nous une ressource à ses besoins, & nous trouverons en elle & le soutien de nos priviléges, & l'assurance de jouir tranquillement de nos revenus. Non-seulement notre propre intérêt nous y engage, nous y sommes même obligés comme vassaux; car ce n'est presque que par notre soumission aux charges qu'elle nous impose, que nous pouvons reconnoître la souveraineté qu'elle a sur nous. Que dirai-je de la loi naturelle qui nous lie à la Patrie? Eh! que ne devons-nous point à cette tendre Mere qui nous a élevés dans son sein, qui nous nour-

nourrit, qui nous défend, & qui ne veut autre chose de nous que les moyens de nous mettre à l'abri de toutes disgraces ?

Il y a cependant trois points à considérer par rapport au Trésor public.

Le premier, c'est qu'il doit toujours être au-dessus des besoins ordinaires de l'Etat. On a remarqué que la médiocrité est insupportable en deux choses, dans la musique & dans la peinture. Nous dédaignons la premiere, si elle n'est un mêlange de sons si proportionnés dans leurs accords, si harmoniques dans leurs progressions, & si gracieux dans leurs rencontres, leurs fuites, leurs retours, qu'ils ravissent les sens & plaisent même à la raison. La seconde n'attire également que notre indifférence ou nos mépris, si l'on n'y découvre cette amitié des couleurs qui par des teintes insensibles se perdant les unes dans les autres, assortissent les objets entr'eux, & nous portent presque à y supposer du mouvement & de la vie. Cependant il ne s'agit en tout cela que d'une perfection assez indifférente à la société. Eh! devrions-nous, par un goût trop difficile, épurer si fort d'innocens plaisirs, dont le nombre est d'ailleurs si petit dans le monde ?

Si la médiocrité est un défaut dans les arts dont je viens de parler, elle en est un

bien

bien plus grand, lorsqu'il s'agit d'un Tréſor public, qui devient dès-lors inutile à un Etat, quoique toujours à charge au peuple: il eſt même certain qu'on ſouffre doublement de ſa modicité, & parce qu'il eſt toujours des impôts qu'il faut payer, & parce que ces impôts ne rapportent presque aucuns fruits à ceux qui les payent.

Car enfin, comme les fleuves qui ſe perdent dans la mer renaiſſent continuellement par de nouvelles eaux dont la mer forme leurs ſources, il faudroit que par un écoulement conſtant & réciproque, ce que le particulier donne au public revînt du public au particulier, & que chaque Sujet d'un Etat ſe reſſentît de l'abondance qu'il lui procure. Mais comment notre Tréſor, tel qu'il eſt à préſent, pourroit-il ſubvenir aux frais que les divers arrangemens que j'ai propoſés, exigeroient de la République? L'armée, l'artillerie, les munitions de guerre, les fortifications en demanderoient de conſidérables; il en coûteroit pour ſoutenir la dignité de nos Rois & la noble décence de leur Cour, pour les émolumens des Sénateurs, pour les gages des emplois publics, pour les appointemens des Miniſtres dans les Cours étrangeres, pour une infinité d'autres choſes qu'il n'eſt pas poſſible de ſpécifier; mais il eſt

eſt vrai auſſi qu'il ne dépend que de nous de mettre la République en état de faire face à toutes ces dépenſes.

Le ſecond point, c'eſt que ſes revenus ſoient fixes & déterminés, & qu'il n'arrive plus ce qui n'eſt que trop ordinaire parmi nous, que dans la répartition des impôts, une Diette change ou anéantit tout ce qui aura été réſolu dans une autre. On connoît aiſément qu'une pareille variation ne peut que cauſer un extrême dérangement dans le Royaume. Il eſt vrai que dans une urgente néceſſité on pourroit avoir recours à des taxes extraordinaires ; mais alors même il peut ſe trouver des mal-intentionnés qui ôteront à l'Etat & le pouvoir & le tems de lever ces ſubſides.

La République devroit ſans doute imiter ces ſages économes, qui n'ayant garde de diſſiper tout le produit de leurs terres, réglent leur dépenſe annuelle, de maniere qu'il leur reſte toujours de quoi ſubvenir à des cas imprévus. Mais peut-elle ſuivre cet uſage, ſi ces fonds ne ſont aſſurés & toujours les mêmes ? & le moyen qu'elle faſſe des réſerves, lorſque, arrêtée à chaque pas, elle ne peut même ſuffire au courant de ſes dépenſes ordinaires ?

Du

Du moment que les Gaulois eurent brûlé Rome, les Sujets de cette République plus sages & plus avisés que nous, eurent toujours soin de mettre à part le vingtiéme de tout ce qui entroit dans leur Trésor, soit qu'il vînt des impositions de l'Etat, soit qu'il fût le fruit des conquêtes qu'ils avoient faites sur les Nations étrangeres. Cette précaution leur parut nécessaire pour être toujours en état de se défendre contre quelque Nation que ce fût, qui aussi hardie que les Gaulois, voudroit de nouveau porter le fer & le feu dans leur Ville. Mais les Romains sçavoient précisément à quoi pouvoit monter tous les ans le produit des impôts qu'ils payoient à la République.

L'argent avoit été d'abord chez eux incomparablement plus rare qu'il ne l'est & qu'il ne le fut jamais parmi nous. Témoin la difficulté où fut Camille de trouver assez d'or dans le trésor public, pour faire une coupe qu'il vouloit envoyer au Temple de Delphes, & qui devoit tenir lieu de la dixiéme partie du butin qu'il avoit fait à la prise de Veies. C'étoit pourtant 359 ans après la fondation de Rome. Mais 227 ans après & au tems de Paul Emile, quelle n'étoit point l'opulence de la République, par l'attention qu'elle avoit eue d'étendre le com-

commerce de ses Sujets, & de leur faire payer exactement le fruit de leur industrie. Telles seroient à peu près les richesses de notre Etat, si nous voulions mettre en usage tous les moyens qui peuvent les procurer dans un siécle plus fertile en ressources qu'aucun des siécles les plus heureux des Romains. Ces moyens sont aisés.

J'ai parlé dans le Chapitre précédent d'une masse ou caisse militaire, qui serviroit dans l'occasion à recruter les troupes, & à les entretenir sans surcharger les Sujets. J'ajoute à cela que pour grossir cette caisse durant la paix, tant au profit de l'Etat, qu'à l'avantage des particuliers, il faudroit que chaque Colonel en distribuât les sommes entre les Marchands d'une Ville, qui, au prix d'un intérêt médiocre, comme d'un pour cent, seroient libres de les faire valoir à leur profit; mais obligés cependant, sous de bonnes cautions, de les remettre au Régiment à la premiere réquisition qui leur en seroit faite. De cette maniere, l'argent destiné par l'Etat au payement de ses armées, se trouveroit déposé en des mains sûres: jamais ce payement ne se feroit attendre; cet argent même augmenteroit insensiblement, & répandu dans les principales de nos Villes, il y ranimeroit le commerce, puis-qu'il n'est

n'est point de négociant qui ne fît un gain considérable sur des remises qui lui seroient confiées à un si modique intérêt.

Un autre moyen encore d'accroître & de fixer les revenus de l'Etat, ce seroit de lui adjuger tous ceux des biens Royaux que nous appellons *Starosties* : ce sont les véritables domaines de la République, & elle est en droit de les revendiquer.

J'ai dit ci-dessus qu'on pourroit par condescendance, & pour ne rien précipiter dans une affaire qui intéresse un si grand nombre de Sujets, en laisser la jouissance aux possesseurs durant six ans, ce qui fait ordinairement la valeur d'une Starostie ; mais s'il y a trop de dureté dans ce parti, en voici un qui ne peut nuire à personne : c'est qu'à mesure qu'elles viendroient à vacquer par mort, on les fît rentrer dans le domaine pour n'en plus sortir : avec le tems, elles se trouveroient toutes réunies à l'Etat, qui pourroit les afferiner ; bien entendu néanmoins qu'elles fussent mises à l'enchere & livrées au plus offrant & dernier enchérisseur, sans que le Grand-Trésorier s'ingérât ou de les faire valoir par lui-même, ou d'y nommer tels administrateurs qu'il jugeroit à propos.

Les dons gratuits du Clergé peuvent former une autre branche des revenus publics, comme

comme il eſt d'uſage partout ailleurs. J
ne vois que la République Romaine, où l
Pontifes, les Augures, les Aruſpices, l
Quindecemvirs & autres gens revêtus de l
dignité ſacerdotale, étoient diſpenſés de to
tes charges envers l'Etat; mais c'eſt que l
divers Colléges de ces Prêtres étoient ſi pe
nombreux, que ce qu'ils auroient pu fou
nir, ne méritoit pas qu'on leur ôtât ce pri
vilége.

Une des grandes reſſources pour le Tr
ſor ſeroit les droits d'entrée. Les Romai
en connoiſſoient l'importance; il n'entroi
aucune ſorte de marchandiſes dans les Port
d'Italie qui ne payât des droits; ceux qu
nous leverions ſeroient conſidérables par
l'augmentation du commerce, pourvu tou-
tefois qu'il n'en fût pas comme de nos jours,
où il eſt peu de Gentilshommes qui ne s'a-
viſent de donner aux Marchands des Paſſe-
ports frauduleux.

Le ſel faiſoit encore à Rome une des gran
des parties des revenus de l'Etat. C'étoi
même un ancien impôt qui étoit en uſa
depuis que leur Roi Ancus-Martius avoit f
faire des Salines proche d'Oſtie. Celles q
ſont dans nos Etats nous vaudroient preſq
autant que les mines du Pérou, ſi la Rép
blique ſeule en avoit le débit, & que la No
bleſſ

blesse voulût renoncer au médiocre avantage du franc-salé qu'on lui donne. Il faudroit aussi que tout sel étranger fût prohibé en Lithuanie & dans la Prusse, & que nous fissions ensorte de pouvoir verser le nôtre dans les pays voisins, puisque nous en avons beaucoup au-delà de ce qu'on en peut consumer dans le Royaume.

L'impôt sur les boissons qu'on appelle *ab ultimo-consumento*, est déja établi dans les Villes; il faudroit l'étendre dans les campagnes. Ceux qui trafiquent des boissons ne perdroient rien; car s'il leur falloit payer à la République un sol par mesure de liqueur, ils le retrouveroient en haussant à proportion le prix de chaque mesure.

Nous avons encore la Capitation des Juifs & plusieurs autres impôts, qui bien administrés ou modérément accrus, pourroient faire à l'Etat des revenus considérables.

Les Romains, aussi libres que nous le sommes, s'étoient pourtant assujétis à de fortes contributions. Outre celles qu'ils appelloient *portoria*, & que nous avons dit qu'ils mettoient sur les marchandises, ils avoient celles des dixmes des fruits de la terre, qui se levoient en nature dans quelques Provinces, & qui se nommoient *pecuniae*. Ils faisoient payer de grosses redevances à

ceux qui tenoient les terres conquises, réunies au domaine : ils les appelloient *scripturae*. L'orge, le froment, les troupeaux, les arbres même, tout étoit sujet à des impôts. Le vin n'en étoit point exempt. On payoit aussi le vingtiéme des esclaves qu'on affranchissoit ; & tout cela encore malgré la taxe par tête qui se faisoit à l'estimation du Censeur, & qui, sans jamais diminuer, risquoit de hausser selon le zèle ou la rigidité de ce Magistrat, lorsqu'il faisoit le dénombrement du peuple. Ces diverses taxes avoient lieu dans le tems même de la République ; car je ne parle point de leur excès sous le regne des Empereurs, où l'on mit à contribution jusqu'aux urines même.

Je n'approuve pourtant pas un trop grand nombre d'impositions : elles ne peuvent manquer d'être onéreuses, même par leur seule diversité ; s'il importe d'enrichir le Trésor public & d'en rendre les revenus fixes, il faut aussi ne pas trop gêner le peuple qui les fournit.

C'est le troisiéme point qui me reste à traiter sur cette matiere. La Capitation est le plus considérable de nos impôts ; mais j'avoue naturellement que je l'abolirois si j'étois le maître. Il m'a toujours paru que des Chrétiens devroient en être exempts ; &

certes

certes convient-il qu'un misérable qui meurt de faim, rachete sa tête par la perte de sa vie qu'on lui abrége insensiblement?

Nos Plébéïens sur-tout ne devroient pas être compris dans les taxes de l'Etat, par la raison qu'il n'est aucun d'eux qui soit propriétaire du bien qu'il cultive. Ce seroit au possesseur à lever les impôts dans ses domaines; & il est à présumer qu'il en feroit une juste répartition, puisque sans cela il se feroit plus de tort à lui-même qu'il n'en feroit au paysan qu'il mettroit hors d'état de le servir: ainsi les taxes ne devroient être mises que sur les Seigneurs des terres, seuls capables de répondre à la République des biens qu'ils possédent, & les seuls proprement intéressés à lui donner les moyens de se soutenir.

Je voudrois aussi voir éteindre chez nous l'impôt sur les cheminées, que nous appellons *fumaria*. J'y remarque un grand inconvénient; c'est qu'il faut trop souvent en changer le tarif, & que l'objet de cette contribution variant sans cesse, ne fût-ce que par l'effet du hasard, on ne sauroit la lever avec une équité si exacte, qu'on ne fasse grace à qui n'en est pas digne, ou qu'on ne surcharge des Sujets qui ne le méritent pas.

On peut avec plus de proportion & d'u- ne maniere plus aiſée, aſſurer à l'Etat d ſubſides qui rapporteroient plus que tous l autres, & qui ſeroient en même tems plu légers & plus durables, tels enfin que je l aï propoſés dans les trois points précéde

Il s'agiroit de faire un dénombrement d toutes les Paroiſſes du Royaume; & com il n'eſt aucun arpent de terre qui n'app tienne à quelques-unes d'entr'elles, tous les biens fonds généralement ſeroient comp dans cette deſcription. Si une Paroiſſe co tenoit pluſieurs Seigneuries, il faudroit ſçavoir le produit au juſte, comme ſi elle ne faiſoient qu'une ſeule & unique poſſeſ ſion. Suppoſons, par exemple, qu'une Pa roiſſe rapportât à différens propriétaires d mille livres par an; la République pourroit en exiger cinq pour cent, ou plus ou moins ſelon ſa volonté, en ſe réſervant le droit de hauſſer cette taxe à proportion de ſes beſoins; & à quoi ne monteroit point une contribu- tion ſi aiſée à lever, & ſi peu onéreuſe aux peuples? Elle tiendroit lieu elle ſeule de to les impôts, & elle s'étendroit en effet ſ toutes les productions de la nature & tous les biens que l'art, l'induſtrie, l'é nomie ſont capables de procurer.

Il eſt vrai que ce que je viens de propoſer peut être ſujet à quelque inconvénient ; mais avec un peu d'attention, il ſeroit facile d'y remédier. Il faudroit, par exemple, obſerver une exacte juſtice & une entiere impartialité dans la taxe de chaque Paroiſſe. A cet effet, on pourroit établir dans chaque Palatinat une commiſſion de perſonnes ſages, fidelles, exemptes de paſſions & de préjugés. Les propriétaires qui ſont les ſeuls en état de payer, ſeroient les ſeuls taxés, ſauf à eux, comme je l'ai déja dit, à répartir ſur leurs Sujets, déchargés d'ailleurs de la Capitation, de l'impôt des cheminées, & de toutes les autres contributions qui les écraſent d'ordinaire, à répartir, dis-je, ſur leurs Sujets tout ce qu'ils ſeroient contraints de porter au Tréſor de la République.

Cet arrangement procureroit d'ailleurs un bien conſidérable, en remédiant aux dommages que ſouffrent les propriétaires qui ont hypothéqué leurs terres à leurs créanciers. Obligés de payer à ceux-ci de gros intérêts, contraints en même tems de ſatisfaire aux charges de l'Etat, ils périſſent ſans eſpoir de pouvoir rentrer un jour dans leurs domaines & de les faire paſſer en héritage à leurs enfans : mais ſelon mon projet, les créanciers co-propriétaires des biens hypothé-

théqués, porteroient leur part des contributions à proportion de leur créance, & le débiteur moins lézé pourroit un jour se libérer de toute servitude.

Enfin le pauvre & le riche contribueroient chacun suivant leurs facultés, & il ne pourroit y avoir en tout cela ni concussion, ni exaction, ni divertissement de deniers, ni prévarication d'aucune espéce, parce que le tarif des impôts une fois réglé, les moins intéressés même pourroient sçavoir à quoi doit monter la contribution de chaque Paroisse.

C'est ainsi qu'on ne seroit plus obligé à chaque occasion d'avoir recours à de nouveaux moyens de soutenir l'Etat; c'est ainsi que les discussions & les troubles de nos Assemblées cesseroient à cet égard, & que le peuple ne seroit plus chargé d'impositions à pure perte, & qui ne peuvent suffire aux dépenses de la Nation.

Je n'entre point dans un plus grand détail sur les moyens qu'on auroit encore d'augmenter les revenus que j'ai indiqués; ces expédiens se présenteront d'eux-mêmes lorsque le Gouvernement se trouvera dans une meilleure situation. Il songera sans doute alors à économiser ses revenus, & à faire ce qu'un particulier fait à l'égard d'un bien

bien négligé, qu'il défriche & qu'il met par son industrie à sa plus haute valeur.

Je finis par où j'ai commencé, & je prie derechef tous ceux qui se croyent exempts de fournir des tributs à l'Etat, d'être une fois persuadés que tout citoyen que la Patrie a nourri & élevé, est obligé de travailler à sa conservation; qu'il ne peut être heureux si elle ne l'est avec lui; & que c'est en quelque sorte conspirer la perte de sa Nation & la sienne propre, que de lui refuser les secours dont elle a besoin pour se garantir de tout malheur.

Ce n'est point s'appauvrir que d'enrichir l'Etat; en le conservant, rien n'empêche un Sujet de se dédommager de cette portion de biens qu'il aura été contraint de lui donner, & que de vains plaisirs auroient peut-être honteusement absorbés. Lorsque nos troupes seront payées réguliérement, lorsqu'on aura assigné des émolumens raisonnables à tous ceux qui seront employés dans le Militaire & dans le Civil, chacun n'aura qu'à consulter ses forces, son génie, ses penchans, pour se rendre utile à la République. Eh! ne peut-il pas retirer davantage des pensions qu'il en recevra pour prix de ses talens, qu'il ne lui en aura coûté pour acquitter de légers subsides?

Je n'ignore point que jusqu'à présent, *Rectè facti fecisse merces est ;* mais mettons la République en état de récompenser le mérite, & sûrement on verra chacun de nous s'empresser à partager ses faveurs, & ne connoître point de plus grand plaisir que de la servir avec zèle.

Imitons le laboureur, qui n'épargne pas la semence pour avoir une abondante moisson ; on diroit qu'il perd ce qu'il jette dans la terre ; mais c'est pour en recueillir des biens qu'il sçait devoir être le soutien de sa vie, & le seul moyen qu'il ait de la conserver.

Au reste, quant à l'administration du Trésor, je m'en rapporte à l'arrangement dont j'ai parlé à l'article du Grand Trésorier, qui ne pourra rien faire que sous les yeux & par les ordres de la République.

LA JUSTICE.

A prendre la Justice dans le sens le plus étendu, on peut dire avec vérité qu'elle pourroit elle seule maintenir l'ordre dans un Etat & le mettre en situation de se passer de tout autre réglement utile.

En

En effet, si les hommes, dociles à la raison, se faisoient un devoir de la suivre, auroient-ils besoin de loix, ni d'aucun des ressorts que la politique fait mouvoir tous les jours pour les attacher au bien public, & les contenir dans une parfaite union les uns avec les autres?

Cicéron reconnoissoit une Justice universelle, dont celle des Nations n'étoit, selon lui, qu'une ombre & un léger crayon. Il la regardoit comme la source du droit que nous suivons; & il est certain que, si elle regnoit sur la terre, elle suffiroit pour nous gouverner. Quelles ne seroient pas alors les délibérations de nos Assemblées, si elle y présidoit; les succès de nos guerres, si nous ne combattions que par ses ordres; l'état de nos finances, si on les administroit selon ses vues; notre Police, si elle régloit toutes nos actions! C'est cette Justice qui est le plus ferme appui du Trône des Rois; c'est elle qui fait la prospérité des Etats, ou qui les soutient au milieu des revers, comme dans les situations les plus riantes. Elle est le lien qui unit les Sujets à la Patrie, l'ame qui les inspire dans leurs conseils, qui les soutient dans leurs résolutions, qui les rend invincibles par-tout où il s'agit de la défendre. C'est elle qui régle l'ambition, qui appaise

les animosités, qui détruit la jalousie, qui fait mépriser la faveur, qui retient toutes les passions, ou qui les modere. Sans elle, en un mot, nous ne pourrions nous acquitter ni de nos devoirs envers Dieu, ni de nos obligations envers le prochain, ni peut-être aussi de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Mais si l'on convient de ces vérités, ne doit-on pas avouer aussi que cette même Justice est le plus bel ornement de notre liberté; & que celle-ci n'est utile que lorsqu'on s'en sert, non à faire tout ce qui plaît, mais à faire uniquement tout ce qui est raisonnable? Rien n'est si contraire à la Justice, qu'un mauvais usage de la liberté; & c'est cette opposition naturelle que nous devons tâcher de détruire, en pesant exactement & à la rigueur notre volonté avec la loi, nos caprices avec nos devoirs, nos opinions avec nos intérêts, nos desirs avec le bien public, notre ambition avec nos talens, nos prétentions avec notre mérite, & en faisant tout céder aux principes d'honneur, au bien de la paix, à la gloire & au bonheur de la Patrie.

Nous y sommes d'autant plus obligés, qu'outre cette justice primitive dont nous avons les semences dans nos ames, il est des

loix

loix formées ſur des principes, & qui doivent regler tous nos ſentimens. C'eſt ici comme une nouvelle Juſtice, moins étendue à la vérité, mais qui par les récompenſes qu'elle promet, ou par les châtimens qu'elle impoſe, peut nous engager plus ſûrement à ne rien omettre de ce que la premiere nous preſcrit; triſte & honteux moyen qu'il a fallu mettre en uſage, comme ſi, pour nous porter à la vertu, il ne ſuffiſoit pas d'enviſager le bonheur qu'elle procure, ou de chercher du moins à ſe ſouſtraire aux remords qui aſſiégent un cœur qui ne la pratique pas.

Il n'eſt point d'Etat qui ne doive cette Juſtice à ſes Sujets, ni de Sujets qui ne doivent plier ſous les régles de cette Juſtice. Nous ſeuls, peut-être, nous la croyons encore incompatible avec la liberté. De là ce deſir de nous élever au-deſſus de notre condition, duſſions-nous tout écraſer ſous le poids de notre fortune. Nous voulons tous ſortir des bornes que la Providence nous a marquées, ſans faire attention à la différence qu'elle a miſe dans ſes dons : nous voulons n'en point reconnoître dans les divers rangs où elle nous a placés; & cette égalité de naiſſance dont nous ſommes ſi jaloux, nous l'oublions même tous les jours, pour

nous

nous rendre ſupérieurs à tout ce qui nous environne.

Mais pourquoi cherchons-nous à nous diſtinguer par des biens étrangers à l'homme, tandis que nous ſommes ſi ſatisfaits de ceux qui nous ſont propres, & qui tiennent eſſentiellement à notre individu? Chacun eſt content de ſon eſprit & de ſon cœur. Le plus petit homme même ſe plaît dans ſa taille, juſqu'à en tirer quelquefois de la vanité. Il n'ambitionne rien au-delà de la forme & de la proportion qui lui ſont communes avec tout le reſte des hommes. Eh! pourquoi ne nous ſuffiſent-ils pas également, ce rang où la Providence nous a placés, cette fortune qu'elle nous a départie, tous les biens extérieurs qui nous ſont échus en partage?

Ce n'eſt que par des qualités qui ſont réellement à nous, que nous pouvons eſpérer les honneurs qui nous flattent; encore faut-il qu'elles nous y élevent preſque ſans nous; que la force, l'oppreſſion, l'injuſtice ne concourent point à nous les donner; & que, ſemblables à ce Romain, dont parle Tacite, nous croyions preſque n'en être pas dignes, alors même que nous les méritons le plus. *Adeò non principatus appetens, ut parùm effugeret ne dignus crederetur.*

C'eſt

C'est ce que nous penserions sûrement, si nous nous jugions nous-mêmes aussi rigoureusement que les autres nous jugent. Dès-lors la liberté qui provoque, qui favorise notre ambition, plieroit sous les loix de la Justice. Mais il est tems de considérer celle-ci dans le Siége respectable du Royaume, & de voir si cet illustre Aréopage a les trois attributs nécessaires, l'autorité, l'intégrité, la capacité.

Je n'ai garde de me plaindre que les Juges qui composent ce que nous appellons le Tribunal, n'ayent point assez de pouvoir dans l'exercice de la Jurisdiction qui leur est propre. Ils jugent en dernier ressort, & l'on ne peut point appeller de leurs arrêts. C'en est plus qu'il n'en faut pour les faire respecter dans l'Etat; mais c'en est peut-être plus qu'il ne convient à un Etat comme le nôtre. Aussi, bien loin de donner plus d'étendue à leur autorité, je voudrois la borner. Et voici sur quoi je fonde mon opinion, à laquelle on ne peut opposer qu'un usage qui n'est pas bien ancien, & que la raison même condamne.

Je dis que ce pouvoir qui devroit être subordonné à celui de la République, est au-dessus du pouvoir même que la République est en droit d'exercer sur chacun de ses Sujets.

jets.

jets. C'eſt à elle ſeule qu'appartient la Souveraineté ; & une des principales parties de la Souveraineté, c'eſt l'adminiſtration de la Juſtice : or le Tribunal juge indépendamment de la République. Elle n'a aucune autorité dans ce Tribunal, & elle ne peut pas caſſer les arrêts qu'on y prononce.

Je ſçais ce qu'on peut m'objecter ici. Le Tribunal étant compoſé des Députés des Palatinats, ne doit-il pas être cenſé repréſenter la République, autant que la repréſente une Diette où ſe trouvent les Nonces de l'Etat ? Mais depuis quand ce Tribunal reſſemble-t-il ſi parfaitement à une Diette, qu'on puiſſe les confondre l'un avec l'autre ? Ce n'eſt que du Clergé & de l'Ordre Equeſtre qu'on tire les Députés du Tribunal ; & ſelon la forme de notre Gouvernement, ne faut-il rien de plus pour conſtituer un Corps qu'on puiſſe véritablement appeller le Corps de la République ? Elle n'exiſte cette République que lorsque les trois Etats qui la compoſent, le Roi, le Sénat & l'Ordre Equeſtre ſont réunis.

A la vérité, on admet des Sénateurs dans le Tribunal ; mais ils n'y ſont reçus que caſuellement, & en vertu du choix d'un Palatinat qui ne les a élus que comme des membres de la Nobleſſe, qu'on eſtime la ſeule

seule capable de juger les différends de la Nation: & s'il étoit vrai que le Tribunal jouît des mêmes droits que la République, il s'ensuivroit qu'il y auroit deux Républiques dans la Nation, & que la vraie République n'auroit plus cette individuité qui fait son essence, & qui seule constitue sa légitimité.

Le Tribunal du Royaume ne peut donc point s'arroger le nom de République; mais par cela même il ne peut jouir du droit suprême de juger sans appel. Son pouvoir n'étant que précaire, il doit nécessairement relever de tout le Corps de l'État; ce n'est qu'un pouvoir de Commission subordonné à la Nation qui le donne, & chacun de ceux qui le composent est responsable de sa conduite envers toute l'Assemblée de ses Constituans.

On aura sans doute remarqué que, dans tout cet Ouvrage, je m'attache principalement à démontrer que la suprême autorité n'appartient qu'à la République. Comme il n'est point d'autorité qui n'émane de la sienne, il n'en est point qui ne doive en dépendre aussi nécessairement, que le ruisseau dépend de la source qui le forme & qui l'entretient, & que la lumiere du jour dépend du soleil qui la fait naître. Il faut donc que toute Jurisdiction subalterne soit soumise à celle

celle de l'Etat, & que la République
que à son Jugement les décrets du Tribu
ou pour les ratifier, ou pour les annul
car c'est presque en cela seul qu'elle p
montrer son indépendance, & cette espe
de Monarchie qui ne doit reconnoître d'a
tre supériorité que celle de Dieu.

Il n'est point de Gouvernement qui pu
se subsister, s'il n'a réellement un pou
unique & universel ; mais où est celui de
notre République, qui se trouvant dépou
lée de sa suprême Jurisdiction, n'est pl
que plus en état de gouverner le Royaume
Lui refuser la déférence qui lui est due;
lui arracher les rênes de l'Etat; s'appropri
en Souverains des droits dont on n'est que
les dépositaires; décider sans elle de l'hon-
neur, de la fortune des Sujets; ne seroit-ce
pas, en un sens, vouloir conduire un vais-
seau sans gouvernail, combattre sans Géné-
ral, ou vouloir faire agir les bras d'un corps
qui seroit sans ame & sans vie?

J'ai fait voir précédemment quel peut
être le pouvoir du Roi indépendamment de
la République. Jai montré quel est celui
de nos Ministres & de l'Ordre Equestre sé-
parément des deux autres Etats; mais je
n'en reconnois point de si propre au Tri-
bunal, qui ne doive se référer à celui de tous

le Corps de la Nation, & qui, en même tems qu'il autorise à juger tous les différends du Royaume, mette à l'abri de toute censure ceux qui s'arrogent d'en décider.

Que feroient les plus grands fleuves, que de foibles ruisseaux, si on les divisoit en plusieurs branches? Et que pourroit-on espérer de notre République, si l'on partageoit sa Jurisdiction? Il ne lui resteroit plus que le droit de faire des Loix ou des Ordonnances, sans pouvoir les faire exécuter. Mais comme notre liberté ne peut être mieux établie que sur l'autorité suprême de la Nation, il nous importe de la lui conserver toute entiere; & certainement nous ne pouvons être libres, qu'autant que nous l'aiderons nous-mêmes à maintenir sa Souveraineté.

Il reste donc que celle du Tribunal doit être dans la dépendance de la République. Cela posé, je ne crains point de mettre au jour un arrangement utile & nécessaire même à l'Etat.

Je distingue d'abord les deux sortes d'affaires qui relevent du Tribunal, les affaires civiles & les affaires criminelles.

Dans celles-ci, il est hors de doute que le Tribunal doit procéder à sa maniere ordinaire, & prononcer en dernier ressort.

 Rien

Rien ne demande une plus prompte décision que la punition des crimes; & il ne convient pas de permettre à des coupables un appel, ou qui ne sert qu'à augmenter leurs craintes, en retardant la peine qu'ils méritent, ou qui peut même leur donner les moyens d'échapper à leur châtiment, par une nouvelle révision du Jugement qui les condamne.

Dans les affaires civiles, au contraire, je voudrois que les décrets du Tribunal ne fussent sans appel, que lorsque les parties intéressées consentiroient de s'y soumettre; car si l'une des deux se trouve lésée, ou par la suppression d'un acte qu'elle auroit pu elle-même n'avoir pas produit assez tôt, ou par un mauvais sens donné à quelque pièce de ses défenses, si elle pouvoit prouver que, dans le fond ou dans la forme, on eût jugé contre la loi, elle devroit avoir la liberté de recourir à la République pour faire réparer le grief de son arrêt.

Ces appellations, (nous l'avons dit ci-dessus,) seroient portés au Comité Ministérial du Grand-Chancelier, où, en présence du Roi & des autres Députés, on examineroit si la requête du plaignant est admissible, ou, s'il doit être débouté de l'instance qu'il a osé former.

Il

Il ne conviendroit point que les Avocats plaidassent dans ce Comité. Ils consume-roient trop de tems à répéter ce qu'ils au-roient déja dit devant les premiers Juges. Il suffiroit que les deux parties donnassent chacune leurs mémoires au Grand-Chance-lier, qui, ayant discuté les raisons pour & contre, en feroit rapport au Comité. Les moyens & les pièces du procès détaillés, on iroit aux opinions ; mais afin qu'on ne pro-nonçât point sans une connoissance parfaite & de la cause en elle-même & des motifs de l'appel, deux Députés du Tribunal de-vroient assister à ce Jugement, où ils seroient, pour ainsi dire, comme les Avocats de la premiere sentence qu'ils motiveroient. Leur sçavoir, leur ignorance même, serviroient à éclairer les nouveaux Juges.

Cependant, pour qu'on eût le tems de juger les causes qui ressortiroient devant le Comité, il faudroit que le Tribunal exer-çât ses fonctions à l'ordinaire pendant les six mois que dureroit la Diette, & qu'on ne pût interjetter les appels que durant les six mois qui s'écouleroient de cette Diette à une autre. De cette sorte, le Tribunal, en fi-nissant ses séances, enverroit ses deux Dé-putés au Comité, & le Comité commence-roit les siennes par juger les appels du Tri-bunal.

La nécessité de traiter de nouveau les affaires rendroit ce dernier attentif sur le prononcé de ses Arrêts, ne fût-ce que pour éviter la honte d'être censuré par la République.

Or cet ordre ne pourroit avoir lieu qu'autant qu'on changeroit la forme de nos Diettes; leur durée est trop courte, & elles sont trop sujettes à se dissoudre; il ne seroit pas possible de faire droit sur les appellations. Ce n'est que par l'établissement que j'ai proposé, de Conseils toujours subsistans, qu'on pourroit enfin espérer de voir la Justice exactement administrée dans le Royaume.

On ne manquera peut-être pas d'observer ici qu'il y a une telle liaison entre les diverses parties d'un État, qu'on ne sçauroit toucher à l'une, pour la réformer, qu'on ne les réforme toutes.

Je connois combien il importe de les appuyer les unes par les autres, & toutes ensemble par un rapport juste & une économie exacte; car ce n'est pas tant de la perfection réelle où l'on peut porter en particulier chacune de ces parties, que résulte le chef-d'œuvre d'un Gouvernement politique: il ne vient presque uniquement que de la proportion qui rassemble toutes ces parties pour en former un corps parfait. Je reviens

viens au Tribunal, & j'ajoûte que, le Royaume étant divisé en trois Provinces, il faudroit que chacune eût son Tribunal pour faciliter l'expédition des affaires.

La seconde qualité nécessaire pour l'administration de la Justice, est l'intégrité & l'incorruptibilité des Juges. Dans l'Aréopage d'Athènes, les Archontes ne jugeoient que la nuit, non-seulement pour qu'ils eussent l'esprit plus recueilli, mais aussi afin que, l'obscurité leur dérobant la vue de tout objet de haine ou de pitié, rien ne pût les émouvoir ou les séduire. Je n'ignore point que nos loix ont décerné des punitions & contre ceux qui entreprendroient de surprendre la religion de leurs Juges, & contre les Juges mêmes qui seroient capables de se laisser corrompre par leurs solliciteurs. Mais à quoi servent ces loix, dès qu'il est si difficile de découvrir ceux qui les violent? Des marchés si honteux se font d'ordinaire sans témoins; & les coupables ont trop d'intérêt à se cacher, pour qu'on puisse espérer de leur faire porter la peine de leurs crimes.

Le serment qu'on exige des Députés au Tribunal, n'est guères plus propre à les rendre fidèles aux devoirs de leur charge. J'ose même dire qu'il ne donne que trop souvent

occasion au parjure, qui, à cet égard, comme à plusieurs autres, n'a presque plus rien qui nous effraye, & n'est regardé, tout au plus, que comme un vice de la Nation. Il s'agit d'opposer de plus fortes barrieres à la corruption de nos Magistrats. Il faudroit que celui qui voudroit gagner leur faveur, ne pût point en être assuré, quelques moyens qu'il pût employer pour acheter leurs suffrages. Dans ce cas, on trouveroit peu de plaideurs dont un succès douteux n'arrêtât les démarches.

Or pour les mettre dans cette perplexité, peut-être favorable à l'avarice, mais encore plus utile à la fragilité d'une vertu aisée à suborner, on devroit établir que les Juges ne donneroient plus leurs opinions de vive voix, comme on le pratique aujourd'hui; mais par des billets secrets où ils contreferoient même leur écriture. On jetteroit ces billets dans un scrutin fermé, le Maréchal les rassembleroit, & il formeroit le décret à la pluralité des sentimens, suivant l'usage ordinaire.

Par ce moyen les Juges assurés du secret, ne consulteroient que leur conscience & les loix; du moins n'étant plus retenus par aucune considération humaine, ils pourroient rompre plus aisément des engagemens illicites,

cites, qu'on ne pourroit presque pas les convaincre d'avoir rompus. Eh ! en est-il de si lâches, ou de si déterminément méchans, qui, rendus à eux-mêmes, n'aimassent mieux trahir leur corrupteur, que la Justice ?

Peut-être ce premier pas vers leur devoir les animeroit à ne pas rougir d'une heureuse intégrité dont ils n'auroient pu se défendre. Toujours est-il certain que, cette méthode d'opiner une fois introduite, l'innocence des Juges seroit plus à l'abri des délicates sollicitations d'un client qui, se méfiant de son droit, met les présens à la place des raisons qui lui manquent : & quel est le plaideur assez imprudent pour exposer ses dons au hasard d'un suffrage qui ne peut avoir que son Dieu & son Juge pour témoins ? Et voudra-t-il risquer de perdre tout à la fois & son argent & son procès, sans qu'il lui reste du moins le triste plaisir de pouvoir se plaindre avec raison de la trahison qu'on lui aura faite ?

Ce qui occasionne parmi nous les fréquentes corruptions des Juges, c'est l'indigence de la plûpart d'entr'eux. N'ayant rien à prétendre du Trésor public pour l'exercice de leurs fonctions, ils cherchent à se dédommager de leurs travaux aux dépens de la Justice ; & par cela seul on peut com-

prendre aisément ce que j'ai dit ailleurs, combien il importe d'accorder des honoraires à tous ceux qui sont employés pour le service de l'Etat.

La troisiéme qualité que j'estime essentielle aux Juges, c'est la capacité; elle renferme trois parties, dont une seule venant à manquer, ils seroient dès-lors incapables de s'acquitter dignement de leur charge. Il faut 1°. qu'ils ayent une connoissance parfaite des Loix de la Nation & de la forme de la procédure. 2°. Il faut qu'ils ayent des sentimens & des entrailles, du moins par vertu, & une tendresse de conscience qui les porte à garantir l'innocence de toute oppression. 3°. Il faut qu'ils aiment l'application & le travail. Ces deux dernieres qualités peuvent être le fruit d'un naturel heureux; mais l'érudition ne s'acquiert qu'à force d'étude & d'expérience.

Cependant, comme les disputes de l'Ecole ont souvent donné lieu à des hérésies, il peut se faire que la Jurisprudence enfante de vaines subtilités qui apprennent à éluder les Loix par les Loix mêmes. De-là ces incidens, ces chicanes, ces tours malicieux pour embrouiller des procès, pour déguiser la vérité, pour différer les Jugemens, pour autoriser des prétentions injustes. Il sembleroit

bleroit avantageux d'ignorer une ſcience qui eſt plus propre à éblouir, & à préoccuper, qu'à éclairer & à inſtruire; & l'on devroit ſans doute lui ſubſtituer, la candeur, la droiture, une exacte probité, un jugement ſolide.

Ce problême eſt difficile à réſoudre; mais la Juriſprudence eſt utile, elle eſt même néceſſaire; & il eſt certain qu'un Juge, qui ſans mauvais deſſein, pécheroit par ignorance, ne ſeroit pas moins coupable que celui qui, étouffant ſes lumieres, ne pécheroit que par mauvaiſe volonté. On ne ſçauroit mettre entr'eux la même différence qui ſe trouve entre deux cœurs innocens, dont l'un, par une attention réfléchie, ne veut point manquer à ſes devoirs, & l'autre, par imbécillité, ne ſçait pas les enfreindre. Il n'eſt point de pays où l'on ne s'applique au Droit: nous ſeuls nous négligeons cette étude. Nous n'avons pas même des Ecoles pour nous y former. Il eſt aſſez de gens parmi nous qui ſçauront dreſſer un décret, ſelon la forme uſitée dans nos Chancelleries; mais il n'en eſt presque point qui ſachent les prononcer ſelon les régles d'une exacte équité. Ceux mêmes qui les minutent ne ſuivent qu'au haſard & ſans principes ce qu'une longue pratique leur a enſeigné. Nos

Avocats, chargés de ce soin, ne sçavent pas que rien au-delà, & nous nous imaginons qu'il n'appartient qu'à eux seuls d'interpréter les Loix qu'ils connoissent à peine, & que nous nous faisons une gloire d'ignorer.

En effet, nous regardons comme au-dessous de nous tous les talens qu'ils devroient acquérir; & ce mépris ne vient que de ce que nous confondons deux états, que nous devrions séparer, qui sont distincts par-tout ailleurs, & réellement incompatibles en eux-mêmes: nous embrassons tout à la fois la Robe & l'Epée, & nous n'avons ni le loisir, ni les talens, ni la volonté de nous rendre habiles dans l'un & dans l'autre.

Eh! comment un citoyen retiré dans la campagne, uniquement occupé d'une triste économie pour satisfaire à ses besoins; comment un Militaire ignorant par vanité, avantageux par habitude, brusque par état; comment de tels personnages pourront-ils administrer la Justice? connoîtront-ils les formalités de la procédure, sans lesquelles ils ne peuvent en conscience s'ingérer à juger les affaires d'autrui?

Dans tous les Etats policés, les Baillifs mêmes ou les Prevôts, qui ne jugent qu'en premiere instance, doivent nécessairement être gradués dans quelque Université. Et notre

notre Tribunal, le ſeul Parlement de notre Royaume, qui juge toute la Nation en dernier reſſort, ce Tribunal, de quels Sujets eſt-il composé ? Tout le monde le voit, tout l'Etat en gémit, & ce Tribunal ſubſiſte encore. Du moins, ſi, au défaut d'étude, nous avions l'expérience qui peut en quelque ſorte tenir lieu de ſçavoir ; mais cette reſſource même nous manque. On change tous les ans les Députés du Tribunal, & ceux qui y entrent ſont auſſi novices que ceux qui en ſortent.

Il convient donc que ces Juges ſoient perpétuels, comme ils le ſont dans presque toutes les autres Nations.

Lorsque leur état ſera ſtable & déterminé, lorsqu'il ſera ſoutenu par des honneurs, des prérogatives, des appointemens convenables, il eſt à préſumer qu'on s'appliquera dès la jeuneſſe à s'en rendre digne, & que l'exercice aſſidu d'une fonction permanente augmentera les lumieres déja acquiſes, & nous donnera des Juges tels que nous devons les déſirer. Leurs charges ſeroient un dégré pour monter au Sénat, qui dans la ſuite ne ſeroit rempli que de ce qu'il y auroit parmi nous de gens les mieux inſtruits dans la ſcience de nos Loix & de nos coutumes. Si l'on m'objecte que cette eſpece de

de Dictature perpétuelle pourroit nuire à l'Etat par sa trop grande autorité, je répondrai que cela pourroit être, si le Tribunal restoit dans la forme où il est; mais que son pouvoir ne sera plus à craindre, du moment que, suivant mon projet, on limitera ce pouvoir par les appels à la République a)....

Cet

---

a) Anciennement les Rois de Pologne étoient chargés du jugement des Procès; & c'étoit vraisemblablement de toutes leurs fonctions, comme l'insinue le texte, la plus négligée. Des affaires plus importantes au soutien, à la prospérité de l'Etat; la Guerre, les Finances, la manutention des Loix, leur laissoient à peine le tems de discuter les intérêts de leurs Sujets, d'appaiser leurs animosités, de détruire leurs jalousies. La plûpart même n'avoient pas le courage d'entrer dans un détail toujours pénible à ceux qui l'aiment par devoir, plus pénible encore à ceux qui ne s'y portent qu'avec dégoût & répugnance.

Ils ordonnerent que la Justice fût administrée dans chaque Palatinat. Il y eut dès-lors dans chacun deux Tribunaux; celui des Juges de chaque district où les affaires se portoient en premiere instance, & celui que l'on appelloit Colloque, en Polonois *Wieca*, ou *Rokiglowne*, qui se tenoit tous les ans en Automne, & qui étoit composé du Palatin, du Castellan & du reste des Officiers de la Province. *Martin Cromer.*

Cet usage étoit anciennement établi, lorsque nos Rois jugeoient eux-mêmes les causes

Cromer. de Sit. Pol. & Gente Pol. lib. 2. pag. 518. edit. 1589. Christ. Hartkn. de Rep. Pol. pag. 745. De ce Tribunal, on alloit au Roi; & l'on pouvoit même directement y porter appel des Sentences rendues par les premiers Juges; si avant le tems où le Colloque avoit coutume de s'assembler, il se tenoit une Diette générale. *Ib. p. 747.* Il n'étoit pas possible que, selon cet arrangement même, les Rois ne fussent encore accablés de la discussion de beaucoup d'affaires. Aussi Henri de Valois qui n'aimoit rien moins que l'application & la gêne, ne pouvoit supporter ce pénible devoir. *Je trouve singulier*, disoit-il, *que les Polonois n'ayent voulu faire de moi qu'un Jurisconsulte. Ne voudront ils pas bientôt me réduire à la simple qualité d'Avocat? Paul Piasec. Chron. p. 50.* Sous le regne de Sigismond Auguste, on avoit eu dessein d'établir sur le modele des Parlemens de France, une Cour Souveraine, où se releveroient les appellations de tous les Juges inférieurs. Ce projet n'eut point lieu. Sigismond se contenta d'établir dans chaque Palatinat des Juges extraordinaires qui, sans rien empiéter sur la Jurisdiction des Colloques, furent chargés de terminer toutes les affaires qui étoient restées en arrière ou par sa négligence, ou par celle des Rois ses prédécesseurs. *Christ. Hartkn. p. 78.* Il étoit réservé au Roi Bathori d'attribuer à la Nation le

ses de leurs Sujets. Mais outre les inconveniens d'une Justice qui changeoit de lieu tou

le jugement absolu de toutes les causes d'appel, dont il auroit dû décider lui-même. Ce fut la Diette de 1578. qui exigea ce Réglement comme une condition sans laquelle elle ne pouvoit souscrire aux impôts que ce Prince exigeoit pour reprendre la Livonie. *Reinh. Heidenst. p. 120. col. 1.* Depuis ce tems, la République nomme ses Juges, qu'elle appelle Députés, & qui forment chaque année un Tribunal, l'un à Petrikow, & l'autre à Lublin. On choisit ces Députés dans l'Ordre Ecclésiastique, & dans l'Ordre Séculier. Les Ecclésiastiques sont nommés par leurs Chapitres; les autres par les Diétines des Palatinats. *Christ. Hartkn. p. 754.* D'abord on exigea qu'ils fussent choisis d'un consentement unanime. A présent il suffit qu'ils le soient à la pluralité des voix. *Ib. p. 755.* Certains Palatinats ont droit d'en nommer deux. Les autres n'en peuvent élire qu'un. Celui qui l'a été une fois, ne peut l'être derechef qu'au bout de quatre ans. Il n'en est pas de même des Ecclésiastiques, qui peuvent l'être au bout de deux ans. *Ib. p. 757.* Ceux qui sont donnés au Tribunal de Petrikow tiennent leurs Séances depuis le 4 Octobre jusqu'à Pâques, & ceux de Lublin, depuis Pâques jusqu'à la moisson. Dans la premiere Séance, ils prêtent tous serment d'observer les régles de la justice la plus exacte. *Ib. p. 760.* Ensuite les Séculiers s'élisent un Maréchal, qu'on appelle Maréchal

...t moment, nos Rois consumoient trop ... tems à la pénible discussion des procès, & il

...réchal du Tribunal. Ce choix tombe ordinairement sur un des Membres du Sénat, ou sur quelque grand Officier de la Couronne. Les Ecclésiastiques se donnent un Président, qui est presque toujours un Prélat du Diocèse de Gnesne. *Ib. p. 761.* Les Palatinats qui relevent du Tribunal de Petrikow sont ceux de Posnanie, de Calisch, de Siradie, de Lencici, de Brzescie, d'Inowladislaw, de Mazovie, de Ploesko, de Rava avec les Districts d'Wschow, de Vielun & de Bobrzin. Ceux qui ont leurs affaires commises au Tribunal de Lublin, sont les Palatinats de Cracovie; de Sendomir, de Russie, de Podolie, de Lublin, de Beltz, de Podlaquie. En 1589. on y soumit les Palatinats de Volhinie & de Braczw; en 1590. celui de Kiovie, & en 1635. celui de Czernichow. *Reinh. Heidenst. Pag. 120. Col. 1.* Il faut remarquer que le Roi Bathori, en fondant les deux Tribunaux, se réserva à lui & à ses successeurs la connoissance de tous les différends touchant les biens Royaux, que les Polonois appellent biens économiques, ou biens de la Table Royale. Ces biens constituent le fisc, qui est séparé du Trésor public, & qui consiste dans les revenus de certaines terres assignées par la Nation, pour l'entretien de la Maison de ses Rois. *On peut voir le détail de ces biens dans les Mém. pour servir au Dr. public de Pol. par Lengnisch. Trad. par Formey. §. XLV. pag.*

il ne leur en restoit presque plus pour
pédier les affaires générales du Royau

---

pag. 198. voy. aussi Andr. Max. Fredro. G
pop. Pol. p. 121. 129. Paul. Piasec. Chron. p.
Une autre observation à faire touchant les
bunaux, c'est que les Ecclésiastiques refu
de s'y soumettre, il fut arrêté que lors
s'y agiroit de quelque affaire du Clergé,
nommeroit six Juges séculiers, & pareil
bre d'Ecclésiastiques pour la décider,
s'il arrivoit que les avis fussent partagés, on
pelleroit au Roi, qui prononceroit en de
ressort à la prochaine Diette. *Reinh. Hei*
p. 120. Past. de Hirtenb. Flor. Pol. p.
Ces Tribunaux furent à peine établis, que
thori s'apperçut que la Justice ne pouvoit
exactement administrée par des Députés
ne devoient leur emploi qu'à la brigue,
n'ayant rien à prétendre du trésor public, pour
les dédommager de leurs peines, n'étoient pas
toujours à l'abri contre les ressources inté
d'un Client généreux ; qui s'étant tou
fait de leur naissance un prétexte d'oisiv
n'avoient aucune teinture des Loix, & se
soient même une espéce d'honneur de n
avoir jamais étudiées ; qui devant changer
les ans, se pressoient trop de finir les affa
ou les rendoient interminables en les re
tant à la décision de leurs Successeurs ; &
enfin se rassembloient plutôt pour dissiper,
des plaisirs fastueux, l'ennui dont ils étoient
accablés dans leur campagne, que pour p
l'usur

On institua le Tribunal pour les décharger d'un emploi trop pénible; mais ce n'est pas à dire que le Tribunal ait toute l'autorité dont jouissoient nos Rois; & il est juste qu'on appelle à eux & à la Nation des arrêts qu'il prononce; nos Rois, à la tête des Conseils Ministériaux, peuvent suffire au jugement de ces appels, qui deviendroient même tous les jours moins fréquens, si ces Princes s'appliquoient sérieusement à bien remplir leurs fonctions.

Je finis cet article, sans entrer dans aucun détail sur la réformation de nos Loix. J'avoue ingénument que la Jurisprudence m'est aussi étrangere qu'elle l'est à mes concitoyens.

---

l'usurpation, défendre l'innocence, & répandre par tout le bon ordre & la paix. Il n'étoit plus possible à Bathori de rien changer à un établissement que la Nation regardoit comme un des grands priviléges de sa liberté. L'idée qu'elle en avoit subsiste encore; & les peuples, malgré leurs gémissemens, se trouvent autant opprimés par la justice qu'ils réclament, que par les vexations dont ils lui demandent d'être vengés. C'est pour remédier à ce désordre que l'Auteur de cet Ouvrage propose des moyens de rendre les Tribunaux plus utiles à la Nation qu'ils ne l'ont encore été. *Note de l'Editeur.*

citoyens. Je laiſſe à de plus habiles que m le ſoin de corriger nos Conſtitutions, de l changer, de les renouveller, de leur do ner une meilleure forme. Je ſçais qu'o y travaille depuis long-tems, & ſur-tout a moyens d'empêcher que les Parties ne ruinent en plaidant, & que ceux qui g gnent leur procès par la juſtice de leur ca ſe ne ſe trouvent abîmés par la longueur d procédures. Puiſſe-t-on réuſſir à faire Code de tous nos anciens Statuts; & à in troduire pour toujours dans l'Etat une ex acte adminiſtration de la Juſtice!



LA POLICE.

On ne peut ſe rappeller ſans horreu ces premiers tems où les homme épars dans les campagnes, vivoient ſépar les uns des autres. Ennemis de la dépe dance, ils ne connoiſſoient d'autre ve qu'une brutalité féroce, ni d'autres moy de ſubſiſter, que la fraude, la trahiſon, violence, les meurtres. Eh! combien d voient-ils aimer ces crimes affreux, pu qu'ils y avoient attaché la néceſſité même d vivre! On ne voyoit parmi eux ni Maîtr

ni Sujets, *ni* bienſéances, ni devoirs, ni ſentimens : chacun d'eux, Etranger parmi ſes ſemblables, l'étoit peut-être auſſi au milieu même de ſes proches. Pour tout dire en un mot, il n'en étoit point qui ne parût être né pour détruire toute l'eſpece humaine.

On convint d'arrêter le cours d'une licence ſi effrénée ; on ſe raſſembla. On vit la ſubordination ſuccéder à l'indépendance, l'ordre au libertinage : les paſſions furent déſarmées par la crainte, ou par la raiſon. La ſociété prêta aux foibles toute ſa force pour les garantir de l'oppreſſion ; les allarmes ceſſerent, & tout devint tranquille ſous la protection des Loix.

Ce fut alors que parut pour la premiere fois dans le monde cette Police qui eſt l'ame des Etats, & qui ſeule en fait mouvoir les reſſorts pour le bonheur de ceux que la Providence y a fait naître. C'eſt elle qui entretient la paix, malgré la différence des rangs & des conditions, qui ſembleroit vouloir la détruire. Elle y cimente l'union par des beſoins mutuels, & fait ſervir au ſoutien & à la beauté même du Gouvérnement, le déſordre apparent de l'inégalité des partages.

Mais que nous ſerviroit de nous être réunis, ſi la Police ne continuoit d'arrêter le

cours de nos déſordres? & ne ſerions-nous pas d'autant plus à plaindre, que, ne pouvant nous éviter, nous aurions plus à ſouffrir de l'inſolence de nos deſirs, & de cet eſprit de domination qui ſemble empreint dans le fond même de notre nature?

Auſſi, malgré tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent pour mettre la République dans une ſituation heureuſe, je croirois n'avoir rien fait, ſi elle ne reprenoit comme un nouvel être, en rétabliſſant l'ordre qui doit l'animer & la ſoutenir.

Que ſeroit-elle en effet, cette République, qu'un corps inanimé, ſi toutes ſes parties ne ſe prêtoient du ſecours l'une à l'autre; & ſi chacune, contente de ſes fonctions, ne concourroit à former une eſpece d'unité ſous l'empire des Loix qui doivent leur être communes?

Le Roi eſt le chef de ce corps dont je parle: il doit travailler à ſa conſervation, le maintenir dans ſes droits, & chacun des Membres qui le compoſent, dans leur liberté naturelle: il doit confondre les vices par la juſtice, mériter notre amour par la clémence, & nous animer par ſes bons exemples à la pratique des vertus.

Le Sénat eſt comme le buſte & le tronc de ce corps; il en renferme les parties les plus

plus nobles. Ferme & impénétrable, il doit les défendre & les garantir ; parer les coups qu'on leur porte ; &, pour achever une comparaison qu'on me pardonnera sans doute, il faut qu'il ménage la liberté comme un souffle précieux, qui périroit du moment qu'on s'aviseroit de le contraindre.

Les Ministres sont le cœur qui donne du mouvement au corps ; ils sont le centre où toutes les affaires doivent aboutir & revenir sans cesse par une espéce de circulation. Leur amour pour la Patrie doit échauffer & ranimer tous les Membres ; & il n'en est point qui doivent être plus vivement affectés de tout ce qui intéresse son repos ou sa gloire.

Ceux qui composent l'Ordre Equestre sont les bras de ce corps. Eh ! qu'auroit-il à craindre, ou que ne pourroit-il pas entreprendre, s'ils s'accordoient tous à lui prêter les secours dont ils sont capables ?

Le peuple, enfin, je le considere comme les pieds de ce corps : ce Peuple tout pauvre, tout misérable qu'il est, en est véritablement l'appui ; c'est sur lui que porte cette machine immense. Eh ! plaise au Ciel qu'il puisse toujours suffire à la porter !

Ce n'est que du concours mutuel de tous les divers états de la République, que dépend sa force & son pouvoir ; & ce n'est

que l'ordre civil & politique qui étant l'ame de ce corps, peut les réunir, en réprimant les passions qui les portent à faire schisme entr'eux, & qui tendent toujours à les faire subsister séparément, & aux dépens les uns des autres.

Trois choses sont nécessaires pour le maintien de cet ordre: comme nous ne pouvons mieux le considérer que sous l'idée d'une ame qui régle & anime l'Etat, *il doit* avoir les trois facultés qui sont propres à notre ame: la volonté, la mémoire & l'entendement. Cette idée paroîtra singuliere mais elle renferme un grand fond de vérité.

Je voudrois d'abord que chacun fût persuadé, que s'il ne peut avoir ce qu'il veut il doit ne pas vouloir ce qu'il n'a pas. La diversité des opinions ne sçauroit avoir de suites dangereuses dans un Etat où les Sujets se disputent l'honneur de l'obéissance, & se piquent d'une aveugle soumission aux ordres du Souverain. L'autorité suprême arrête la fougue des esprits; & si elle n'empêche pas la contrariété des sentimens, elle les empêche du moins de se produire: tout plie sous la volonté d'un Monarque; & son empire assûre l'ordre, bien loin de le troubler.

Il n'en eſt pas de même dans un Etat Républicain : autant de Sujets, autant de volontés différentes. L'amour même de la régle y met la confuſion. Ce ne ſont pas toujours les aigreurs, les animoſités, les jalouſies, qui font contraſter les opinions : les intérêts communs, le goût du devoir, le zèle, l'honneur, la vertu, les partagent. Ces ſentimens ſi louables d'ailleurs, ſe modifient en tant de manieres, ſelon la variété des idées, ou pour mieux dire, ſelon la diverſité des humeurs, qu'ils ne peuvent ſe concilier, & qu'une République tombe presque néceſſairement dans l'Anarchie, tout y devenant arbitraire, jusqu'aux Loix mêmes qui doivent régler les mœurs.

Comment remédier à ce déſordre, ſi l'on ne détruit cette foule de volontés qui ſe heurtent ſans ceſſe ? Il faut abſolument qu'elles ſe réuniſſent dans un ſeul principe qui leur inſpire les mêmes vues & les mêmes motifs. Il faut que comme tous les membres du corps humain ne reçoivent le mouvement que d'une ſeule ame, toutes ces volontés n'agiſſent que par le même eſprit.

Mais cet eſprit n'eſt pas cette liberté altiere qui nous conduit d'ordinaire, & qui nous conduit ſi mal. Qu'elle entre dans nos deſſeins, à la bonne heure ; mais qu'el-

le n'y ait part qu'autant qu'ils sont possibles & avantageux à l'Etat. C'est cette liberté qui autorise la contrariété de nos sentimens. Trop souvent elle en est l'unique source; malheureusement, plus on veut la resserrer dans ses bornes, moins il est aisé de la contenir. C'est un torrent d'autant plus impétueux, qu'on lui oppose de plus fortes digues; & une fois débordé, il ne cesse de s'étendre; rien n'est plus contraire au bon ordre que cette liberté. Il n'est point de Loix qu'elle ne regarde comme une servitude; & si elle les reçoit, ce n'est qu'en se réservant le pouvoir de les enfreindre.

Ce n'est point-là cet esprit que je propose, & qui doit mettre dans nos volontés un rapport si parfait qu'elles n'en paroissent plus qu'une seule: il ne nous est pas permis de vouloir tout ce qu'il nous est libre de faire.

Quel moyen cependant de parvenir à cette conformité d'idées, à cette unité d'opinions d'où doit résulter le maintien de l'ordre, & le bonheur d'un Etat Républicain? Rien ne seroit plus aisé, si chacun y régloit sa volonté sur trois maximes générales.

1°. Un sentiment secret imprimé dans nos ames par les mains mêmes de la nature, pourroit presque seul rapprocher nos esprits & nos cœurs pour l'avantage de la société dont

dont nous sommes membres. Ce sentiment exige de nous une entiere conformité de nos pensées avec la volonté de Dieu, seul Maître souverain de toutes les intelligences. Les vues, les desseins de cet Etre suprême doivent régler nos vues & nos desseins ; & si les idées de tous nos citoyens étoient parfaitement d'accord avec cette Loi essentielle, immuable, universelle, ne le seroient-elles pas entr'elles ? Et quelle diversité d'opinions y auroit-il dans notre Etat, & sur ce qui le regarde en général, & sur les intérêts réciproques de ceux qui le composent ?

2°. Il est encore un point fixe où nous devons rapporter toutes nos pensées & toutes nos actions. En effet, s'il est un ordre d'idées éternelles qui doit diriger nos affections, il en est un autre formé par le consentement des hommes, auquel nous devons assujettir tous nos sentimens. L'un est indépendant de nos opinions & de nos goûts, & ne releve absolument que de la volonté de Dieu. L'autre est aussi immuable & nécessaire, parce qu'il est fondé sur les idées primitives de la raison, & qu'il est approuvé par tous ceux qui se trouvent réunis dans un même corps de Cité ou de République. C'est cet ordre qui nous maintient dans une

exacte subordination, sans détruire notre égalité naturelle; & tout nous engage à la conserver: un sentiment naturel & intime d'humanité, l'amour que nous devons à nos freres, notre propre intérêt, le bien général de la société où nous sommes obligés de vivre. Cet ordre met une barriere à la liberté sans la détruire, & la perfectionne au contraire, en l'empêchant de se perdre à force de s'égarer. Mais la liberté doit respecter cet ordre qui éclate dans les Loix de nos Peres, dans celles que nous nous sommes données à nous-mêmes; le même principe qui nous a engagés à les établir, doit nous porter à nous y soumettre.

3°. Un plus pressant motif doit réunir nos volontés: c'est un amour aussi naturel que celui de nous-mêmes: cet amour, c'est l'amour de la Patrie. Il ne peut que nous inspirer des sentimens uniformes, si nous préférons toujours le bien public à nos avantages particuliers; si, libres de passions, & sans aucun retour sur nous-mêmes, nous n'avons en vue que le salut de l'Etat, & si nous ne varions tout au plus que sur les moyens de rendre cet Etat heureux & tranquille.

Combien notre liberté nous seroit-elle salutaire, si nous n'avions tous qu'une seule

& même volonté dans tout ce qui regarde le bien du Royaume ! Il nous est possible d'en venir à cette heureuse unité. Nos volontés particulieres n'ont besoin que d'elles-mêmes, pour ne plus être en opposition avec celles de nos concitoyens.

Les infirmités de nos corps subsistent malgré nous ; nous n'avons rien dans nous-mêmes qui puisse les guérir, & les remédes extérieurs, bien loin de les détruire, ne servent souvent qu'à les empirer ; il n'en est pas ainsi des maladies de l'esprit ; elles dépendent de l'imagination : vouloir s'en défaire, c'est le plus sûr moyen de ne plus les ressentir.

Nous portons chacun dans nos cœurs le salut de la Patrie ; & dans la même source d'où viennent ses maux, nous pouvons puiser tout ce dont elle a besoin pour le recouvrement ou pour le maintien de ses forces. C'est la contrariété de nos volontés qui les détruit ; il ne tient qu'à nous de les rétablir, par un concert de sentimens qu'aucune passion ne démente.

La volonté peut agir dans l'homme en trois manieres : elle peut ne se proposer que de mauvais desseins ; & alors la liberté qui l'y détermine est pernicieuse. Elle peut vouloir ce qui n'est pas possible ; & dans ce cas la liberté est inutile, puisqu'elle ne peut point

point l'exécuter. Elle peut ſe porter au bien, & en cela ſeul la liberté eſt avantageuſe, puiſqu'elle aide à ſatisfaire de juſtes deſirs.

C'eſt auſſi l'unique uſage que nous devons faire de notre liberté; & telle doit être ſon union avec nos volontés, que celles-ci ne s'en ſervent que pour le bonheur de l'Etat, qu'il leur importe de maintenir, & que la liberté ne ſe prête à nos volontés, que pour augmenter ce bonheur, qui doit rehauſſer la propre gloire. Eh! combien plus eſtimerions-nous la liberté, ſi elle ne ſervoit déſormais qu'à l'avantage de la Nation, puiſque nous en faiſons même un ſi grand cas, malgré la confuſion & les déſordres qu'elle y fait naître!

La mémoire eſt la ſeconde partie du bon ordre, comme elle eſt la ſeconde faculté de l'ame; & certes, ne ſeroit-ce pas en vain qu'on s'appliqueroit à établir la Police dans un Etat, ſi on ne s'y rappelloit tous les évenemens malheureux qu'il a eu à eſſuyer dans des tems de licence? Un Pilote ne perd jamais le ſouvenir des écueils qu'il a évités, afin de pouvoir les éviter encore. Nous devons, d'ailleurs, nous rendre préſents les exemples de nos Peres; quels modèles à ſuivre! que nous ſerions eſtimables, ſi nous les ſuivions, & ſi nous imitions leur zèle

pour

pour la gloire de la Nation! Voyoit-on de leur tems la discorde régner dans les Conseils, dans les Tribunaux, dans les familles; les rangs se régler par la naissance plus que par le mérite; les dignités prostituées aux richesses plutôt qu'à la vertu; une licence effrénée secouer le joug de l'autorité; tous le goûts ne tendre qu'au luxe, tous les sentimens à la volupté, tous les talens à l'ambition; les brigues, les cabales s'élever, se soutenir par l'amour du gain, & l'Etat immolé à des intérêts sordides?

Nos Peres n'avoient en vue que le bien de la Patrie: ils ne connoissoient d'autres moyens de la rendre heureuse, que de l'aimer plus qu'eux-mêmes. Ce tendre amour, ils le transmettoient à leurs enfans. Ils auroient voulu l'empreindre même jusques dans la masse de leur sang. Citoyens d'un même Etat, ils se regardoient comme membres d'une même famille. Les avantages publics, ils les ressentoient plus que les leurs propres, & leur joie n'étoit jamais plus sensible que lorsque chacun y avoit part. Dans les revers, ils se soutenoient par leur courage; & l'Etat trouvoit toujours des ressources dans leur sobriété, dans leur simplicité, dans leur économie. On pourroit compter parmi eux, ainsi que chez les Romains, des

Fabri-

Fabricius qui rejettoient l'or des Jugurtha; des Codrus & des Décius prêts à se dévouer à la mort pour le salut de la Patrie.

Il nous importe de nous remettre souvent sous les yeux la probité de ces grands hommes, à moins que, ne rougissant plus de nos vices, nous ne méritions même pas de sçavoir qu'il y a eu autrefois parmi nous des hommes si vertueux.

Mais comme ils pensoient à instruire leur postérité, nous devons nous occuper de celle qui doit nous suivre. Portons notre vue jusques dans les siécles à venir. Si, malgré les grands exemples que nous avons reçus, nous sommes si fort déchus de la vertu de nos Peres, quels pourront être nos descendans, si nous ne leur laissons que nos déréglemens pour modèles? Nous arrêtons le progrès de la gloire de nos Ancêtres, nous en empêchons l'utile propagation. Ils ne connoissoient point leur propre vertu, parce qu'ils ignoroient qu'il y eût des vices; & nos descendans, par un effet contraire, ne connoissant que nos vices, croiront peut-être qu'il n'y eut jamais parmi nous aucune vertu.

Attentifs à épurer nos cœurs pour régler leur conduite, nous devons penser aussi à ce que nous nous devons à nous-mêmes; nous rap-

rappeller sans cesse les obligations de notre naissance, les devoirs de notre condition; & au contraire, oublier, s'il se peut, nos préjugés, nos goûts, nos plaisirs, les stratagêmes de notre ambition, les souplesses de notre avarice, tous ces usages dont nous sommes si préoccupés, & que toutes les Nations de l'Europe ont abandonnés, comme devenus contraires à la grande science du Gouvernement. Utiles autrefois, ils ne peuvent aujourd'hui que précipiter notre ruine.

La troisiéme faculté de l'ame, c'est l'entendement, c'est la raison; & cette raison, cet entendement, sont indispensablement nécessaires pour maintenir l'ordre dans un Etat. Sans cela on ne doit y attendre que de la négligence & du relâchement.

C'est parce que la raison ne préside pas à nos Conseils, qu'on y voit si rarement ce discernement juste, qui, après avoir balancé les avantages & les inconvéniens de divers partis, choisit toujours le meilleur; & l'ayant saisi avec une vue ferme, sçait mettre à profit tous les évenemens qui peuvent aider à les succès.

D'où vient que nos armées, quelque nombreuses, quelque formidables qu'elles soient, ne sont presque plus propres à aucune action d'éclat? C'est que le désordre en a banni la disci-

discipline, que le bon sens & la raison rappellent en vain.

D'où vient que nos Tribunaux les pl augustes sont si peu respectés? C'est q l'ignorance, la faveur, le caprice s'ingere d'y dicter les Arrêts, que la justice & la ra son devroient y prononcer.

D'où vient enfin le défaut d'économ dans nos Finances, notre lâcheté & not paresse dans tout ce qui concerne le servic de l'Etat? C'est que nous agissons toujour confusément, sans raison & sans princip Où il n'y a point d'ordre, il n'y a ni raiso ni jugement; & le défaut de ces deux qua tés entraîne nécessairement la confusion le trouble.

Cependant rien n'est plus nécessaire q l'ordre dans un Gouvernement. Les Ro les plus absolus y sont assujettis eux-mêmes; la Monarchie porte en soi un frein contre un despotisme trop étendu. Il est aujourd'hu entre les Rois & les Peuples un accord fo mé par les mœurs & l'usage, qui temper les Loix, de maniere que le Sujet plein d confiance est toujours prêt à obéir, & q le Souverain, par intérêt ou par crainte n'ose abuser des droits de sa puissance: & les Rois eux-mêmes sont sujets à des Lo qui répriment leur ambition, & qui assure

la

la liberté publique, un Etat comme le nôtre n'a-t-il besoin d'aucun contrepoids, qui balance l'autorité des particuliers, & l'empêche de dégénérer en une licence ouverte ?

Tout est extrême où l'ordre n'est pas. C'est ainsi que les vertus dégénerent en vices ; la valeur outrée en témérité, une magnificence excessive en prodigalité, une justice trop vétilleuse en cruauté, la clémence en foiblesse, la candeur en simplicité, la prudence en fourberie, l'amour de la gloire en orgueil, la piété même en superstition : l'homme le plus parfait cesse de l'être, dès qu'il ne l'est point avec sagesse & raison.

Mais sans parler des sentimens de l'ame, lorsqu'ils sortent de l'ordre prescrit, qu'est-ce qu'un homme dont l'extérieur même n'est point conforme à cet ordre ? De quel œil est-il regardé dans la société, quand ses manieres n'ont rien de conforme à sa naissance, à sa profession, à ses dignités, à son âge ? Peut-on approuver un air militaire dans un Magistrat, un air de Magistrat dans un homme d'Epée, un air austère & composé dans un jeune homme, un air de jeune homme dans un vieillard ? L'ordre condamne cet assortiment bisarre ; & ce même ordre que nous aimons jusques dans les moindres procédés, n'aura-t-il point lieu dans un Etat dont

lui ſeul peut réunir toutes les parties, & les faire concourir toutes enſemble au bonheur de la ſociété?

Conſidérons l'Univers & l'ordre admirable qui y regne: quelle régularité dans les cours majeſtueux des étoiles fixes, malgré la rapidité des tourbillons qui les entraînent; dans la route circulaire des planettes, qui ne gardant presque jamais une diſtance égale entr'elles, obſervent pourtant toujours un mouvement périodique & réglé dans la ſucceſſion invariable des ſaiſons; dans le concours des élémens, dans les productions de la terre! Toute la Nature ſe perpétue par cette ordonnance merveilleuſe. La moindre plante nous la fait ſentir; l'inſtinct même des animaux nous l'annonce. Un ordre ſecret, au défaut de la raiſon, les fait veiller à leur conſervation, & à la propagation de leur eſpece; & l'Auteur de cet ordre ſi admirable n'en exige-t-il aucun parmi les hommes & dans le gouvernement des Etats?

Il prétend en bannir la violence & l'injuſtice, & les préſerver de tous les ravages des paſſions; il veut que, ſous la protection des Loix, tout y ſoit tranquille; les Laboureurs dans les campagnes, les Artiſans dans les Villes, les Nobles dans leurs terres, les

Magi-

Magiſtrats dans leurs fonctions, les Légiſlateurs dans leurs droits, les Rois dans l'exercice du pouvoir qui leur eſt propre; & qu'enfin les Grands & les petits, les Riches & les pauvres ſe rapprochent tous pour le bien public, malgré l'inégalité des conditions qui les ſéparent.

Telle eſt l'indiſpenſable néceſſité d'une Police exacte. Je n'entre dans aucun détail ſur la maniere de l'établir. Dans le triſte état où eſt notre République, il ſeroit fort inutile d'y penſer; mais ſi elle prenoit la forme que je ſouhaite, le train ordinaire des affaires donneroit ſucceſſivement occaſion aux réglemens néceſſaires, pour y mettre un ordre raiſonnable & conſtant. Les Royaumes voiſins pourront nous fournir, à cet égard, des maximes & des méthodes aiſées. Nous voyons ce que de ſages Loix produiſent, non-ſeulement dans ceux où une autorité ſuprême contraint d'obéir, mais dans ceux même où la liberté s'accorde avec elle.

Tachons ſeulement de nous convaincre que le déſordre n'eſt point de l'eſſence de la liberté, comme nous le penſons; que cette même liberté ne peut nous être avantageuſe qu'autant qu'elle ſera ſoumiſe aux Loix; & que ſans Loix, ſans ordre, ſans Po-

 lice,

lice, il n'y auroit point d'Etat plus bisarre, plus vicieux, plus tyrannique même que le nôtre; puisqu'au milieu des orages d'une liberté tumultueuse, nous deviendrions Sujets & esclaves d'autant de Maîtres qu'il y auroit de passions qui la feroient agir; & qu'au défaut des Loix, aucun de nous ne seroit assez puissant pour réprimer la fureur de ces passions aigres, ni en droit de s'emparer du Gouvernement pour le sauver d'une perte certaine.

L'ÉLECTION DES ROIS.

Si jamais notre République peut se flatter de jouir d'une entiére & pleine autorité, c'est, sans contredit, durant l'interregne. Personne n'ignore qu'elle domine ses Rois, par le droit qu'elle s'est réservé de se gouverner elle-même, & de se faire obéir dans toute l'étendue de son Empire: ici elle fait plus, elle choisit ses Rois. Rien ne la releve tant que ce pouvoir, & rien ne mérite aussi plus d'attention de sa part, pour se conserver toujours un aussi grand privilége.

Il

Il eſt vrai cependant, & une longue expérience nous l'apprend, que l'interregne, ce tems ſi glorieux pour elle, eſt celui préciſément où elle court plus de dangers. Il en eſt d'elle, en ces momens, comme d'un homme qui, dans l'accès d'une fievre violente, paroît avoir une force extrême, & qui retombe dans un excès de foibleſſe, dès qu'il commence à être moins agité. L'autorité de la République n'eſt alors qu'une eſpéce de fermentation, un tranſport qui paſſe, & qui la laiſſe dans une défaillance d'autant plus grande, qu'elle a fait plus d'efforts pour ſe donner un air de puiſſance & de majeſté.

Qu'il me ſoit permis de rappeller ici une circonſtance ſinguliere d'une des Elections de nos Rois. Elle nous repréſente naïvement ce qui s'eſt paſſé depuis dans toutes celles qui l'ont ſuivie.

L'Hiſtoire nous apprend que nos Ancêtres, embarraſſés dans leur choix, érigerent une colonne & y ſuſpendirent le Sceptre. Il devoit être le prix de la légereté & de la viteſſe de celui des Compétiteurs qui arriveroit le premier à ce terme. Leſzek parſema la lice de pointes de fer cachées ſous le ſable; & s'étant ménagé un chemin où il pouvoit marcher ſans crainte, il laiſſa fort

loin derriere lui tous ceux qui auroient pu le prévenir dans ſa courſe. Il n'appartenoit qu'à un ſiécle barbare de ſe décider de la ſorte ſur le mérite des Rois ; mais cette méthode ſi étrange ſe renouvelle encore tous les jours parmi nous. Sitôt que l'interregne eſt proclamé, la République, ſi j'oſe parler ainſi, arbore ſa Couronne, l'expoſe à l'ambition de tous ceux qui peuvent y aſpirer, & leur permet d'employer tous les détours, tous les moyens dont ils peuvent s'aviſer pour l'acquérir. Mais à quels malheurs ne s'expoſe-t-elle pas elle-même, par une conduite ſi oppoſée à ſa gloire & à ſes intérêts! Si jamais elle doit périr, ce qu'à Dieu ne plaiſe, ce ne peut être que par la maniere dont elle choiſit ſes Rois, par tous les ſtratagêmes qu'elle permet à chacun des concurrens qui cherchent à gagner ſes ſuffrages.

Quels moyens les Miniſtres des Puiſſances étrangeres ne mettent-ils point en uſage pour nous ſéduire ? Les uns recommandent leurs Princes, par leur haute naiſſance, par la ſucceſſion des Rois dont ils ſont iſſus ; & nous nous laiſſons prendre à cet éclat, comme s'il devoit ſervir néceſſairement à illuſtrer notre Couronne. Nous nous imaginons de tels Princes propres à regner, & nous ne penſons point qu'accoutumés à faire

tout

tout plier sous leurs volontés, vastes & impétueux dans leurs desseins, hardis & violens dans leurs entreprises, ils tenteront d'enfreindre nos Loix, & d'établir sur nous un pouvoir despotique.

Ceux-ci font valoir les grandes richesses de leurs Maîtres ; & nous ne faisons point attention que ces Maîtres peuvent les employer à nous corrompre, à soutenir des intérêts opposés à ceux de l'Etat, à étouffer dans nos cœurs jusqu'aux plaintes & aux murmures ; triste & derniere ressource d'une liberté qui réclame des droits qu'elle est sur le point de perdre. Peut-être même notre cupidité nous fait supposer nos avantages particuliers dans cette affluence de biens qui nous éblouit, & nous couronnons la fortune dans la seule vue d'avoir part à ses faveurs.

Il en est qui nous étalent la puissance de leurs Princes, leurs vastes Etats, leurs armées nombreuses, leurs grandes alliances ; & au milieu de tant de sujets de craindre une oppression presque infaillible, nous nous flattons au contraire que tant de moyens de soutenir la République ne peuvent servir qu'à sa défense & à sa sureté.

Nous donnons ainsi dans tous les piéges qu'on nous tend, comme si nous ne sçavions

point qu'il ne nous convient nullement de déférer notre Trône, ni à un Prince hautain qui voudroit regner ſouverainement, ni à un Prince riche qui nous aſſerviroit par ſes profuſions, ni à un Prince puiſſant qui ſe joueroit de nos priviléges. Nous pouvons nous paſſer de tant de qualités éminentes, de tant d'éclat & de grandeur. Nous ne devons ſouhaiter dans nos Rois que des vertus & du mérite.

Leur élection depend de nous; & quand on a la liberté de choiſir, ne doit-on pas s'étudier à ne prendre uniquement que ce qui eſt plus convenable & plus utile? Ainſi, ne jettons jamais les yeux ſur un Achab, qui s'empare injuſtement du bien de ſes Sujets; ſur un Salomon qui ſe laiſſe corrompre par les femmes; ſur un Roboam, qui ne meſure ſon ambition qu'à ſes forces; ſur un Jéroboam, qui, par ſes mauvais exemples, fait prévariquer toute ſa Nation; ſur un Nabuchodonoſor, enfin, qui pouſſe ſon orgueil jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu même.

Cherchons celui qui pourroit dire avec Job: *Si adverſùm me terra clamat, & cum ipſâ ſulci ejus deflent . . . ſi animam agricolarum ejus afflixi.* Cherchons celui qui ſçaura unir l'éclat de la Majeſté, avec l'humilité

milité chrétienne; obéir à Dieu & à sa conscience en commendant aux autres; allier les maximes de la Politique avec les loix de la Religion; qui, sûr de dominer par les ressources de son génie, ou plutôt par la force de la raison, ne craindra point d'associer ses Sujets à l'autorité qu'il en a reçue; qui, adroit à émouvoir leurs passions, plus habile encore à les modérer, affectera de se laisser emporter par leurs opinions, plutôt que de leur inspirer les siennes, & fera regarder comme le fruit de leur propre ambition, ce qui ne sera que l'effet de son autorité & de sa politique; qui, sçachant adoucir leur fierté sans l'effaroucher, se piquera d'être plus habile à leur inspirer de la soumission aux Loix, que la Constitution de *l'Etat* n'est capable de les y rendre indociles; qui, n'ayant cependant avec eux qu'un même intérêt, montrera encore plus d'amour pour eux, qu'ils n'en ont eux-mêmes pour la Patrie; qui se fera un gage de leur fidélité, de la gloire qu'il leur fera acquérir sous ses ordres; qui, toujours prêt à tempérer la rigueur de la Justice par la clémence, ne punira ni ne pardonnera qu'à propos; qui ne se refusant ni au péril des combats, ni aux fatigues des campagnes, fera la guerre & la conduira lui-même; ou mieux enco-

re, qui ſçaura l'éviter ſans avilir ſa dignité, ni commettre les droits de la République; qui ne ſe repoſera point ſur des Miniſtres indolens ou intéreſſés du gouvernement de ſes Etats; & qui, ne ſe refuſant à aucune ſorte de travail, ne comptera parmi ſes jours que ceux qu'il aura ſignalés pour le bien de ſon Royaume; qui, toujours grand dans l'une & l'autre fortune, montrera autant de modération dans les bons ſuccès, que de fermeté dans les disgraces; qui s'étudiera à devenir maître de ſoi-même, pour l'être plus ſûrement des autres; celui enfin qui aimera la vérité, qui déteſtera la flatterie, qui ſera en même tems & la terreur des ennemis & l'amour de ſes peuples, & qui regnera plus par ſes bons exemples que par la force des Loix.

Conſidérons que Dieu donne des Rois, les uns par indignation & avec colere, les autres par un ſentiment de tendreſſe & de faveur; les uns par un motif de punition, les autres pour récompenſe. Ceux-là ſont les inſtrumens de ſa vengeance; ceux-ci les miniſtres de ſes bontés. Il nous préſente les uns & les autres; c'eſt à nous à choiſir. Si nous ne conſultons que nos intérêts perſonnels, nos goûts, nos penchans, nos haines, nos caprices, nous riſquons d'avoir un Roi

Roi funeste à l'Etat, un de ces Rois que Dieu brise dans sa fureur. Si, au contraire, nous n'avons en vue que le bien de la Religion, & le bonheur de la Patrie, Dieu dans sa miséricorde nous en donnera un dont nous serons obligés de lui rendre graces.

Pour ne pas nous tromper dans un choix si important, nous devons examiner mûrement & à loisir tous les Candidats qui se présentent ; ne nous déterminer qu'en faveur de celui qui l'emporte sur tous les autres par l'éclat de ses vertus, & ne pas nous assembler, comme nous faisons ordinairement, dans l'intention de vendre nos suffrages à celui d'entr'eux qui les payera le mieux, & presque toujours à un Sujet qu'on ne connoît que sur des relations incertaines ; encore moins devons-nous nous laisser entraîner à ces tourbillons orageux que les intrigues, les passions, les cabales ne forment que trop souvent dans l'Etat ; mais plutôt fermes dans nos sentimens, s'ils sont véritablement justes, & faisant nous-mêmes comme un tourbillon à part, attirons à nous, s'il se peut, autant d'autres tourbillons séparés que nous pourrons en envelopper dans le nôtre.

Certainement nous devons estimer plus que nous ne faisons cette précieuse préro-

gative

gative de notre liberté qui nous rend les électeurs de nos Rois, & qui d'électeurs peut nous rendre Rois nous-mêmes. L'exemple des autres Peuples qui ont perdu un privilége si flatteur, doit nous le faire ménager avec un soin extrême, de peur qu'en voulant faire un nouveau Roi, nous ne perdions un ancien Royaume. Car enfin, nous ne sçaurions raisonnablement nous assurer de la perpétuité de notre Gouvernement sur la foi de ce proverbe qui dit, que les Rois sont mortels, mais que les Républiques sont immortelles. La nôtre peut changer, & il est à craindre qu'elle ne soit pas long-tems la-même, si nous n'élisons nos Rois avec plus de désintéressement, de précaution & de sagesse. Entrons dans un plus grand détail de ce qui se passe dans nos interregnes.

A la premiere nouvelle qui se répand dans l'Europe de la vacance de notre Trône, il n'est presque point de Prince que l'ambition ne porte à le rechercher, ou pour lui-même, ou pour quelque Prince de sa Maison. De-là cette foule de partis qui s'élevent parmi nous : ainsi, lorsque nous devrions être le plus unis, on nous divise, & nous nous trouvons tout d'un coup séparés en autant de factions, qu'il se présente de Sujets qui cherchent à gagner nos suffrages. Elle

com-

comment pourrions-nous agir de concert dans cette diversité d'intérêts qu'il nous plaît d'épouser, dans cette variété de sentimens où nous jettent, comme malgré nous, les différentes manœuvres dont on se sert pour nous séduire.

Véritablement alors nous cessons d'être Polonois; nous nous laissons asservir par des Etrangers dont nous ne rougissons pas de devenir les créatures. Ainsi notre Champ électoral devient une espece de Champ de guerre dans lequel des hommes, la plûpart mercénaires, se déchirent les uns les autres pour la gloire du chef qu'ils veulent se donner.

Avec une pareille conduite, comment pourrions-nous nous flatter de l'union nécessaire pour parvenir à l'élection d'un Roi sans la moindre opposition, &, comme nous disons communément, *Nemine contradicente?* Aussi ne voit-on parmi nous que des scissions dangereuses, & ce monstre à deux têtes, je veux dire l'élection de deux Rois, d'où viennent ensuite les guerres civiles dans lesquelles le pere poursuit son fils, & les fils méconnoissent leurs peres.

Il s'agit néanmoins d'un concert unanime de toutes nos voix pour élire un Roi. J'avoue qu'il n'est rien de plus difficile que cet accord,

cord, dans une multitude auſſi grande que celle qui doit concourir à cette importante déciſion.

Telle eſt la nature de l'homme; il aime mieux décider bruſquement que prudemment. Ce n'eſt pour l'ordinaire ni la raiſon, ni le bon ſens, ni l'équité qui le conduiſent. Jouet éternel de ſes caprices, il ne reſſemble ni aux autres, ni à lui-même; & à conſidérer chacun des hommes ſéparément, on croiroit voir autant d'eſpeces différentes.

Trouve-t-on aiſément deux perſonnes d'une même opinion ſur les choſes même les plus décidées par le goût, par les préjugés, par le ſentiment? Par exemple, rien n'eſt plus terrible que la mort; cependant ſi les uns n'y penſent qu'avec frayeur, il en eſt qui la regardent avec indifférence; quelques-uns l'enviſagent même avec ſérénité. Cicéron la redoutoit & cherchoit à l'éviter; Caton la rechercha & ſe la procura avec joie; Socrate ne la craignoit ni ne la déſiroit.

Nous ne donnons le prix aux choſes qu'autant que nous en ſommes plus ou moins affectés; & aucun de nous n'en étant preſque jamais frappé de la même maniere, par la diverſe diſpoſition du cœur, de l'eſprit, des

des passions; des sens mêmes qui nous les présentent, il n'est pas possible qu'elles n'excitent en nous des idées absolument différentes, & par conséquent des sentimens tout opposés. Ainsi les uns se réjouissent de ce qui afflige les autres; & ce qui fait l'avantage de ceux-ci, cause la ruine de ceux-là.

Eh! doit-on être étonné de voir parmi les hommes tant de caracteres si peu ressemblans, puisque ces mêmes hommes ont chacun, dans leur caractere propre, une diversité si marquée, qu'on seroit presque fondé à ne supposer en eux aucun principe de raison, & à les croire même, si j'ose le dire, au dessous des bêtes, qui ont du moins un instinct qui ne varie jamais?

Rien ne dégrade plus l'esprit de l'homme que sa bisarrerie & sa légereté; & il se flatteroit en vain, s'il croyoit son esprit capable d'ennoblir une si honteuse inconstance. Auroit-on jamais cru que Néron, au sortir des mains de deux hommes aussi distingués par la sévérité de leurs mœurs que Burrhus & Sénéque, & qui dans les commencemens de son regne, obligé de signer une sentence de mort, prononça ces belles paroles: *Plût à Dieu que je ne sçusse point écrire!* auroit-on cru que ce Prince pût devenir un tyran détestable, le meurtrier de ses Gouverneurs,

verneurs, de sa Femme, de sa Mere, le fl[illegible] de l'Empire, & l'horreur de l'Humanit[illegible]

Tant d'exemples nous montrent le dé[illegible] gement perpétuel, la variation éternelle [illegible] nos idées, & l'opposition qui se trouve t[illegible] les jours entre nos sentimens & ceux des[illegible] tres. Que j'ai eu tort de m'arrêter si lo[illegible] tems à le prouver! Sans doute l'union [illegible] suffrages, si nécessaire dans l'élection de[illegible] Rois, n'est pas aisée; mais il est des m[illegible] de la procurer.

J'en ai proposé pour les Congrès p[illegible] & je puis me flatter d'avoir démontré [illegible] sans donner atteinte à la liberté d'opposi[illegible] & sans altérer la Loi de *Nemine contra[illegible] te*, les matières de l'Etat pouvoient [illegible] traitées sans que la Diette fût en danger [illegible] tre rompue. J'ai dit en effet, que l'on abandonneroit entiérement toutes les p[illegible] tentions qui seroient contredites, tand[illegible] les autres dont on seroit convenu co[illegible] roient d'avoir lieu; mais ce moyen ne p[illegible] être d'aucun usage dans les Congrès [illegible] l'élection d'un Roi; car si l'on pouvoi[illegible] mer une opposition contre chaque Ca[illegible] il n'y en auroit jamais aucun qui pût [illegible] élu d'un consentement unanime.

Il ne suffit donc pas de vouloir élire [illegible] bon Roi par un choix libre; il faut en[illegible]

faire en sorte que cette liberté d'élection ne soit pas un empêchement insurmontable à pouvoir en élire un.

Mais je suppose le succès le plus heureux par un parfait accord de suffrages; de quel avantage nous sera ce choix, s'il ne tombe sur un Roi qui puisse nous gouverner dans l'esprit qui nous est propre? & un Prince étranger pourra-t-il s'accommoder à nos mœurs, à notre génie? Un Roi, qui dans les Etats où il sera né, aura sucé les principes d'un despotisme toujours prêt à étouffer la voix de la nature, & les moindres ressentimens de la liberté; ce Roi souffrira-t-il de n'avoir rien à nous commander que ce que nous lui aurons dicté nous-mêmes, & de ne pouvoir nous contraindre à rien de ce que nous aurons bien voulu qu'il nous commande? Aura-t-il pour la Patrie ce véritable amour, qui manque même à la plûpart d'entre nous, quand l'intérêt public se trouve en opposition avec nos intérêts propres? Pourra-t-il s'assujettir à nos Loix, qu'il ne connoît point, qu'il n'aime point, qu'il estime contraires à son honneur & à sa gloire? Eh! comment pourrons-nous déposer dans son cœur ou nos desirs ou nos plaintes, s'il ignore notre langue, & que nous ne puissions lui confier nos secrets, que par le mi-

 nistère

nistère d'un interprete pris au hasard & souvent infidéle?

Il n'est rien, sans doute, de plus ignominieux pour la Nation & qui la deshonore davantage, que le choix d'un Roi étranger, comme si elle n'avoit aucun Sujet digne de la Couronne a); mais d'ailleurs est-il rien qui

a) Durant l'espace de huit siécles, la Pologne n'a eu que des Rois nés dans son sein; elle ne consentit d'avoir des Etrangers pour maîtres qu'à la mort de Casimir, surnommé le Grand, en 1370. Cette révolution, qui dérogeoit à une coutume aussi ancienne que la Monarchie même, devoit nécessairement en ébranler les fondemens. Aussi les divisions & les troubles qui accompagnerent le regné de Louis de Hongrie, neveu & Successeur de Casimir, apprirent pour la premiere fois aux Polonois que rien ne leur convient moins que des Souverains dont les mœurs & l'éducation n'ont aucun rapport à leurs préjugés & à leurs usages. Tout autre Peuple, profitant de ses malheurs, n'eût plus voulu dès-lors se soumettre qu'à des Princes élevés dans ses maximes, instruits de ses intérêts, engagés par leur qualité de Citoyens à le gouverner avec sagesse. On vit pourtant les Polonois dans la suite se chercher des Rois en Lithuanie, en France, en Transylvanie, en Suede & en Allemagne. Rarement sont-ils venus à bout d'étouffer dans leur cœur cette jalousie

qui répugne davantage au bon sens, que de se confier au gouvernement d'un Prince que l'on ne connoît que sur le rapport de ses Ministres, intéressés à nous éblouir par un faux éclat de son mérite ? Quelque aversion que nous ayons pour les usages étrangers, insensiblement sous une domination étrangere, nous pourrions devenir nous-mêmes Etrangers dans notre propre Patrie.

Les Egyptiens étoient si attachés au culte de leurs Dieux, qu'ils faisoient la guerre à leurs voisins pour les obliger à n'en point reconnoître d'autres. Les sentimens de ce peuple devroient nous servir de leçons, & nous engager du moins à préferer à toutes Idoles étrangeres, les Divinités que nous honorons dans nos climats; je veux dire, à

lousie d'autorité, qui les faisant croire égaux en mérite, comme en naissance, les empêche de déférer leur Trône à des Sujets de leur Nation. Du moins des calamités trop souvent éprouvées, devroient-elles enfin les engager à ne plus prendre des Souverains que dans une maison déja choisie, & qui cessant de leur être étrangere, ne leur offriroit plus que des Princes, enfans de la Patrie, & par cela même plus sensibles à leurs besoins, plus propres & plus portés à les défendre. Hist. gen. de Pol. Tom. 3. p. 182. 183.

ne pas chercher dans des pays étrangers des Princes que nous connoissons à peine, pour les mettre sur un Trône qui n'est dû légitimement qu'aux vertus qui nous sont propres, & qui ont pris naissance parmi nous.

Car enfin, pour achever de faire sentir combien peu il nous convient de prendre nos Rois ailleurs que dans notre Patrie même, pouvons-nous douter qu'un Roi étranger ne sacrifie les intérêts de la République à ceux de sa Maison, sur-tout lorsqu'il verra qu'il ne lui est pas possible de transmettre la Couronne à sa postérité? Car ne nous flattons point, ce sera toujours-là son principal point de vue; & aucun Prince étranger ne ménagera notre liberté, qu'autant qu'il espérera pouvoir faire de notre Royaume un patrimoine à ses enfans.

Or, comme la République ne peut se promettre aucun avantage de ces Princes, & qu'au contraire elle ne peut en attendre que des désordres & des malheurs, nous devrions donc, par une Loi expresse, les exclure à perpétuité; ne fût ce même que, parce qu'ordinairement n'étant pas contents de nous donner, mais nous vendant aux Princes, nous les mettons en droit d'en agir avec nous comme des Maîtres souverains, comme des propriétaires qui nous ont acquis, & qui nous ont

ont payé la suprême autorité dont ils prétendent faire usage.

Je n'ignore point que la préférence qu'on donne parmi nous à un Etranger sur un Piaste, vient ordinairement de la nécessité où l'on croit être de réprimer l'ambition de nos Citoyens. Cette idée mérite quelques réflexions. En effet, comme il est permis à chacun d'eux d'aspirer à la Couronne, il pourroit arriver que dans nos élections on verroit autant de Candidats que d'Electeurs ; & le moyen alors de faire un choix avec cette union de sentimens qui doit le rendre légitime ?

Cependant, le bon ordre une fois établi dans la forme des élections, en sorte que personne ne pût parvenir au Trône, ni par présens, ni par intrigues, il est certain que l'émulation des Citoyens pour le mériter, ne porteroit aucun préjudice à l'Etat, & lui seroit au contraire avantageuse. Quelles vertus ne chercheroit-on pas à acquérir ? Quels services ne rendroit-on pas à la République ? Par quelles actions d'éclat n'essayeroit-on pas de se distinguer, pour mériter un concert de suffrages qui toucheroit peut-être plus que la gloire du Trône ?

Dirai-je aussi qu'un Roi Polonois se laisseroit plus aisément lier par les *pacta-conventa*,

 venta,

venta, feroit plus fidéle à les obferver, & ne cherchant point à établir fa gloire & fa fortune hors de la Patrie, ne s'occuperoit qu'à fe rendre heureux par la profpérité de l'Etat. Du moins n'apporteroit-il point parmi nous un efprit de gouvenement & des mœurs différentes des nôtres; ce qui énerve infenfiblement les Loix & la Police, & ne tend précifément qu'à détruire entiérement la liberté.

Il ne fuffit pourtant pas d'avoir démontré ce qu'un choix heureux doit produire dans nos élections; il refte à traiter en détail la maniere dont on doit procéder à ce choix, & y maintenir la liberté des fuffrages.

Déjà je ne crains point de dire qu'il n'y a aucune forte de liberté dans la maniere ordinaire dont fe font les élections de nos Rois: elle ne fubfifte, cette liberté, que dans notre imagination qui fe plait à fe faire illufion à elle-même.

1°. Il n'eft pas humainement poffible que tant de fuffrages fe réuniffent tous fur un même fujet; cependant le point effentiel de l'élection, c'eft qu'elle fe faffe fans aucune oppofition, *Nemine contradicente;* on ne peut donc abfolument y parvenir qu'en forçant le *Liberum veto*. Mais en agiffant ainfi, quelle eft l'élection qu'on peut appeller véritablement libre?

libre? quelle est celle qu'on peut dire juste, équitable, parfaite en tous ses points? Qu'on m'en montre une seule contre laquelle il n'y ait eu des protestations, & ces protestations ont-elles jamais eu aucun effet que lorsqu'elles ont été soutenues par la violence? Il faut l'avouer: c'est un ancien abus que le peu d'égards qu'on a dans les élections pour le *Liberum veto*; mais si l'on continue ainsi, il tombera bientôt dans un si grand mépris, que dans tous les autres Congrès, le plus fort parti l'emportera toujours sur le plus foible.

2°. Il n'est presqu'aucun de nous qui ne soit persuadé que le Candidat auquel il destine sa voix sera élu, & qui ne soit résolu de ne consentir jamais qu'un autre soit mis à sa place: mais lorsqu'un autre Candidat l'emporte par l'effort d'une cabale supérieure, que deviennent les voix de ceux qui lui étoient opposés? Ces voix libres n'ont aucun effet, & ne jouissent pas même de l'égalité, puisque celles-là triomphent, & que celles-ci succombent sous le poids qui les anéantit.

3°. Il en est qui s'imaginent que le Candidat auquel ils s'opposent ne pourra jamais être élu; c'est une nouvelle illusion qu'on se fait: il est vrai qu'à la rigueur, cela devroit être ainsi; mais par quelle heureuse

combinaison peut-on faire en sorte que l'opposition de mon confrere contre mon Candidat ait autant de force que l'opposition que je forme contre le sien ? Cet accord est-il aisé ? N'est-il pas même impossible? Il s'ensuit donc qu'on ne peut parvenir à élire un Roi, sans violer la loi ; & cette loi une fois violée, n'est-ce pas une chimere de supposer une libre élection, dans le cas que le Candidat que je ne veux point soit élu, & lorsque celui que je proposois n'a pas le bonheur de monter sur le Trône ?

Il n'y a donc absolument qu'un seul cas qui puisse rendre une élection libre ; c'est lorsque toutes les voix concourent au choix d'un Sujet agréable à toute la Nation : mais est-il naturel d'espérer un concert si parfait, & de fonder le bonheur d'un Etat sur un évenement qu'on doit moins se promettre de la sagesse du citoyen, que du caprice du hasard & de la fortune ?

Ainsi notre liberté dans les élections ne subsiste proprement que dans la volonté que nous avons de la conserver ; mais elle périt en effet par la volonté même que nous avons de la maintenir contre les oppositions qui la détruisent.

Pour remédier à tous les inconvéniens qui résultent de la méthode usitée dans nos éle-

élections, & qui nous mettent dans le cas, ou de ne pouvoir jamais élire un Roi selon toute la rigueur de la Loi & dans tous les droits de la liberté, ou de ne parvenir à l'élire qu'en blessant un peu la liberté & en dérogeant à la Loi, nous devons sans doute chercher les moyens d'éviter ces deux extrémités dangereuses.

On les éviteroit sans doute, si chacun dans cette rencontre avoit un suffrage libre & non imposant. Je m'explique ; un suffrage imposant, c'est lorsque l'un d'entre nous ne veut point se désister du choix qu'il a fait du Candidat que les autres citoyens, en vertu de la liberté dont ils prétendent jouir comme lui, ne veulent ni accepter, ni reconnoître ; & un suffrage libre est un suffrage impartial, au-dessus de tout intérêt, de tout préjugé, de tout respect humain ; qui ne tend qu'au bien de l'Etat, & que rien n'est capable de corrompre ; mais ce suffrage doit avoir le même poids que tous les autres, à cause de l'égalité de pouvoir & de naissance, & par l'intérêt de la Patrie qui est commun à tous, en sorte que la voix d'un citoyen puissant n'ait pas plus de force & d'autorité que celle du plus foible.

Cela posé, on peut espérer de l'union & de la liberté dans les élections, si l'on veut

 bien

bien agréer l'arrangement que je propose. Le voici.

L'interregne étant proclamé, il me paroît inutile de donner le tems aux factions de se former. Il est juste néanmoins d'examiner les Sujets qui sollicitent la Couronne; mais il ne faut pas bien du tems pour les connoître.

Leur réputation dispense de cette recherche, & on sçait assez quel est leur caractere, avant même que ceux qui sont chargés de nous les recommander, prennent le soin de nous en instruire. Si nous ne cherchons point nos Rois hors la République, il nous est encore plus aisé de sçavoir s'ils nous conviennent; & quelle qu'ait toujours été leur politique à ne nous montrer que leurs vertus, il n'est presque pas possible, s'ils ont quelques défauts, que plusieurs d'entre nous n'ayent percé le voile qui les cache. Ainsi, au lieu de la Diette de convocation qui précede la Diette d'élection, & où l'on jette déja les semences de désunion que les divers partis se préparent à faire germer dans la suite, je voudrois que le Primat convoquât d'abord les Diétines des Palatinats pour l'élection des Candidats qui auroient droit d'aspirer à la Couronne, afin que ceux-là seulement pussent y prétendre dont le mérite

site seroit reconnu par les suffrages de tout le Corps de la Noblesse.

Ces Diétines devroient être indiquées au même jour dans tout le Royaume, pour ne pas donner le tems aux prétendans de les troubler l'une après l'autre, ni aux Diétines de concerter entr'elles leurs sentimens, ou de ne les apprendre que pour leur opposer des sentimens contraires. Elles ne devroient durer qu'un jour. C'en seroit assez pour recueillir les suffrages.

Mais ces suffrages devroient se donner secrettement & par écrit: cette méthode étant seule capable de faire opiner avec une entiere liberté, de bannir de l'Assemblée la crainte, le respect, la faveur; la conscience agiroit seule & sans contrainte: ce qui ne se peut que difficilement, lorsque l'on opine à découvert, parce qu'alors l'intérêt, ou d'autres considérations, l'emportent presque toujours sur l'honneur & sur la justice.

Ces suffrages par écrit seroient déposés entre les mains du Maréchal de la Diétine, en présence du Sénateur & de quatre Assistans de la Noblesse. Le Maréchal les liroit à haute voix, afin que chacun pût sçavoir au juste, & le nombre des Candidats, & la quantité de voix que chacun d'eux auroit eue.

On

On pourroit employer le lendemain d
la Diétine à élire les Nonces pour la Di
d'élection ; & il faudroit, en considérati
d'un acte auſſi ſolemnel que celui où il
git de donner un chef à la République, ajo
ter huit nouveaux Nonces aux huit qui
trouveroient déja cette année en fonctio
Le Palatinat pourroit donner les inſtructio
à ces nouveaux Nonces ; elles rouleroient
les circonſtances de l'élection où ils auroie
ordre de ſe rendre.

Mais comme j'ai propoſé dans le Chapi
tre de la forme des Conſeils, que chaq
Province auroit en tout tems deux Palati
l'un réſidant auprès du Roi, l'autre ſéjo
nant dans la Province, il conviendroit q
tous les deux aſſiſtaſſent à l'élection, afin q
le Roi fût élu en plein Sénat. La Diéti
heureuſement terminée, le Maréchal qui
auroit préſidé ſe rendroit avec le Sénateu
de la Province au lieu marqué pour l'é
ction ; il commenceroit par remettre en
les mains du Primat une liſte exacte des ſ
frages de ſon Palatinat, ſignée de ſa pro
main, de celle du Sénateur & de celle
quatre Aſſiſtans de la Nobleſſe, & où ils
roient même chacun appoſé leur ſceau.

De cette maniere, le Primat ayant recu
li par écrit les ſuffragres de tous les Pal
nats

…lits, les présenteroit à l'Assemblée; & en présence du Sénat, des Ministres d'Etat & des Nonces, il réduiroit tous les Sujets proposés à quatre seulement, qui seroient déclarés Candidats, & tous les autres n'auroient plus le droit de prétendre à la Couronne. En effet, le Primat ne pourroit rien faire à son gré. Il ne proclameroit Candidats que les quatre Sujets qui auroient eu le plus de voix dans les Provinces. Dès ce moment, ces quatre désignés seroient obligés de s'éloigner du Champ Electoral, qu'ils pourroient troubler par leurs intrigues.

Je voudrois cependant que l'élection ne se fît point en pleine campagne, où les voix de la Noblesse sont confondues avec celles du Peuple. Ce Congrès devroit se tenir dans le lieu consacré pour les Diettes.

Le Primat commenceroit par y proposer celui des quatre Candidats qui auroit eu le plus de suffrages. Il demanderoit le consentement de toute l'Assemblée; s'il l'obtenoit, ce Candidat se trouveroit élu avec toutes les formalités que nos loix exigent. Mais si quelque Nonce s'opposoit à ce choix, le Primat procéderoit consécutivement à la nomination des trois autres; & si par malheur chacun de ces Candidats rencontroit le même obstacle à son élection, & qu'on ne pût trou-

trouver aucun moyen de lui concilier, par une douce persuasion, ceux qui lui seroient contraires; s'il n'étoit pas possible d'en choisir un, *nemine contradicente*, il resteroit une ressource à cet inconvénient.

Ce seroit de procéder à l'élection d'un de ces quatre Candidats à la pluralité des voix, selon l'usage de la République de Venise: on donneroit son suffrage avec des balottes de deux diverses couleurs: la blanche seroit pour marquer le choix, la noire marqueroit l'exclusion; & celui qui auroit le plus de balottes blanches seroit sur le champ proclamé Roi. On pourroit par cette méthode trouver plus aisément l'unanimité, parce que ceux qui contredisoient, & qui se faisoient peut-être une fausse honte de rétracter leur parole, se rendroient plus aisément aux desirs communs de la Nation, dès qu'ils n'auroient plus d'autres témoins de leur changement, que leur conscience.

Dans la distribution des balottes, on pourroit en remettre une à chaque Nonce, deux à chaque Sénateur, & trois au Primat, qui s'en serviroit, en cas d'égalité de suffrages, pour déterminer plus aisément l'élection. De cette sorte il n'y auroit jamais de division dans le Royaume par la triste nomination de deux Rois.

Au reste, cette pluralité de voix que je propose, ne doit allarmer aucun de mes Concitoyens. Je prétends qu'elle n'ait lieu qu'au défaut de l'union générale des Nonces, & je ne la produis même ici que comme un moyen presque infaillible d'en venir plus sûrement à cette union. Voici en effet comme je raisonne.

Je suppose que, le Primat ayant nommé un des quatre Candidats, la plus grande partie de l'Assemblée donne les mains à son élection. Qu'un petit nombre refuse d'y consentir, que feront ces derniers lorsqu'ils verront que leur opposition peut bien fermer le chemin du Trône au Candidat, qu'ils n'aiment point, mais qu'elle ne peut point l'ouvrir à celui qu'ils protegent? Ils ne peuvent ignorer les sentimens contraires qui ne manqueront point d'éclater avec plus de force & de vivacité, dès que le Primat se verra forcé de proposer le Sujet qu'ils désirent. Ils prévoient qu'alors il faudra recourir à la pluralité des suffrages pour décider entre les deux Concurrens; mais comme par la disposition du plus grand nombre ils jugent aussi que celui qu'ils rejettent sera élu, ils doivent nécessairement, s'ils n'aiment à s'aveugler eux-mêmes, se désister d'une opposition dont ils ne peuvent espérer aucun

aucun fruit, & qui peut leur apporter du dommage; car enfin, ce Candidat qu'ils ne veulent point, deviendra leur maître par la pluralité des voix. Eh! voudront-ils encourir son indignation, & se rendre à jamais indignes de ses graces?

Il est donc vrai que, si cette pluralité de voix étoit convenue & établie dans le Royaume comme une ressource à l'union qui doit se trouver dans l'élection de nos Rois, elle aideroit elle-même à cette union si nécessaire, & que presque jamais on n'auroit besoin de recourir à ce remede jusqu'à présent inconnu parmi nous, & dans le fond presque contraire à nos usages.

Les opposans verroient par-là l'inutilité de leurs efforts contre le penchant général de l'Assemblée, dont ils ne pourroient plus arrêter l'activité, & ils se feroient un mérite auprès d'elle de leur coopération à ses suffrages, & auprès du nouveau Maître des nouveaux sentimens qu'ils prendroient pour lui.

Il faut donc donner cours parmi nous à ce moyen unique de procurer l'union dans nos élections, de les rendre légitimes, d'y éviter l'inconvénient de n'avoir point de Roi, dans le cas que l'on ne pourroit s'accorder sur le choix d'aucun Candidat, &, pour en

avoir

avoir un, de forcer la liberté des oppositions par une puissance qui leur soit supérieure. Quels avantages la République ne trouveroit-elle pas dans l'arrangement que j'ai proposé pour l'élection des Candidats par les Diétinés des Provinces, & pour l'élection des Rois à la Diette générale de l'Etat?

Il est constant que le droit que nous avons d'élire nos Rois est un de nos plus grands priviléges. Pourquoi donc quelqu'un de nous en seroit-il privé? Il y en a cependant qui n'en jouissent point, lorsque l'élection se fait par les Nonces à la maniere ordinaire des grandes Diettes, à moins d'un cas extraordinaire, lorsqu'elle se fait par l'arriere-ban.

Sans répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur les inconvéniens des arriere-bans, je me contente de rappeller ce qui s'est passé à l'élection du Roi Auguste second: On y vit son parti & celui du Prince de Conti rangés en bataille, & prêts à s'égorger les uns les autres. On en seroit venu aux mains, si Dieu n'eût détourné ce malheur par un effet de sa Providence. Cet exemple suffit pour nous apprendre à ne plus nous exposer à de si grands dangers, & à nous en tenir à la forme ordinaire d'élire nos Rois par une Assemblée en Diette. Mais ce ne sont pas les

ſeuls Nonces qui doivent jouir de cette prérogative ; il eſt juſte que chaque Noble y ait part dans la Diétine de ſa Province, en donnant ſon ſuffrage au Candidat qu'il lui plaît de nommer.

Si l'on m'objecte ici que le privilége du Nonce ſera donc plus grand dans l'élection d'un Roi, que celui d'un Gentilhomme dans le choix d'un Candidat, je répondrai que ces deux priviléges ſont ſi bien compenſés par le partage que j'en fais, que l'un n'a rien au-deſſus de l'autre. Il eſt vrai que le Noble, qui reſte dans ſa Province, n'aura point de part à l'élection du Roi, puiſqu'il ne concourt qu'à celle des Candidats ; mais auſſi le Nonce n'aura le droit d'élire pour Roi que celui qui aura été fait Candidat par le Gentilhomme. La faculté du Nonce paroît même plus limitée que celle du Noble ; car enfin celui-ci peut choiſir indifféremment tel Sujet qu'il veut, & il peut même eſpérer de voir la Couronne déférée à celui qu'il a déſigné pour la porter.

Un autre avantage de la nouvelle forme d'élection que je propoſe, c'eſt qu'elle eſt préciſément la même que nos loix ont établie pour nos Congrès généraux, où l'on ne peut rien décider que ce qui a été traité auparavant par la Nobleſſe dans ſes Diétines.

Ainſi,

Ainsi, dans une affaire aussi importante, que l'élection d'un Roi, la République n'en doit proclamer aucun décisivement, qu'elle ne l'ait pris dans le nombre des Candidats qui lui seront proposés par l'Ordre Equestre; c'est de cet Ordre, en effet, que doivent venir originairement & nos Conseils & nos Statuts, & tous les Décrets, quels qu'ils soient, qu'on croit utiles au bien & à la sûreté de la Patrie.

J'ai déjà insinué, & je prétends de nouveau, que la pluralité des voix est un des grands avantages de mon projet. Je sçais que la plûpart de nos Polonois refuseront de l'admettte; mais je ne l'admets moi-même qu'autant qu'il sera absolument nécessaire de s'en servir au défaut d'un accord unanime; d'ailleurs, qu'on parcoure nos annales, & qu'on me cite une seule de nos élections qui n'ait été faite à la pluralité des suffrages. En est-il aucune où l'on ait vu un accord si parfait, que tout l'Etat ait paru n'avoir qu'un même sentiment, un même cœur, une même ame? Quelle est celle où il n'y ait eu autant de partis que de Concurrens? Et le plus fort de ces partis ne l'a-t-il pas toujours emporté sur les autres? Or, qu'est-ce qu'une force de parti, sinon une pluralité de voix, souvent armées, aux-

quelles les plus foibles ſont obligés de céder, ſans pouvoir faire uſage de la liberté, ſans pouvoir même en appeller à ſes priviléges?

S'il eſt donc vrai que cette pluralité de voix a toujours été tolérée parmi nous, ſans égard à notre indépendance & à la validité des élections; ſi nous la ſouffrons même à préſent par la fauſſe idée que nous nous faiſons qu'elle ne choque en rien nos priviléges, pourquoi nous ferions-nous un ſcrupule de l'autoriſer, afin que ce qui ſe fait abuſivement, ſe faſſe avec regle & meſure, & avec l'approbation de la loi; & afin même que cette pluralité qui étouffe & détruit le *Liberum veto*, lequel fait naître la diſcorde, la nourrit, la fomente, produiſe au contraire un concert général, & dans l'impoſſibilité presque invincible de rendre une élection légitime, ſupplée tout d'un coup & ſans violer nos priviléges, à tout ce qui peut manquer à ſa validité?

Je dis, ſans violer nos priviléges; car alors il n'eſt aucun de nous qui ne fit uſage de ſa voix, parce qu'il n'en eſt point qui ne la donnât & qui n'eût part à l'élection de nos Rois, ſans qu'aucun parti, aucune diviſion, aucun trouble, aucune puiſſance pût l'en empêcher.

Sur-tout alors les ſuffrages ne ſeroient ni marchandés ni achetés: car quel eſt le concurrent

currėnt qui voudroit risquer ſes dons, dans l'incertitude ſi celui qu'il croiroit avoir gagné lui ſeroit toujours fidéle, & s'il ne ſe démentiroit point dans un ſcrutin ſecret où il ſeroit tenté de n'écouter que la voix de la Patrie ?

Toute opinion deviendroit impartiale, & toute élection ſeroit légitime, puiſqu'elle ne ſeroit traverſée par aucune contradiction; chaque oppoſant ayant la ſatisfaction, en refuſant ſon ſuffrage, d'en diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir, & ne ſe croyant point lézé dans la liberté de ſon opinion, quoiqu'il vît exclus du Trône celui qu'il auroit voulu y élever.

Je vais plus loin, & je dis qu'une telle élection, avec la liberté & la légitimité, auroit encore toute la ſûreté poſſible. On n'y verroit plus de factions, ni par conſéquent, ces troubles qui ébranlent l'Etat, ces déſordres que ſouvent des ſiécles entiers ne peuvent appaiſer, & qui rendent le gouvernement ſi difficile au nouveau Roi, qu'il ne lui eſt pas poſſible de tirer de ſes talens tout le fruit qu'il auroit droit d'en attendre.

Eh! alors quels ſeroient & les talens & les vertus de nos Rois, s'ils n'étoient élus que ſuivant la méthode que j'ai preſcrite? N'aurions-nous pas lieu d'eſpérer que ceux qui

monteroient ſur le Trône, en ſeroient les plus dignes, puiſqu'ils ne le devroient qu'à la droiture de nos ſentimens, à notre amour, à notre eſtime? Ce ne ſeroit plus le plus riche, le plus généreux qui auroit le plus d'eſpérance d'y parvenir en corrompant les Electeurs par ſes largeſſes. Le plus puiſſant ne ſe flatteroit point d'y monter par la force, & les plus ruſés politiques chercheroient en vain à nous ſéduire par cet air de popularité qui cache ſouvent l'ambition la plus démeſurée.

Rien ne ſeroit ſans doute plus avantageux que la forme d'élection que j'ai propoſée; mais puis-je me flatter qu'on daigne l'agréer? Non, ſans doute: la diverſité des intérêts, les paſſions, les préjugés, l'habitude, une fauſſe délicateſſe de liberté, & je ne ſçais quel triſte penchant à s'oppoſer ſans ceſſe au bien public, ne permettront jamais qu'on l'adopte.

Au premier deſir qu'on remarqueroit en nous d'établir un ordre qui nous rendroit plus puiſſans, en nous rendant plus unis & plus tranquilles, quels moyens nos voiſins ne mettroient-ils pas en uſage pour nous détourner de ce projet; eux qui n'ayant rien à craindre de nous, ne ſe repoſent que ſur nos diſſenſions de la ſûreté de leurs frontieres,

&

& sont toujours assûrés de troubler nos Assemblées, suivant leurs intérêts, tant que subsistera la Constitution présente de notre Royaume? Ceux même de nos Citoyens qui se plaisent dans le désordre, & qui cherchent leur fortune, ou dans la faveur de la Cour, ou dans l'oppression des peuples, approuveront-ils que le seul mérite donne le *poids* à nos élections? Ces perturbateurs du repos public, qui ne peuvent trouver leur bonheur que dans le trouble, souffriront-ils un réglement qui n'a pour objet que la tranquillité de la Patrie? Ceux qui, dominés par l'amour-propre, ne trouvent du bon sens & de la justesse que dans leurs sentimens; ceux qui, n'ayant aucune expérience, condamnent tout ce qu'ils ne connoissent point; ceux qui se croyent des génies supérieurs en politique, & qui s'égarent dans leurs rafinemens; ceux qui, par zéle même pour la Patrie, croyent que tout ce qui est nouveau doit être dangereux, semblables à peu près à des hommes qui, accoûtumés à vivre dans les ténèbres, ne pourroient supporter l'éclat du jour: toutes ces sortes de génies se révolteront contre ma méthode, & s'efforçeront de la décrier.

Mais rien n'est capable d'étouffer en moi le desir que j'ai de servir ma Patrie. Peut-

être trouvera-t-elle un jour elle-même des expédiens plus salutaires pour son soutien, pour sa sûreté, pour sa gloire ; je lui expose toujours mes idées, je lui montre mon zèle. Peut-on m'empêcher de le faire éclater ? Peut-on m'ôter le droit d'opiner & de dire avec liberté tout ce que je crois lui être avantageux & utile ?

Cependant, j'ai appris à respecter *les* contradictions. Je leur abandonne *mon travail*. Il peut du moins servir à exciter quelque génie ou plus éclairé, ou plus profond, à le rendre plus parfait.

Je ne prétends pas que l'on convienne de tous les moyens que j'ai proposés pour régler le Gouvernement ; mais du moins, il est impossible de ne pas convenir de ses défauts, & de la nécessité de le réformer pour le rendre plus heureux & plus *tranquille*. Je vais ramasser ici ces défauts, & je prie chaque bon Citoyen de s'étudier à les corriger, autant pour son propre bien, que pour l'avantage de la Patrie.

1°.

Mauvais usage des biens de l'Eglise, qui sont le patrimoine des pauvres.

2°.

Abus du pouvoir des Rois, à qui il est trop aisé de faire le mal, & trop difficile de faire le bien.

3°. Dan-

3°.

Dangereux partage de l'autorité de la République en plusieurs Jurisdictions, qui ne peuvent ni établir de nouvelles loix, ni faire exécuter les anciennes.

4°.

Pouvoir excessif des Ministres d'Etat en certains cas, toujours insuffisant pour le bien de la République.

5°.

Défaut de pouvoir & de prérogatives dans le Sénat, pour l'utilité du bien public.

6°.

La liberté anéantie par les moyens qu'elle prend pour se soutenir.

7°.

Les talens naturels des Citoyens étouffés par le désordre général, & par la nature même des diverses professions où l'on ne peut s'avancer par le mérite.

8°.

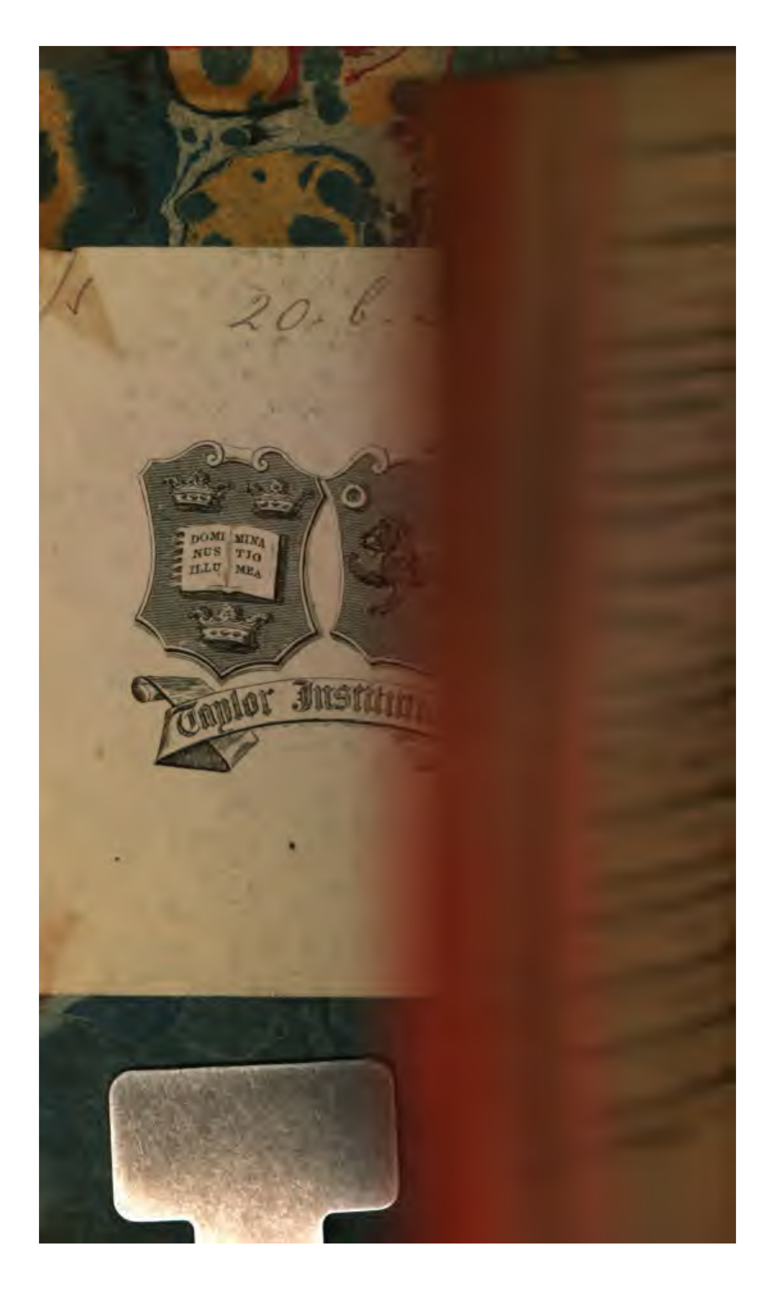
Les crimes d'Etat tolérés & impunis.

9°.

Desirs aveugles d'embrasser des professions incompatibles, dont la distinction est essentielle dans un Etat.

10°.

Instabilité des Assemblées publiques, qui rend inutiles tous les Conseils.


20. b.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor

... l'élection ordinai-

... défauts à corriger
... Ils font en mê-
... de tout cet Ou-
... à dessein, afin
... examiner, puisse
... foiblesse de nos Loix,
... l'instabilité
... les dangers qui me-

... politiques le soin
... Il en est sans dou-
... de les réformer, s'ils
... vrais besoins de l'Etat,
... qu'il est tems que la
... agitée par le com-
... la liberté, trouve
... protection de ses Rois,
... le zèle unanime de
... ront sans doute cette
... Etats de la Nation,
... sa prospérité durable;
... Jurisdictions des Ma-
... son autorité. Ils
... les intérêts par-
... publics. Ils feront en
forte

11°.

Pouvoir mal-entendu de la rupture des Diettes.

12°.

Impuissance de la République à se perpétuer & se régénérer soi-même dans la création de ses Magistrats.

13°.

Inutilité des Conseils, par leur peu de durée, autant que par la forme qu'on y observe.

14°.

Guerre offensive, préjudiciable à toute République.

15°.

Insuffisance de nos forces par rapport à l'étendue du Royaume, & à la puissance de nos voisins.

16°.

Indigence du trésor public.

17°.

Changement annuel des Juges dans les Tribunaux : incapacité de ces Juges.

18°.

Rareté de l'argent, faute de commerce.

19°.

Oppression & esclavage du peuple.

20°.

Défaut d'ordre & de police dans chaque partie du Gouvernement.

21°.

21°.

Forme impraticable de l'élection ordinaire de nos Rois.

Voilà, à peu près, les défauts à corriger dans notre Gouvernement. Ils font en même tems comme le fommaire de tout cet Ouvrage; & je les ai ramaffés à deffein, afin que quiconque voudra les examiner, puiffe voir d'un coup d'œil la foibleffe de nos Loix, & la fauffeté de nos Maximes, l'inftabilité de notre République, & les dangers qui menacent notre liberté.

Je laiffe à de meilleurs politiques le foin de remédier à ces abus. Il en eft fans doute qui entreprendront de les réformer, s'ils connoiffent une fois les vrais befoins de l'Etat, & s'ils s'apperçoivent qu'il eft tems que la chere Patrie, fi long-tems agitée par le combat entre la Majefté & la liberté, trouve enfin fa fûreté dans la protection de fes Rois, & fa confervation dans le zèle unanime de fes peuples. Ils établiront fans doute cette heureufe harmonie des Etats de la Nation, qui feule peut rendre fa profpérité durable; ce jufte équilibre des Jurisdictions des Magiftrats, qui renforcera fon autorité. Ils s'étudieront à fubordonner les intérêts particuliers aux intérêts publics. Ils feront en forte

ſorte qu'elle ne ſoit plus expoſée à la rapine de ſes ennemis & aux diſcuſſions de ſes Sujets, & que tout concoure à ſon bonheur avec une émulation exempte d'envie, avec un zèle ſans confuſion, avec une ſubordination ſans trouble, avec un juſte diſcernement ſans prévention, & avec une regle ſi bien établie, que rien ne ſoit capable de la déranger. Enfin, pour faire une *analyſe* exacte de tout ce que j'ai dit, qu'*il me ſoit* permis en finiſſant, de faire ici trois réflexions, pour nous réveiller de notre aſſoupiſſement ſur les maux auxquels nous ne ſommes inſenſibles que par notre habitude à les ſouffrir.

La premiere, c'eſt que toutes les ſociétés de peuples ne s'étant formées que par la vertu & par la valeur, & ne s'étant ſoutenues que par la juſtice, par l'union, par le bon ordre, elles ſe détruiſent néceſſairement par le luxe, par le déſordre, par la dépravation des mœurs. Cette vérité doit nous faire ſentir avec douleur que notre République a preſque déjà atteint le triſte période de ſa décadence.

Car enfin, ou notre Nation, par un privilége particulier, & qui n'eſt propre qu'à elle

elle seule, ne peut point se ressentir des contre-coups des passions & des foiblesses humaines, & peut conséquemment se passer de tout ce qui doit les contenir; ou, si elle avoue qu'elle n'a rien au-dessus des autres Etats, & que son gouvernement n'étant pas capable de corriger les méchans, il n'est que trop capable au contraire de gâter les bons; *il est hors* de doute que nous devons nous appliquer de toutes nos forces à frayer, par de sages établissemens, un chemin à une noble ambition, pour qu'on puisse acquérir les emplois & les dignités de la République, non par la faveur ou par la violence, mais par un mérite vrai & solide, à qui seul appartiennent les honneurs & les distinctions.

Il est hors de doute, que nous devons arrêter cette insatiable cupidité qui nous domine; l'empêcher de s'étendre aux dépens du prochain, & de chercher à se satisfaire aux dépens du Public. Il est hors de doute que, par des réglemens sages & bien observés, nous devons fournir à chacun des moyens honnêtes de s'avancer & de faire fortune; mais qu'aucun d'entre nous ne doit mettre son bonheur ou sa gloire que *dans* la gloire & le bonheur de l'Etat, ni se

ſe croire jamais grand, heureux & tranquille, qu'autant que le Royaume jouira pleinement de tous les avantages qui doivent contribuer à ſa proſpérité.

La ſeconde réflexion regarde la liberté. Examinons ce qui a rendu Monarchiques les autres Etats Républicains. N'eſt-ce pas l'excès de cette même liberté, & le manque d'une attention continuelle à reſter dans les bornes qu'une prudence auſtere lui preſcrit? Un bon politique ne doit pas imiter un ſoldat valeureux, qui, voyant ſon camarade tomber à ſes côtés, ne ſe rebute point, & s'anime par ſa mort même à courir les mêmes dangers. Une pareille hardieſſe ne convient pas en un ſens dans un Etat; les exemples des peuples déchus de leurs priviléges, doivent nous engager à conſerver les nôtres; leur malheur doit nous inſpirer de la crainte, & la crainte une extrême circonſpection.

Pour tirer des fruits ſalutaires de la liberté, il faut l'empêcher de croître en branches ſuperflues; autrement elle dégénéreroit & deviendroit ſauvage comme un arbre mal cultivé.

Mais

Mais si jusqu'à présent, par un miracle de la Providence, nous avons conservé notre liberté, songeons qu'il n'en est point qui soit plus sujette à périr que la nôtre. Sa douceur excite des jaloux. La bonté de notre pays anime continuellement l'envie des Conquérans. Le désordre, plus que tout le reste, la détruit. Si nous examinons nos forces, quels moyens avons-nous pour la défendre au-dehors? Et si nous pensons à tout ce que nous avons à craindre au-dedans, qu'est-ce qui nous garantira des efforts de nos propres Rois, qui, regardant notre liberté comme un vrai joug pour eux, cherchent sans cesse à s'élever sur nos ruines, veulent assurer leur repos par nos troubles, leur grandeur par notre abaissement, leurs intérêts par nos dissensions, leur pouvoir par les défauts mêmes de notre République?

Concluons donc qu'il n'y a précisément & absolument qu'un bon ordre, une fois établi dans notre Royaume, qui puisse le mettre à l'abri de tout danger, & y maintenir cette précieuse liberté qui en fait tout le prix & tout l'agrément.

Au reste, comme je n'ai plus rien à ajouter pour l'entiere construction de cet édifice, je n'ai plus qu'à y mettre l'inscription que j'ai vue jadis dans une de nos Villes sur une maison qu'on venoit de bâtir dans le plus fort de la derniere guerre de Suede : *In spem melioris aevi.* Il faut espérer que ce meilleur tems viendra à la fin, & que le Dieu tout-puissant voudra lui-même mettre la main à cet Ouvrage.



AVERTISSEMENT

SUR L'ENTRETIEN SUIVANT.

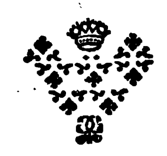
Je n'ai garde de m'attribuer l'ouvrage que je donne ici au Public. A quelques termes près, déjà surannés, je l'ai copié, mot pour mot d'un manuscrit trouvé dans la bibliotheque d'une des plus riches Abbayes d'Allemagne.

Ce manuscrit est de l'an 1630; j'en eus à peine parcouru quelques pages, que je fus étonné de voir tant de raison & de bon sens parmi des peuples que j'eusse cru barbares à cause seulement de l'intervalle immense qui les sépare de nous.

Rien n'est plus capable d'humilier notre orgueil que les grands principes de gouvernement qu'ils se sont faits, & qui doivent les rendre naturellement les plus heureux des

hommes. On apperçoit chez eux une sagesse sans ostentation, une sujétion sans contrainte, de l'opulence sans faste, de la probité sans foiblesse, &, pour tout dire en un mot, une vertu aussi constante que la prospérité qu'elle fait naître & qu'elle entretient parmi eux.

Qu'il est triste que le bonheur humain ne se rencontre qu'en des pays inconnus, & qui nous sont inaccessibles!



ENTRE-

ENTRETIEN

D'un Européan avec un Insulaire du Royaume de Dumocala.

J'aurois bien du regret d'avoir entrepris le voyage des Indes, dans lequel j'ai essuyé bien des dangers, si je n'en avois rapporté une satisfaction qui peut seule me dédommager de toutes mes peines: elle consiste dans des connoissances utiles, & qui peuvent être aussi agréables au public qu'elles me l'ont été à moi-même.

Je laisse à d'autres Voyageurs marins l'usage ordinaire de raconter les aventures d'une longue & pénible navigation; il me suffit de dire qu'ayant été surpris à la hauteur de cinquante-deux degrés quatorze minutes de latitude australe, par un vent Sud-Est si violent, que nous ne pûmes jamais nous remettre sur la route, notre vaisseau fut jetté sur des côtes inconnues jusqu'alors à tous nos Mariniers. Ayant touché contre un rocher, ce vaisseau s'ouvrit de toutes parts, &, selon toute apparence, je fus le seul qui eut le bonheur d'échapper au naufrage. Après avoir long-tems lutté contre les flots, je ga-

gnai heureusement la terre; sans beaucoup me reposer, j'avançai dans le pays. Découvrant peu après un village assez bien bâti, je m'y rendis, dans l'espérance d'y trouver du secours. Je vis bientôt les habitans, rassemblés autour de moi, examiner avec étonnement mon air & ma figure. Leur extrême attention me fit comprendre que leur isle étoit naturellement inaccessible aux Etrangers. Ils me questionnoient *tous* ensemble: je ne pouvois leur répondre que par des signes que le besoin où j'étois rendoit bien éloquens; ils suffisoient du moins pour leur faire entendre que je venois d'un pays fort éloigné, que j'avois fait naufrage, & que je leur demandois du secours & la grace de me recevoir. Ils me parurent touchés de mon malheur; & pendant qu'avec un air de compassion & de bonté, ils sembloient s'exhorter mutuellement à me rendre service, le plus considérable de la troupe s'avança, me prit par la main & me mena dans sa maison, où je fus traité avec toute sorte d'humanité, rien ne me manquant de tout ce qui pouvoit contribuer à rétablir ma santé & à me délasser de mes fatigues.

J'y restai un mois. Le village étoit dans une exposition agréable; l'air en étoit pur & serein; j'y remarquai avec plaisir une police

lice des plus exactes ; & à voir l'union qui régnoit parmi ses habitans, je les aurois crus tous de la même famille. Deux choses surtout me surprirent & m'édifierent en même tems ; c'étoient deux bâtimens, dont l'un servoit de magasin à bled ; on le remplissoit tous les ans de la récolte d'un terrein destiné uniquement à cet usage. Ce terrein appartenoit à la communauté ; elle étoit obligée de le cultiver avec soin, & l'on ne touchoit au magasin que dans le cas d'une extrême disette. Alors on partageoit ce précieux dépôt suivant le besoin actuel de chaque famille. L'autre bâtiment étoit un hôpital entretenu aux frais de chaque habitant ; il ne servoit que pour les pauvres du lieu, lorsqu'on les savoit hors d'état de gagner leur vie par le travail, ou de se procurer la santé dans leurs maladies.

J'admirai ces deux établissemens ; l'un préservoit de la famine, l'autre empêchoit la mendicité, & par conséquent le libertinage & la fainéantise. Ils coûtoient peu à la communauté, & les avantages qui en revenoient, compensoient au-delà ce qu'elle devoit fournir tous les ans à proportion des biens & des facultés de chacun de ceux dont elle étoit composée. J'étois devenu dans ce pays un objet si extraordinaire, que l'or-

dre vint de me conduire à la Capitale où le Roi faisoit sa résidence. Je vis dans toute ma route des terres extrêmement bien cultivées; un air d'abondance régnoit en tous lieux; la joie & la sérénité étoient peintes sur tous les visages. Je remarquois par-tout de la franchise & de l'humanité, & en général un ordre & un arrangement qui décéloient la sagesse d'un gouvernement éclairé & toujours constant dans ses maximes.

Après un voyage de trois semaines, j'arrivai à la Capitale; c'étoit une Ville immense dont les rues étoient propres, larges & bien percées; l'air y paroissoit aussi sain qu'à la campagne; les maisons des particuliers étoient commodément bâtis; aucune n'avoit ces dehors superbes que l'orgueil des richesses affecte parmi nous, & qui ne servent qu'à exciter l'indignation ou la jalousie. La pompe & la magnificence étoient réservées pour les édifices publics qui, dans un goût d'architecture différent du notre, & peut-être plus simple & plus noble en même tems, marquoient la grandeur du génie qui les avoit entrepris.

L'un de ces édifices avoit été construit pour servir d'école ou d'académie aux jeunes gens du pays, de quelque condition qu'ils fussent; des Maîtres dans toutes sortes

d'arts

d'arts & de sciences y étoient entretenus; & ceux des écoliers, qui n'avoient pas les moyens de fournir à leur pension, y étoient élevés avec autant de soin que ceux qui étoient en état d'y satisfaire. Cette pension néanmoins étoit si modique, qu'il étoit peu de familles qui ne pussent la payer. Dans cette école on n'enseignoit point de langues étrangeres; on n'y cultivoit que les sciences & les arts qui pouvoient être utiles à l'Etat; aussi n'en sortoit-il que des citoyens capables de le servir avec honneur, des artistes parfaitement instruits dans la profession qu'ils avoient embrassée. On ne voyoit dans le Royaume, ni des personnes incapables d'exercer leurs emplois ou leurs métiers, ni des gens inutiles à la société par leur inaction & leur indolence. L'accoutumance au travail le faisoit aimer; & comme chacun n'avoit été élevé que dans le talent qui lui étoit propre, il n'en étoit point qui ne l'exerçât avec plaisir. La vocation aux emplois ne dépendoit point de la volonté des parens: c'étoit le goût qui en décidoit; & que ne peut point le goût, quand c'est la Nature qui le donne?

Un autre de ces bâtimens publics étoit une espece d'hôpital où ceux qui avoient servi l'Etat, soit dans le militaire, ou dans le

civil, & à qui le grand âge ne permettoit plus une application suivie, étoient non-seulement entretenus aux dépens du Roi, mais récompensés par des pensions proportionnées à leurs mérites. Leurs besoins étoient une preuve de leur désintéressement, & leur désintéressement ajoûtoit à l'obligation où l'on étoit de reconnoître leurs services.

Le troisieme jour de mon arrivée, on me présenta à un homme vénérable; il me parut une espece de Brachmane, qui joignoit à l'étude & à l'administration des loix, des fonctions sacerdotales. J'apperçus en lui une extrême envie de s'expliquer avec moi; il me fit un accueil affable, & prononçant des mots que je n'entendois point, & qu'on eût dit qu'il essayoit de me faire entendre, il me remit entre les mains d'un de ses Officiers, en lui recommandant d'avoir soin de moi, & de s'appliquer au plutôt à m'enseigner leur idiôme. La maniere dont cet Officier s'y prit, eut des succès plus prompts qu'il ne l'espéroit; mais il faut tout dire aussi; il n'est point de langue plus aisée que celle de ces peuples; outre qu'elle est simple & sans ornemens, elle a peu de mots, & ces mots ne varient point par des inflexions ou des terminaisons différentes. Je la sus passablement au bout de trois mois, du moins

fus-

fus-je dès-lors en état de m'expliquer avec le Brachmane, & de comprendre à-peu-près ce qu'il voudroit m'apprendre du sort qui m'attendoit dans son pays.

Après bien des civilités dont le détail feroit fort inutile, la premiere question qu'il me fit, fut si, depuis que je lui avois été présenté, j'avois fait quelque observation sur leur gouvernement & sur leurs usages. Je lui dis que j'avois été si occupé, suivant ses ordres, à l'étude de la langue, qu'il ne m'étoit pas possible de répondre à ce qu'il me demandoit.

Puisque cela est ainsi, reprit-il, je veux avoir le plaisir de vous instruire moi-même; je vais commencer par vous mener au Temple où nous adorons le Dieu Créateur du Ciel & de la Terre. A ces mots, je compris que je n'étois point dans un pays Idolâtre, & je ne pus m'empêcher d'en marquer une espece d'étonnement qui parut offenser le Brachmane; il m'en demanda le sujet. Le voici, lui dis-je tout naturellement; c'est que je ne puis m'imaginer ce qui a pu donner la connoissance du vrai Dieu à une nation comme la vôtre, que je vois séparée de toutes celles où il s'est plu à se manifester. Quoi donc! repartit le Brachmane, pour connoître ce souverain Maître, ne

suffit-il pas d'avoir de la raiſon & du bon ſens ?

Nous entrâmes dans le Temple. Tout y étoit grand & majeſtueux, & les ornemens les plus ſimples y ſervoient à marquer quelque attribut de la Divinité. Le Brachmane, ſaiſi d'un reſpect que je partageois avec lui, me dit, après quelques momens de recueillement & de ſilence : Le lieu que vous voyez eſt celui où nous venons tous les jours rendre nos hommages à la Divinité, ſuivant le culte que nous preſcrit la religion de nos peres.

Il ſe préparoit à me détailler ce culte, lorsque, l'interrompant avec une vivacité de zele qu'on jugea ſans doute indiſcret, je lui dis qu'il ne lui manquoit que de connoître la ſeule façon dont Dieu veut être honoré par ſes créatures. S'il en eſt une autre, reprit-il, qui ſoit la ſeule véritable, je ſuis prêt à l'adopter ; mais qui pourra m'en garantir la certitude ?

Il n'y a pas bien long-tems, *continua-t-il*, qu'un des Sacrificateurs de votre loi, je ne ſais par quel moyen, pénétra dans notre Isle pour y prêcher & enſeigner les rits que vous profeſſez. La ſingularité de ce ſpectacle rendit nos peuples attentifs à ſes diſcours, quoiqu'ils les compriſſent à peine. Cet hom-

homme, toujours suivi d'une foule de curieux, qu'il prenoit peut-être pour autant de sectateurs de sa doctrine, parcourut notre pays avec liberté, jusqu'au moment que, parvenu dans un de nos cantons occupé par des Sauvages, il fut massacré cruellement.

Je fus fâché de n'avoir pas eu l'occasion de m'entretenir avec lui; tout ce que j'ai pu savoir de ses dogmes, ce n'a été que par le récit de ceux qui l'avoient écouté. S'il faut en croire à leur rapport, votre religion a de quoi frapper par l'antiquité de son origine que vous faites remonter jusqu'à la création du Monde, par la suite & la continuité de ses progrès, par la pureté, par la rigueur, par l'utilité, par la nécessité même de sa morale. Mais que penser des mysteres qu'elle renferme? Ne pouvant les comprendre, ni m'assurer de leur vérité, autrement que sur la foi d'un inconnu, qui vraisemblablement ne les comprenoit pas lui-même, je cessai de les examiner, & crus devoir m'en tenir à ma religion, qui ne m'offre rien que je ne puisse entendre, & rien en même tems qu'il ne me soit possible de pratiquer.

Une ouverture de cœur, si naïve sur la dignité de ma religion, m'inspira un desir extrême d'étendre plus loin les connoissances du Brachmane; mais peu fait à dogmatiser

tiser, & aussi peu connu de lui que le Missionnaire dont il m'avoit parlé, je crus devoir renoncer à lui inculquer des vérités que Dieu seul pouvoit lui persuader par l'efficace de sa grace.

Je me désistai d'autant plus aisément de mon dessein, que je ne vis rien dans ses sentimens qui fût contraire aux nôtres. Il ne suivoit que la raison; & par un rapport que peu de gens reconnoissent, la raison elle seule lui avoit appris la plûpart des grandes vérités que la Foi nous enseigne.

C'est la raison, me disoit-il, qui m'a fait comprendre que l'Univers n'ayant pu se former de lui-même, il n'y a qu'un Dieu qui l'ait pu tirer du néant, & lui donner l'ordre & l'arrangement avec le mouvement & la vie. Créature de ce Dieu, je reconnois son empire, & j'étudie ses volontés; sa Providence est une preuve de sa sagesse, & sa sagesse un engagement à la sainteté. Je sens que, pour lui plaire, je dois éviter le vice & pratiquer la vertu; que sa justice doit récompenser le bien & punir le mal; & qu'Eternel comme il est, ses récompenses ou ses châtimens doivent durer autant que lui-même.

Cette éternité qui m'attend, je la crois fondée sur l'immortalité de mon ame; sortie des mains de Dieu pour animer mon corps,

je sens qu'elle ne sauroit périr avec le corps qu'elle anime. Ce qui sert à me convaincre de cette vérité, ajouta-t-il, c'est que le corps peut être mutilé sans que l'ame éprouve aucune diminution dans sa substance. Invulnérable & toujours entiere, elle survit aux démembremens de la matiere qui l'enveloppé, & dont elle differe essentiellement par sa spiritualité.

Cet argument, qui ne passeroit pas pour bien convaincant dans nos écoles, suffisoit pour lui prouver ce que tant de Philosophes ont osé nier; ainsi je vis avec plaisir que la force ou l'étendue de génie nuit plus qu'elle ne sert à faire sentir des vérités, que la raison fait persuader par les argumens les plus naïfs & les plus simples.

Le Brachmane, plein de l'idée qui l'occupoit, ne tarissoit point sur la grandeur & l'excellence des attributs du premier Etre. Il reconnoissoit son existence dans les moindres productions; c'est un Etre, me disoit-il, dont le tems ne sauroit mesurer la durée, dont la plus vaste étendue ne peut renfermer l'immensité, dont aucun esprit ne sera jamais capable de concevoir la puissance. Ouvrages de ses mains, nous lui devons notre amour, & nous ne pouvons mieux le lui témoigner qu'en nous aimant mutuellement

ment les uns les autres. C'eſt-là le grand précepte de notre loi; & c'eſt auſſi ce qui fait que l'union & la paix regnent dans nos Etats, & que nos Souverains, les plus puiſſans & les plus diſtingués de nos freres, nous traitent avec autant de bonté que nous avons de confiance en la pureté des motifs qui les engagent à nous commander en Maîtres.

L'idée, que le Brachmane me *rappelloit* de cet amour du prochain, qui fait *l'eſſence* de notre Evangile, me porta à lui dire ſur le champ que ſes principes de religion ne différoient preſque point des nôtres. Si cela eſt ainſi, me dit-il, d'où viennent donc parmi vous les révoltes des peuples contre leurs Souverains, le peu d'égards des Souverains pour leurs peuples? D'où viennent les diſſenſions qui vous diviſent, les procès qui vous déſolent, les meurtres, les aſſaſſinats, les carnages, qui ſont les traits les plus frappans de vos hiſtoires, comme s'il importoit à votre gloire d'en transmettre le ſouvenir à la poſtérité?

Ne ſoyez poiut ſurpris, continua-t-il, de me voir ſi bien inſtruit de vos mœurs & de vos uſages. Dans ma jeuneſſe il me tomba entre les mains un de vos livres que je fis traduire par un eſclave Européan, qu'un événement pareil au vôtre avoit amené dans ce

pays.

pays. Ce livre étoit une de vos histoires générales, où étoient rapportés les établissemens, les révolutions, la décadence, les loix, les coutumes, les diverses religions de vos Etats. Je voulois m'instruire, je le lus avec avidité; & bientôt après j'en fis rapport au Roi mon Maître, qui m'ordonna d'en faire un extrait. Les principes de gouvernement qu'il y trouva, lui déplurent presque tous; mais, comme un heureux génie sait profiter du mal même, il ne laissa pas d'y puiser des projets utiles qu'il a depuis exécutés dans ses Etats. Pour moi j'avouerai naturellement que peu s'en fallut que ce livre ne pervertît en moi tous les sentimens dans lesquels j'avois été élevé, & que j'ai le bonheur de conserver encore. J'y vis de grandes maximes de religion, mais qui n'influoient ni dans le gouvernement des Royaumes, ni dans la conduite des Sujets, à moins que les Princes & les particuliers n'en eussent besoin; les uns pour colorer leurs injustices, les autres pour déguiser la corruption de leurs mœurs.

Quel contraste, me disois-je, entre ces pays & le nôtre! Ici la Religion est le plus ferme appui de l'autorité souveraine; c'est par elle que nos Rois, s'estimant l'image de la Divinité, se font un devoir de punir le crime,

crime, de protéger l'innocence, de récompenser la vertu; & que chacun de nous, voyant leur pouvoir émané de Dieu même, se fait une gloire de leur obéir, jusqu'à sacrifier sa vie & ses biens dans les occasions même où il ne s'agit que de l'honneur de leur personne.

C'est par la religion que s'est établie dans nos Etats cette harmonie heureuse, qui fait que la jurisdiction temporelle est toujours prête à soutenir les droits de la jurisdiction spirituelle; & que celle-ci, bien loin de rien empiéter sur l'autre, s'applique à la maintenir dans toutes les prérogatives & tous les honneurs qui lui sont dûs. Ces deux Etats, quoique séparés, s'aident & se respectent mutuellement; nul d'eux ne souffre aucune irrégularité dans les mœurs, aucune nouveauté dans les dogmes; & tous les deux concourent à l'envi à prévenir les schismes que le libertinage, source ordinaire de l'impiété, pourroit faire éclore au mépris de la croyance commune.

Qu'aurois-je répondu à des reproches si vrais, & qu'on ne me faisoit sentir que par une opposition que je m'appercevois n'être que trop réelle?

J'assurai

J'assurai le Brachmane que j'étois édifié de ses sentimens, & lui remontrai seulement que telle étoit notre religion, que ni l'incrédulité ni le libertinage n'avoient jamais pu en altérer la vérité. Je lui montrai qu'elle subsistoit dans toute sa pureté depuis le commencement des siecles; que nos Souverains se faisoient un devoir de la défendre, & tous les gens de bien de l'observer. Vous pourriez, lui dis-je, en juger vous-même, s'il y avoit quelque communication de votre pays avec le nôtre.

A Dieu ne plaise, me dit le Brachmane en m'interrompant, que j'aille si loin pour m'éclaircir de ce que vous dites. Aucun de nous ne quitte son pays, non pas même par l'amour du gain qui vous fait parcourir les mers les plus dangereuses. Nos peuples, s'estimant assez riches du produit de leurs terres, & du fruit de leur travail restent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître; & s'ils commercent, ce n'est qu'avec les autres peuples de notre continent, pour les besoins mutuels que nous avons les uns des autres.

Deux raisons sur-tout nous empêchent de nous étendre au-delà; la premiere, c'est que les peines que vous vous donnez pour acquérir des richesses qui, vous faisant vivre

dans l'abondance, puiſſent en même tems, par des charges brillantes, vous mettre au-deſſus de vos concitoyens ; ces peines nous déshonoreroient & nous feroient même inutiles. On eſtime plus chez nous un manant avec du mérite, que tout autre homme, quel qu'il puiſſe être, qui n'a ni talens ni vertus. Auſſi toute notre ambition, c'eſt d'être chacun dans notre état, ce que nous devons être. Nul éclat étranger ne nous frappe. Nous cherchons l'homme dans le fond de ſon cœur, & nous n'en jugeons ni par des richeſſes, ni par des dignités qui, par elles-mêmes incapables d'épurer les ſentimens, ne ſervent d'ordinaire qu'à les corrompre.

Une autre raiſon, ajouta-t-il, nous retient chez nous ; c'eſt la ſituation de notre *Isle*. Environnée d'écueils de toutes parts, il nous eſt auſſi difficile d'en ſortir, qu'il l'eſt aux Etrangers d'y prendre terre. Peut-être ſans cela moins ſages & plus ambitieux que nous ne ſommes, & livrés comme vous à la folle ardeur de nous enrichir, nous irions affronter les mers ; & chargés de tréſors dont nous pourrions nous paſſer, nous rapporterions dans nos climats tous les maux qu'enfante parmi vous l'amour des richeſſes.

Il eſt vrai, lui dis-je, que nos mœurs, moins ſimples & moins pures que les vôtres, ne ſont pas tout-à-fait exemptes du blâme que vous leur donnez: mais vous devez ſavoir auſſi que c'eſt par les défauts mêmes que vous nous reprochez, que nos Royaumes fleuriſſent, & qu'ils ſe ſoutiennent dans un haut dégré d'opulence & de grandeur.

Je connois vos Royaumes, repliqua le Brachmane, & je n'ignore point vos proſpérités, s'il faut appeller ainſi le vain éclat qui vous fait juger vos Etats ſi ſupérieurs au nôtre. Je me rappelle à préſent bien des détails que j'aurois cru éteins dans ma mémoire, & que je dois au livre de l'Hiſtoire univerſelle dont je vous ai parlé. Vos Gouvernemens ſont de deux ſortes; les uns monarchiques, les autres républicains.

Dans ceux-ci regne la liberté, eſpece d'idole ſemblable à ces figures inanimées qu'adorent nos ſauvages, & qui n'ont pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'eſt pas poſſible, en effet, que, dans un Etat où perſonne ne peut être forcé d'obéir, chacun ne s'arroge le droit de commander; & quel ordre peut régner dans cette confuſion de pouvoirs dont aucun ne peut ſe ſoutenir, s'il ne contraint à céder tous ceux qui le combattent? Quelle uniformité de vues & de ſen-

timens pourra-t-on espérer dans une nation où chacun se fait un mérite de l'indépendance; & où cette indépendance toujours impunie ne fait valoir la raison que par l'orgueil, quand elle fait tant que de la défendre, & ne peut supporter qu'on la défende, quand on veut la forcer à l'adopter!

De pareils inconvéniens ne se trouvent point dans l'Etat monarchique. Je le crois plus propre à contenir l'impérieuse vanité des hommes, & bien plus capable de fixer leur inconstance & leur légéreté; c'est proprement dans un pareil Etat qu'on jouit tranquillement & sûrement de cette précieuse liberté qui, dans ceux dont je viens de parler, n'est qu'une source de révolutions malheureuses; cette liberté se fait sentir, sur-tout sous un Prince qui est persuadé que sa gloire & son bonheur ne dépendent que de ses vertus & de l'amour de ses peuples. Tel est celui qui nous gouverne, ajoûta le Brachmane. Comme il ne distingue point ses intérêts d'avec les nôtres, il voudroit aussi que tous ses biens fussent à nous. Il croit n'en jouir que lorsqu'il les donne; & il en jouit, en effet, par notre reconnoissance toujours prête à faire remonter dans ses mains ce qu'elles ont répandu dans les nôtres.

Cet

Cet exemple eſt rare parmi vous, continua le Brachmane : le grand objet de la plûpart de vos Rois eſt d'écraſer leurs Sujets pour s'en faire de nouveaux au-delà de leur Empire. Malheur aux Princes voiſins qu'ils connoiſſent moins forts qu'ils ne le ſont eux-mêmes ! Et comment. . . .

Ce portrait hideux me révolta ſi fort que je ne craignis point de l'interrompre ; je voulus défendre la gloire de nos Souverains. Il en eſt, lui dis-je, qui, pleins de valeur, ne font pourtant la guerre que pour réduire leurs ennemis à la paix, & qui, toujours conſtans dans ce deſſein, ne ceſſent de leur offrir la paix au milieu même de leurs triomphes. Dans leurs Conſeils, ils n'écoutent ni leur reſſentiment, ni leur ambition, ni leurs forces, ni leur pouvoir, ni leur gloire même ; ils n'y ont en vue que le bien de leurs Sujets & l'intérêt de leur Couronne, que leurs Sujets eux-mêmes préferent ſouvent à leur propre bien. Amis de ces Sujets, ils les regardent plutôt comme des ſoutiens de leur puiſſance, que comme des hommes ſoumis à leurs Loix : leurs Loix elles-mêmes ſont les anciennes Loix de l'Etat, ou fondées ſur les premieres Loix de la Monarchie, dont ils ne peuvent ni ne veulent jamais s'écarter.

Je ne dis point, ajoûtai-je, qu'il n'y ait dans nos contrées de mauvais Souverains, & que, dans celles mêmes où regnent les meilleurs Princes, il n'arrive des cas où la politique les force à s'écarter de leur devoir, & souvent même à permettre un mal dans l'espérance d'un bien qu'on peut s'en promettre.

C'est-là où je vous attends, répartit vivement le Brachmane: je n'ignore pas à *quel* point vous êtes tous épris de ce que vous appellez politique; c'est votre grande science, c'est l'unique ressort de vos actions, & le mobile sur-tout de votre ambition & de votre avarice. Quiconque n'a point de mérite parmi vous, doit être tenté d'y avoir recours, ou pour s'ouvrir un chemin aux honneurs, ou pour s'en frayer un à la fortune. Ainsi vous vous êtes fait un art de ne paroître jamais tels que vous êtes, pour séduire ceux qui auroient intérêt de vous approfondir. Tel honnête homme même dans vos climats prendra le parti de démentir ses sentimens de probité, pour complaire aux passions d'un homme sans honneur qui peut lui procurer quelque avantage.

Ce n'est que par des voies obliques que vous allez à vos fins; aucun de vous ne marche à découvert, s'il ne veut s'exposer à se perdre: mais, en bannissant la bonne foi de

de vos sociétés, vous en avez anéanti la douceur & la confiance; & tel est votre malheur, que vous ne pouvez plus distinguer le vice ni la vertu, la vérité ni le mensonge, & que la suspicion où vous êtes sans cesse que chacun cherche à tromper, acheve d'anéantir parmi vous jusqu'aux moindres restes de candeur & de franchise.

Ce mal affreux qui s'est glissé dans vos sociétés, & que vous fomentez lors même que vous en déplorez les suites, je le vois répandu parmi vos Souverains; ils s'imaginent tous devoir apprendre à dissimuler, pour sçavoir régner avec plus d'éclat & de gloire.

Je vis bien que mon Brachmane, en me parlant ainsi, n'étoit rien moins que politique, & je lui souhaitai en moi-même un peu moins de cette simplicité de mœurs, & de cette naïveté dont il s'imaginoit qu'il ne restoit plus de traces dans nos contrées.

Je suis surpris, lui dis-je, qu'ayant lu nos *Histoires*, vous n'y ayez point remarqué de ces traits merveilleux qui ont souvent étonné l'Univers, de ces évenemens soudains & imprévus, de ces bouleversemens d'Etats, qui, ménagés long-tems dans le silence, ont dévoilé tout-d'un-coup la vaste & profonde politique qui en avoit conçu le dessein. Per-

mettez-moi, lui répliquai-je encore, de vous faire remarquer que vous ne distinguez pas assez la prudence de la ruse, la sincérité de l'indiscrétion, la réserve de la fourberie, l'adresse de la fausseté, l'habileté de l'artifice.

Je ne connois rien à toutes ces distinctions, répartit le Brachmane; les vertus & les vices ne me paroissent pas si près les uns des autres, qu'on puisse les confondre *aisément*; & c'est peut-être vous-même qui les confondez en voulant marquer si précisément les bornes qui les séparent. Le peu d'intervalle que vous montrez des uns aux autres, me fait voir du moins combien on risque de le franchir par la facilité qu'on y trouve.

Quoi qu'il en soit, me dit-il encore, pourriez-vous bien me définir plus particulierement cette politique à laquelle vous prodiguez tant d'éloges, & qui vous paroît le seul mobile des plus grands évenemens? Mais comment donner une idée juste d'une chose qu'on ne peut saisir, lors même qu'on s'étudie le plus à la connoître, & qui, formée dans le silence & le secret, ne seroit plus ce qu'elle est, du moment qu'elle viendroit à se produire. Cette politique, d'ailleurs si peu conforme aux maximes de votre Religion, a-t-elle des regles sûres, des principes certains, des loix invariables? ne

chan-

change-t-elle pas ſelon les tems, les lieux, les circonſtances? n'eſt-elle point ſujette à ſe tromper, & ne dépend-elle pas beaucoup moins du génie qui la conduit, que du hazard qui trop ſouvent s'oppoſe à ſes efforts, & renverſe en un moment toutes ſes manœuvres?

A mon avis, continua le Brachmane, & mon ſentiment eſt ſans doute celui de tous les Sages de la Terre; à mon avis, la meilleure politique dans le gouvernement des Etats, ainſi que dans la conduite de la vie, eſt celle de n'en avoir aucune, & de ne ſe ſervir en tout ce que l'on fait, que des moyens que le bon ſens preſcrit, & que la raiſon autoriſe.

Entre cette politique & la vôtre, il y a préciſément la même différence qu'entre le bon eſprit & le bel eſprit; celui-ci, plus brillant que ſolide, dédaigne de marcher dans les routes communes, & s'égare d'ordinaire dans celles qu'il ſe fait: celui-là, dans un chemin plus battu, le ſuit uniment; & ne perdant jamais de vue le terme où il doit arriver, cherche ſeulement à écarter de ſes pas tout ce qui pourroit l'empecher d'y atteindre.

Telle eſt la politique, que je fonde uniquement ſur la prudence & ſur la droiture;

 c'eſt

c'eſt à la prudence à connoître, à prévoir ce qui peut faire échouer ou réuſſir un projet utile; & c'eſt à la droiture à ne le former que ſur ce qui eſt juſte, & dans les regles les plus exactes de l'équité.

De cette façon, ma politique n'exige ni les ténebres dont la vôtre s'enveloppe, ni les faux-fuyans, ni les preſtiges que vous lui ſuppoſez pour réuſſir. Infiniment plus *aiſée*, elle n'en eſt auſſi que plus ſûre. Ainſi tel homme parvient infailliblement dans le Monde, qui, cultivant ſes talens avec ſoin, modeſte & réglé dans ſes mœurs, ami des gens vertueux, & leur émule, cherche à ſervir ſa Patrie, & ſans intrigues ni cabales, n'ambitionne d'autre gloire que celle de la bien ſervir. Ainſi tout Souverain, qui ſçait ſe faire reſpecter de ſes ennemis par ſa bonne foi plus que par ſa valeur & ſa puiſſance, & ſe faire aimer de ſes Sujets, autant par ſon amour pour la juſtice, que par ſa bonté, ne peut manquer de réuſſir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, ſans qu'il ait beſoin d'avoir recours à ces manéges obſcurs & à ces raffinemens incertains qui font l'eſſence & la honte de votre politique.

Je viens, ſans y penſer, continua le Brachmane, de vous dévoiler le ſyſtême de notre Gouvernement; ce ſyſtême a deux objets, l'un

l'un au-dehors, l'autre au-dedans du Royaume.

A l'égard du premier, nos Souverains, & sur-tout le Prince qui nous gouverne aujourd'hui, se sont toujours appliqués à mériter, par la fidélité la plus exacte à leurs paroles, la confiance de leurs voisins : à cette fidélité qui vient d'une droiture inflexible, ils ont joint un désintéressement des plus parfaits ; persuadés qu'on risque ordinairement, & qu'on mérite en effet de perdre ce qu'on possede, en voulant injustement acquérir ce que l'on n'a pas.

Quant au second objet, l'ordre se maintient dans notre Royaume par l'application de nos Souverains à plier de force ou de gré sous le joug des Loix, quels que ce soient de leurs Sujets qui veulent s'y soustraire. Au reste, ces Loix sont en petit nombre ; & c'est aussi ce qui prouve la bonne constitution de notre Etat. Où les Loix ne cessent de croître, il faut que les désordres ayent crû aussi. Peut-être vos Souverains sont-ils tous les jours obligés d'en faire de nouvelles; si cela est, j'en accuse votre politique, & j'en fais moins de cas que jamais. Il faudroit donc, lui dis-je, selon votre systême, qu'un Prince né valeureux passât sa vie dans une obscure lâcheté, & qu'il immolât son aggran-

grandissement & sa réputation à de vains égards pour des voisins qu'il rendroit peut-être plus heureux en les soumettant à son Empire.

Je reconnois là de nouveau votre injuste politique, me dit le Brachmane : parce qu'un Souverain aura du courage, devra-t-il ne mesurer son pouvoir que par la force & le succès de ses armes ? D'ailleurs, ce courage, sur lequel vous fondez ses droits, est une passion plutôt qu'une vertu, ou du moins une qualité si commune dans les armées, & jusques dans les bois parmi les animaux, qu'un Prince peut bien, sans intéresser son honneur, n'en point faire usage.

Mais n'est-ce précisément que dans un champ de bataille qu'il doit le montrer ce courage ? & ne peut-il l'employer qu'à commettre des injustices ? Tout le monde le croit ainsi, & j'ose dire que tout le monde se trompe. Il est des occasions où il peut l'étaler avec plus de fruit, & même avec plus de gloire.

Ne lui en faut-il point pour résister presque à tout moment aux flatteuses insinuations de ses courtisans, qui d'ordinaire ne sont jaloux de son estime, qu'autant qu'elle peut leur servir à mériter ses faveurs ? Ne lui en faut-il point pour suivre sans relâche

un

un dessein heureusement conçu, pour supporter les chagrins d'une entreprise manquée; pour faire respecter les Loix sans offenser sa justice, ni déroger à sa bonté; pour ne pas se laisser enyvrer au faste de la grandeur; ou, ce qui est peut-être plus mal aisé, pour en soutenir le poids, malgré l'habitude qui en dérobe les charmes, & n'en laisse sentir que les peines & les dégoûts?

Quel courage ne faut-il pas pour réprimer ses passions dans un poste où il est aussi aisé de les satisfaire, que difficile de s'en garantir? Ce sont-là les ennemis qu'un Souverain doit combattre, & qu'il lui est plus glorieux de vaincre que des peuples dont ordinairement la défaite est plutôt dûe au hazard des batailles, qu'à la valeur qui s'est flattée de les subjuguer.

Je ne dis pourtant pas, ajoûta le Brachmane, qu'un Prince ne doive avoir cette sorte de courage que vous estimez tant; mais il ne doit s'en servir que lorsque son honneur, le bien de ses Etats & la justice l'exigent; que lorsqu'il est obligé de préférer la guerre, toute douteuse qu'elle est dans ses succès, aux tranquilles douceurs d'une paix dont le bonheur n'est jamais équivoque.

Il alloit continuer, quand je pris la liberté de lui représenter que, l'Isle où nous étions

étant

étant isolée, il n'étoit pas étonnant qu'on n'y connût point cette politique sage & éclairée, dont la principale attention doit être de se garantir de toute attaque de la part des Princes voisins, & de profiter de l'occasion de les surprendre, plutôt que de se mettre aux risques d'en être surpris. Vous vous trompez, reprit-il : notre Isle est isolée, il est vrai; mais elle est immense : nous n'en possédons que la principale partie, & nous avons des voisins qui devroient naturellement être d'autant plus jaloux de notre puissance, qu'il n'est aucun d'eux qui puisse l'égaler : peu redoutables chacun par eux-mêmes, ils pourroient le devenir par leur union; mais notre systême nous met à l'abri de leurs insultes. Par notre bonne foi, nous avons gagné leur confiance, & ils ont tant de preuves de notre désintéressement, qu'ils nous croient du moins aussi portés à ménager leur repos, qu'ils le devroient être eux-mêmes.

Moins tranquilles entr'eux, parce qu'ils se méfient les uns des autres, ils s'attaquent presque toujours; & leurs guerres sont d'autant plus cruelles, qu'elles deviennent plus opiniâtres par l'égalité de forces qui balance leurs succès.

Il

Il n'eſt que l'aſcendant que nous donne ſur eux l'opinion qu'ils ont de notre ſageſſe, qui puiſſe mettre fin à leurs malheurs. Ils prennent notre Souverain pour arbitre de leurs querelles; & notre Souverain, d'ailleurs aſſez puiſſant pour leur faire accepter la paix, trouve plus de gloire à la leur donner; qu'il n'en auroit à profiter de leur épuiſement pour étendre à leurs dépens les bornes de ſon Empire.

C'eſt-là une eſpece de Monarchie univerſelle, d'autant mieux fondée, que ceux-là même qu'elle ſubjugue en effet, ſont plus empreſſés de s'y ſoumettre, que les peuples qu'ils gouvernent ne le ſont d'obéir à leurs Loix.

De-là vient auſſi que, pour la maintenir comme ils le ſouhaitent, nos troupes ſont toujours prêtes à marcher où leurs beſoins les appellent; mais ces troupes, contre l'uſage ordinaire de celles de vos pays, n'étant deſtinées à faire la guerre que pour la terminer, ne ſoulevent point contre nous des nations qui trouvent leur avantage dans notre ſupériorité; & qui, prêtes à ſe confédérer pour la détruire, ſi nous voulions en abuſer, cherchent au contraire à la maintenir, parce que réellement nous ne nous occupons qu'à la leur rendre utile.

Com-

Comparez donc à préſent, ajoûta le Brachmane, votre politique avec la nôtre, & voyez laquelle eſt plus eſtimable, plus ſûre, plus utile en effet, ou celle qu'on ne peut éviter de ſuſpecter, parce qu'elle n'a jamais de ſuccès qu'autant qu'elle s'applique à ne point paroître ; ou celle qui, ſe montrant à découvert, devient parmi les nations un principe de liaiſon & d'amitié, *plutôt* qu'un motif de méfiance & de *crainte*.

Il eſt toujours vrai de dire, lui repliquai-je, que, ſi votre politique vous procure d'un côté de ſi grands avantages, elle vous oblige de l'autre à des dépenſes que ces mêmes avantages ont bien de la peine à compenſer. De quelle charge en effet ne doit pas être à vos peuples l'entretien des troupes que vous vous contentez de donner en ſpectacle, & qui, presque toujours oiſives, ne combattent jamais pour vos propres intérêts ? Rien ne nous eſt moins onéreux, repartit le Brachmane ; ce qui nous afflige, c'eſt la néceſſité où l'on n'eſt que trop ſouvent de les employer : voici cependant quelle eſt notre économie.

Si nous ne retranchons jamais rien des ſommes néceſſaires à l'entretien de notre armée, nous ne laiſſons pas de diminuer bien ſouvent le nombre de nos ſoldats ; & c'eſt

dans

dans le tems que la sérénité commence à régner chez les peuples voisins, & qu'elle paroît durable; alors nous ne conservons sur pied que la moitié de nos troupes; & l'autre moitié est envoyée dans les campagnes où ses travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes qu'elle n'a quittées que pour un tems. Les Officiers qui commandoient ces troupes sont renvoyés de même, & jouissent de la demi-paye, autant pour épargner la honte de déroger à leur profession par la nécessité de vivre, que pour les retenir dans le service auquel ils se sont rendu nécessaires par la longue expérience qui les y a formés.

Je ne vous comprends point, lui dis-je; je vois de l'économie d'un côté, & je n'en vois point de l'autre. Vous cessez de donner aux troupes, & vous ne discontinuez point de fouler vos Sujets. Que devient donc le reste de l'argent que vos soldats consumoient avant leur réforme, & qu'on ne cesse de lever sur vous, comme aussi nécessaire que si l'armée subsistoit en entier? Le laisse-t-on oisif dans le trésor du Prince, ou le Prince l'emploie-t-il à d'autres usages qu'à ceux auxquels il est destiné?

Ni l'un ni l'autre, me dit le Brachmane; cet argent, toujours exactement porté dans

la caiſſe militaire, eſt remis à des Villes marchandes, qui, le faiſant circuler dans le commerce, l'emploient à leur profit, & en augmentent le fonds par l'intérêt qu'elles en payent. Cet interêt fixé à trois pour cent, & qui en aucun tems ne hauſſe ni ne baiſſe, n'eſt pas ſi fort qu'il puiſſe abſorber le gain de l'induſtrie qui le paye, ni ſi foible qu'il ne ſoit utile aux vues qui le font exiger. Ainſi, tant que la paix ſubſiſte dans notre Isle, les ſommes deſtinées à la guerre qui doit l'y rappeller, augmentent inſenſiblement.

Dans ce cas de guerre, les divers capitaux, confiés aux Villes qui en répondent, rentrent tout-d'un-coup dans les coffres d'où ils étoient ſortis; les légions émancipées reviennent chacune ſous leurs drapeaux avec les Officiers congédiés qui les y ramenent; & ſans que l'on ſoit obligé de lever de nouveaux Régimens, trop foibles à l'égard des vieux Corps qu'on a eu ſoin de conſerver, ſans même qu'il ſoit beſoin de mettre de nouvelles contributions ſur le peuple, ou de contracter des dettes toujours onéreuſes à l'Etat, nous nous trouvons prêts ſur le champ d'en impoſer par nos armes à qui que ce ſoit d'entre les Princes de notre Isle qui veut troubler le repos de ſes voiſins.

Voyez

Voyez donc à préſent, continua le Brachmane, ſi les impôts, que nous payons pour l'entretien de nos troupes, doivent nous être auſſi à charge que vous le penſez; & s'il n'eſt pas vrai que, dans le ſyſtême de vos Gouvernemens, une année de vos guerres vous coûte plus cher que ne feroient dix années des nôtres, ſi nous étions obligés de les continuer ſi long-tems.

Je vous l'ai déja dit, & je le répete encore, ajouta-t-il, nous ne prenons point les armes pour conquérir des Places, des Provinces, des Etats; & vous concevez bien qu'une guerre eſt bientôt finie, quand on ne s'y propoſe d'autre avantage que de la finir au plutôt. Auſſi les taxes qu'on exige de nous, pour être en état de la faire, une fois payées, on ne nous demande rien de nouveau pour la ſoutenir; & ces taxes auxquelles on s'attend tous les ans, & ſur lesquelles par conſéquent chacun a ſoin de régler ſes autres dépenſes, ſont en effet ſi modiques, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leur exacte proportion avec les facultés des contribuables, ſoit par les reſſources qu'on a d'en augmenter le produit à la faveur du commerce des Villes à qui on les rend en quelque ſorte presqu'auſſi-tôt qu'elles les ont fournies, qu'il n'eſt aucun de nous qui ne les

donne avec joie, d'autant plus qu'ils les regarde comme le gage de son repos & de son bonheur.

Au reste, dit-il encore, pour ne vous laisser rien ignorer de ce qui concerne nos troupes & nos armées, je dois vous observer qu'on n'y achete point l'honneur de servir le Prince ; que la faveur n'y donne point les graces, & qu'elles n'y sont dûes qu'à l'ancienneté du service qui suppose toujours, si non l'ardeur & la force d'une jeunesse hardie & bouillante, du moins plus de justesse dans les projets, plus de sang froid dans les dangers, plus d'habitude à commander, plus de desir à bien faire. De cette sorte on n'entend dans nos camps ni plaintes, ni murmures ; chaque Officier, content du poste qu'il occupe, attend sans inquiétude l'avancement qui ne peut lui manquer ; & jamais il n'est contraint dans des combats singuliers d'exposer sa vie, ou pour faire expier à un autre le bonheur d'une supériorité dont il est jaloux, ou pour se soutenir lui-même contre l'envie de ses semblables dans un grade qui les met au-dessous de lui.

J'ajoûterai que nos troupes répandues dans les diverses Provinces, y campent tous les ans pour les maintenir dans l'exercice des armes ; & que, pour ne pas doubler inutilement

lément les emplois, elles n'ont alors, ni en aucun autre tems, d'autres Inſpecteurs, que les Généraux mêmes qui les commandent, qui, chacun dans leur département, les connoiſſent mieux, & qui ont auſſi, en effet, plus d'intérêt de les connoître.

La déſertion ſi commune dans vos Etats, nous l'évitons par un moyen presqu'infaillible.

Nous donnons à nos ſoldats un ſou par jour au-delà de leur paye ordinaire; mais ce ſou, nous le retenons pour en faire une maſſe, qu'on leur remet à l'expiration de leur engagement comme une récompenſe de leur ſervice. Cet engagement, pour le dire en paſſant, ne ſe prolonge jamais au-delà de ſon terme; & l'on eſt auſſi exact à licencier un ſoldat, quel qu'il puiſſe être, qui a fait ſon tems, qu'à lui rendre compte du dépôt qu'on lui a réſervé, & qu'il a droit de prétendre. Ne croyez pas que ce dépôt périſſe avec lui, s'il vient à périr lui-même: en ce cas on le remet à ſa famille; & cette deſtination, toujours immanquable, eſt encore un motif à nos ſoldats de ne pas abandonner les drapeaux ſous lesquels ils ſont obligés de combattre.

Pour remplir le nombre de ceux qu'on n'a plus droit d'y retenir, s'ils n'y veulent

rester d'eux-mêmes (car souvent l'habitude au service leur en fait une nécessité) on a des recrues toutes prêtes que nos Provinces sont obligés de fournir, & qui n'en sont que mieux choisies, parce qu'elles ne sont point à la charge des Officiers. Ceux qui les commandent n'ont d'autre peine que de les exercer, d'en fournir les Régimens auxquels elles sont destinées; & à mesure *qu'ils* les livrent, d'en exiger d'autres pour les instruire, & les tenir également en reserve pour le besoin. Ces Compagnies, tant qu'elles restent en l'état & sur le pied de Milices, ne font point de service où elles sont; mais il est rare que, pour l'adresse & la valeur, on puisse les distinguer des anciens Corps dès qu'elles y sont incorporées.

Il ne restoit au Brachmane qu'à m'expliquer la Tactique dont on usoit dans son pays, & que je m'imaginois bien devoir être aussi différente de la nôtre, qu'étoient différens de nos usages ceux qu'il venoit de me détailler; mais, soit qu'il ne fût pas versé sur cette matiere, soit qu'il crût inutile, dans une premiere entrevue, de s'étendre sur autre chose que sur les Loix générales de sa Nation, pour m'en faire connoître la politique, il tomba tout-d'un-coup, & je ne sçais comment, sur la maniere dont on y administroit les

les Finances; & ce ſujet me parut à moi-même trop intéreſſant pour n'y pas donner une attention particuliere.

L'ordre établi dans nos Finances, me dit-il, conſiſte principalement en trois choſes. La premiere, à les régler proportionnément & ſans injuſtice ; la ſeconde, à les recevoir ſans altération & ſans mécompte; la troiſieme, à les ménager de maniere que la dépenſe n'en excede jamais le produit.

Quant au premier article, il eſt vrai de dire que nos Souverains, dans les contributions qu'ils nous impoſent, uſent à-peu-près d'autant d'économie qu'un particulier qui, n'ayant que ſes terres pour ſubſiſter, les cultive ſans négligence, n'a garde de les épuiſer par trop d'avidité ; &, dans la crainte de manquer du néceſſaire, ſe prive ſouvent du ſuperflu. Toutes nos Provinces ſont impoſées, & juſqu'aux moindres de nos diſtricts ; mais il n'en eſt point qui ne le ſoit dans une juſte proportion de la qualité de ſon terroir, de l'induſtrie qu'on y exerce, des biens dont on y jouit. Aucune ne l'eſt au-delà de ſes facultés ; il n'en eſt même point qui le ſoit autant que ſes facultés le permettent. Il eſt juſte, en effet, & il eſt même utile qu'il reſte toujours une certaine aiſance parmi les Sujets qui ſont l'unique ſource des revenus du

Prince. S'ils doivent porter le joug, il ne faut point aussi que le joug les écrase; & il est plus séant & plus glorieux à celui qui le leur impose, qu'ils le portent avec plaisir, qu'avec dégoût & répugnance. C'est un grand revenu pour un Prince, que l'amour de ses Sujets.

Le second article n'est pas moins important que le premier. On leve nos contributions sans le ministere d'aucun de ces Receveurs, de ces Trésoriers, de ces Officiers, gens toujours aussi affamés qu'inutiles, qui ne sçavent puiser dans les sources que pour les étancher; & qui, sous prétexte d'enrichir le Prince, ne l'oppriment pas moins par leurs rapines, que les Peuples qu'ils ruinent par leurs vexations.

Plus attentifs au troisieme article qu'à tous les autres, nous nous appliquons à sçavoir exactement à quoi peuvent monter tous les ans nos dépenses publiques; nous mettons ensuite en reserve les sommes qu'on doit y employer, & nous ne touchons à ce dépôt que pour satisfaire, selon les besoins, à la destination qui en a été faite. Le Roi lui-même s'est fait une loi de cette sage destination, & croit que rien ne lui appartient, ou pour l'entretien de sa maison, ou pour ses plaisirs, ou pour ses largesses, que ce qui reste

reste au-delà de ces fonds absolument nécessaires pour le bien & l'intérêt de son Etat.

Le plaisir que je goûtois aux discours du Brachmane, & dont il ne pouvoit manquer de s'appercevoir (car je n'osois plus l'interrompre comme j'avois fait tant de fois) ce plaisir l'engagea, sans doute, pour achever de me donner une notion précise de la politique de son pays, à me parler encore de la façon dont on y administroit la Justice.

N'étant non plus possible que par-tout ailleurs, me dit-il, que notre Souverain puisse l'exercer lui-même, il y a commis des gens habiles qui la rendent gratuitement. Avant lui, nos charges de Magistrature étoient à l'encan, pour ainsi dire, & ceux-là seuls en paroissoient les plus dignes, qui avoient plus d'argent pour les acheter. Les talens qui, par une déplorable fatalité, ne sont jamais plus grands que dans l'indigence, comme si l'indigence, qui a le don d'évertuer le génie, pouvoit seule les faire acquérir, les talens ne parvenoient presque jamais à ces charges; & ce qui est plus malheureux encore, le droit d'exercer la justice n'entraînoit que trop souvent l'usage de la vendre pour se dédommager de ce qu'elle avoit coûté.

Ce désordre, qui portoit la corruption dans les Jugemens, & qui ne laissoit pas d'éclater malgré la chicane qu'on n'avoit, ce semble, inventée que pour en couvrir l'iniquité, ce désordre n'existe plus dans nos Tribunaux. Les places en ont été mises au concours, & le mérite seul peut y prétendre. Ce ne sont plus les plaideurs qui payent leurs Juges, c'est le Souverain qui les gage & les entretient; mais en même tems sa vigilance les éclaire, sa sagesse les récompense ou les punit, & son autorité borne leur pouvoir pour empêcher qu'ils n'en abusent. Leur nombre même est fixé dans chaque Tribunal, notre Prince ayant reconnu que la multitude des Juges ne sert qu'à mettre de la confusion dans les opinions, & prolonger des affaires dont le retardement est presque toujours aussi préjudiciable à ceux qui ont droit de les soutenir, qu'à ceux qui n'ont aucune raison de les poursuivre.

Il n'étoit pas possible, continua le Brachmane, que l'ordre étant établi dans toutes les parties de notre Gouvernement, ne le fût aussi dans tous les détails qui concernent les biens & la fortune de nos peuples.

Vous n'ignorez pas, me dit-il encore, que l'administration générale d'un Etat roule essentiellement sur quatre chefs principaux, qui sont

ſont la Guerre, la Finance, la Juſtice & la Police. Semblables en quelque ſorte aux quatre élémens qui ſont dans la Nature, & qui l'entretiennent par leur accord; ces quatre chefs bien ordonnés & dans un rapport exact les uns avec les autres, ſoutiennent un Royaume, & lui donnent autant de vigueur & de force que d'éclat & de majeſté.

Dans cette perſuaſion, nous avons établi dans chacune de nos Provinces une eſpece de Régence compoſée de quatre perſonnes de la Province même, dont la prudence égale la vertu, qui joignent à l'habileté l'amour du travail, & qui ajoûtent à toutes ces qualités un tendre amour pour la Patrie. Ces quatre perſonnes forment un Conſeil auquel préſide un Intendant, homme de confiance, dont la fonction eſt d'y maintenir l'ordre & d'obſerver que rien ne s'y paſſe contre les intérêts du Prince & de l'Etat.

Chacun de ces Conſeillers (car c'eſt ainſi qu'on les appelle) a ſon département à part. L'un a ſoin de ce qui concerne le Militaire de la Province; l'autre a l'inſpection ſur la Finance; celui-là veille ſur l'adminiſtration de la Juſtice, & le dernier doit s'informer exactement de tout ce qui regarde la Police.

Leur travail, utile en lui-même, ne le feroit pourtant pas aſſez, s'il ne répondoit à un

un centre commun qui les dirigeât au bien général du Royaume. De-là vient aussi que ces Conseillers relevent de quatre Ministres qui ne quittent jamais la personne du Roi, & qui ont chacun la direction générale d'un des quatre Départemens dont nous avons parlé. Ces Ministres composent le Conseil suprême du Souverain.

C'est à eux que les Conseillers envoient régulierement du fond de chaque Province, les Mémoires qu'ils ont dressés sur ce qui se passe, qui a rapport à leur inspection; & sur ces Mémoires dont les Ministres font des détails auxquels ils joignent leur avis, & qu'ils présentent au Prince, le Conseil décide & fait expédier sur le champ les ordres nécessaires. Ainsi le Roi peut voir tous les jours, sans la moindre confusion, l'état actuel de son Royaume, remédier aux abus qui s'y glissent presqu'au moment qu'on les y apperçoit; & ce qui est plus heureux encore, éviter le désordre qu'entraîne la multitude des affaires, quand la paresse les laisse accumuler.

Surpris d'un ordre si merveilleux, & dont jamais je n'eusse pu me former une idée, je rompis enfin le silence, & demandai au Brachmane comment il avoit été possible à son Souverain d'en former le projet, & surtout

tout d'exécuter celui qu'il avoit mis dans ses Finances. Je ne doutois pas, en effet, qu'il n'eût dû y trouver bien des obstacles de la part d'une foule de ses Sujets intéressés, comme par-tout ailleurs, à faire leur fortune aux dépens du Prince qu'ils ont l'honneur de servir.

Un Roi, me répondit-il, qui veut le bien de ses Sujets, n'a qu'à le vouloir bien fermement pour le leur procurer, malgré les oppositions qu'il y trouve. Pour ce qui est de ses Ministres, jamais il n'eut rien à craindre de l'avarice ou de l'ambition que vous supposez dans les personnes de cet état.

Parmi les grands talens que nous admirons dans notre Maître, il en est un que j'estime le plus nécessaire aux Princes, & qui peut-être pourroit lui seul leur tenir lieu de tous les autres : c'est le discernement des esprits. Notre Maître connoît les hommes, & ne se trompe point dans le choix qu'il en fait. Semblable en cela à un Artiste habile qui, moins guidé par l'expérience que par son génie, distingue parfaitement les instrumens les plus propres à réussir dans son art. Les Ministres, qui partagent aujourd'hui sa confiance, la méritent par leurs vertus ; & ils n'en jouiroient pas, s'il s'en étoit trouvé dans l'Etat qui en fussent plus dignes. L'union

nion n'a jamais cessé de régner entr'eux, parce qu'ils ont tous à cœur le bien de la Patrie; & leur travail, toujours assidu, quoique toujours pénible, fait la gloire & la prospérité du regne sous lequel nous vivons.

Je n'ajoûterai plus rien, me dit le Brachmane, pour vous prouver que notre politique est fort au-dessus de la vôtre, par la sagesse & la simplicité des maximes qu'*elle a* établis parmi nous. Vous avez vu que nos troupes sont moins entretenues pour nous défendre que pour nous procurer la paix. Vous nous avez vu rechercher cette paix au-dehors par notre désintéressement & notre bonne foi, & nous l'assurer au-dedans par tous les moyens que peut fournir la politique la plus exacte. En faut-il davantage?

Non vraiment, lui répliquai-je, en l'interrompant avec une espece de honte & de dépit, je reconnois d'excellentes choses dans vos principes; mais, à quelque chose près, notre politique n'est point si différente de la vôtre.

Si cela est, reprit encore le Brachmane, pourquoi n'en faites-vous pas le même usage que nous? pourquoi ne levez-vous des troupes que lorsque vous devez les mettre en campagne, & qu'au lieu de prévenir l'ennemi, vous lui laissez prendre des avantages que vous auriez dû le réduire à vous disputer,

ter, & qui demandent plus d'effort pour les lui arracher, qu'il ne vous en eût fallu d'abord pour le repousser & le battre?

Pourquoi dans l'exaction de vos impôts, arrachez-vous, pour ainsi parler, l'arbre avec les racines, & réduisez-vous à l'extrême misere des peuples dont vous prétendez tirer encore de nouveaux subsides pour les besoins de l'Etat?

Pourquoi les épuisez-vous dans l'attente d'un Jugement que le bon droit réclame, & que vous ne rendez qu'en faveur de l'injustice, qui, ayant sujet de le craindre, prend enfin le parti de l'acheter?

Pourquoi votre Police varie-t-elle selon le rang & la condition des Sujets, & poursuit-elle les colombes, tandis qu'elle épargne les vautours?

Pourquoi enfin tous ces voiles épais dont vous couvrez votre politique? Je vous ai mis la nôtre à découvert, & j'aurois peut-être trop de sujets de gémir sur le malheur de vos peuples, si vous pouviez me montrer tous les ressorts de celle que l'on fait dans vos pays.

Ces ressorts, que vous croyez si souverains, n'ont point entr'eux cette heureuse harmonie qui, par une espece de chaîne & de rapports que peu de gens connoissent, fait conspirer

au même deſſein, & ramene au même terme les différentes parties d'un tout. Ces reſſorts ne ſont preſque jamais les mêmes, & c'eſt ce qui en montre plus clairement la foibleſſe & l'inutilité. Ceux que nous employons dans les divers détails du Gouvernement, & qu'il eût été trop long d'expoſer à vos yeux, n'empruntent leur force que des grands principes de politique que je vous ai développés, & *qui*, toujours invariables, ne manquent jamais de produire un bon effet. Vous avez des loix & des maximes, il eſt vrai ; mais l'on diroit qu'elles ſe ſont éteintes en vieilliſſant. Vous vous en faites tous les jours au hazard, & ſeulement pour des fins particulieres ; vous en changez ſelon les occurrences ; l'occaſion ſeule vous inſtruit. Vous négligez des fondemens qui s'écroulent, & vous vous contentez de réparer des murs qui vont manquer d'appui. Faut-il s'étonner que les efforts mêmes, que vous faites pour réparer les breches de vos Gouvernemens, ne ſervent preſque toujours qu'à hâter le moment de leur ruine ?

En me diſant ces mots, le Brachmane me tendit la main, comme s'il n'eſpéroit plus de me revoir ; & il ajoûta ces paroles : Adieu, cher Etranger, que la vertu ſoit toujours dans votre cœur, & la ſincérité ſur vous lévres !

* * *

REPON-

RÉPONSE

À LA LETTRE D'UN AMI.

AUTRE AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ayant fait part de la Brochure précédente à un de mes amis, j'en ai reçu une lettre qui contient des obſervations fort ſages; mais qui m'ont donné occaſion de lui faire la réponſe que je joins ici. Je cherche à y donner un plus grand jour aux idées contenues dans la Relation du Voyageur Européan, & à les montrer auſſi aiſées dans la pratique qu'elles paroiſ-

ſent utiles dans la ſpéculation. Il eſt peut-être avantageux qu'on n'ait fourni un moyen d'ajoûter de nouvelles remarques à celles qui m'avoient paru aſſez développées par le ſeul récit hiſtorique de l'Ouvrage que j'ai cru devoir donner au Public.



REPON-

RÉPONSE

A la Lettre d'un Ami.

Vous m'avez fait plaisir, Monsieur, de me communiquer vos Remarques sur *l'entretien d'un Européan avec un Insulaire.* Je vois par le jugement que vous en portez, que vous ne regardez pas cet Ouvrage comme fort utile, parce que vous croyez qu'il n'est guere possible de mettre en exécution le plan de l'Auteur. Vous ne l'envisagez peut-être que comme l'amusement d'un Philosophe, ou comme la production d'un génie oisif, tout au plus comme un de ces Romans politiques dont Platon à donné l'idée.

Pour moi, je n'en pense pas tout-à-fait de même, j'apperçois d'utiles vérités sous un récit qui paroît fabuleux; & il me prend envie de réaliser ici ce qui vous semble chimérique.

En effet, de qui est-il question dans cet Ouvrage? quel en est l'objet? On se propose de développer les vrais principes d'un bon Gouvernement. Je conviens, si vous vou-

 lez,

lez, que le voyage de l'Européan & son entretien avec l'Insulaire, n'est qu'une pure fiction; mais, à la faveur de cette fiction, l'Auteur fait parler un Sage qui, dégagé de tout préjugé, pense avec justesse, & s'exprime, avec candeur. Comme il n'est éclairé que par les seules lumieres de la raison, il s'égare quelquefois; mais on peut suppléer à ses idées, ajoûter de nouvelles réflexions à ses observations particulieres, les rectifier par des connoissances supérieures, étendre son systême sur certains points, le corriger en d'autres, & par ce moyen y trouver de quoi s'instruire & en profiter.

Je considere d'abord la belle Police que notre Voyageur observe dans tous les lieux par où il passe; Police d'autant plus admirable qu'elle est plus efficace pour empêcher la misere & bannir la mendicité.

On avoit soin, dit-il, de réserver dans tous les villages un certain terrein qui étoit cultivé par toute la communauté, & dont la récolte servoit tous les ans à remplir un magasin que l'on n'ouvroit qu'en des saisons stériles, pour subvenir aux besoins des habitans.

Sans doute, un pareil établissement étoit aussi ancien que le village même; car les champs une fois partagés entre les particuliers,

liers, il n'eût plus été possible d'en distraire le terrein qui devoit servir de ressource au Public dans un tems d'indigence. Cet inconvénient se trouve parmi nous. Chaque arpent de terre a son propriétaire, & aucun paysan ne consentiroit (quand même il s'agiroit du bien public) qu'on retranchât quelque chose du terrein qui lui appartient, & qui d'ordinaire suffit à peine à l'entretien de sa famille. Les Seigneurs des terres pourroient eux seuls se dessaisir à cette fin d'une modique portion de leurs biens, & l'abandonner à la Communauté; mais qui pourroit les forcer à ce don? Et au point où le luxe est monté parmi les Seigneurs les plus riches, ne se croyent-ils pas pauvres dans le sein de l'opulence?

Un moyen que j'imagine pourroit nous rendre aussi heureux que les habitans de Dumocala; ce seroit d'engager chacun de ceux qui possedent des terres dans un district, de donner tous les ans la centieme partie de leur récolte, qui seroit mise en réserve dans un magasin public pour les besoins urgens de ce même district. Une rétribution si modique ne feroit à charge à personne, & deviendroit néanmoins considérable par le grand nombre de ceux de qui on l'exigeroit. Le plus pauvre ne pourroit refuser cette

portion de grains, puisqu'il la recouvreroit dans son besoin, peut-être plus sûrement que s'il l'eût gardée chez lui pour son usage. Ce n'est pas même sur ce centieme seul qu'il pourroit compter, il auroit part à celui des autres; & les grains qu'il auroit fournis dans une année heureuse, sans presque s'en ressentir, il les recevroit avec usure lorsque la récolte viendroit à manquer; mais, lorsqu'elle seroit abondante, le magasin public en seroit augmenté, & l'on multiplieroit sans peine les provisions nécessaires pour les années stériles.

Ce que je dis ici est si aisé à établir, que je ne puis comprendre comment chaque Communauté ne pense point à l'exécuter pour son propre intérêt. Qu'arrive-t-il, en effet ? S'il vient une année abondante, on en abuse en quelque sorte; on cherche au plutôt à se défaire de ce qu'on a recueilli; on verse les bleds par-tout où l'on peut les mieux vendre; les chefs de la Communauté deviennent souvent eux-mêmes d'avides négocians de cette précieuse denrée; & les greniers se trouvent vuides lorsque la terre vient à se ressentir du dérangement des saisons. Alors, ou la famine se répand dans les lieux mêmes où l'on auroit pu la prévenir, ou le prix excessif des grains fait augmen-

menter celui de toutes les autres denrées : le peuple souffre, tout un Royaume gémit ; & combien n'en coûte-t-il pas pour ramener dans chaque Province une partie des bleds qui en étoient sortis ?

Souvent l'Etranger nous revend les nôtres mêmes au double de ce qu'il les avoit achetés ; ce n'est aussi qu'à ce dessein qu'il en avoit fait emplette : car telle est son industrie ; il profite également de notre abondance & de notre disette. Il reçoit nos denrées à un prix modique ; & par le prix qu'il met à ce qu'il nous en redonne, il trouve le secret de ne rien dépenser pour celles qu'il consume, & de s'enrichir à nos dépens par le moyen de celles qu'il ne peut consumer.

Je ne prétends pourtant pas qu'après une récolte abondante, il soit défendu à un propriétaire de conserver ses grains pour un tems où il pourroit en manquer ; mais quels motifs engagent pour l'ordinaire à les mettre en réserve ? on ne le sçait que trop. De riches particuliers en amassent à vil prix, & ne les vendent qu'au tems d'une extrême disette, bien moins pour soulager les peuples, que pour se prévaloir de leur misere, & s'enrichir aux dépens du Public.

A tous ces maux si connus & trop fréquens, je ne vois qu'un remede. C'est un magasin établi dans chaque contrée, selon le projet que je viens de marquer.

Par ce moyen, malgré la diversité des saisons, les années seroient, pour ainsi dire, toujours les mêmes, & le bled seroit toujours au même prix.

Suivons notre Voyageur jusqu'à la Capitale. Ce qui, dès l'entrée, excita le plus son admiration, ce furent deux édifices publics, dont l'un étoit destiné à l'instruction de la jeunesse, & l'autre à l'entretien des Sujets du Royaume, devenus par leur grand âge incapables de servir l'Etat.

Rien n'est plus sage que de pareils établissemens. Tous les Citoyens doivent contribuer au bien de la Patrie; ils sont faits pour la servir, & il est autant de son intérêt de les en rendre capables, qu'il est de sa justice de pourvoir aux besoins de ceux qui se sont épuisés en la servant. L'attention qu'on a pour ceux-ci devient même un engagement à ceux-là de ne jamais lui refuser leurs services.

C'est dans cette vue que sont établis nos colléges & nos hôpitaux; mais il y a cette différence entre ce que nous pratiquons & ce qu'on a supposé dans le Dumocala, c'est

que

que nos jeunes gens ne profitent guere dans nos colléges, & que la plûpart de nos hôpitaux ne peuvent entretenir qu'un très-petit nombre d'indigens. Nous ne considérons pas que toutes les familles du Royaume forment comme une pépiniere d'arbrisseaux dont aucun ne peut porter de bons fruits, s'il n'est transplanté dans un terroir qui convienne à son espece; & si, dans ce terroir même, il ne reçoit une culture proportionnée à la qualité de la seve qui doit le faire profiter. Nous envoyons indifféremment nos enfans dans des écoles où l'on ne donne à tous qu'une instruction commune: au lieu d'étudier leur génie & de le suivre, nous le forçons; & pour des connoissances qu'ils n'acquerront jamais, nous étouffons en eux les talens que la Nature leur a donnés, & qu'ils pourroient perfectionner sans peine. De-là, tant de mauvais Sujets dans l'Etat; la plûpart, disciples oisifs dans les colléges, en sortent sans avoir presque rien appris; & ne se doutant même pas de leurs dispositions naturelles qui les auroient distingués si elles avoient été bien cultivées, ils ne servent qu'à faire nombre dans leur Patrie, lui deviennent à charge par leur inutilité, ou la déshonorent par leur libertinage.

Il feroit à fouhaiter qu'il n'y eût dans chaque Province du Royaume qu'un feul collége, où des Profeffeurs habiles dans toutes les fciences, & des Maîtres expérimentés dans tous les Arts, feroient gagés par l'Etat & obligés d'inftruire la jeuneffe. Leur premier foin feroit d'examiner l'inclination & la portée de chacun des Sujets qu'on leur préfenteroit; ils employéroient quelque tems à cet examen, &, durant cette efpece de noviciat, on verroit percer les talens des jeunes éleves. Le talent une fois connu, on s'appliqueroit à le cultiver, & on ne risqueroit jamais d'en employer aucun (fi j'ofe parler ainfi) contre le gré de la Nature; les progrès dans les Sciences & les Arts en feroient plus rapides; les fruits plus avantageux à la fociété; les Maîtres moins excédés de peines inutiles; les divers emplois de l'Etat mieux remplis; &, contre l'ufage de nos jours, les charges manqueroient plutôt aux Sujets, que les Sujets ne manqueroient aux charges. Ceux qui auroient brillé d'abord dans un pofte médiocre, ne risqueroient point de perdre leur réputation dans un pofte plus éminent; les talens ne feroient que fe développer en parvenant fucceffivement à des emplois qui leur feroient propres; &, comme le vrai mérite ne fe connoît

noît pas lui-même, & que la possession semble en affoiblir le sentiment, il ne seroit pas accompagné dans ces Citoyens heureusement parvenus de cette fastueuse & rebutante dureté, qui fait le plus grand supplice de tous ceux qui ont besoin de la protection des gens en place.

Je voudrois sur-tout qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus nécessaire, le plus essentiel de tous les Arts, je veux dire l'Agriculture. Il n'arrive, en effet, que trop souvent, qu'un jeune paysan, détestant d'avance le travail où sa condition le destine, cherche à se procurer par l'étude un genre de vie plus aisé, & prend témérairement le parti de l'Eglise, ou sur l'exemple d'un Curé qu'un pareil desir a fait échapper à une laborieuse indigence, ou d'après les sollicitations d'une famille qui croit trouver par-là une ressource à sa pauvreté, & peut-être aussi une espece de distinction parmi les gens de sa sorte.

De pareilles vocations sont contraires au bien de l'Etat. Ceux qui ont inspection sur les Dioceses & les Provinces, devroient ne pas les souffrir.

Il n'est aujourd'hui, sur-tout dans les Monasteres, que trop d'ouvriers employés

sans

ſans talens & ſans vocation à la moiſſon de l'Evangile ; il faut des Laboureurs à nos champs dans la plûpart des villages, leur nombre ne répond point à la quantité des terreins qui en dépendent & qu'il importe de défricher & de cultiver. La miſere & les maladies font tous les ans tant de ravages dans les campagnes, qu'on ne ſçauroit trop prendre de meſures pour y retenir ceux que la Providence y a fait naître. Ce n'eſt point cette eſpece de gens qui courent d'eux-mêmes ſe dévouer au ſervice des Autels ; ni, pour le dire en paſſant, cette foule de ſoldats que la miſere ou le libertinage fait ſortir de leurs chaumieres, qui peuvent contribuer à la richeſſe de l'Etat ; elle ne peut nous venir que par les mains de ces hommes, ſi vils en apparence, mais ſi reſpectables en effet, à qui nous avons abandonné le ſoin de nos Terres, & qui pour un ſalaire qui les empêche tout au plus de mourir, font vivre tous les autres Sujets du Royaume. Fermons donc l'entrée de nos colléges à ceux que la pareſſe ou la cupidité y amene, mais que leurs talens & nos beſoins appellent ailleurs, & encourageons l'Agriculture, comme la premiere ſource de la force & de l'opulence de la nation. Je n'ai garde cependant de trop étendre la regle que je propoſe ici, il

il faut des Sujets à l'Eglise & des Soldats à l'Etat; mais il importe aussi d'empêcher le dépeuplement des campagnes, & d'y retenir tous ceux qui n'en voudroient sortir que pour s'exempter des peines attachées à l'état où le Ciel les a fait naître.

Ce qui regarde ici l'Eglise me rappelle ce que l'Auteur a dit touchant la religion. Rien n'est plus raisonnable que les sentimens qu'il suppose dans le Brachmane sur le culte de la Divinité, & sur la spiritualité de l'ame. Ce Philosophe, reconnoissant par les merveilles de la Nature & par l'harmonie qui regne dans l'Univers, l'existence d'un premier Principe, & la sagesse de sa Providence, en conclut la nécessité de s'y soumettre, & l'obligation de l'honorer. Considérant ensuite qu'il est dans nous une intelligence qui, supérieure à nos corps, préside à leurs mouvemens, & exerce des fonctions qui ne ressemblent en rien à celles qui leur sont propres, il tire du sentiment qui les anime de solides preuves de la spiritualité de l'ame. En effet, dans le repos même de la nuit, quand nos sens sont liés par le sommeil, notre ame pense, elle passe rapidement d'un sujet à un autre, elle se transporte par ses pensées de la Terre aux Cieux; sommes-nous éveillés, elle se replie sur elle-même, elle

elle réfléchit sur ses propres idées, elle compare & délibere, elle raisonne, elle se détermine : or, qu'on me donne une matiere autant subtile qu'on voudra, qu'on la partage, qu'on la divise, qu'on la multiplie, qu'on l'arrange, qu'on l'échauffe, qu'on la rafine tant qu'on voudra, qu'on lui donne telles formes, telles figures, telle chaleur, tels mouvemens, telles couleurs qu'on voudra, on n'en tirera jamais une pensée, un doute, une délibération, un raisonnement, une résolution, un discours. Notre ame est donc une substance d'une nature bien distincte de la matiere, bien élevée au-dessus de la matiere, & par conséquent elle peut donc agir & subsister indépendamment de la matiere.

Voilà tout le fond de la religion des Dumocaliens; ils adorent le Créateur, ils respectent sa puissance, ils craignent sa justice, ils sont persuadés qu'il y aura dans une autre vie des châtimens pour l'ingratitude, pour le mensonge, pour la calomnie, pour l'injustice, pour le parjure, & des récompenses pour la tempérance, pour la bienfaisance, pour la probité, pour l'hospitalité. De-là naît parmi eux l'amour de l'ordre ; l'amour de l'ordre inspire la subordination aux Loix ; la subordination aux Loix impose des devoirs ; l'accomplissement des devoirs fait le mérite des

des bons Citoyens; & du mérite des bons Citoyens, dépend la prospérité de l'Etat. Voilà ce que les Brachmanes ne cessent de prêcher à Dumocala; ils enseignent & recommandent sur-tout la soumission du Prince; le Prince & ses Ministres respectent & protegent la Jurisdiction des Brachmanes; ces biens réciproques réunissent indivisiblement les intérêts mutuels des deux Puissances, & assurent le repos de la nation.

De tous ces principes différens les Dumocaliens ont tiré des conséquences justes dont ils ne s'écartent point, & qui sont devenues parmi eux les regles fondamentales d'un Gouvernement aussi sage que le peut être un Gouvernement qui n'a que la raison pour guide, & qui ne peut trouver dans la raison seule des remedes contre toutes les illusions de l'erreur, & contre toute la contagion des vices. Heureux si, éclairés par les lumieres surnaturelles de la révelation, ils avoient, comme nous, une religion toute divine, pour épurer leurs mœurs, pour sanctifier leurs actions, pour perfectionner leur politique. Il eût été à souhaiter que notre Voyageur eût instruit à son tour le Brachmane; mais peu fait à dogmatiser, comme il le dit lui-même, & ne pouvant se flatter que le Brachmane eût en lui assez de confian-

ce

te pour se laisser persuader, n'ayant même que quelques jours à rester dans ces contrées inaccessibles, il crut sagement devoir se borner à prier intérieurement le Seigneur d'opérer par ses graces ce qu'il n'osoit présumer de faire par ses discours.

Une des choses qui me frappe le plus dans la façon de penser du Brachmane, c'est sa répugnance pour tout commerce avec les Etrangers. Il se complaît à voir les peuples de son continent ignorer les mœurs & les usages des autres nations, & il attribue à cette ignorance la tranquillité dont ils jouissent.

Ce que pense le Brachmane à cet égard, nos peres le pensoient autrefois. L'amour du gain nous a conduits au-delà d'une infinité de mers qu'ils ne connoissoient ni se soucioient de connoître ; & combien ces voyages, d'ailleurs si dangereux, n'ont-ils pas été funestes à toute l'Europe! L'or & l'argent, qu'on en a rapportés, ne nous ont-ils pas appauvris en quelque sorte? Nos besoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richesses? & quelles richesses peuvent suffire à tous nos besoins?

Tel de nos ayeux, content du revenu de ses terres, vivoit dans une honnête abondance, qui, à présent éclipsé par les fils de ses

doine-

domestiques, ne paroîtroit auprès d'eux que ce que ceux-ci étoient à son égard; & tel de ces nouveaux parvenus, plus malheureux que ses peres, parce qu'il est plus riche, a réellement plus de peine à vivre dans son opulence, que ses peres n'en avoient à subsister dans leur médiocrité.

Nos ancêtres trouvoient dans ce qui leur étoit simplement nécessaire, une espece de superflu; & nous qui ne regardons ce superflu que comme un simple nécessaire, ne sommes-nous pas effectivement moins riches qu'ils ne l'étoient? Ainsi l'accroissement des biens a porté l'indigence dans nos contrées; ainsi les nouveaux pays, que notre avarice intrépide a découverts, se sont vengés de nos rapines par le luxe que leurs trésors ont enfanté parmi nous; & combien d'autres maux ces trésors inutiles n'ont-ils pas amenés avec eux!

Quelle différence entre la longue vie de nos peres, & la courte durée de la nôtre! entre la force de leur tempérament raffermi par leur sobriété, & la foiblesse de nos corps épuisés par notre intempérance & par notre mollesse!

Quel contraste entre nos mœurs & les leurs! Il est vrai qu'en tout tems les hommes ont eu les mêmes passions, les mêmes

desirs, des sentimens à-peu-près semblables ; mais nos ancêtres, moins vifs, moins légers, moins bizarres, moins avides de changement & de nouveautés, plus modérés & plus simples, ne rafinoient point comme nous sur les plaisirs, rougissoient de leurs foiblesses, ne faisoient pas trophée de leurs désordres, ils respectoient les droits de la Nature, les regles de la bienséance, les loix de *l'honneur* ; ils ne soumettoient point comme nous les maximes de la religion aux frivoles lueurs d'une raison corrompue par la volupté ; ils ne prenoient pas un effronté pyrrhonisme pour de l'esprit, les graces de la mode & du caprice pour du mérite, & une politesse apprêtée pour l'unique devoir de la société.

Je me représente ici la conduite des habitans de Dumocala, semblable à celle des Béotiens chez qui se refugierent les dernieres vertus pratiquées dans Athenes d'après les enseignemens des Licurgue & des Solon. L'ignorance & la grossiéreté des Béotiens les préserverent de la contagion qui s'étoit répandue dans l'Attique ; & c'est aussi à une pareille ignorance & à l'heureuse simplicité qui l'accompagne d'ordinaire, qu'on doit attribuer les vertus morales des Dumocaliens.

L'Auteur ajoute que l'extrême difficulté de pénétrer dans leur Isle, empêchoit leurs

mœurs

mœurs de se corrompre : il fait entendre que, ne pouvant eux-mêmes franchir les mers qui leur servoient de barriere, il ne leur étoit pas possible d'échanger l'âpreté mâle & vigoureuse de leur caractere, contre cette futile délicatesse de génie, contre cette urbanité lâche & artificielle, qui, dans les autres nations, énerve les sentimens plus qu'elle ne les adoucit, & les amollit plus qu'elle ne les humanise.

Il est bien certain, en effet, que les peuples se gâtent mutuellement par le commerce qui les fait communiquer les uns avec les autres : nous pouvons en juger par notre liaison actuelle avec nos voisins. De ces Royaumes où nous sommes dans l'habitude de répandre la frivolité de nos modes, qu'avons-nous rapporté jusqu'à présent, que des problêmes hardis sur la religion, des doutes bizarres sur les devoirs de l'homme, des paradoxes injurieux à l'autorité des Rois, un mépris indécent pour les bienséances, une funeste indifférence pour la Patrie, pour la Société, pour la vie même ; qu'une Philosophie enfin, qui ne fait tout dépendre des seuls ressorts de la Nature, que parce qu'elle ne les connoît pas, & qui ne se vante de les connoître, que pour autoriser les passions, & leur permettre indifféremment tout ce qui peut les satisfaire.

Ce malheur, que je déplore, & qui s'accroît tous les jours parmi nous, me porteroit presque à desirer que notre Royaume fût aussi inaccessible qu'on nous présente celui de Dumocala; il seroit du moins à souhaiter que des barrieres aussi impénétrables entourassent nos cœurs pour y fermer l'entrée aux passions, & nous mettre à l'abri de la funeste contagion des mauvais exemples: nous verrions se briser à nos pieds la fougue impétueuse des erreurs & des vices, & tous ces prestiges malheureux qui semblent ne se produire ailleurs, que pour venir s'établir dans nos climats, y prendre un air de finesse & d'agrément, & refluer ensuite dans leur propre terrein avec plus de malignité qu'ils n'en avoient apporté dans le nôtre: peut-être de cette façon recouvrerions-nous l'aimable simplicité & la candeur naturelle de nos anciennes mœurs; & puisqu'effectivement, sans sortir de chez nous, nous trouvons tout ce qui peut nous suffire, qu'avons-nous besoin d'aller chercher ailleurs un superflu qui ne nous suffit jamais?

Je connois cependant les avantages du commerce; &, bien loin de le proscrire, je voudrois l'encourager; mais je voudrois aussi modérer en nous un ardent amour des richesses, & cette téméraire ambition qui sert à l'en-

l'enflammer. Nous desirons sur toutes choses, & plus qu'aucun autre peuple, des distinctions : rarement elles sont parmi nous le partage du Citoyen pauvre qui n'a que du mérite & des vertus ; l'homme riche, plus répandu, plus accrédité, plus capable de soutenir la prééminence des rangs, plus près de ceux qui les distribuent, ne manque presque jamais de les obtenir.

La vertu, quelqu'indigente qu'elle soit, peut percer aisément dans un Etat Républicain. Un pareil Etat n'étant fondé que sur un principe d'égalité, chaque Citoyen peut y aspirer aux mêmes avantages ; & l'intérêt commun demande que celui-là les obtienne, qui peut servir la Patrie plus utilement. Il n'en est pas de même, dans cet Etat Républicain, de la vertu qui se trouve au milieu de l'abondance : le riche choque & détruit l'égalité par ses richesses ; & eût-il les plus rares talens, on craindroit qu'il ne les employât à grossir son opulence déja trop dangereuse par le pouvoir qui l'accompagne, & dont il est si difficile de ne pas abuser.

Ce n'est que dans les Monarchies que le mérite négligé par la Fortune l'est presque toujours par le Gouvernement. Mais quelque grand que soit le malheur d'un Etat où l'on ne parvient d'ordinaire aux honneurs

que par les richesses, on doit convenir néanmoins avec notre Auteur; de la préférence qu'il donne à l'Etat Monarchique sur l'Etat Républicain; c'est en cela particulierement qu'il paroît plus attentif à suivre son objet, qui n'est autre que de nous montrer tout ce qui peut faire le parfait bonheur des hommes.

Ciceron, tout Républicain qu'il *étoit*, & plus Républicain qu'aucun des Romains de son siecle, dit: Que la force d'un peuple qui se gouverne lui-même, est à la vérité plus prompte, mais plus aveugle, parce que dans sa fougue il ne connoît aucun des dangers où il s'expose. Un Chef, au contraire, ajoûte-t-il, sur qui roulent uniquement toutes les affaires, en craint les mauvais succès; responsable de ses entreprises, il les pèse au poids de la raison, il s'aide de son expérience & des conseils d'autrui, & il n'abandonne rien au hazard de tout ce qu'il peut soumettre aux regles de la prudence.

On pourroit ajoûter à l'idée de Ciceron, que le peuple n'exécute presque jamais qu'avec une extrême lenteur ce qu'il a résolu avec tant de promptitude; & qu'un seul Chef, qui n'a qu'à commander pour être obéi, compense toujours, par la rapidité de l'exécution, le tems qu'il a mis à digérer un projet utile.

Il

Il en eſt des Monarchies comme de ces machines dont la ſimplicité fait la perfection; plus de reſſorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne ſerviroient qu'à en diminuer la juſteſſe & la force.

Joignons à ces avantages de l'Etat Monarchique, la liberté dont on y jouit, & que notre Auteur eſtime plus avec raiſon, que celle dont on ſe flatte ſi fort dans les Républiques. Qu'eſt-ce, en effet, que celle-ci, qu'une indépendance outrée qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en oppoſition le même droit dans chaque Sujet de la Société dont il eſt membre? Or, ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre, & enchaîner en effet, ce pouvoir ne ſubſiſte réellement en aucun, & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppreſſion & de tyrannie.

La vraie liberté, c'eſt de pouvoir faire tout ce que les Loix permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'eſt cette liberté qui fait la ſûreté des Citoyens, & qui les empêche de ſe craindre les uns les autres; & c'eſt préciſément celle qu'on goûte dans les Monarchies; c'eſt elle qui en affermit la conſtitution, & qui fait auſſi la tranquillité du Prince qui les gouverne.

Qu'on ne pense pas, en effet, que la liberté d'un Souverain soit différente de celle de ses Peuples; il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette disposition, il n'a rien à craindre de ses Sujets, & ses Sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent; exempt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance; *tout le* bonheur qu'on ressent dans l'Etat, on *le* lui attribue; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met sur le compte des Loix. Persuadé que ce qui regle son pouvoir, l'affermit, il ne pense jamais à l'étendre. L'autorité des Loix est le fondement de la sienne; leur accomplissement fait sa sûreté, il y trouve sa gloire: gloire bien supérieure à celle que recherchent communément par les armes ces Princes qui, sous les moindres prétextes de bienséance ou d'utilité, & par le seul motif d'étendre leurs limites, ou de signaler leur valeur, ne respirent que la guerre. Véritablement cette espece de gloire peut augmenter leur puissance ou leur réputation; mais elle coûte trop cher à l'Humanité dont elle répand le sang. Les Souverains ne sont-ils donc les chefs, les protecteurs, les peres des autres hommes, que pour les sacrifier à leurs passions; & ne doivent-ils pas gémir de les y con-

contraindre dans les occasions mêmes où l'exige indispensablement la conservation de l'Etat ?

C'est ici principalement que j'admire la sage conduite des habitans de Dumocala; avec des forces capables d'étendre leurs frontieres, ils se contentent de les défendre contre l'invasion de leurs voisins; leurs armées ne sont toujours prêtes à faire la guerre, que pour l'éviter. Par cette situation imposante, leur inaction devient réellement plus utile que ne pourroient l'être les combats les moins douteux, les conquêtes même les plus heureuses.

Ce qui pourroit paroître onéreux dans cet Etat, c'est la dépense toujours la même pour l'entretien de l'armée pendant la paix: tems heureux & si desirable ailleurs, durant lequel un sage Gouvernement cherche à se dédommager des dépenses qu'il a faites pour la levée & pour l'entretien des troupes qu'il étoit obligé d'avoir sur pied. Mais à Dumocala, quoique, en retranchant par la réforme la moitié des soldats, on ne diminue rien de la paye entiere de l'armée. l'Etat n'en souffre aucun dommage, & n'en est même en quelque sorte que plus heureux, puisque la moitié de cette paye étant mise dans le commerce, rapporte tous les ans à la caisse militaire des intérêts qui en augmentent le fonds,

qu'elle donne le moyen aux Négocians de faire à leur profit de plus grandes entreprises; & que, dans le cas d'une guerre imprévue, cette ressource, rappellée aussi-tôt & sans obstacle, à sa destination, dispense de mettre de nouveaux impôts sur les Peuples.

Il est bien vrai, (& je n'en disconviens pas,) que, rigoureusement parlant, toutes les troupes d'un Etat devroient être congédiées dès la cessation des troubles qui les ont fait rassembler; mais la défiance, que les Souverains ont les uns des autres, les contraint à se tenir toujours armés. Epuisés par les frais d'une guerre qu'ils étoient impatiens de finir, ils continuent de s'épuiser dans la crainte d'une autre qu'on peut leur susciter; & ils donnent le nom de paix à des efforts qui les ruinent. Ainsi, par les moyens mêmes qu'ils emploient pour ne pas succomber dans une guerre dont ils ne prévoient encore ni le tems, ni les motifs, ils se mettent hors d'état d'en entreprendre ou d'en soutenir aucune.

Qu'arrive-t-il, en effet, après ce redoublement de dépenses qu'ils auroient dû s'épargner? Au premier signal de guerre, ils achevent d'accabler leurs Sujets par de nouvelles taxes qui, une fois établies, durent presque toujours; & ces taxes étant difficiles, ou trop longues à lever, & suffisant à peine aux pré-

préparatifs d'une premiere campagne dont dépend ordinairement le succès de toutes les autres, il arrive que les Souverains sont obligés d'hypothéquer leurs fonds, & de faire la guerre avec leur capital, dont le recouvrement n'est plus possible, même à la paix qui suit, puisque celle-ci demande encore de nouveaux frais, pour qu'ils ne soient pas surpris au tems d'une nouvelle guerre.

Je n'ignore point que, par le renvoi qui se fait alors du plus grand nombre de troupes, un Etat se libere d'une partie des frais qu'elles lui avoient causés; & cette épargne paroît quelque chose de plus favorable que ce qu'on suppose dans Dumocala, où, malgré les réformes, l'armée se paye toujours en entier; mais le renvoi des troupes qui est en usage chez nous, ne se fait qu'à proportion de celui qu'un pareil intérêt oblige de faire dans les Etats voisins; & s'il en est qui, pour quelque motif que ce soit, ne congédient point leurs troupes, ou n'en congédient pas assez, tous les autres, quelque ruinés qu'ils soient, ne sont-ils pas contraints d'en faire de même?

Ce que je dis ici n'arrive que trop souvent; & tel est de nos jours la triste situation de l'Europe. Soit que ce soit l'effet de la prudence, de la crainte, ou d'une vaine ostentation,

tation, nos Princes, dans les tems même les plus tranquilles, entretiennent plus de troupes que n'en permettent leurs besoins, & qu'il ne convient à leurs finances; mais, s'il est nécessaire d'avoir un si grand nombre de troupes pendant la paix, & s'il paroît injuste de faire toujours payer aux Sujets, ainsi qu'à Dumocala, l'entretien de celles mêmes qu'on a réformées, pourquoi nos Souverains ne prennent-ils pas ce fonds dans leurs trésors, où, en usant d'un peu plus d'économie, ils pourroient facilement les trouver? Que leur coûteroit-il d'y destiner tous les ans une somme plus ou moins grande, &, à l'exemple des Dumocaliens, de la mettre dans le commerce, par le moyen duquel (comme un germe qui tire son accroissement de la terre à qui on le confie) elle augmenteroit insensiblement, & deviendroit aussi utile à ceux qui l'auroient fournie, qu'à ceux qui auroient eu soin de la faire profiter? Alors, quelque guerre qu'il survînt, on seroit en état de la soutenir, & les peuples ne seroient point sujets à des impôts qui, par la maniere surtout dont on les perçoit, deviennent encore plus onéreux qu'ils ne le sont par eux-mêmes.

Ce n'est point aussi sans sujet que le Brachmane ne fait pas grand cas de la politique Européane, & qu'il nous donne une toute

autre

autre idée de celle dont on doit uſer dans la conduite générale d'un Etat. Effectivement, un des grands principes de la bonne politique eſt d'entretenir dans le plus juſte équilibre les rapports qui ſe trouvent entre les Princes & les Sujets, & de faire en ſorte que les Sujets ſoient auſſi perſuadés de la juſtice & de la néceſſité de ce qu'on leur commande, que les Princes doivent l'être du zèle & de la promptitude des Sujets à leur obéir. Si cette harmonie qui, dans l'ordre moral a des Loix auſſi immuables que celles du Monde phyſique, venoit à être détruite, le Gouvernement monarchique dégénéreroit en commandement arbitraire, & l'obéiſſance ſe tourneroit en ſervitude.

La vraie politique doit être fondée ſur l'équité la plus ſcrupuleuſe, ſur l'intégrité la plus exacte, ſur une aſſurance réciproque de protection & de ſervice, ſur un enchaînement inaltérable de ſecours mutuels entre les Princes & les Sujets. Non-ſeulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend : en effet, pour ne parler ici que du Roi de Dumocala, qu'on ſe figure un Monarque qui aime ſes Sujets, qui eſt aſſuré de leur cœur, qui ſe concilie leur eſtime, qui leur montre de la bonté, de l'équité, de la franchiſe,

chiſe, qui leur inſpire de la confiance, & qui, ſans le ſecours de tant de traitans avides, fait lever de juſtes tributs avec une ſage proportion.

Il n'a beſoin, pour être reſpecté de ſes voiſins, que de l'amour qu'on lui porte, & de la ſeule idée qu'on a par-tout de ſa probité qui fait toute ſa politique. Ce Prince, avec ſa ſeule bonne foi, réuſſit toujours dans ſes projets, plus promptement, plus aiſément, plus ſûrement qu'il ne feroit avec cette prétendue habileté, ces trames profondes & ces détours artificieux, que la méfiance Européane a inventés, & que ſouvent elle rend elle-même inutiles.

S'il fut jamais des finances bien adminiſtrées, c'eſt ſans doute de la façon dont elles ſont régies par les Dumocaliens. Il me ſemble voir le Roi de cette Isle, ſemblable au Soleil qui n'attire des vapeurs de la terre, que pour la rendre plus fertile en les lui renvoyant. N'eſt-il pas certain auſſi que les richeſſes, qui ſont les revenus d'un Souverain, ſeroient bientôt taries, ſi, après être ſorties des mains de ſes Sujets, & montées vers lui comme d'elles-mêmes, & ſans violence, elles ne retomboient auſſi abondamment dans les mains de ces mêmes Sujets qui en ſont la

ſour-

source? C'est par cette circulation toujours proportionnée aux biens des Peuples & des Souverains, que la constitution d'un Etat reste plus constante, plus tranquille & moins exposée à des révolutions.

Un Prince, qui n'a d'autre politique que celle dont je parle, ne sauroit éprouver des malheurs. Sans les connoître, sans songer même à les éviter, il les prévient autant par le bon usage de son autorité, par l'ordre qu'il met dans la perception de ses finances, par son économie dans l'emploi de ses revenus, par l'exacte discipline qu'il fait observer à ses troupes, que par les regles inaltérables qu'il fait suivre dans l'administration de la Justice qui, en même tems qu'elle assure l'honneur, les biens & la vie de ses Sujets, les tient tous sous le joug des Loix, c'est-à-dire, sous le joug de la raison & de la religion d'où toutes les Loix sont émanées.

C'est effectivement un des effets les plus heureux de la sage politique de Dumocala; la justice s'y rend gratuitement, sans ces lenteurs qui ne font qu'appauvrir ceux qui la réclament; sans ces formalités que ceux-là seuls entendent, qui n'ont d'autres ressources pour vivre que l'art de les multiplier; en un mot, sans ces frais, ces peines, ces dangers mêmes,

trop ordinaires parmi nous, & qui font que le bon droit ne se montre qu'en tremblant devant des Magistrats préposés pour le défendre; & que l'injustice, au contraire, s'y présente quelquefois avec un air de confiance qui n'est que trop souvent le présage du triomphe qu'elle y obtient. Véritablement, c'est une espece d'avantage dans un Gouvernement, que la Justice, chargée d'en bannir les désordres, soit, par les frais qu'elle occasionne, & par les inconvéniens qui l'accompagnent, une des premieres punitions de ces mêmes désordres dont il importe d'arrêter le cours: soit que ce soit un effet de l'orgueil ou de la jalousie, de la haine ou de la vengeance, les dissensions croissent tous les jours dans nos Villes. Les Citoyens y vivent sans s'aimer, & il n'en est point qui, livré à lui-même, & dégagé du frein des Loix, ne voulût indistinctement attirer à lui seul tous les biens, tous les priviléges, tous les honneurs dont les autres jouissent.

Ce qu'on ne peut faire impunément contre les Loix, on tâche de le faire de l'aveu des Loix mêmes. De-là cette foule de procès qu'on intente sans sujet, & qu'on n'espere que trop souvent de gagner sans raison.

A ce mal trop commun & si contraire à l'union & à la paix, quel remede peut-on appor-

apporter? Le Gouvernement ne ſçauroit punir ce qu'il ne peut empêcher; dans ce cas, il doit du moins faire en ſorte que l'intérêt perſonnel réprime un abus qu'il condamne.

Je ne voudrois donc pas abſolument blâmer la Coutume introduite dans les Tribunaux, d'acheter les conſeils des Juriſconſultes, & de payer leur travail: ce que je voudrois, ce ſeroit d'empêcher les Citoyens d'entamer des procès douteux dans leſquels un Avocat leur promet quelquefois un ſuccès qu'il n'eſpere pas lui-même.

A ces Conſeillers mercénaires, & que je regarde comme une peſte, dont les ravages ſont d'autant plus grands qu'aucun Prince ne ſonge à les arrêter, il faudroit que l'État ſubſtituât, à ſes frais, un certain nombre de gens habiles & déſintéreſſés, qui, conſultés par les Parties, avant un premier éclat, leur expoſeroient naïvement & gratuitement l'injuſtice ou l'équité de leurs prétentions; & par les craintes ou les eſpérances qu'ils donneroient, les engageroient à renoncer à leur deſſein, ou les encourageroient à le ſuivre.

Cette eſpece de Tribunal ſeroit d'autant plus utile, qu'il feroit échouer la plûpart des paſſions qui diviſent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aiſément, que ces paſſions encore naiſſantes n'auroient pas eu le

tems de prendre ce dégré de chaleur qui les enflamme ordinairement au premier choc qu'elles reçoivent.

Je suppose qu'il seroit libre de consulter les Jurisconsultes dont je parle, ou de porter tout-d'un-coup ses demandes aux Tribunaux établis pour en décider souverainement; mais quel est le Citoyen qui, desirant ne rien hazarder dans une affaire importante, négligeroit des avis émanés d'une prudence éclairée & dégagée de toute sorte d'intérêt? Quel est aussi le Citoyen qui, s'étant vu condamné par des hommes respectables, oseroit recourir à un Juge ordinaire (comme il le pourroit en effet); qui voudroit risquer d'acheter à grands frais la honte & le chagrin de voir un sage avis confirmé par un Arrêt irrévocable.

Au reste, si je n'ai approuvé qu'avec quelque restriction la maniere dont la Justice est administrée dans Dumocala; il n'en est pas de même de la Police de cette Isle.

Rien, à mon avis, n'est plus admirable, ni plus digne d'être imité dans toutes sortes d'Etats, que les Conseils particuliers des Provinces, qui ont une relation immédiate avec les Ministres qui composent le Conseil du Roi. Nul moyen n'est plus sûr pour entretenir l'ordre dans un Gouvernement, pour

en

en expédier plus promptement les affaires, & pour les tirer des mains oiſeuſes d'une foule d'Officiers inutiles, qui, par leurs charges, ne font qu'en augmenter la confuſion.

Enfin, par tout ce que je viens d'expoſer, vous conviendrez, Monſieur, qu'il n'y a rien de chimérique dans les idées du Brachmane ; qu'on remarque, au contraire, dans ce qui ſe pratique à Dumocala, un plan bien ſuivi ; que dans ce plan ſe trouvent les principes d'une bonne politique, & les moyens qui en facilitent l'application à toutes les différentes branches d'un Gouvernement ; & qu'enfin de ces principes & de ces moyens, réſulte la véritable grandeur d'un Prince, laquelle eſt toujours inſéparable du bonheur de ſes Sujets.



LE PHILOSOPHE CHRÉTIEN.

PREMIERE PARTIE.

Quand on fait réflexion à ce que l'Histoire nous apprend des Philosophes payens, on ne conçoit pas comment l'homme, n'ayant dans cette vie rien de plus à cœur que la satisfaction de ses goûts, de ses penchans, de ses passions, de ses desirs, ces Sages, néanmoins faisoient consister le bonheur dans le mépris de tout ce qui pouvoit la leur procurer.

Etoit-ce folie, ou sagesse? Le problême est difficile à décider, à l'égard de gens qui n'avoient pas en vue le bonheur éternel, comme l'ont eu tant de pieux Solitaires qui, renonçant au monde, & vivant dans le mépris de ses douceurs & d'un bonheur passager & momentané, s'élevoient à l'espérance d'une vie éternellement heureuse.

On peut dire des anciens Philosophes que, s'ils étoient assez sages & assez éclairés pour douter qu'on pût trouver sur la terre le véritable bonheur, ils l'étoient bien peu de se rendre

rendre malheureux ſans mérite & ſans eſpoir de récompenſe.

Le grand point ſeroit de ſe rendre heureux dans l'état où l'on ſe trouve placé par la Providence; vivant dans le monde, ſans donner dans ſes folies & ſes erreurs, & de devenir Philoſophe Chrétien, ſans renoncer pour cela aux douceurs & aux charmes de la vie; comment peut-on parvenir à ce bonheur? & comment doit-on en uſer?

Si nous ne conſidérons que les apparences, nos idées confuſes, incertaines & flottantes, diſtingueront à peine le bonheur d'avec le malheur. Souvent on croit très-heureux celui qui, au fond, ne mérite que de la compaſſion. Par exemple, celui qui ne connoît de contentement qu'à aſſouvir des goûts dépravés qui abregent ſes jours, n'eſt-il pas à plaindre? Un furieux qui ne trouve de ſatisfaction qu'à exercer ſa rage, un tyran qui aime le ſang, un ſcélérat qui ſe plaît dans le crime, un inſenſé qui cherche le bonheur dans ſon déſeſpoir même, tous ceux enfin qui eſperent le trouver dans la paſſion dominante de leur caractere, ſont-ils heureux en effet?

Je poſe pour premier principe de notre bonheur l'art d'éviter avec prudence les malheurs dans leſquels nous nous précipitons,

même quelquefois volontairement; & de ſupporter patiemment ceux qui ſont inſéparables de l'Humanité & des accidens dont elle eſt comme aſſiégée.

L'attachement naturel que nous avons pour la vie, la rendroit délicieuſe, ſi l'inquiétude & la crainte de la perdre n'empoiſonnoient le plaiſir qu'on a d'en jouir.

Que faut-il faire pour en rendre agréable la jouiſſance, toute courte qu'elle eſt? L'appas trompeur des richeſſes ſemble d'abord préſenter un grand bonheur. Mais interrogez celui qui les a amaſſées avec tant de peines & de fatigues, il avouera qu'il reſte encore une difficulté & plus grande & plus inſupportable: celle de donner des bornes à ſa cupidité, & de ne pouvoir ſe ſatisfaire ſur des idées chimériques dont ſon imagination eſt ſi agréablement flattée, que ſes deſirs, rendus plus violens par les obſtacles, l'appauvriſſent au milieu de ſes biens; il n'en reconnoît plus d'autres que ceux qui lui manquent & qu'il ne peut avoir: ainſi l'indigent imagine que l'homme riche eſt fort heureux, & le riche eſt déſeſpéré d'en voir un autre jouir d'un prétendu bonheur qui lui manque.

Dans un autre tableau je vois un héros parvenu à une grande réputation; la gloire le précede, l'applaudiſſement le ſuit; mais l'orgueil

l'orgueil l'accompagne, & peut-être il s'en faut peu que, dans son cœur qu'il nous cache avec soin, l'élevation ne touche à la bassesse. Malgré l'éclat qui l'environne, puis-je l'estimer heureux, & se le croit-il lui-même? Qu'importe qu'il ait remporté des victoires, elles lui sont moins glorieuses qu'il ne le croit, s'il ne s'est pas vaincu lui-même. Cité au Tribunal de l'inexorable vérité, n'auroit-il rien à reprocher à sa valeur même? N'a-t-elle pas été souvent sa seule Loi? Ne s'est-il jamais fait un mérite d'une fureur meurtriere, d'un funeste abus qui profite du sang humain, qui calcule son prix & son rapport; & plus sensible au triste honneur que ses actions ont pu lui attirer, leur préfere-t-il l'utilité que sa Patrie en a reçue?

Un autre jouit d'un excellent tempérament; il a un corps robuste & une santé que rien n'altere. Je ne puis le voir sans envie, ni regarder sans compassion les infirmités, qui sont le partage de tant d'autres. Je crois qu'une santé si ferme le rend heureux; mais on me dit que le soin de la conserver l'occupe tellement qu'il passe sa vie dans une inquiétude continuelle qui lui tient lieu de maladie. La crainte du moindre mal lui fait oublier qu'il se porte bien. Son tourment me fait juger qu'il y a un bonheur que l'on goûte sans le sentir & sans le connoître.

Dans ce cas sont encore ces gens qui prosperent, dont toutes les entreprises réussissent, & aux desirs de qui rien ne se refuse. Sont-ils d'un caractere morne, d'un tempérament bilieux, rien de tout cela ne les touche, rien ne pourra les contenter. Il semble qu'ils seroient plus satisfaits si, au lieu d'exciter l'envie, ils attiroient la compassion.

Il en est, au contraire, (car la variété des caracteres est infinie,) qui jouissent des plaisirs sans en être plus heureux. Tels sont ces gens livrés à toutes sortes de voluptés, mais qui tremblent d'en voir terminer la durée. Un plaisir accompagné de cette inquiétude, & qui n'est ni stable, ni permanent, ne fait-il pas le malheur de celui qui craint à tout moment de le perdre?

Le goût même est soumis au caprice de l'instabilité; il se lasse, il languit dans l'uniformité; son agrément est de changer; il trouve même souvent de l'ennui dans son inconstance; alors ce qui étoit un plaisir sensible & touchant, devient pour lui un supplice insupportable.

Combien en est-il que la moindre bagatelle ravit & transporte, comme des enfans, & qu'elle distrait de la recherche du vrai bonheur? Des ames froides & légeres ne tiennent à rien, & cedent à un souffle.

Il

Il y en a encore qui s'estiment heureux, mais qui ne sont en effet qu'insensibles aux maux, incapables de les sentir & de s'en affliger, soit par habitude aux miseres humaines, soit parce qu'ils n'ont pas la connoissance de ce qui pourroit contribuer à leur satisfaction.

Cette connoissance ne devroit-elle pas appartenir à des Sçavans qui consument leur vie à vouloir tout apprendre, à qui les exemples des siecles passés sont si présens, qui sçavent combien d'efforts & de recherches l'orgueil cynique & les chimeres stoïciennes ont faits pour trouver le vrai bonheur? A quoi aboutit toute leur science, si les travaux de ceux qui les ont précédés, & leur propre expérience ne leur servent point à se le procurer?

Combien en voyons-nous que la Nature a favorisés des talens les plus distingués; mais qui, par le mauvais emploi qu'ils en font, n'en sont que plus malheureux? Tel, par exemple, a beaucoup d'esprit & de courage: s'il raisonne trop sur les dangers, sa trop grande circonspection le fera passer pour un lâche. Si, au contraire, il se livre trop à son ardeur, on le prendra pour un téméraire. Si l'on ne met un frein au courage, il devient férocité; si l'on ne retient la vivacité de l'esprit, il dé-

génere en folie: où trouver donc le vrai bonheur? On croit le rencontrer en ſatisfaiſant un deſir. Hélas! il ſeroit peut-être parfait, ſi, dès qu'il eſt rempli, il ne reſtoit plus rien à prétendre; mais ce deſir ſatisfait donne naiſſance à un autre, qui fait couler dans les veines un petillement nouveau, & qui efface la délicieuſe eſquiſſe de tous ceux que nous crayonnoit une imagination ſéduite. Nous oublions le paſſé, & notre attention ſe porte toute ſur l'avenir; notre cœur mécontent, notre imagination détrompée nous entretiennent dans une ſoif perpétuelle, ſans que ni l'un ni l'autre puiſſent l'étancher. On deſire le ſuccès avec impatience, on l'eſpere avec inquiétude, & on ſe déſole quand il vient à manquer. Quelquefois même le ſuccès, qui flattoit tant nos idées, devient un malheur; la ſatisfaction que notre imagination préoccupée y attachoit, n'étoit qu'une illuſion; la paſſion avec laquelle nous la ſouhaitions, n'ayant pu nous la procurer, devroit du moins nous déſabuſer de l'eſpoir d'en jouir encore.

Il ſemble que le comble du bonheur ſeroit d'y parvenir par un grand mérite, ſi la perſuaſion, que l'on ſe fait d'en être digne, ne faſcinoit l'eſprit au point d'y rendre le cœur moins ſenſible qu'il ne le ſeroit à un

ſuccès

ſuccès de pur hazard, que le plaiſir ſeul de la ſurpriſe pourroit rendre plus agréable.

Mais n'eſt-il pas ordinaire auſſi que ceux qui doivent tout à la fortune, la ſentant également diſproportionnée à leur mérite, reſſemblent à des bêtes richement enharnachées, que le poids n'accable pas moins, & qui ne jouiſſent pas du plaiſir d'une décoration qui ne leur eſt point dûe? Il eſt des cris ſecrets de la Nature qui ſe ſent & ſe devine, lors même qu'elle veut s'ignorer le plus.

Faut-il chercher le bonheur jusques ſur le thrône & dans l'exercice des ſuprêmes dignités? Ce bonheur eſt brillant, ſon élevation le met dans tout ſon jour; il ſeroit parfait, ſi, avec le pouvoir de ſe faire obéir, on avoit encore celui de ſe faire eſtimer.

Un Prince ne doit point être touché des hommages qu'on lui rend & des louanges qu'on lui prodigue, s'il ne les doit qu'à ſa grandeur, c'eſt alors ſon piedeſtal qu'on encenſe; s'il ne les doit qu'à l'intérêt qui le flatte, ce n'eſt alors qu'un piége qu'on tend à ſon pouvoir, & qui le plus ſouvent cherche plutôt à le dégrader qu'à l'élever davantage.

C'eſt la bonne réputation qui doit faire la félicité d'un Prince; mais qu'il eſt difficile de la ſoutenir contre les jaloux de ſa gloire & la cenſure des méchans! La moindre tache

che se manifeste plutôt dans un centre qui fait le point de vue général, que dans la diversité des objets qui l'environnent. Si le Prince est sensible à l'amour de ses Sujets, il faudroit, ce qui est rare, qu'il fût si pur & si désintéressé, cet amour, qu'il ne le dût qu'à sa personne, & non à ses bienfaits.

Mais que le bonheur qui est au-dessus de nos conditions, ne nous éblouisse pas. On a dit avec raison que le bonheur est un excellent breuvage plus souvent versé dans des verres de fougere, que dans des coupes d'or. Cherchons-le plutôt dans les sociétés particulieres; il est plus à notre portée dans ce qu'on appelle le beau monde; c'est-là où l'on croit que les ames s'épurent en se réunissant; mais il faut s'y plier nécessairement à toutes sortes d'humeurs & de caracteres, & comme ces insectes rampans, qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent, se conformer aux idées même de la déraison que l'on condamne. Il faut s'y rendre habile dans l'art de feindre & de dissimuler, porter sur le même objet, & presque dans le même tems, des jugemens contraires; &, selon que le point de vue varie, outrer la critique, ou prodiguer la louange; n'accorder de l'estime qu'on ne soit toujours prêt à la reprendre, sans même attendre qu'on cesse de

de la mériter ; & se prêter enfin aux erreurs communes, comme un rameau léger qui flotte au gré des eaux.

Mais si, malgré tous vos efforts, vous ne pouvez assujettir tout ce que vous pensez au desir de plaire, vous n'êtes plus un homme propre à la société, & vous y devenez l'objet amusant de la médisance. On n'y est point heureux par le seul plaisir d'être utile : le mérite autrefois n'avoit autre chose à faire qu'à s'y dérober à la profanation des louanges, aujourd'hui il doit même craindre de s'y laisser entrevoir. On s'est à présent corrigé des grandes vertus, autant pour le moins que des grands vices, & l'on ne veut plus dans le commerce du grand monde que des agrémens faciles, des riens fastueux, des chimeres agréables, des pompons ornés de fard & de carmin.

Voulez-vous vous accommoder à ses préjugés ? combien cette aveugle & lâche complaisance ne vous coûtera-t-elle pas ? Pourrez-vous de sang froid applaudir aux sots raisonnemens des uns, à la folle joie des autres, au papillotage indécent & frivole de ceux-là, au ton fier & dédaigneux de ceux-ci, essuyer de la part de ces derniers de fades plaisanteries ; & pour montrer que vous sçavez vivre, trouver bon qu'ils se moquent de vous.

Que

Que votre langage redevienne au plutôt celui de votre cœur; que vos sentimens ne soient plus dès ce moment que la voix même de la nature, & vous quitterez bientôt ces sociétés si vantées, où c'est un bonheur pour vous de n'avoir sçu plaire, & de n'avoir pas eu le tems d'apprendre à consumer une partie de votre vie sans l'employer.

Je pense qu'en voilà assez pour dégoûter du commerce du monde; après en avoir essuyé le désagrément, on pourroit croire qu'on ne trouve de bonheur que dans le calme de la solitude, où l'on doit mieux sentir le prix du tems, & se faire plus aisément des occupations proportionnées à la grandeur & à l'activité d'une ame raisonnable.

En effet, on n'est jamais plus maître de soi-même que dans un état qui n'oblige à aucuns égards, qui nous met au-dessus de tout devoir, qui n'exige aucuns soins, & où l'on est comme à l'abri de tous les évenemens de la vie : c'est-là où l'on peut mettre des bornes à ses desirs, & régler ses passions; où, l'éclat des honneurs ne pouvant séduire, on ne s'avilit point par de honteux sacrifices à l'ambition; où l'esprit concentré en lui-même acquiert plus de force & de lumieres, & discerne mieux les objets sensibles auxquels il ne tient presque plus. C'est-là que l'envie ne vient

vient point susciter des ennemis, ni l'émulation des concurrens. On ne cherche point à ternir, on ne s'efforce point d'atteindre un mérite inconnu, & qui se rit autant des censures qu'il ne mérite pas, que des éloges dont il ne se croit pas digne. Cet état indifférent à tout l'Univers n'est intéressant que pour celui qui l'a choisi; & l'on diroit qu'il ne dépend que de lui seul de se le rendre aussi heureux qu'il le desire.

Mais que l'on est bientôt désabusé, quand on réfléchit à ce que c'est que l'homme réduit à lui seul! Et, d'abord, que signifient ces complexions efféminées qui ne peuvent soutenir le grand air, & qui ont besoin de la solitude pour échapper à la corruption? Encore si l'on pouvoit laisser son imagination dans les lieux qu'on abandonne, ou la contenir, dans les lieux où l'on va; mais elle nous suit par-tout; quelque part que l'on soit, peut-on en régler la marche, lui prescrire des bornes, lui toiser une route, la rendre docile à nos volontés? Privée des objets auxquels nous aurons renoncé, elle nous en rappellera d'autres qui nous éloigneront peut-être encore plus du bonheur que nous espérions. Si cette imagination nous présente une bonne idée, nous serons désolés de ne pouvoir la produire & nous en faire honneur; si elle

nous

nous en donne de mauvaiſes, elles deviendront les plus fortes, & nous ferons de vains efforts pour les détruire, parce que nous ſerons privés des ſecours qui pourroient nous animer dans la recherche du bien. La Juſtice ne nous contient plus; le Public ne nous obſerve point, le bon exemple ne nous corrige pas, le deſir d'être eſtimés ceſſe de nous exciter, & nous ne ſommes plus ſoutenus par ces ſentimens de décence & d'honneur qui ſont autant un beſoin qu'une vertu chez les gens du monde. En un mot, réduits à nous-mêmes ou nous nous décourageons en nous condamnant, ou nous nous trompons en préſumant trop de nos forces.

De quelque façon que ce ſoit, c'eſt en vain que vous aſpirez dans la ſolitude au bonheur que vous étiez venu y chercher: je ne parle pas de celui que chaque homme raiſonnable devroit avoir uniquement en vue; de cette félicité éternelle qu'un pieux Solitaire a pour objet & pour fin, qui occupe toutes ſes penſées & tous ſes deſirs, lorſqu'abandonnant le monde, il ne veut vivre uniquement que pour ſe diſpoſer à une ſainte mort; j'entends ici le bonheur que l'on croiroit trouver dans la tranquillité & la paix d'une retraite où l'on voudroit jouir encore de la plûpart des douceurs de la vie: il faudroit pour cela renon-

cer

cer à ſon caractere même, à cette inclination ſi naturelle qui porte chacun à s'annoncer, à ſe produire, à ſe communiquer, à ſe lier, autant qu'il peut, à ſes ſemblables, à ſe prêter à leur goûts pour leur plaire, & avec une modeſtie feinte & d'un air ſans prétention, leur enlever par des vraies ou fauſſes vertus leur approbation & leur eſtime.

De la ſolitude qui nous a ſi mal réuſſi, retournons donc au monde. Rien n'eſt plus ordinaire que d'y entendre dire qu'il n'eſt point de plus grand bonheur dans la vie que l'amitié, cette ſenſibilité réciproque, l'aimant & le lien des cœurs bien faits. Un ſimple vernis de politeſſe rend amis preſque tous les hommes: ſouvent il ſuffit, pour le devenir, qu'on ſe ſoit vu quelquefois. Mais qu'il eſt rare de trouver dans ce grand nombre un ſeul ami qui en mérite le nom! Pour remplir l'idée avantageuſe que l'on s'en forme, il faut que cet ami renonce à ſon amour-propre, (ce qui eſt impoſſible & trop au-deſſus des forces de l'homme); qu'il ne vive que pour vous; qu'il aime tout ce qui a rapport à vous; qu'il faſſe ſa joie de ce qui vous réjouit, ſon chagrin de ce qui vous afflige; qu'il regarde comme ſon profit ce qui fait votre avantage; qu'il vous

ſacrifie dans le beſoin ſon bien, ſon repos, ſa vie même.

Si cet ami eſt ainſi avec vous, il eſt juſte que vous ſoyiez de même envers lui. Je ſuppoſe qu'une ſympathie extraordinaire rende toutes choſes égales dans cette belle union, & qu'une grande conformité de ſentimens la ſoutienne: rien n'eſt ſi beau, en effet; mais, tandis que le mouvement du cœur, qui en a formé le premier nœud, vous fera agir, vous ne ſentirez pas votre ſujétion, ni le poids des chaînes qui vous lient. Vous ne penſerez que quelque tems après, qu'en confiant tous vos ſecrets à cet ami, vous en devenez l'eſclave; que, ſi vous lui découvrez vos foibleſſes, vous perdez ſon eſtime; que, ſi vous contrariez ſes goûts, vous le rebutez; ſi vous les lui paſſez, vous lui marquez trop d'indifférence; que, ſi vous aimez ce qu'il hait, ou que vous haïſſiez ce qu'il aime, vous le mortifiez; que, ſi enfin, par une illuſion trop généreuſe, vous vous en faites une idole, & que votre prévention dégénere en une complaiſance outrée, en une fade adulation, vous commettez ou votre diſcernement ou votre ſincérité, vous le raſſurez contre ſes défauts, & plus barbare que le plus cruel de ſes ennemis, vous lui apprenez à craindre auſſi peu

le

le déshonneur que ſa conſcience; que, ſi cet ami vous a rendu quelque ſervice ſignalé, quel fardeau que la reconnoiſſance! Si vous manquez d'occaſions ou de moyens de vous acquitter, vous courez grand riſque de paſſer pour ingrat; en ſorte que plus il aura fait pour vous, plus il aura lieu de vous ſoupçonner de l'être, quand même il ſeroit un de ces cœurs bienfaiſans, qui, ſans vous connoître, auroit ſaiſi les occaſions de vous obliger, ſans prétendre ni eſpérer de vous y voir ſenſible; mais en eſt-il de cette ſorte? Ne vous flattez pas que ce ſoit votre ſeul intérêt qui le touche; c'eſt le ſien qui eſt ſon premier mobile, c'eſt le deſir de ſatisfaire cette générοſité qui eſt ſa paſſion dominante, ou peut-être l'envie d'acquérir la réputation de bienfaiſant.

Si une fois vous vous faites un point d'honneur de paſſer pour conſtant, peut-être vous immoleriez votre vie à un ami fidele, mais jamais votre liberté: c'eſt un ſacrifice trop difficile & trop incompatible avec le bonheur: quelque grand qu'il puiſſe être, il vous ſeroit inſipide ſans cette précieuſe liberté: & ne ſeroit-ce pas y renoncer, en effet, par cet engagement qui donne à votre ami tant de droits, tant d'aſcendant,

tant d'empire ſur vous, que vous êtes obligé de lui ſoumettre vos opinions, vos ſentimens & votre volonté même.

Eviter ſeulement de ſe faire des ennemis, ne ſeroit-ce pas aller plus ſûrement au bonheur que de l'établir ſur une amitié particuliere? L'un me paroît auſſi impoſſible que l'autre, à moins que d'être de ce caractere rare qui fait ſa felicité du ſeul bonheur des autres. Un homme aſſez heureux pour en être doué, ne devroit point avoir d'ennemis; mais, au contraire, trouver des amis dans tous les momens de la vie.

Tout bien examiné, le plus aiſé & le plus ſûr, c'eſt de reſter maître de ſoi-même, & de conſerver ſur-tout cette liberté qui nous eſt ſi chere. Si elle n'eſt point gênée, ſi elle ne reconnoît point d'autre joug que celui de la raiſon, elle ne vous empêchera point de profiter des occaſions de vous rendre heureux. C'eſt un bien qui vous eſt propre, qui ne connoît ni ſubordination, ni gêne.

Votre façon de penſer étant libre & indépendante, & rien ne pouvant la ſubjuguer ni la forcer, efforcez-vous alors de l'avoir juſte pour vous ouvrir le chemin au bonheur. Vous y parviendrez ſûrement, ſi vous commencez par aſſurer la tranquillité

de

de votre ame, si vous réglez les idées de votre esprit, & l'empêchez de s'oublier dans les heureux succès, ou de perdre courage dans les revers. Il est industrieux, cet esprit: ne le troublez pas par des idées tumultueuses, écartez-le de tous les objets qui sont hors de sa sphere. Son calme le rendra indifférent à tout ce qu'il ne doit point desirer; & dans cette disposition, il connoîtra clairement, & au travers de toutes les fausses apparences qui pourroient l'éblouir, que, si les vices procurent quelquefois des plaisirs, il appartient à la vertu seule de faire le bonheur suprême, & qu'il est aisé de l'acquérir, puisqu'il ne faut la chercher que dans soi-même.

Si vous êtes une fois persuadé qu'il suffit d'aimer & de pratiquer la vertu pour être heureux, il dépendra de vous de l'être; servez-vous des armes qu'elle vous offre, opposez-les hardiment à tout ce qui n'est point d'accord avec elle, & qui est la cause la plus ordinaire de vos malheurs. La vertu n'est ni rebutante, ni austere; au lieu de retrancher de vos plaisirs, elle les augmentera; je parle de ces plaisirs qu'elle sçait rendre plus délicieux & plus agréables. C'est elle qui met le prix au bonheur, qui en indique le véritable usage, & sans elle il

n'en eſt point. Si vous êtes heureux avec de la vertu, vous l'êtes parfaitement & conſtamment; ſi, même avec elle, vous ne l'êtes point, eſt-il de plus douce conſolation que celle d'avoir mérité de l'être?

Mais, pour devenir vertueux, ſçachons ce que c'eſt que la vertu. Si c'eſt celle que la Religion inſpire, que l'Evangile enſeigne, que le deſir du ſalut fait pratiquer; il eſt tout décidé qu'elle fait les vrais heureux. Il en eſt une autre, c'eſt celle qui, ne ſe ſoumettant que par bienſéance aux maximes du monde, n'affecte point de les contredire, & travaille néanmoins à les redreſſer; qui s'accommode aux devoirs de ſon état, & qui ſçait les remplir avec exactitude; qu'aucune conſidération, qu'aucun reſpect humain ne peut ébranler; qui concilie ſagement l'exacte probité avec les égards de la politeſſe; qui n'a ni l'enflure, ni l'appareil d'une orgueilleuſe philoſophie, mais dont la marche noble & tranquille décele l'innocence & la pureté: c'eſt celle qui poſſede cet art ſi difficile d'unir les intérêts temporels & les éternels; qui devient tous les jours plus eſtimable, en évitant habilement les écueils dangereux qu'elle rencontre preſque à chaque pas; & qui ſçait même en tirer ſon plus grand mérite: c'eſt celle qui

qui n'exclut pas une honnête ambition, mais qui empêche de la pousser trop loin, ou de s'enorgueillir du degré d'élévation auquel elle est parvenue: c'est celle qui veut qu'on se montre bien plus supérieur en mérite qu'en dignités; qu'on ne fasse jamais sentir la distance où l'on s'est mis d'avec le reste des hommes; qu'on abrege ce chemin par bonté, ou en élevant ses inférieurs jusqu'à soi, ou en descendant jusqu'à eux dans toutes les occasions où l'on peut leur être nécessaire.

Cette vertu ne vous empêche pas d'amasser du bien, mais elle en montre le véritable usage en le réduisant aux seuls besoins de la vie, & ne permettant pas d'écouter les besoins de la vanité; & par-là, dans la médiocrité même, elle peut rendre riche, tandis que l'opulence appauvrit le prodigue, & que l'avare devient réellement pauvre dans l'abondance même des plus grands biens.

Enfin cette vertu assaisonnera, épurera tous vos plaisirs. Il n'en est point dont elle permette l'abus, mais il en est dont elle admet l'usage, & qui ne sont point incompatibles avec les plus austeres devoirs; ces plaisirs sont ceux que la raison conduit & qu'elle dirigé, & les plus flatteurs naissent

toujours de la satisfaction d'une conscience qui, dans sa plus sévere délicatesse, ne sent rien à se reprocher. Il en est même qui sont d'autant plus nécessaires, qu'on a moins d'occasions & de tems pour en jouir; ils sont alors une espece de repos & d'intermede, durant lequel on reprend des forces pour mieux remplir ses obligations. Que dirai-je enfin? Tous vos desirs seront satisfaits & remplis, parce que cette vertu ne vous en permettra que de raisonnables. Sans ce guide qui peut seul diriger sûrement vos démarches, vous vous égarerez en cherchant en vain un bonheur toujours incertain, ou de peu de durée.

Voilà la seule façon de vous en assurer un constant & solide, de rendre les agrémens de la vie compatibles avec l'intégrité des mœurs; de donner du goût à la recherche & à la jouissance d'un bonheur qui, séparant en quelque sorte l'ame des sens, l'attache délicieusément sur elle-même, continue à l'élever au-dessus des passions, & à seconder les germes précieux qui l'ont fait naître.

Il ne faut ni protection, ni crédit pour acquérir cette vertu; point de richesse pour l'acheter, de gloire pour la mettre en crédit, de secours ni de prétendus amis pour

la

la pratiquer. Il n'y a ni peine ni risque à la chercher, on la trouve aisément; chacun en a le principe en soi-même; elle suffit seule pour rendre heureux; elle réprime les desirs du cœur, détache de tout ce qui pourroit le séduire, calme les inquiétudes de l'esprit, arrête l'explosion du salpêtre enflammé des passions qui pétillent dans nos veines, fait appercevoir, sentir, éviter les folies, apprend à être modeste dans la prosperité, & soutient contre l'adversité & les traverses.

Enfin vous deviendrez réellement Philosophe Chretien avec cette vertu, vous jouirez amplement & solidement de ce bonheur que vous cherchez, sans renoncer ni à la condition dans laquelle la Providence vous a mis, ni au commerce du monde, ni aux plaisirs innocens, ni aux douceurs de la vie; votre Philosophie ne consistant pas à vous rendre sauvage, insensible, inhumain, ne préjudiciant point à votre salut, encore moins au prochain, & n'exposant point votre vie. La seule vertu suffira pour forcer le monde à vous estimer, l'envie à se taire, & la fortune à vous être favorable, malgré ses caprices.

SECONDE PARTIE.

LE Philosophe Chrétien fait donc consister la douceur de la vie, & le bonheur le plus assuré, à user sagement de celui dont il jouit, & à sçavoir se passer de celui qui lui manque: ce n'est pas tous néanmoins; après avoir démontré, dans la premiere Partie, qu'on ne peut être parfaitement heureux qu'autant qu'on est vertueux et honnête homme, il reste à expliquer ce que l'on entend par-là. Les nuances de cet objet sont si délicates, que des habiles même s'y étant trompés, il est très-important de donner des regles, au moyen desquelles on puisse discerner clairement, & séparer le faux honnête homme du véritable.

A entendre parler tout le monde, il semble qu'on ne voit par-tout que des honnêtes gens. C'est un titre dont on est jaloux, chacun le prend & s'en décore, & l'on diroit que c'est le nom de baptême, ou de famille, de chaque individu. Il n'y a personne qui ne cherche à se faire illusion là-dessus, & qui ne se croye honnête homme, ou du moins qui ne tâche de persuader

ſuader aux autres qu'il l'eſt; on ne fait point attention qu'on n'eſt jamais ſi ridicule par ce qu'on eſt, que par ce qu'on affecte d'être.

J'avoue que, travailler ſur une nature corrompue pour former un honnête homme, c'eſt cultiver une terre ingrate & ſtérile qui produit plutôt des ronces & des chardons que de bons fruits. Cependant, malgré la corruption du ſiecle, nous voyons que l'on fuit, que l'on abhorre l'ignominie; & que le deſir de l'éviter eſt ſi vif, que c'eſt un puiſſant moyen pour corriger bien des défauts. Le même penchant qui nous entraîne au vice, nous porte à nous diſtinguer par la vertu; ſemblable à ces eaux minérales qui, ſelon les tempéramens, quoique parties d'une même ſource, ſont ſalutaires aux uns, & mortelles aux autres.

Quelques-uns, pour ſe tirer d'embarras, prennent des routes ambiguës & détournées, & ont ſouvent recours à l'hypocriſie, qui eſt un hommage que le vice rend à la vertu, quoiqu'il ſoit infinement plus difficile de diſſimuler les ſentimens qu'on a, que de feindre ceux qu'on n'a pas.

Ainſi il n'y a perſonne qui ne prétende ſe parer du beau titre d'honnête homme: les Princes s'en piquent plus que de l'éclat de

leur

leur grandeur & de leur élevation, pour acquérir de l'estime; les particuliers, plus que de leurs plus sublimes talens, pour s'illustrer; les personnes favorisées de la fortune, plus que de leur bonheur, pour paroître l'avoir mérité; les plus malheureux même tirent ce beau titre du fond de leur misere: ils la supportent avec une patience qui ressemble à une fermeté héroïque.

Pour définir le caractere qui doit former l'honnête homme, je m'en fais une idée que je voudrois représenter, comme dans un tableau, avec une ressemblance si parfaite, que tout le monde pût le reconnoître. A la vérité, je crains que, par trop d'exactitude & de régularité, je ne fasse un original difficile à copier exactement, & que mon honnête homme ne soit qu'en peinture. J'ai encore à craindre que le mélange que je serai obligé de faire du bon & du mauvais, ne paroisse un assemblage monstrueux qui pourroit plaire, vu de loin & de profil, mais qui seroit insupportable, envisagé de près & en face.

Cependant, pour faire un ouvrage accompli dans toutes ses parties, je voudrois qu'un faux jour ne le défigurât point, qu'il ne séduisît pas les curieux, & n'imposât point aux ignorans; mais que les bons connoisseurs

ſeurs n'y trouvaſſent rien à reprendre. En me le repréſentant tel que je le déſire, je voudrois qu'on le reconnût à ces deux traits principaux: ce que l'honnête homme doit aux autres, et ce qu'il ſe doit à lui-même.

Il doit à Dieu l'obſervation de ſes commandemens, à ſon culte divin la pratique de la Religion. S'il les ſuit exactement, il a atteint le plus haut degré des vertus; mais, pour que rien ne l'empêche de les pratiquer parmi les maximes du monde, il doit encore la ſoumiſſion & l'obéiſſance à ceux auxquels il ſe trouve ſubordonné dans l'ordre politique; à ſes maîtres, le reſpect & la fidélité; aux gens plus éclairés que lui, la déférence & la docilité; des égards vis-à-vis de ſes égaux; dans la ſociété & le commerce du monde, une égalité d'âme & de caractère; dans l'amitié, de la conſtance & de la ſincérité; un goût ſûr & décidé pour le vrai mérite, & beaucoup d'indulgence pour les foibleſſes & les défauts d'autrui; à ſes inférieurs, le bon exemple, qui eſt l'inſtruction la plus ſûre & la plus efficace; de la juſtice pour les contenir, & de la clémence pour les fautes qui auront été ſuivies d'un aveu ingénu & d'un repentir ſincere.

Ce que l'honnête homme ſe doit à lui-même, il peut ſe le procurer, & ſans aucun

cun secours étranger, acquérir cette tranquillité d'ame fondée sur cette conscience pure & cette satisfaction intérieure, d'autant plus flatteuse qu'il ne la devra qu'à lui-même. C'est la candeur, l'amour de la vérité; c'est cette exacte probité qui le rend respectable à tout le monde & à lui-même; une douceur capable de désarmer le méchant; une modération qui change en calme l'impétuosité du plus violent & du plus emporté; une impartialité qui fasse perdre toute l'espérance à l'injustice; une patience qui lui fasse surmonter les souffrances & les douleurs; ce courage qui s'anime par les obstacles; cette humilité qui l'éleve au-dessus de l'orgueil; ce parfait désintéressement qui l'empêchera d'envier le bien d'autrui; cette sagesse à n'offenser personne; un discernement éclairé pour condamner avec connoissance ce qui est digne de blâme, & approuver ce qui méritera son suffrage; une sensible reconnoissance pour les bienfaits; de l'horreur pour l'ingratitude; cette générosité qui sçait placer les graces, & les dispenser à propos; cette retenue si raisonnable qui ne permet de desirer que ce qui est bon & possible; cette modestie, enfin, qui empêche de rien prétendre au-dessus de sa condition & de son mérite.

On

On ſçait que le plus grand art d'un tableau conſiſte dans le mélange & l'harmonie des couleurs; à ſçavoir les aſſortir, de ſorte que les plus obſcures donnent du relief aux plus claires, & que cette oppoſition produiſe une uneformité agréable à la vue. Je me ſers de la même méthode, & je dis que l'homme étant un composé biſarre de vices & de vertus, il peut, par l'horreur du vice, qui eſt le premier pas vers la vertu, lui donner cet éclat dont doit briller l'honnête homme.

Rien n'eſt parfait dans le Monde, que par la correction des défauts; & ce n'eſt que la ſeule oppoſition des objets divers qui nous met en état de connoître à quoi eſt dûe la préférence.

Ainſi la pauvreté donne du prix aux richeſſes; la crainte & la honte de l'infamie produiſent l'éclat de la gloire; l'accablement de la maladie rend la ſanté plus parfaite; & ſi on ne connoiſſoit pas l'affliction, on ſeroit moins ſenſible à la joie

L'obſcurité de la nuit donne un plus grand brillant aux aſtres. Tel pourroit être le bonheur de l'homme s'il faiſoit ſervir les vices à augmenter le prix de la vertu. Ses crimes mêmes lavés par un ſincere repentir, deviendroient les inſtrumens & la cauſe de

ſon

ſon ſalut. La colere lui ſerviroit à reprimer l'extravagance: l'orgueil lui feroit éviter la baſſeſſe; l'avidité exciteroit l'induſtrie; l'envie même, changeant alors de nom, ne feroit plus qu'une noble émulation.

Quoique tout vice ſoit une paſſion, toute paſſion cependant n'eſt pas un vice; puiſque la paſſion peut être auſſi forte pour la vertu que pour le vice: celle qui eſt dominante peut ſervir à réprimer les autres, & devenir un puiſſant moyen pour former l'honnête homme.

Sur ces principes, que penſer de ces honnêtes gens ſi vantés dans l'antiquité païenne, dont la Religion n'avoit pas rectifié les idées, & qui ne pouvoient connoître & pratiquer qu'imparfaitement la vertu; ſinon que, dans un Sujet d'un excellent naturel, la vertu a pu prévaloir ſur le vice; ou qu'ils ont manqué d'occaſions de paroître vicieux; ou qu'un heureux inſtinct les a guidés, ainſi que les brutes, qui, ſans connoiſſance, choiſiſſent cependant toujours ce qui leur convient, & évitent ce qui pourroit leur être nuiſible: la vanité encore, qui avilit toutes les vertus qui doivent former l'honnête homme, a pu être leur motif.

De ce qu'un imbécille ne fait point de mal, on concluroit mal-à-propos qu'il eſt homme

homme de bien; il en eſt de même du ſtupide qui n'a pas aſſez d'eſprit pour faire le mal.

L'honnête homme eſt celui qui l'eſt avec connoiſſance, qui fait la diſtinction du bien & du mal, & ſe détermine au bien.

Ainſi celui-là ne mérite pas avec juſtice le titre de bon, qui n'a pas la force & la hardieſſe d'être méchant; mais celui qui, ayant de la force d'ame & du courage, n'employe ces qualités qu'à des choſes louables & vertueuſes. Toute autre bonté n'eſt ordinairement que pareſſe, impuiſſance & manque de mauvaiſe volonté.

Pour être véritablement bon, il faut ſçavoir & pouvoir ne l'être pas toujours; ſans quoi la bonté, cette vertu ineſtimable, devient un vice dangereux.

L'honnête homme, ſelon moi, doit l'être avec une force & un diſcernement qui détruiſent en lui tous les obſtacles qui pourroient l'empêcher de perſévérer dans la vertu: il faut qu'il s'y porte avec paſſion, & qu'il y ſacrifie la vanité, qui eſt de toutes la plus difficile à ſurmonter.

On en voit qui ſe ſont faits dans le monde une réputation d'honnête homme, par un tendre amour pour la vérité, qui obſervent de ne jamais mentir; mais qui, cependant

moins délicats qu'ils ne le paroissent, comptent pour rien la dissimulation qui est néanmoins une espece de fausseté. Tels sont les politiques qui, sous une fastueuse apparence de probité, ne cherchent qu'à abuser de celle des autres; ils ne sçavent pas que souvent le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

Que dire de ce brave qui, de bonne foi, & pour le bien de la patrie, ou pour son propre honneur, sacrifie sa vie, ou du moins l'expose sans balancer, & qui manque de force pour dompter un vice dominant?

Que penser de ce prétendu honnête homme inflexible dans les occasions où il importe de se roidir, mais qui l'est également dans des rencontres où il faudroit plier, & qui, contre toute sorte de raison & de justice, se croiroit déshonoré par sa complaisance? il fait de sa roideur opiniâtre une vertu, dans la seule crainte que sa condescendance ne passe pour une foiblesse.

Que dire de ces Héros qui, pour être gens d'honneur, sont réputés honnêtes gens; comme si ces deux grands mots étoient synonymes? N'est-ce pas confondre les idées & ne faire aucune différence d'un conquérant à un usurpateur injuste, d'un brave guer-

guerrier à un meurtrier, d'un rebelle à un bon citoyen? Tous ces caracteres ne se confondent que trop souvent dans l'idée que l'on se fait de l'honnête homme.

Ne prendroit-on pas pour tel celui qui, en vue de faire fortune, s'est si bien composé, & a usé de tant de manége, (ressource ordinaire des ames foibles qui sentent leur impuissance & leur néant,) qu'il a réussi à s'attirer une estime générale; mais, à peine arrivé à son but, il se montre tel qu'il est en effet, & l'on reconnoît aisément l'homme à travers le masque imposant de la grandeur.

Il en est que l'on avoit jugé dignes des plus grands emplois, par beaucoup de courage, un grand feu, de grandes vues, certains dehors brillans & des qualités supérieures. Sont-ils parvenus: leur façon de se conduire les décele, leur mérite disparoît, la prévention cesse, & l'on ne voit plus que des traits informes & grossiers dans une décoration à qui l'éloignement faisoit supposer de l'élégance & de la justesse. Ne pourroit-on pas comparer la plûpart des dignités à ces mausolées chargés des titres les plus pompeux, & au-dessous desquels on ne trouve que corruption & pourriture?

Rien de si commun que de passer pour honnête homme, & rien de si rare que de l'être en effet. Voilà, dira-t-on, un trait de générosité bien marquée dans cet homme: il a pardonné, quoique offensé cruellement; mais on ne sçait pas qu'il étoit dans l'impuissance de se venger. On citera la charité d'un autre qui a soulagé une famille réduite à une extrême indigence; mais on ignore que c'est une restitution, & qu'il ne fait que rendre à des malheureux ce qu'il a pris à d'autres. On estimera la droiture de celui qui n'a jamais trahi personne, parce que personne ne lui a rien confié. On exaltera l'intégrité d'un Magistrat dont l'opinion a si peu de poids qu'on ne s'est point avisé de chercher à le corrompre. On vantera enfin la probité d'un homme qu'on n'a pu engager dans une mauvaise action, parce qu'il n'avoit pas autant de courage que d'envie de l'entreprendre.

Le véritable honnête homme est bien plus aisé à discerner; son caractere est l'ingénuité. Pouvant gagner à être connu, il ne cherche point à l'être. Il en est de lui comme d'un grand fleuve qui ne fait point de bruit, & dont on peut sonder le fond à toute heure. Il se découvre lui-même. S'il

a

a des défauts, sa franchise naturelle, un caractere ouvert l'empêcheront de les cacher; & il ne sera point vanité des qualités estimables qui seront en lui. Il pourra en avoir qui demeureront long-tems secrettes, comme les propriétés & les vertus que recelent certaines plantes, & que le hazard seul fait découvrir.

Le faux honnête homme, au contraire, craint toujours les surveillans, évite le grand jour, se couvre, se dérobe, se déguise, & montre d'autant plus ce qu'il est, qu'il fait plus d'efforts pour paroître ce qu'il n'est pas.

Vous trouvez-vous dans une société: la renommée de celui-là vous imposera du respect, la magnificence d'un autre vous éblouira, l'homme d'esprit vous étonnera, & l'homme à la mode vous amusera; mais si vous appercevez un honnête homme qui le soit réellement, en qui je ne sçais quoi d'affable & de naturel répandu dans ses actions & sur toute sa personne, annonce un caractere de vérité, il fixera toute votre attention; vous vous sentirez porté à le connoître plus intimément; après l'avoir connu, vous desirerez de l'avoir pour ami; pour devenir le sien, vous vous formerez sur son modele; & ce modele vous paroîtra d'autant plus digne d'être imité, qu'il vous pa-

roîtra plus différent des mauvais. La même raison, qui vous donnera de l'aversion & de l'éloignement pour ces derniers, vous approchera d'autant plus de celui qui aura remporté votre estime.

L'orgueil d'un méchant caractere donne de l'éclat à la modestie de l'homme de probité; l'avarice sordide vous disposera au désintéressement; le libertinage infâme vou donnera du goût pour la sagesse; la fausseté produira en vous des sentimens de droiture; la lâcheté, une courageuse & noble ambition; la noirceur d'ame, de la bonté, de la douceur & de l'humanité.

Après la recherche & l'examen exact de tant de bons & de mauvais exemples, il vous restera à vous comparer avec les autres, à voir en quoi vous leur ressemblez; ainsi renfermez-vous en vous-même, étudiez votre caractere, vos passions, vos sentimens, sans partialité, sans ménagement, sans indulgence; faites des efforts pour atteindre à la perfection des bons modeles. Vous en approcherez d'autant plus que vous serez plus différent des mauvais.

Mais, pour travailler efficacement à cette étude de vous-même, renoncez courageusement aux plaisirs qui flattent trop vos sens, & sur-tout à la vanité qui séduit & enchante

votre

votre ame. Persuadez-vous que la plus grande sagesse de l'homme consiste à connoître ses folies. Dépouillez-vous de l'amour-propre, quelque enraciné qu'il soit en vous; c'est lui qui nourrit nos vices, qui les rend agréables, qui, les chargeant d'une teinte étrangere, leur ôte leur couleur primitive, & les fait même passer pour des vertus; c'est lui qui aveugle la raison, qui approuve le mal qu'on fait, qui porte à concevoir de mauvais desseins, & qui encourage à les poursuivre par la folle espérance d'un heureux succès. C'est un serpent souple & agile, qui se courbe, se replie & nous blesse en nous caressant: au lieu de l'étouffer, on le nourrit, on l'entretient, on le réchauffe. Lâches que nous sommes! il nous suffiroit de le craindre pour le braver.

Pour se défier de l'amour-propre, ne suffit-il pas de le voir toujours inconstant & variable? Incertain dans ses goûts, ses desirs changent sans cesse; il oscille continuellement, pour ainsi dire, entre trois objets également dangereux: l'ambition, l'intérêt, les plaisirs. Egalement attiré par chacun, il s'y livre & les rebute tour-à-tour: tantôt il sacrifie l'interêt à l'ambition, tantôt l'ambition à l'intérêt, & tour-à-tour l'un & l'autre aux plaisirs.

Ce qui ſe fait par le mouvement de cet amour-propre, étant notre ouvrage, nous l'aimons avec paſſion; nous prenons les déreglemens de notre cœur pour notre cœur même, & nous ne mettons plus de différence entre nous & nos mauvais penchans. De-là, cette complaiſance aveugle qui les perpétue, & qui nous en fait malheureuſement un principe de raiſon, dès qu'elle a réuſſi à nous en faire une habitude.

Tous les objets qui excitent l'amour-propre ne lui plaiſent point parce qu'ils ſont beaux, mais parce qu'ils lui font plaiſir. De-là, ſon peu de penchant à faire du bien. Il n'eſt occupé que de lui-même, il n'aime que lui, & toutes choſes pour lui. Idolâtre de ſes ſentimens, quand il veut ſe ſatisfaire, il eſt très-indifférent ſur ce qui peut donner de la ſatisfaction aux autres. Attaché à ce qui flatte ſon goût, le bonheur ou le malheur d'autrui ne le touche qu'autant qu'il peut réjaillir, ou ſur le bonheur qu'il recherche, ou ſur le malheur qu'il veut éviter. . . . .

Il rend incapable d'amitié, & ne peut prétendre le retour & le tribut de l'amitié de perſonne. Une propriété de notre amour-propre, c'eſt que nous aimons ceux qui nous admirent, & non ceux que nous ad-

mirons.

mirons. Il nous empêche même souvent de souffrir ceux que nous serions obligés d'estimer autant ou plus que nous-mêmes. Aussi, pour ne vouloir plaire qu'à soi, on se met dans le cas de déplaire à tout le monde, & d'en être haï.

Voilà les égaremens de notre amour-propre, qu'il importoit de faire connoître, & contre lesquels on ne sçauroit trop se précautionner; il nous aveugle, il nous écarte de la route du vrai bonheur, ou parce qu'il nous cache le mal qui est en nous, ou parce qu'il ne nous le représente que sous l'idée d'un bien précieux & estimable.

On dit qu'il n'est pas donné à l'homme de surmonter les passions qu'il tient de la Nature; mais ne devroit-on pas dire plutôt qu'il lui est impossible de les satisfaire? Qui dit passion dit un desir violent qui ne se rassasie jamais, un feu qui ne s'éteint point & qui s'allume toujours de plus en plus; c'est le transport d'une imagination déreglée à laquelle on peut assigner ni bornes ni limites. S'il y a une égale impossibilité à contenter ou à détruire les passions, du moins devons-nous régler leur marche, & les diriger vers les objets vertueux; elles sont à nos cœurs ce que les vents sont à la mer; ils y excitent souvent des tempêtes,

ils y causent des naufrages, mais ils y sont nécessaires, & s'ils la rendent dangereuse, c'est au pilote à sçavoir manœuvrer.

Mettons le vice même à profit, on peut en user comme on fait du poison dans les remedes; il donne du moins du lustre & de l'éclat à la vertu: la plus sublime de toutes est celle qui a passé par des épreuves, & qui, résolue à vaincre tous les obstacles qui s'opposoient à sa gloire, a sçu enchaîner ses passions, les attacher à son char, & les faire servir à son triomphe.

Après avoir peint le véritable honnête homme, & fait voir combien il y en a de faux, si je ne réussis pas à former le sage, j'ai montré du moins, & fait connoître qu'on ne l'est pas toujours quand on croit l'être. Il est bien plus aisé de donner de bons conseils que la sagesse de les mettre en usage.

Finissons par un dernier coup de pinceau ces nuances délicates, entre paroître & être effectivement honnête homme. Pour s'assurer dans lequel de ces deux états on se trouve, il ne faut point s'en rapporter aux opinions des autres, toujours incertaines, flatteuses ou injustes. Il faut être juge de soi-même, & déveloper les replis les plus cachés de son cœur, se prêter avec une at-

ten-

tention suivie aux remords de la conscience & aux reproches de la vertu, & résister courageusement aux séductions & aux illusions du vice. Vous ne balancerez pas long-tems entre les charmes de l'une & l'horreur de l'autre, & vous prononcerez la sentence sur vous-même; elle vous déclarera ou faux ou véritable honnête homme.

Il a été assez démontré qu'il n'est point de bonheur sans la vertu, & que le moyen d'être heureux dans ce Monde & dans l'autre, c'est d'être parfaitement honnête homme; mais la Philosophie chrétienne m'apprend de plus que le bonheur ne consiste pas à être toujours heureux; que la vertu s'épure dans l'adversité, & que, si l'honnête homme n'a pas passé par ces épreuves, il ne peut raisonnablement se promettre un bonheur certain. Peut-il sans cela être sûr de la persévérance? De fâcheuses circonstances, des évenemens sinistres, ébranleront peut-être sa probité chancelante; & son ame, qui n'a jamais connu les revers de la fortune, se trouvera foible & impuissante contre leur attaques. La crainte & l'espérance font le partage de notre vie; nous sommes continuellement en proie à ces deux passions, & leur combat nous tient dans une agitation continuelle. Je me repré-

présente un homme dont les desirs sont satisfaits, & qui est parvenu au comble de ses vœux: je mets vis-à-vis de lui celui qui rencontre par-tout des obstacles, dont toutes les vues sont contrariées, & les desseins traversés. Le premier n'est pas un seul moment sans craindre le renversement de sa fortune; l'autre, au contraire, ne perd jamais l'espérance de voir finir ses malheurs. Ainsi celui qui jouit d'une santé parfaite craint la maladie, & le malade espere son rétablissement.

Le changement est si nécessaire & si naturel à l'homme, que, s'il ne se nourrissoit que de douceurs, il ne les sentiroit point; le dégoût lui viendroit même bientôt, si les amertumes ne réveilloient de tems en tems son appétit. De même le bonheur n'est agréable qu'autant que l'on a le sentiment & la connoissance du malheur. Un sou donné à celui qui est dans une extrême indigence, lui fait infiniment plus de plaisir, qu'un million n'en peut procurer à celui qui se trouve dans l'abondance des richesses.

Arrive-t-il quelque traverse à cet homme qui goûtoit tranquillement le bonheur de son état: il se désespere & se croit perdu sans ressource; au lieu que celui qui est dans

les

les peines & dans les souffrances, regarde comme un grand bien le moindre soulagement, & il oublie ses douleurs & ses peines.

A la vérité, l'habitude, plus forte quelquefois que la nature, peut fixer l'inconstance naturelle de l'homme, & la crainte d'éprouver le malheur l'empêche de s'ennuyer d'un état heureux; mais l'uniformité trop constante de l'aisance & du bien-être lui paroîtra une chose commune, ordinaire, & il sera insensible au bonheur. On s'accoutume de même au malheur, on se le rend familier, & à la fin on le trouve supportable. Je dis plus, & cela paroîtra peut-être paradoxe, si on n'avoit ni connoissance ni sentiment du malheur, de quelque espece que ce fût, on ne pourroit pas se dire heureux: je le croi du moins; & ce qui me persuade que je ne me trompe point, c'est qu'à bien examiner les choses, être heureux est seulement sçavoir qu'il est des malheureux, & que l'on n'est pas du nombre de ces infortunés.

Si la misere d'autrui nous rend plus sensibles au bonheur dont nous jouissons, à plus forte raison les malheurs que nous avons éprouvés nous-mêmes, doivent-ils le mettre à son comble.

Il

Il eſt certain qu'il y a beaucoup plus de gloire à vaincre un ennemi courageux, qu'à terraſſer celui qui n'a pas ſeulement diſputé la victoire; quand on eſt échappé du naufrage, on ſent, au port, des plaiſirs proportionnés aux dangers auxquels on s'eſt vu expoſés; la rigueur de l'hyver rend le retour du printeins plus agréable; la fatigue d'une longue & pénible courſe rend le repos d'autant plus doux; & plus les obſtacles étoient grands, plus on reſſent le plaiſir de les avoir ſurmontés.

Il eſt naturel à chacun d'aſpirer au bonheur, mais le deſir n'en eſt vif qu'à proportion qu'on eſt malheureux. Après une longue & rude priſon, on recouvre enfin ſa liberté: paroîtroit-elle ſi délicieuſe, ſi on ne l'avoit perdue auparavant? Pourquoi un homme de néant, élevé à une grande dignité, s'eſtime-t-il plus heureux que celui qui la doit a une naiſſance illuſtre? C'eſt qu'il ſe ſouvient de ſon premier état.

Comparez un homme dans le cours d'une fortune brillante, mais regardé avec envie, contrarié & ſouvent déteſté, haï, mépriſé, à celui qui eſt dans des malheurs qu'il n'aura point mérités. Combien de compaſſion ce dernier ne s'attire-t-il point! combien d'aſſiſtances & de vœux! Les conſolations

tions qu'il reçoit font son bonheur, & il le tire du fond même de son infortune.

Nous ne pensons, pendant toute notre vie, qu'à ce que nous avons été, qu'à ce que nous sommes, & qu'à ce que nous voudrions être : comparons successivement dans ces trois tems l'heureux & le malheureux.

Quant à ce qu'ils ont été, je les mets au niveau : le bien pour l'heureux, le mal pour le malheureux, sont également passés, avec cette différence néanmoins que le malheureux, mettant à profit ses fautes, ses erreurs, ses revers, peut, en faisant usage de son expérience, forcer la fortune à lui être à la fin favorable ; au lieu que l'homme heureux, abusant de sa prospérité, & comptant trop sur sa durée, néglige les soins qui pourroient la lui assurer.

Ce qu'on est actuellement n'est qu'un instant aussi court pour la joie que pour l'affliction.

A l'égard de ce qu'on voudroit être, & qui occupe incessamment la pensée, il n'est personne, si malheureux qu'il soit, qui ne se flatte que l'avenir changera son sort ; & telle est la puissance de l'illusion que cette idée, cette espérance de voir finir ses maux, tient lieu de la jouissance réelle du bonheur à celui qui en est occupé.

Tout

Tout concourt à prouver cette vérité que j'avois en vue : qu'il est avantageux d'avoir été éprouvé par les malheurs. L'honnête homme sçait les mettre à profit; il en est plus assuré de persévérer dans le bien, & il tire de ses malheurs mêmes la plus ferme espérance d'être heureux dans le tems & dans l'éternité.

Fin du troisieme Volume.

TABLE
DU TOME III.



ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
BIENFAISANT.

TOME QUATRIEME.

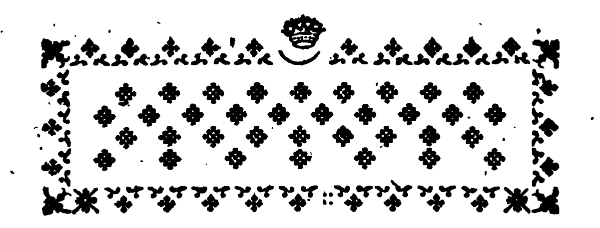


AVEC PRIVILEGE.

A LEIPSIC,

Chez JEAN FREDERIC JUNIUS.

MDCCLXIV.



L'INCREDULITÉ COMBATTUE PAR LE SIMPLE BON SENS.



CE n'eſt que d'après la liberté que ſe donnent les Incrédules de divulguer leurs ſentimens, que je me donne celle de les combattre. Si je ne puis les engager à rentrer en eux-mêmes, j'eſpere du moins leur faire appercevoir à quel point ils s'égarent.

On verra par la ſimplicité de mes raiſonnemens, que ce n'eſt point en Controverſiſte que je parle. Je ne me fonderai point ſur la révélation, quoique je reconnoiſſe toute la force de cet appui. N'en euſſé-je aucune connoiſſance, je croirois manquer de raiſon,

si, en admettant un Dieu, je ne lui rendois pas le culte que toute créature lui doit. Je ne m'érige point ici en Théologien, pour prouver à nos Philosophes la vérité de la Religion qu'ils traitent de chimere. Je me réduis à leur faire voir, par la raison même, dont ils font leur idole, qu'au lieu d'appuyer leur systême, elle le condamne & le proscrit; qu'ils prennent pour des lumieres supérieures, les ténebres où ils sont plongés; & que ce n'est aucunement avoir de l'esprit, que de ne pas s'appercevoir des erreurs que leur esprit ose enfanter, & que leur aveuglement autorise.

Il semble qu'on ne fasse plus mystere aujourd'hui de se donner pour Déiste. Ce n'est apparemment que pour se mettre à couvert du soupçon de l'Athéisme, dont le nom inspire trop d'horreur pour oser s'en faire gloire. Mais quelle différence peut-on mettre entre ne point reconnoître de Dieu, & convenir qu'il en est un, sans s'embarrasser de lui rendre ses hommages? Je ne vois en cela d'autre différence, sinon qu'on seroit en quelque sorte moins inconséquent de renoncer tout-à-fait à la connoissance d'un Dieu, que d'en avouer un, & de ne lui rendre aucun culte. De ces deux partis, tous deux si affreux, tous deux si criminels, quel est le plus

plus extravagant, selon la raison même? Humainement parlant, une personne respectable auroit-elle autant de sujet de s'offenser d'un homme qui, ne la connoissant pas, manqueroit à ce qui lui est dû, que d'un homme qui, la connoissant, ne lui rendroit pas tout ce qu'elle auroit droit d'en attendre?

Quand on accorderoit aux Déistes, que leur opinion ait été la croyance primitive des hommes, (ce qui est certainement faux, puisqu'à mesure qu'ils vinrent à réfléchir sur les objets différens qui se présentoient, ils durent être frappés de l'idée d'une premiere cause, & lui rendre un culte plus ou moins parfait, selon qu'ils faisoient plus ou moins de progrès dans l'étude d'eux-mêmes & de la Nature) s'ensuivroit-il pour celà que nous fussions dispensés de tout culte envers la Divinité? La plûpart des hommes perdirent, il est vrai, dans la succession des tems, l'idée du vrai Dieu & du vrai culte. Bornés aux choses sensibles, ils en firent les objets de leurs adorations. De-là l'idolâtrie, qu'on croiroit à peine aujourd'hui, si l'on n'éprouvoit encore de quoi l'homme est capable, quand, livré à lui-même, il affecte l'indépendance, & ne marche qu'à la lueur de ses passions. Mais l'idolâtrie même, toute

absurde, toute dépravé qu'elle étoit, dépofoit autant en faveur de l'existence de la Divinité, que de la nécessité de lui rendre un culte; & il restoit décidé, qu'il est un Etre supérieur, source de tous les biens répandus dans le Monde, & que cet Etre doit être honoré par des actes extérieurs de respect, de soumission & de crainte.

Ce que la révélation apprit dans la suite sur la nécessité de ce culte, la raison l'apprenoit alors. Que n'eût-elle pas fait, si éclairée des rayons de la Foi, elle eût pu diriger un culte qu'elle montroit, mais qu'elle ne pouvoit épurer elle seule? Quelqu'ignorance, quelque corruption qui regnât dans ces premiers siécles, il n'en eût pas été de même qu'à présent, où éclairés de toutes les lumieres de la Divinité, nos Esprits-forts se contentent d'affecter de la croire, & ne l'honorent pourtant pas.

Lequel est donc plus déraisonnable, ou des erreurs des Idolâtres, ou du Déisme que l'on professe de nos jours? Ceux-là adoroient un vil insecte, uniquement parce qu'ils le croyoient Dieu; nos Philosophes n'affectent de croire un Dieu, qu'autant qu'ils se donnent la liberté de ne le pas craindre. Les premiers ne se croyoient point les créatures

tures de leurs idoles, & ils les encensoient: les seconds reconnoissent leur créateur dans leur Dieu, & ils lui refusent leur reconnoissance. Les meilleures têtes de l'Antiquité craignoient d'irriter des Dieux qui n'avoient aucun pouvoir; nos Incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent son courroux & sa justice. Les uns croyoient une Providence, & n'entreprenoient rien sans le conseil de leurs Dieux; les autres donnent tout au hasard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les ressources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là en un mot, vouloient tout devoir à leur Religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompense assez spécieuse pour les y soumettre; ceux-ci proscrivent la leur, toute consolante qu'elle est dans sa morale; & n'ayant point de régles pour le présent, ne se proposent aucun objet pour l'avenir.

Quelle est donc, selon eux, la Divinité qu'ils reconnoissent? C'est donc un Etre insensible, qui n'est touché ni de nos vertus, ni de nos vices; un Etre oisif, qui regarde comme indigne de son attention tout ce qui se passe ici-bas sur la terre!

J'avoue que Dieu n'a besoin d'aucun de nos hommages, & que rien ici-bas ne peut contribuer à l'immensité de son bonheur &

de sa gloire; mais nous dispensât-il de tout devoir envers lui, serions-nous moins obligés de l'aimer, de le respecter, de le craindre? nous qui sommes si petits & si foibles, n'avons-nous pas besoin de ses secours? notre petitesse nous dérobe-t-elle à son empire? notre foiblesse nous exempte-t-elle de tout devoir à son égard? nos hommages, tout imparfaits qu'ils sont, ne doivent-ils pas être l'appanage de notre dépendance; & ce grand Dieu, la vérité, l'équité, la sagesse même, lui qui est essentiellement l'auteur & le protecteur de l'ordre, lui qui nous a donné un esprit capable de le connoître, un cœur capable de l'aimer, peut-il ne pas vouloir qu'une créature raisonnable & libre fasse un usage légitime de ses facultés, qu'elle adore ce qui est infiniment adorable, qu'elle aime ce qui est souverainement digne de son amour? Cet Etre infiniment sage auroit-il gravé dans nos cœurs une loi naturelle, des principes de justice, des devoirs respectifs, si son intention n'eût pas été de nous y assujettir? En nous donnant ces sentimens, n'étoit-ce pas nous les commander, ainsi que les actions qui en sont les signes & les interpretes, & qui forment précisément le culte qu'il exige de nous?

. . . .

Qui

Qui est-ce donc qui ne reconnoît en soi-même, qu'étant l'ouvrage de Dieu, il est dans une dépendance absolue de ce premier Etre, & que n'existant que par lui, il devroit ne vivre que pour lui? Si Dieu ne nous avoit imposé l'obligation de l'honorer, le seul état de sujétion & d'impuissance où nous sommes à son égard, devroit nous l'imposer. Il a eu égard à notre foiblesse; de nous-mêmes, nous ne devrions consulter que son amour & nos besoins.

Quelles preuves ne pourrois-je pas donner ici, que non seulement Dieu ne dédaigne pas, mais qu'il exige même notre culte, si la foi que nos Deistes accordent si gratuitement aux Histoires profanes, aux Mémoires les plus suspects, aux Relations les plus infidelles, ils ne la refusoient pas à l'Histoire la plus ancienne, la plus authentique, la plus accréditée qui fût jamais? S'ils ouvroient nos livres sacrés, ils y verroient le culte de la Divinité mis dans le plus grand jour, & les prodiges faits pour l'établir & pour nous en convaincre; mais le Déiste rejette nos écritures, & ne les regarde que comme l'ouvrage d'un pieux enthousiasme de Religion. Il en appelle à la loi naturelle, aux seules lumieres de la raison. Conduisons-le à son tribunal.

La loi naturelle, la raison l'autoriseront-elles à ne chercher qu'en lui même le principe de son existence, à se croire indépendant du premier Etre, à se soustraire à ses volontés, à lui refuser ses hommages? Qu'il remonte encore avec moi jusqu'à ces premiers siécles, où j'ai fait voir l'homme livré à lui seul, délaissé entre les mains de son conseil, & abandonné aux seules lumieres de sa raison, se faisant toutefois une loi d'honorer ses Dieux par des hommages & des sacrifices. Rien ne prouve mieux, sans doute, que le culte que le Créateur exige, est un devoir empreint dans la nature même de l'homme, qui sentant sa foiblesse sans la bien connoître, a recours au seul Etre capable de la soutenir. Cet instinct si puissant seroit-il éteint dans nos Déistes? La nature n'est-elle donc plus la même qu'autrefois; ou plûtôt nos Deistes, ainsi que je l'ai déja dit, ne seroient-ils pas plus conséquents en niant absolument la Divinité, (ce qui ne laisseroit pas de constater en eux une affreuse ignorance,) qu'en prenant le parti de ne lui déférer aucun culte, lors même qu'ils se croyent forcés de l'avouer?

Il étoit reservé à la Philosophie de ce siécle pervers de fournir des exemples d'une inconséquence si monstrueuse. Selon nos Esprits-

Esprits-forts, l'Univers n'est point l'ouvrage d'un principe intelligent: c'est l'effet d'un assemblage d'atômes, ou de particules de matiere, formées, mues & réunies par le hasard. Qu'est-ce donc que le hasard? Ces grands génies, qui le connoissent sans doute, pourroient-ils nous le définir? Quelle est donc son essence, son origine, sa force, sa vertu? Quelles sont ses propriétés? Quoi! le hasard créateur du monde! Mais, est-ce un Etre que le hasard? & ce qui n'est rien peut-il produire quelque chose? Je vois ici des effets sans cause, mystère vraiment plus incompréhensible qu'une Divinité qui a tout fait, & dont l'éternelle sagesse soutient tout dans un ordre qu'elle seule peut détruire, ou renverser. Cet Etre souverainement parfait, existant par lui-même, n'a point eu de commencement; & je demanderois volontiers, quel a été celui de ces atômes créateurs, qui n'ayant pu se former eux-mêmes, doivent tenir leur existence de quelque chose qui les ait précédés. Quelque loin qu'on remonte, il faudra du moins supposer dans une matière antérieure à toutes celles qui en seront venues, de l'activité & du mouvement; mais cette activité, ce mouvement, il faut qu'elle les ait reçus d'ailleurs. Ce germe de vie n'est point de

de son essence. Personne n'oseroit le soutenir ; nos Déistes ne l'oseroient eux-mêmes, & s'il n'est point inhérent à la matiere, qui n'a que l'inertie en partage, ne faut-il pas convenir qu'elle a reçu cette activité d'un Etre, qui n'étant point matiere, a pu lui seul la lui prêter pour autant de tems qu'il a dessein de la maintenir telle qu'il l'a formée ?

Je ne prétends pas raisonner ici en Physicien. Nos Déistes se piquent de l'être ; mais quoi de plus frivole que leurs raisonnemens sur la formation de l'Univers ? quoi de plus absurde que d'imaginer un ouvrage aussi compliqué, aussi sagement réglé, aussi constamment soutenu que ce Monde, sans une cause intelligente, & ayant en elle une puissance proportionnée à l'immensité des effets que nous voyons ? Comment ces prétendus atômes, assemblés par le hasard pour former les corps, ne se sépareroient-ils pas aussi aisément qu'ils ont été unis ? Comment en se mouvant, en se choquant, en se heurtant sans cesse, ne s'alterent & ne se détruisent-ils point ? Plus ces corps ont de parties & de masse, plus ils devroient éprouver de changemens. Depuis combien de siécles, cependant, les corps les plus compactes, comme les plus déliés, la Terre, les

les Planettes, le Soleil, tous les Aſtres, malgré la prodigieuſe immenſité de leurs globes, & la rapidité inconcevable de leur mouvement, ſe maintiennent-ils inaltérablement dans leur ſphere, gardent-ils toujours les mêmes rapports, le même équilibre? Quelle main les a placés, les fixe, les contient, leur trace la route qu'ils ſuivent, leur a preſcrit l'ordre dont ils ne s'écartent jamais?

Comment au milieu de tant de mouvemens contraires dans la Nature, de tant de révolutions, de transformations, de décompoſitions, au milieu de la pourriture, dans le ſein même de la corruption, qui précede la reproduction des Corps, comment ſe conſervent les germes qui les font renaître? Qui les organiſe? qui leur a préparé les moyens proportionnés? qui leur a aſſigné le tems convenables? qui leur a donné leurs formes, leurs propriétés? qui leur a marqué leur terme & leur fin? Eſt-ce raiſonner que d'attribuer à une fatalité aveugle, à un mot vuide de ſens, à une chimere, au haſard, à ce qui n'exiſte, ni ne peut être, au néant enfin, toutes les merveilles que les Cieux & la Terre nous préſentent, je ne dis pas ſeulement dans le nombre preſqu'infini de ces globes qui roulent ſur nos têtes; mais dans ce qui eſt le plus commun ici-bas, dans l'œil d'un

d'un ciron, dans l'aile d'un papillon, dans une fleur, dont la texture & les couleurs, à qui les sçait bien observer, font supposer évidemment la plus sublime intelligence?

Tout est énigme, tout est inconséquent & contradictoire dans le systême du hasard. Admettez un Créateur sage & tout-puissant; dès-lors, rien d'arbitraire, rien de fortuit, nul effet sans cause, nulle action sans motif; partout des combinaisons, des rapports, différens moyens proportionnés à différentes fins; les preuves se multiplient, les obscurités disparoissent; tout se suit, tout s'explique, une vérité en éclaircit une autre; tout est conforme, tout devient sensible à la raison.

Mais qu'est-ce que la raison aux yeux de nos Philosophes? Tout est matiere, diront-ils, & la matiere pense. Nos sentimens les plus intîmes ne sont qu'une modification de la matiere; & notre ame, qu'une portion plus déliée de cette matiere, semblable à ce feu qu'on tire d'un caillou, à cette flamme qui sort d'un corps électrisé, à cette essence qui s'évapore des plantes par la distillation, aux particules les plus subtiles & les plus raréfiées de l'Ether. Mais, si cela est, si notre ame n'est qu'une matiere si fine, si aténué, si légere, comment subsiste-t-elle si long-

long-tems dans nos corps? comment attend-elle précisément le dérangement de tel, ou tel organe pour s'évanouir? comment, avec une masse si petite & si peu proportionnée à celle du corps, en meut-elle à son gré & si promptement & si aisément toutes les parties? comment, au moment qu'elle s'en sépare, entraîne-t-elle la dissolution de ce tout dont elle n'est qu'une portion si modique? comment agit-elle dans un instant sur différentes parties de ce corps? comment en met-elle en jeu plusieurs à la fois? comment réfléchit-elle sur ses différentes situations? comment compare-t-elle ses sensations? comment suspend-elle ses opérations, ou les reprend-elle à son gré? Avouons qu'il en coûte bien moins à la raison de concevoir une substance spirituelle, que des phénomenes si évidemment contraires à toutes les loix des corps & du mouvement.

Mais encore, qu'est-ce que la matiere, qu'on croit si bien connoître, & à laquelle on voudroit tout réduire dans l'Univers? La connoît-on mieux que l'esprit, dont on ne nie l'existence, que parce qu'on prétend ne pouvoir en pénétrer la nature, & dire précisément ce qu'il est; mais connoît-on mieux l'essence de la matiere? quel génie en a pu donner une notion claire & distincte?

connois-

connoissons-nous autre chose des corps & de l'esprit, que quelques propriétés; celles des corps par les sens; celles de l'esprit par le sentiment intime; les unes & les autres par leurs effets? Mais de la diversité de ces effets & des propriétés qui les causent, de la simplicité indivisible de nos pensées & de la divisibilité des parties du corps, de l'inertie de la matiere & de l'activité de l'ame, que peut-on conclure autre chose, sinon que des qualités si opposées ne peuvent se trouver dans un même sujet, & qu'il y a certainement en nous deux substances essentiellement différentes l'une de l'autre; l'une passive, pesante & nécessitée; l'autre active, intelligente & libre.

Il est vrai que l'ame, en conséquence de son union avec le corps, est dépendante, en quelque sorte, de la matiere, & qu'elle a besoin pour ses opérations des organes du corps. C'est par les yeux qu'elle voit; c'est par les oreilles qu'elle entend. Si ces organes sont dérangés, elle ne pourra à la vérité, ni voir, ni entendre; mais elle ne perd pourtant rien de son essence: alors même elle entretient dans le corps le mouvement & la vie. Elle subsiste toute entiere dans un paralytique; un membre du corps retranché, ou mutilé, ne l'affoiblit, ni ne

la

la diminue. Elle ne laiſſe pas d'être gênée dans ſes facultés par l'altération de ſes organes. Elle rêve dans celui qui dort, elle extravague dans les fous, elle languit dans les malades, elle abandonne enfin la machine, lorſque les loix de l'union qui l'y avoient attachée viennent à ceſſer; mais ſes opérations intellectuelles ne ſuppoſent pas moins une ſubſtance diſtinguée de la matiere, que les ſons & les accords d'un orgue ſuppoſent une main qui les produit. L'organiſte ſurvit à la deſtruction totale des touches & des tuyaux de ſon orgue, & l'on ne ſçauroit le confondre avec cet inſtrument qu'il met en jeu. Que l'ame ſoit ſéparée du corps, elle n'en exiſte pas moins. Et qu'eſt-ce qui pourroit la détruire? rien ne s'anéantit dans la Nature. Qu'eſt-ce qui pourroit l'altérer? elle eſt parfaitement ſimple. La décompoſer? elle n'a point de parties. Dégagée des liens qui l'attachoient à une portion de la matiere, elle jouit alors de ſa liberté. Les nuages répandus entr'elle & les objets ne l'offuſquent plus; elle n'eſt plus ſujette à l'illuſion des ſens. Son action étant plus immédiate, plus prompte & plus libre, ſon diſcernement en eſt plus juſte, & toutes ſes opérations en ſont plus parfaites.

Ce qui sera plus capable de l'étonner alors, ce qu'elle aura de la peine à comprendre, c'est que des hommes, avec un penchant inné pour le bonheur, avec un desir naturel pour tout ce qui peut les conserver, les perpétuer, les élever, les aggrandir, leur procurer de la gloire, leur assurer l'immortalité, se soient dégradés eux-mêmes jusqu'à ne mettre aucune différence entre leur ame & leur corps, entre l'intelligence & la matiere; jusqu'à se confondre avec les animaux les plus vils. C'est bien ici qu'on peut dire, que l'iniquité se dément elle-même. Quoi! ces Beaux-Esprits, enivrés de leur mérite, éblouis de leurs lumieres, qui s'imaginent avoir atteint jusqu'au plus haut dégré de pénétration accordé à l'homme, & qui du haut de leur sphere regardent en pitié l'ignorance, la crédulité, la superstition du reste des mortels: quoi! des esprits si vains, si remplis d'eux-mêmes, embrassent, soutiennent une opinion la plus contraire à l'orgueil qui fût jamais, une opinion qui ne leur annonce qu'une entiere destruction d'eux-mêmes! comment, avec tant de hauteur & de hardiesse, peuvent-ils s'humilier au point de se croire destinés à un total anéantissement de leur être? Cette portion d'eux-mêmes qu'ils ont toujours cultivée

avec tant de soin, qu'ils ont embellie de tant de connoissances, qu'ils ont pris tant de peine à orner pour la distinguer des autres, ils la verront donc sans regret prête à tomber & à se dissoudre dans la poussiere du tombeau ! Qui ne seroit surpris du contraste affreux qu'on remarque dans leurs idées? Pourquoi tant d'orgueil dans des hommes qui n'esperent plus d'être? & comment peuvent-ils désespérer d'être avec tant d'orgueil? C'est donc à un sort pareil à celui des bêtes, que va aboutir le fastueux appareil de leur philosophie ! Voilà donc le terme de leurs sçavantes & pénibles recherches ! Découverte bien importante, sans doute; mais qu'ils devroient bien tâcher d'accorder, s'ils le peuvent, avec ce fond d'amour-propre qui nous aggrandit à nos yeux, avec ce caractere de grandeur & de noblesse, que le plus vil des hommes retrouve en soi, avec ce desir de s'éterniser, & ce cri continuel qui réclame contre la cessation de notre existence : sentimens inspirés par la Nature même, non point à la matiere qui n'en est capable; mais à une ame qui, du moment qu'elle se peut connoître, fiere de son origine, sent qu'elle n'a rien à craindre des ravages du tems. —

Quel étrange abus de cette liberté de penser, dont nos Philosophes se font un sujet de gloire ! Aveugles, ils ne voyent point que cette liberté de penser suffiroit elle seule pour leur démontrer l'immortalité de leur ame ; car comment supposer une pareille liberté dans la matiere, dont la propriété la plus essentielle & la plus connue est cet engourdissement & cette inertie, dont nous avons déja parlé, qui la rend incapable de se mouvoir, si elle n'est mue ; d'agir, si elle n'est mise en action.

En vain nous objecte-t-on les sensations propres aux animaux. Nous ne connoissons point les principes qui les font agir. Est-ce une substance mitoyenne entre la matiere & l'esprit ? est-ce un simple ressort machinal ? est-ce une harmonie préétablie ? est-ce un instinct capable de sentir & de saisir ce qui lui convient ? Dieu ne nous a pas révélé la nature de leur ame. Je veux bien qu'ils ayent une espece de réminiscence, des velléités, des connoissances, des sentimens même ; toujours est-il constant qu'ils n'ont ni moralité, ni liberté ; qu'uniquement bornés aux objets sensibles, ils le sont également dans leurs fonctions : celles-ci sont toujours les mêmes dans chaque espece, & ne varient jamais par aucun nouveau dégré d'aisance & de perfection.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, partir de ce que nous ne connoiſſons point, ou que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement, pour infirmer ce qui nous eſt connu, ce ſeroit l'abus de la raiſon le plus manifeſte & le plus révoltant.

Quelle différence de la ſublime deſtination de l'homme à celle des animaux, qui n'ayant nul devoir à remplir, n'ont auſſi aucune récompenſe à attendre!

D'ailleurs, notre ame, intelligente & libre, a la conſcience de ſon exiſtence, de ſes idées, de ſes perceptions, de ſes ſentimens. Dans un inſtant elle parcourt l'Univers; elle n'a qu'à vouloir pour diriger ſes réflexions à tout, par-tout, ſur tout, ſur les objets les plus éloignés de ſes ſens, ſur l'inviſible, ſur le poſſible, ſur l'impoſſible même. Elle ne ſuit point les regles du mouvement des corps, qui ne ſe communique que par le contact de proche en proche. L'ame, ſans paſſer par les milieux, porte ſes penſées d'un bout du monde à l'autre, ſe tranſporte au-delà des mers, pénetre au plus haut des cieux, interroge le paſſé, l'avenir, le tems, l'éternité, l'être, le néant. Elle ſe replie ſur elle-même; elle compare ſes ſenſations, elle apprécie ſes jugemens, elle calcule les nombres, elle meſure les diſtances, elle juge des proportions, elle affirme, elle nie, elle con-

noît des devoirs, elle est capable de mérite; elle désire, elle espere l'immortalité. Voilà quelle est cette substance admirable. Retrouve-t-on la même excellence dans l'ame des bêtes auxquelles l'Esprit-fort n'a pas honte de se comparer? il veut donc se servir contre lui-même de ses propres armes. Mais, si s'ôter la vie est le comble de la fureur, que sera-ce de se servir de sa raison pour s'avilir jusqu'au rang des animaux, pour se priver de sang-froid des espérances que promet un avenir plus heureux, & sans lesquelles cette vie, aussi malheureuse que peu durable, seroit un fléau, & non un bienfait?

Mais, comment croire ce qui est incroyable, disent nos Esprits-forts? comment admettre des mysteres qu'on ne peut comprendre, où la raison se perd, & qui la révoltent même? Avec le seul bon sens on peut être Philosophe; il donne même plus de droit à ce titre que le bel-esprit qui se l'arroge. Soyons donc aussi Philosophes; & raisonnons à notre tour. Si Dieu ne m'avoit révélé qu'une Religion à portée de mes foibles lumieres, & que je pusse plier à tous mes penchans par des interprétations arbitraires, comme le font nos Déistes qui forgent un culte à leur gré, ma conscience

en feroit-elle plus tranquille & ma raifon plus fatisfaite? Cette Religion me paroîtroit-elle à moi-même digne de Dieu, & l'hommage de ma foi feroit-il à fes yeux de quelque mérite? Quoi de plus prudent, quoi de plus raifonnable, que de foumettre une raifon auffi fujette à l'erreur que la mienne, à la raifon infaillible de Dieu. Sa parole n'eft-elle pas un motif de croire infiniment fupérieur à la conviction qui pourroit réfulter ou de mes raifonnemens, ou du témoignage de mes fens? Refufer de croire ce qu'il voile à mes yeux, ne feroit-ce pas fufpecter fa fageffe, fe défier de fa véracité, & & dès-lors infulterà fon autorité, à fa divinité même?

A quoi me ferviroit l'intelligence des myfteres? Eft-elle à la porté d'un efprit fini, & Dieu l'exige-t-il de moi, du moment qu'il me la refufe? Il ne m'ordonne point de comprendre: il veut feulement que je croye. Puis-je lui refufer la foumiffion de ma foi, fans manquer aux lumieres de ma raifon?

Que me dicte en effet cette raifon? Me confeille-t-elle de chercher à pénétrer des myftères, qui concernant l'effence impénétrable & les attributs infinis de Dieu, font au-deffus de toute compréhenfion humaine? Ne m'apprend-elle pas, au contraire, à croire

ces mystères sur la parole d'un Dieu qui ne peut se tromper, ni me tromper? Ne me fait-elle pas sentir que ce seroit une folie de ne vouloir se résoudre à les croire qu'autant qu'on peut les comprendre, & que le comble de l'égarement, c'est, en les rejettant, d'y substituer des systêmes encore plus incompréhensibles, & de les proposer sans garants, sans autorité, sans preuves, sans motifs?

Il est des mystères que nous croyons sans les concevoir: pourquoi ne croirions-nous pas ceux de la Religion, par la seule raison que nous ne pouvons point les comprendre? Ces mystères, dont je veux parler, sont ceux de la Nature. Nos Esprits-forts ne les ont jamais approfondis, & ils les croyent pourtant.

Ont-ils jamais pu nous développer la plûpart des phénomenes qui se passent sous nos yeux? Qu'ils nous disent quelle est la nature du feu; qu'ils nous apprennent la vraie cause de sa lumiere & de sa chaleur; qu'ils réfléchissent sur eux-mêmes: ils doivent se connoître, sans doute; ils connoissent leur corps, ils sentent à tout moment le mouvement, l'action, le jeu des différens membres qui le composent; qu'ils nous en expliquent la formation, l'accroissement, les ressorts, le méchanisme. S'ils convien-

nent

nent eux-mêmes qu'ils ne le peuvent, ils ſont donc obligés, par leur principe, à les révoquer en doute. Cependant, ils regarderoient comme inſenſé, quiconque leur conteſteroit la certitude des opérations que leur propre expérience leur atteſte, quoiqu'on ne puiſſe en concevoir ni la nature, ni la maniere, ni les moyens. Eh quoi! les ſecrets de Dieu, ſon eſſence ineffable, ſa maniere d'éxiſter, ſes attributs, qui ceſſeroient d'être infinis, s'ils n'étoient incompréhenſibles, toutes ces vérités ſublimes, parce qu'ils ne peuvent les comprendre, ils ſe croiront en droit de les rejetter; & ils s'imagineront montrer en cela une grande ſupériorité de génie! En vérité, faut-il autre choſe qu'un peu de bon ſens, pour ſentir toute l'abſurdité d'une pareille inconſéquence. Ne pourroit-elle pas elle ſeule prouver la certitude des myſtères, & la vérité de la Religion à laquelle nous devons d'ailleurs la morale la plus ſainte & la plus utile?

N'en doutons point: la Religion eſt le plus grand bienfait que le Créateur ait pu nous accorder. Elle eſt la conſolation la plus efficace dans les maux inſéparables de la vie, le frein le plus sûr des paſſions, qui bouleverſeroient tout, ſi elles n'étoient retenues par la crainte d'un jugement plus iné-

vitable que celui des hommes. Elle est la base des loix, le lien du gouvernement, la regle des mœurs, la sauvè-garde de nos biens, de notre réputation, de nos vies, le plus ferme appui des droits des Souverains, le plus sûr garant de l'obéissance des Peuples. Et où en seroit la société, si tout n'y alloit qu'au gré de l'audacieuse imagination de nos Philosophes, qui n'ayant aucun principe, laisseroient tout à la disposition aveugle du hasard, qu'ils croyent avoir créé l'Univers, & devoir seul en avoir la conduite? Attaquer ainsi le principe sacré de l'ordre, de la subordination, de la décence publique, c'est se déclarer l'ennemi de la Patrie, & le fléau du genre humain.

Ainsi donc, si la morale des Déistes s'accréditoit dans le monde, on n'y verroit que confusion, qu'indépendance, qu'un mépris absolu des loix, qu'une affreuse tolérance des Religions même les plus ridicules. C'est déjà leur cri d'à présent; & doit-on s'en étonner? ils sont tous intéressés à réclamer cette tolérance politique. Sans elle pourroient-ils infecter impunément le Public de leurs maximes impies? Ils ne montrent tant de zéle pour laisser subsister ensemble toutes sortes de Religions, que pour qu'il leur soit permis de n'en avoir aucune.

Mais

Mais quoi de moins raisonné que cette réclamation ? quoi de plus dangereux que ce bizarre assortiment de tant de rits différens, de tant d'opinions contradictoires ? quoi! le Déisme, le Socinianisme, le Manichéisme, le Mahométisme, l'Idolâtrie même, seroient accueillis, permis, autorisés ! on regardera du même œil les vérités les plus lumineuses, & les erreurs les plus absurdes ! on verra avec indifférence la Superstition & le Fanatisme, le Blasphême & le Sacrilége s'élever à côté des Autels du vrai Dieu ! on croira ne pas manquer à ce Dieu saint & terrible, en laissant toujours subsister une occasion de scandale & de chûte à ceux qui l'adorent en esprit & en vérité, en nourrissant toujours dans la société, des semences de discordes, de troubles, de schismes, de révoltes, de guerres, d'inimitiés ! Ne soyons pas la dupe de cette indifférence simulée pour toutes les Religions ; elle n'est que le masque d'une haine trop réelle pour une Religion qui s'éleve sans cesse contre les erreurs & les vices.

Nos Philosophes ne manifestent que trop leurs vues secrettes, en dirigeant tous leurs efforts contre la sainteté d'une loi invariable, qui ne sçait rien accorder à l'orgueil de leur esprit, ni à la dépravation de leur cœur. Qu'ils seroient sages & modérés, s'ils

n'a-

n'avoient quelqu'intérêt à ne le pas être! Cet intérêt, c'est, dans quelques-uns, de donner un libre cours aux passions; c'est d'imposer silence à la voix intime qui nous rappelle sans cesse à nos devoirs, par la crainte d'un avenir inévitable; c'est de pouvoir présenter aux premieres séductions un cœur vuide de tous les sentimens d'une éducation sage & reglée; c'est de vivre sans remords au gré de ses desirs, & dans une souveraine indépendance de tout ce qui peut les affoiblir, ou les contraindre. De si dignes motifs peuvent-ils ne pas décréditer leurs opinions sacriléges? Ils auront toujours contr'eux ces motifs, seuls capables d'énerver des preuves plus fortes que ne sont toutes celles qu'ils produisent en leur faveur. Effectivement, nos mystères révolteroient-ils, si nôtre morale étoit moins sévere? Elle ne l'est que pour des cœurs qui, à force de se faire une habitude du vice, se trouvent réduits à une espéce d'impuissance de pratiquer la vertu. Donnez-moi, au contraire, un homme exempt de passions & de préjugés, il trouvera dans le fond de son cœur la justification de la morale que le Déiste condamne. Sans le libertinage qui regne aujourd'hui dans toutes les conditions, on ne verroit point tant d'Incrédules dans le monde. Il

Il reſte un fruit à tirer de leur égarement: c'eſt de déplorer la foibleſſe de l'eſprit humain, qui, du moment qu'il ne ſe preſcrit aucunes bornes, donne dans les travers les plus dangereux. Quand on n'écoute plus la raiſon, de quoi n'eſt-on pas capable? Le ſçavoir eſt un malheur, quand la prudence ne lui ſert pas de guide. On ne ſçait rien, ſi l'on ne fait un bon uſage de ce qu'on ſçait, & ſi les connoiſſances qu'on acquiret ſe changent plutôt en poiſon qu'en remede. Mais, comment s'aviſe-t-on de perſuader ce dont on n'eſt pas bien convaincu ſoi-même? Comment peut-on s'étudier à ſéduire les autres par des principes auſſi faux que ceux par leſquels on ſent intérieurement qu'on a eu tort de ſe laiſſer ſéduire? A la vue de ſi étranges erreurs, apprenons à nous défier de nos lumieres, & reconnoiſſons combien ſe trompe un foible mortel, qui, préſumant trop de lui-même, s'écarte de la voie qui lui eſt marquée, & qui peut ſeule le conduire au parfait bonheur.

Concluons donc par une réflexion bien ſimple, & dont on ne peut diſconvenir. Les deux grands reſſorts de notre volonté, les mobiles de preſque toutes nos actions, ſont la crainte qui nous fait éviter ce qui eſt contraire à notre bonheur, & l'eſpéran-

ce

ce qui ſoutient les efforts que nous faiſons pour y parvenir. Cela ſuppoſé, je dis que nos Philoſophes ſont plus aveugles & plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne penſent: ils renoncent à l'eſpérance d'un heureux avenir, & pour paſſer ici-bas un petit nombre de jours ſans crainte, ils s'expoſent volontairement au plus grand des malheurs; tandis que le vrai Chrétien, plus éclairé, plus prudent, plus véritablement Philoſophe, vit dans une crainte ſalutaire, pour n'avoir rien à craindre après la mort. C'eſt au bon ſens à décider qui des deux prend le parti le plus ſage, & s'expoſe à moins de dangers.

Dieu Tout-puiſſant, j'attends de votre grace, que l'Ouvrage que je viens d'entreprendre faſſe quelqu'impreſſion ſur les Incrédules de nos jours; je ne les ai combattus qu'avec les armes de la raiſon; elles m'ont paru les plus propres à les ramener à vos loix; mais s'ils refuſent de s'y ſoumettre, je conſens volontiers, comme ſaint Paul, de devenir anathême pour eux, & de m'offrir tous les jours en holocauſte pour réparer l'injure qu'ils font à votre ſainte Religion, & pour vous engager à ne pas permettre les triſtes progrès qu'ils s'efforcent d'aſſurer à leurs affreuſes erreurs. Engagé de les

les aimer, quoique vos ennemis, puis-je mieux accomplir, à leur égard, le précepte de la charité, qu'en implorant pour eux votre miséricorde, & qu'en vous suppliant de les remettre dans la voie du salut? Il n'en est point qui ait entierement étouffé dans son cœur les sentimens d'une éducation chrétienne. Malgré tous leurs efforts, vous regnez dans leur conscience comme leur Juge; n'y regnez plus désormais qu'en Sauveur. Faites-leur sentir que leur ame est une émanation de votre souffle divin, & qu'immortelle par son origine, elle est faite pour vous louer éternellement dans le Ciel.



LE Discours qu'on va lire, fut remis cacheté, & par une Personne inconnue, au Secrétaire de la Société Royale de Nancy, peu de momens avant une Séance publique. On en reconnut bientôt l'Auteur; & l'on ne put voir sans admiration, & de grands sentimens de reconnoissance, que les leçons qu'il pouvoit donner en Maître, il ne les proposât que sous la modeste qualité d'un simple Citoyen.

DISCOURS

ADRESSÉ A L'ACADEMIE DE NANCY.

JE profite, Messieurs, de l'occasion que votre Séance publique me donne aujourd'hui. En me présentant devant vous, j'espere un accès favorable. Je n'aspire point à l'honneur de vous être associé; je sçais trop à quoi l'on s'exposeroit en voulant se mettre de niveau avec vous. Je ne viens pas non plus dans le dessein de disputer des prix honorables, que vous n'adjugez qu'à des talens supérieurs. Sans intérêt & sans partialité,

tialité, je viens, en qualité de Citoyen qui n'a en vue que le bien public, vous féliciter tous en général, & chacun en particulier, de votre zèle pour la Patrie. Si vous mettez votre gloire à la servir, & si vous envisagez comme une récompense les avantages qu'elle retire de vos services, soyez satisfaits de vous-mêmes, & comptez sur la reconnoissance qu'elle vous doit.

L'homme est fait pour la société. La seule loi naturelle, qui est gravée dans tous les cœurs, auroit dû, ce me semble, réunir tout le genre humain, & de ses membres différens n'en composer qu'une même famille; mais cette loi générale fut d'abord altérée par la nature dépravée de l'homme; cependant l'homme, malgré sa dépravation, sentit bientôt, à la vue de sa foiblesse & par l'expérience de ses malheurs, la nécessité de vivre avec ses semblables. Des besoins réciproques, & des services mutuels, rapprocherent insensiblement les esprits & les cœurs, les ramenerent aux vues primitives du Créateur, & donnerent naissance à plusieurs sociétés particulieres, qui, quoique bonnes en elles-mêmes pour différentes fins, sont presque toutes défectueuses à certains égards.

Société politique pour le gouvernement des Etats; mais à combien de révolutions une République n'eſt-elle pas expoſée? Elle porte dans ſon ſein, par la diverſité des caracteres & par la contrariété des intérêts, des ſemences de diſcorde & les principes de ſa ruine.

Société militaire pour la défenſe des Peuples; mais un corps d'armée ne ſe rend utile que par ſa propre deſtruction, & ne devient célebre qu'aux dépens de l'Humanité.

Société religieuſe pour conſerver, à l'abri de la retraite, l'innocence des mœurs; mais, quand même dans les Communautés les plus ferventes, la paix regneroit ſans ceſſe, tourneroit-elle toujours au profit du Public?

Société de commerce pour enrichir les concitoyens des dépouilles de l'Etranger; mais l'induſtrie ne s'exerce-t-elle jamais au préjudice de l'équité? & la cupidité, toujours inſatiable, n'employe-t-elle pas ſouvent ſes efforts & ſes reſſources, pour cimenter l'opulence de quelques Particuliers ſur la miſere de tout un Peuple?

Société d'éducation pour l'inſtruction de la Jeuneſſe; mais ſi dans les Ecoles publiques, & dans les Univerſités les plus célebres, on fait, à force de tems & de travail, quelques progrès dans les Sciences, y ap-

prend-

prend-on le grand art & les moyens sûrs d'en faire un bon usage?

Société de plaisir pour amuser son oisiveté & charmer ses ennuis; mais trouve-t-on toujours l'agrément qu'on va chercher dans ces assemblées publiques ou particulieres? La vertu, confondue avec le vice dans celles-là, n'a-t-elle ni assauts à essuyer, ni dangers à craindre; & ne voit-on jamais dans celles-ci la haine cachée sous le masque de l'amitié, & les noirceurs de la trahison sous les dehors de la politesse?

Société de famille pour perpétuer son nom, &, par l'union des cœurs, s'assurer d'heureux jours; mais si la concorde est assez rare parmi les freres, est-il bien rare de voir les liens les plus chers, les liaisons les plus tendres, les nœuds les plus intimes & les plus forts, s'affoiblir par la jalousie, se dénouer par l'inconstance, se rompre par le caprice, & finir par l'indifférence ou par la perfidie?

Quelle est donc l'espece de société qui pourroit suppléer aux défauts de toutes les autres, leur servir de modéle, leur donner le ton, devenir souverainement utile aux hommes, rendre un Etat florissant, procurer sa gloire, perpétuer son bonheur, & ramener dans l'Univers l'harmonie & la paix?

Ce feroit celle, à mon avis, qui réuniroit les Arts, les Sciences & les Vertus.

Vous le fçavez, Meffieurs; le génie eft un des plus beaux dons de la Nature: mais s'il eft ifolé, c'eft un feu qui fe confume & s'évapore, fans fecours pour le rallumer quand il s'éteint, ou pour le modérer quand il s'enflamme. C'eft un torrent qui s'élance avec rapidité, & qui entraîne dans la violence de fa chûte, les chofes les plus précieufes avec les plus communes, qui s'efforce fans ceffe de franchir ce qui eft le plus infurmontable, & de parvenir à ce qui eft le plus inacceffible, jufqu'à ce qu'enfin il s'ouvre des voies inconnues pour fe répandre, fe précipiter de nouveau & fe perdre fans retour.

Ne pourroit-on mettre aucun frein à cette impétuofité? Cherchons, Meffieurs, un guide au génie pour l'empêcher de s'égarer. Nous le trouverons dans un jugement fain & réfléchi. Oui; c'eft l'accord d'un efprit fécond en idées, en images, & d'une raifon pure, exempte de préjugés; c'eft le concert d'une imagination vive & brillante, avec un goût sûr & éclairé, qui peut feul conduire le génie, lui ouvrir une route affurée, le rappeller de fes écarts, le contenir dans fes bornes,

bornes, le diriger heureusement dans sa course.

Or, voilà l'avantage singulier & inestimable, le bien infiniment précieux, que procureroit l'établissement d'une Académie qui seroit composée d'hommes sçavans & vertueux : & voilà, Messieurs, ce qu'on voit réuni dans votre Société Littéraire, où l'on se communique ses lumieres sans prévention; où l'on se pique d'émulation sans envie; où l'on montre une noble ambition sans orgueil; où l'on renonce à tout amour-propre, & si on l'écoute, ce n'est qu'en ce qui intéresse l'honneur de la Compagnie; où l'on se fait des objections plutôt pour s'instruire, & pour instruire les autres, que pour l'emporter sur eux & les contredire; où l'on tire, des disputes les plus sérieuses, les conclusions les plus sages & les avis les plus salutaires; où la contrariété des opinions se concilie par une estime réciproque, & le sentiment particulier, dénué de tout intérêt personnel, devient commun pour servir de leçon & de régle au Public; où, enfin, le génie se développe par la diversité des lumieres respectives, & le jugement se perfectionne par la communication des bons conseils, & par le concert des sages réflexions; c'est-là, en

un mot, où toutes les Sciences sont cultivées par les talens, & toutes les Vertus accréditées par les exemples; de façon que le génie d'accord avec le jugement, & l'imagination avec la raison, disposent l'esprit & le cœur aux connoissances les plus sublimes, à la morale la plus parfaite; ramenent naturellement l'homme à l'admiration, à la reconnoissance qu'il doit à l'Auteur de son être, son principe & sa fin; soumettent son intelligence à l'authenticité de la révélation, subordonnent sa volonté à l'autorité des Loix, & rapportent tout à la gloire du Créateur.

C'est dans ce point de vue, Messieurs, que nous prenons plaisir à envisager votre Établissement, aussi glorieux pour vous, qu'utile à vos Concitoyens. La confiance que nous avons en vos lumieres, nous rend attentifs aux jugemens que vous prononcerez. Sans prétendre à la gloire de vous imiter, nous nous empresserons à vous suivre. Vous avez déjà fait de grands progrès, en excitant l'émulation dans ceux à qui la Nature a donné des talens, en inspirant aux autres le desir d'en avoir, en nous procurant à tous la satisfaction de les voir éclore, appréciés, couronnés.

Continuez à marcher dans la carriere brillante qui est ouverte devant vous. Toute

la profondeur des Sciences, tous les ſecrets des Arts, toutes les merveilles de la Nature s'offrent à vos ſpéculations, à vos réflexions, à vos expériences, à vos ſçavantes recherches. La matiere eſt vaſte; elle répond à la ſupériorité, à la ſagacité, à la fertilité de vos eſprits; elle ſuffit à l'étendue de vos lumieres; elle eſt digne de tous vos efforts. Combattez l'erreur, l'ignorance, l'oiſiveté. Votre Académie eſt votre champ de bataille, vos talens ſont vos armes, votre zèle nous répond de votre courage, & votre courage vous aſſure la victoire. Réuniſſez de concert toutes les diverſes connoiſſances que vous avez acquiſes chacun en particulier; faites-en un tableau qui raſſemble toutes vos idées; que, par le mélange & l'aſſortiment des couleurs, il repréſente à tous les yeux, & dans tous les ſiécles, les traits différens qui vous caractériſent; qu'il ſubſiſte à jamais comme un dépôt précieux, que la reconnoiſſance de vos Compatriotes tranſmettra à la poſtérité, & qu'il ſoit conſigné dans les faſtes de votre Patrie, comme un tribut que vous payez à l'Immortalité.

L'eſprit qui vous anime, déjà répandu dans toute la Lorraine, nous fera bientôt recueillir le fruit de vos travaux, & rien ne nous ſera plus agréable, que de voir cha-

que jour s'accroître vos ſuccès, que de lire vos Ouvrages, que d'applaudir à vos triomphes, & que d'avoir ſans ceſſe à vous féliciter de votre conſtante application à remplir, pour votre gloire & pour l'utilité publique, les intentions de votre Fondateur.

Sur une copie du Diſcours précédent, envoyée à Rome, ce Diſcours fut traduit en Italien par le P. Cordara, Jéſuite, & lû dans une Aſſemblée publique de l'Académie des Arcades, le 22 Mars 1753. L'admiration qu'il y excita fut ſi grande, que, par voie d'acclamation, ce Corps reſpectable agrégea ſur le champ le Roi parmi ſes Paſteurs, ſous le nom d'EUTIMIO ALIFIREO. Voici comme en parloit, deux jours après, dans une de ſes Lettres, le Directeur de cette fameuſe Académie: „Non poſſo eſprimervi „l'ammirazione che deſtò in tutti un sì ſavio, sì dotto, e sì eloquente ragionamen„to: e ſiccome quello, che era ſtato ſcrit„to per la Società Reale di Nancy, poteva „applicarſi in molte circoſtanze anco alla „noſtra Arcadia, così, oltre una tenerezza „non ordinaria, che deſtò negl'animi di „tutti gli Arcadi, ſtrappò violentemente „dalla bocca di tutti gli applauſi più ſinceri, „e più

„ e più strepitosi, e riscosse in fine un so„ noro universale meritatissimo E VIVA. Fu „ però tale l'impressione, che nell'animo di „ ciascuno cagionò il reflettere, che un Mo„ narca, la di cui vita è passata tra gli affari „ del governo, tra le vicende della sorte, e „ tra gli strepiti delle guerre, con tal proprie„ tà, e con tal pulitezza sappia ideare, di„ stendere, e ornare una prosa, che da„ rebbe da pensare a i più esercitati uomini „ di Lettere, che seguendo il costume in casi „ simili fra noi usato, proruppero tutti in „ ripetere il glorioso nome del Rè STA„ NISLAO, acclamandolo in tal guisa fra i „ Pastori di Arcadia, i di cui nomi adorna„ no i fasti della nostra letteraria Pastorale „ Adunanzali„.

Quelque tems après, le Portrait de ce Prince fut placé solemnellement dans la Salle de cette Académie, comme le sont au Capitole les Triomphateurs de l'ancienne Rome, la couronne de laurier sur la tête & l'olive à la main. Dans cette seconde Assemblée, plusieurs piéces de Poësie furent récitées à l'honneur du Philosophe Bienfaisant, avec une satisfaction extraordinaire, de grands cris de joie, & un applaudissement universel. Il existe un Recueil de ces Poësies, imprimé par ordre de cette brillante Société.

SUR L'IMMORTALITÉ DU NOM.

Je viens de voir dans un Journal Littéraire un Phénomene singulier. Deux hommes de Lettres s'étant disputé le prix d'une Académie, & chacun, pour l'obtenir, ayant pris une voie opposée, celui qui l'a remporté n'a pas cru devoir s'enorgueillir de sa victoire; & celui qui a succombé n'en a pas moins estimé l'Ouvrage de son Compétiteur.

Pour s'accommoder aux idées de ces deux Orateurs, démontrons qu'ils ne se contredisent point, & que le pour & le contre se réduisent à la même opinion. L'un prétend que le desir d'immortaliser son nom est conforme à la nature & à la raison; l'autre soutient le contraire. Si les Académiciens, juges de ces ouvrages, avoient sçû l'union qui regnoit entre ces deux Auteurs, ils auroient sans doute partagé le prix entr'eux, autant pour récompenser une des vertus les plus rares entre deux rivaux, que pour faire honneur aux talens de l'un & de l'autre, & à la force même des preuves dont chacun appuie son sentiment. Tous deux en effet me paroissent avoir raison.

Et

Et n'eſt-il pas vrai, d'un côté, que la nature nous porte à tout ce qui peut nous être le plus avantageux, & que la raiſon, preſque toujours ſubjuguée par la nature, ſe laiſſe entraîner à ſes deſirs, du moins dès qu'ils ne comportent rien de nuiſible à l'une ou à l'autre.

Or rien ne doit moins les allarmer, rien n'eſt plus innocent & d'une ſuite moins dangereuſe, que la paſſion de voir la poſtérité occupée de nos actions, de nos vertus, de tous les ſentimens qui nous auront diſtingués durant la vie.

C'eſt cette paſſion, la plus heureuſe & la moins malfaiſante de toutes, qui, pouvant nous arracher à toutes les autres, nous fait faire ſouvent de prodiges au-deſſus de l'Humanité.

Ainſi, notre fin ne borne pas notre réputation. Il en eſt d'elle comme de nos enfans; nous laiſſons ceux-ci après nous, & le nom qu'ils portent, nous ſouhaitons qu'il ne s'éteigne jamais, Nous jouiſſons d'avance de tous les biens que nous leur déſirons, & lors même que la mort nous enleve de ce monde, nous croyons avoir à paſſer avec eux tous les jours qu'ils doivent y reſter; nous ne mourons point tout entiers, & nous nous flattons de nous ſurvi-

vre

vre dans une postérité que nous regardons comme une partie de nous-mêmes, & dont nous étendons la durée au gré d'une imagination qui n'y met point de fin.

Ce que nous désirons à nos descendans, la nature & la raison nous le font désirer à nous-mêmes. Nous vivons ici-bas, si je puis parler ainsi, de deux sortes de vies ; l'une nous est commune avec les animaux : elle n'est qu'une simple végétation, elle recommence chaque jour, elle nous fait durer quelques années, nous la conservons sans mérite, & nous devrions avoir aussi peu de regret à la perdre que nous n'en avons eu à la recevoir : il est une autre vie plus essentielle à l'homme, c'est celle qui le fait paroître avec éclat sur la scene du monde, ou qui l'y rend du moins agréable par une humeur douce & bienfaisante, par une probité scrupuleuse, par une application constante à tous les devoirs de la société. Cet homme vit dans l'estime des autres, & cette vie, par les avantages qu'il en retire, lui est plus précieuse que celle qui le fait simplement exister, & par laquelle il ne seroit tout au plus qu'un être destiné à consumer les fruits de la terre, un automate qui respire, & qui, toujours inutile, seroit comme enterré avant que de mourir.

Cette

Cette vie qu'anime & que soutient l'approbation des ames sensibles au mérite, & que tout homme éclairé désire durant sa vie, pourquoi ne voudrions-nous pas en jouir après notre mort? Elle n'est pas faite pour s'éteindre. Elle fait honneur à l'Humanité, & celle-ci a intérêt de la conserver pour sa gloire: c'est un dépôt qu'un de ses membres lui confie, & qui doit servir d'exemple à tous ceux qui, connoissant comme lui la grandeur de leur origine, se feront un devoir d'en soutenir la dignité.

Et qu'est-ce pour les Héros dont je parle; qu'est-ce que cet espace de tems qu'on nomme la vie? Que la plûpart des hommes y voyent un vuide immense qu'ils ne savent comment remplir: elle n'est pour ceux-là qu'un point de si petite étendue, qu'il ne peut suffire à leurs vastes desseins; il faut qu'ils prennent sur le tems à venir, & qu'ils y vivent en quelque sorte pour y perpétuer leur génie, & pour instruire ceux qui peuvent étendre ou perfectionner leurs utiles projets.

Que ne peut point d'ailleurs la noble espérance de jouir encore après sa mort de l'estime qu'on a droit de recueillir de ses vertus? C'est par l'espérance que nous vivons ici-bas; & cette espérance porte toujours

sur

ſur l'avenir. Il eſt vrai que trop ſouvent cet avenir nous trompe; mais de toutes les eſpérances en eſt-il de plus ſûre que celle d'un homme qui, toujours eſtimé durant ſa vie, ſe flatte de ne pas ceſſer de l'être après ſa mort? Du moins cette eſpérance eſt-elle la ſource des plus grandes actions; du moins eſt-elle une reſſource à tous les dégoûts de la vie. Et c'eſt préciſément à quoi ſont plus ſujets ceux d'entre les mortels qui ſe diſtinguent le plus par des actions héroïques. Il n'eſt que leurs ſemblables qui leur payent ſans regret le tribut d'eſtime qui leur eſt dû. Sûrs d'eux-mêmes, ils oſent louer des hommes vertueux: mais qui ne ſeroit étonné du nombre de ceux qui s'efforcent d'abaiſſer le mérite, & qui ne peuvent ſouffrir de ſe voir humiliés par ſon éclat? De-là ces ſoupçons, ces calomnies, ces jugemens injuſtes, qui déconcerteroient les ames les plus fortes, ſi elles ne ſçavoient qu'on eſtime forcément ceux contre qui on déclame, & que la haine prouve ſouvent plus de motifs d'eſtime, que l'aveu même d'une eſtime de bonne foi.

Nouvelle raiſon encore d'aſpirer à une réputation à venir, que ne pourront affoiblir ni corrompre ces êtres oiſifs & malfai-

ſans,

fans, dont la funeste existence pèse à la terre qui ne les porte qu'à regret.

C'est la mort qui met le sceau à la réputation des héros, & qui la rend comme un monument d'airain, que l'envie ni le tems ne peuvent plus détruire. Aussi ceux-là doivent-ils désirer cétte réputation, dont les vertus, chargées malicieusement d'une teinte étrangere, n'ont pu briller dans tout leur riche appareil; & ceux-là, sur-tout, qui, par des traits d'une expression vive & lumineuse, peuvent encore éclairer & embellir l'Univers. Aux uns, l'immortalité devient un dédommagement; aux autres, elle est une récompense: mais d'une façon ou d'autre, elle tourne à l'avantage de l'Humanité, qui profite de leurs vertus, & se sent portée à les imiter, en les voyant surnager si glorieusement sur l'abîme des âges.

J'en ai peut-être trop dit jusqu'ici, en faveur du désir d'immortaliser son nom, par des actions héroiques: je dois à présent combattre ce sentiment par un autre que j'ai déjà annoncé, comme aussi vrai & aussi plausible.

Est-il bien certain, en effet, que la nature & la raison nous portent à cette immortalité, que j'ai déjà tant vantée? Et que souhaite ordinairement la nature, que de jouir

jouir du moment présent? Tout son plaisir est dans ses sens. Et que deviennent ses sens dès qu'elle est éteinte? Ce n'est pas même la jouissance des plaisirs qui la rend heureuse; c'est son attention à les goûter. Et cette attention lui survit-elle?

Que dirai-je de la raison? Peut-elle approuver un désir qui peut n'avoir jamais l'effet qu'on en espére? L'histoire des siécles ne nous a-t-elle pas appris que devant ceux où nous nous flattons de vivre par notre réputation, il peut s'ouvrir des abîmes épouvantables, où s'engloutiront pour toujours les mouumens & l'histoire de notre tems. Tout a péri, jusqu'à la mémoire de la plûpart des Nations qui nous ont précédés. La chaîne qui devoit lier leur tems au nôtre a été brisée par les déluges, les tremblemens de terre, les violentes secousses qui ont bouleversé l'Univers. Tout chancelle, tout finit, tout se perd dans les espaces immenses de l'éternité; & un homme, un simple atôme, l'ouvrage hazardé du néant qui l'a produit, se flattera de porter son nom jusqu'aux dernieres extrémités d'un tems qui ne doit point avoir de bornes.

Ce que la raison doit nous apprendre, le voici; c'est de nous rendre, durant la courte durée de nos jours, aussi parfaits que

nous le pouvons être. Si l'espoir d'une heureuse immortalité de notre nom peut nous conduire à cette perfection, à la bonne-heure: recherchons la gloire de nous survivre; mais ne l'estimons qu'autant qu'elle peut nous soûtenir dans la pratique de la vertu. C'est un plaisir d'imagination, mais qui, semblable à tous les plaisirs qu'elle enfante, perd beaucoup, en passant jusqu'à la réalité, parce qu'il arrive trop tard, & dans un tems où l'on ne peut goûter tout l'avantage. Un héros, en effet, qui n'auroit en vue que l'immortalité de son nom, seroit semblable à un homme qui se creveroit les yeux pour voir un jour plus clair.

Il est une immortalité plus sûre & désirable; c'est celle que la Religion propose à tout héros chrétien, qui, vainqueur de ses passions & de lui-même, a toujours vécu dans la justice, & a joint le culte à la morale; union si rare de nos jours, où le culte seul fait des superstitieux, où la morale seule fait des impies.

J'ai donc eu raison de soutenir le pour & le contre des deux Orateurs, & de concilier leurs opinions de façon à n'en faire qu'une seule, parce qu'en effet la vue de l'immortalité peut donner lieu aux plus

grandes vertus, & que l'indifférence à son égard n'empêche point qu'on ne puisse parvenir à ce que les vertus ont de plus glorieux & de plus sublime.

Après cela, laissons au monde la liberté de juger de nos actions comme il voudra, & ne pensons qu'à rendre notre nom glorieux dans la bienheureuse & éternelle immortalité. Jouissons de cet avant-goût certain, au lieu de nous repaître d'un bonheur imaginaire.

LETTRE A UN AMI.

VOus voulez que je vous rende compte de toutes les idées qui m'occupent dans les momens de retraite que j'ai sçû me ménager. Je vais vous faire part de celle qui m'est la plus ordinaire, & dont je vous ai entretenu plus d'une fois. Je ne conçois pas ce qui me la ramene sans cesse. C'est peut-être parce que, dans le bonheur même qui m'accompagne, je sens en moi quelque chose qui le combat, je ne sçais quoi que je voudrois définir, & qu'il ne m'est pas possible de connoître.

Je me demande donc aujourd'hui pourquoi l'homme parvient si rarement à être ou

à s'esti-

à s'estimer heureux, ce qui seroit à peu près le même; & pourquoi, malgré son amour-propre, il s'empêche lui-même de le devenir, soit par l'abus qu'il fait du bonheur dont il jouit, soit parce qu'il ne sçait pas se le rendre durable.

Je n'ignore point qu'il y a des malheurs dans la vie qu'on ne peut éviter; mais il en est que nous nous attirons par imprudence, & dont, par un sot oubli de nous mêmes, Philosophes ridiculement stoïques, nous ne sommes presque point affectés. Il est vrai aussi que la diversité des caractères, & sur-tout celle des tempéramens, en met une si grande dans nos goûts, que ce qui fait le plaisir des uns, est très-souvent indifférent aux autres. Nos divers sujets de bonheur sont comme nos modes. Ils se remplacent, ils se détruisent, ils se renouvellent. Le caprice en décide plus que la raison, ou pour mieux dire, la vanité en est la seule mesure. Les uns le placent dans le faste & la grandeur; les autres, dans la satisfaction des sens; quelques uns, dans la culture de l'esprit, & les efforts même de l'étude; les autres, dans la paresse & dans l'inaction. Ce qui est singulier encore, c'est que la plûpart veulent le trouver par les moyens même les plus contraires à leurs inclinations,

& les moins propres à le leur procurer tel qu'ils le désirent. On voudroit acquérir de la gloire, pendant qu'on n'a le courage de rien faire pour la mériter. On voudroit amasser des biens, & l'on se rebute des peines que coûte la fortune. On voudroit être savant, sans essuyer les veilles & les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudroit être le favori d'un Maître, sans avoir passé par les pénibles fonctions de Courtisan. Que sais-je? on voudroit primer dans les sociétés & s'y rendre agréable, sans être obligé de s'assujettir aux égards, aux bienséances ordinaires, & sans rien perdre du ton tranchant & impérieux d'une ame vaine & présomptueuse. Ainsi, dit Horace, le bœuf voudroit porter la selle, & le cheval labourer.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

De-là vient aussi que le bonheur, toujours inconstant & mobile, ressemble à un ruisseau, qui, selon les tems, augmente ou décroît &, quoique souvent limpide dans sa source, se trouble & devient fangeux dans son cours.

Tel est sur-tout le bonheur des Souverains, quoiqu'on le croye au dessus de tous les autres. Il n'est pas étonnant, à la vérité,

té, qu'un Prince vicieux, qui ne ménage point le salut de ses peuples, & qui ne se fait respecter que par sa méchanceté, se rende le plus malheureux de tout son Royaume; mais qu'un Roi sage, qui connoît ses devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par sa bonté & son humanité, s'attire tous les jours des hommages, que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger; qu'un Roi, l'ami des hommes, & l'homme de ses Sujets, ne goûte, ni ne puisse goûter un bonheur pur & solide: c'est ce qui doit surprendre, & qui est pourtant vrai en effet.

Et que voit-il ce Prince autour de lui? que des gens faux & intéressés à qui ses vertus déplaisent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer; que des cœurs bas dans leurs besoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats quand ils n'ont plus rien à prétendre; que des hommes, enfin, qui toujours divisés de passions & d'intérêts, & toujours se heurtant les uns les autres, ne se réunissent que pour altérer ses sentimens, affoiblir son pouvoir, & sous les dehors d'une soumission apprêtée, gagner sa confiance & la trahir.

Quelle douleur ce Prince n'a-t-il pas de voir sa dignité plus respectée que sa personne; son autorité moins affermie dès

qu'il veut en adoucir le poids; ses bienfaits, qu'il sçait n'être dûs qu'au mérite, cédés malgré lui à la persécution, & devenant presque toujours ou des sujets d'ingratitude, ou de nouveaux motifs d'importunité; ses refus, quoique légitimes, imputés à des momens de caprice, à de fausses préventions, à un défaut de raison & de lumieres; ses amis, s'il a le bonheur d'en avoir, craignant de l'instruire, dans la crainte de l'offenser; une foule de Sujets inutiles, & toujours mécontents, osant blâmer sa conduite, lors même qu'il veille le plus à leurs intérêts, & toujours prêts à éclater en murmures, si peu que sa main vienne à chanceler sur le timon de l'Etat! Malgré ses talens, ses bonnes intentions, sa probité même, les mêchans lui supposent des vices, les honnêtes gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocens trop d'indulgence.

Que dirai-je des ennemis qu'il a au dehors, & qu'il doit appaiser ou combattre, des projets de Politique ou de Guerre qu'il doit former, du soin qu'il doit avoir de ménager les tems & les circonstances, d'éloigner ou de faire naître les occasions, de prévenir ou de réparer ses pertes, des travaux & des regrets que doit lui coûter sa gloire,

gloire, s'il ne peut la maintenir que par l'effusion du sang des Sujets qu'il aime, ou de celui d'un nombre presqu'infini d'Etrangers qui sont forcés de l'attaquer, & qui voudroient éviter de le combattre?

Ce portrait est vrai, & si les cédres les plus hauts ne sont point à l'abri du déluge des maux répandus sur la terre, quel pense-t-on que doit être le sort de l'hyssope qui rampe à leurs pieds?

Quand même nos malheurs ne viendroient point, comme je l'ai déjà dit, de notre peu d'attention à nous en garantir, ni de l'inconstance & de la perversité des goûts & des penchans qui nous dominent, il est toujours certain qu'il n'est point d'état, ou de condition dans la vie, qui n'ait plus ou moins de peines à supporter. Peut-on ignorer qu'elles naissent du bonheur même, puisque le plus parfait, s'il en est de la sorte, porte toujours avec soi comme un levain funeste, qui l'altere, l'aigrit, le corrempt, & qu'on ne peut définir, ni connoître, lors même qu'on en sent le plus les effets. C'est ce que Lucréce appelloit un vice intérieur & secret, qui naît & subsiste dans les biens les plus réels, qui les dénature, les arme contr'eux-mêmes; & par le fiel & l'amertume qu'il y répand, les rend un objet d'in-

 différence,

différence, ou de mépris, & fait fouler aux pieds les haches & les faisceaux, les sceptres & les trônes mêmes.

> Usque adeò res humanas vis abdita quædam
> Obterit, & pulchros fasces, sævasque secures
> Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Ce vice intérieur, le levain funeste, &, comme le Poëte l'appelle, cette force inconnue que l'on sent & qu'on ignore, & dont je ne m'occupe si souvent, que parce que je l'éprouve sans cesse, est-elle néanmoins réellement un effet du bonheur même? Ce ver secret qui le flétrit, & qui en desséche souvent jusqu'au germe, n'est-il pas plutôt dans nous, où il s'engendre & se nourrit de la corruption de nos ames? Ne vient-il pas du peu de rapport des penchans avec l'état qu'on a embrassé, & dans lequel il n'est pas étonnant que l'on ne trouve point la satisfaction que l'on désire? Combien d'exemples pourroient servir à mettre cette idée dans son jour!

Est-il rien, ce semble, de plus heureux qu'un homme d'Eglise, qui, seul & isolé, n'ayant ni famille à entretenir, ni successeurs à pourvoir, jouït d'un revenu considérable, & n'a souvent autre chose à faire qu'à consumer le tems sans l'employer? Placé dans

une

une sphere supérieure, il ne ressent aucune des calamités qui assiégent le commun des hommes. Mais cet être privilégié, dont l'opulence & la conduite n'étonnent personne à présent, parce qu'on n'en est plus, à cet égard, au premier moment de la surprise, cet être est-il heureux, & peut-il effectivement s'imaginer de l'être? Malgré la couche épaisse de gravité dont il se couvre, ses inquiétudes se peignent à mes yeux; je vois que son état fait son supplice. Il y est entré sans le connoître & sans l'aimer; la cupidité seule l'y a appellé: mais opposée aux devoirs qu'il doit suivre, peut-elle l'engager à les pratiquer? Aussi n'en ressent-il que les peines, sans pouvoir en goûter les douceurs. Ses devoirs l'accusent, sa conscience le condamne, son cœur même le dédaigne. *Tacitâ sudant præcordia culpâ.* Malgré lui, il se méprise lui-même, & il ne se trouve satisfait que lorsqu'il peut éviter les reproches des autres membres de son corps, dont le plus grand nombre, fidele à ses engagemens, lui apprend à faire un meilleur usage des biens, du tems, des honneurs, des commodités dont il abuse.

Combien pourrois-je rappeller ici d'autres états, qui ne perdent leurs premiers attraits & ne deviennent ennuyeux, inquié-

tans, pénibles, que par le peu de convenance des talens & des qualités qu'ils exigent avec les mœurs & les inclinations qu'on y apporte! Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux sans être bien avec soi; mais, comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le Ciel a fait naître? Un oiseau se plairoit-il dans l'onde? une plante ne séche-t-elle pas dans un terroir étranger? Avouer qu'on se déplaît dans sa condition, c'est dire positivement qu'on n'y est point propre. Il n'en est point qui par elle-même contribue au malheur, ou au bonheur de la vie. C'est notre caractere qui les fait telles que nous les éprouvons. C'est nous qui nous les rendons aisées ou difficiles, tranquilles ou orageuses, agréables ou incommodes. Ce n'est ni la sale demeure de Diogène qui causoit son bonheur, ni la vaste région des Indes qui par elle-même pouvoit rendre Alexandre plus heureux: mais le Cynique se plaît dans son tonneau, parce qu'il ne désire rien au-delà de son étroite enceinte; & l'Univers entier ne suffit point au Conquérant de l'Asie, parce qu'il ne sçait pas donner des bornes à son ambition.

Ce n'est pourtant pas seulement la conformité, ou la disconvenance des mœurs & du

du caractère avec la place où la Providence nous a mis, qui peut faire le bonheur, ou le malheur de la vie; l'un & l'autre peuvent venir encore d'une ſource à peu près ſemblable; de la modération, ou de l'emportement de nos deſirs.

Il n'eſt pas poſſible à l'homme de vivre ſans rien déſirer. S'il en étoit qui oſaſſent ſe vanter d'une ſi heureuſe apathie, je ſoutiens qu'il leur reſteroit encore un deſir; celui de pouvoir perſévérer dans un état ſi tranquille. Condamner les deſirs en général, ce ſeroit condamner la Nature même. Ils naiſſent en nous, comme ces plantes qui, d'elles-mêmes & ſans culture, croiſſent ſur les toits des mâſures, & quoique plus rarement, ſur les murs des Palais. Ils tiennent ſi fort à notre être, qu'ils préviennent la raiſon, & il en eſt peu qu'elle n'adopte. Le plus frivole devient preſqu'auſſitôt un ſentiment.

Les deſirs ſont même néceſſaires à l'Humanité. Ils lui donnent du mouvement & de la vie. Je les regarde comme un feu central qui l'échauffe, l'élance hors d'elle-même, augmente ſes forces, étend ſes vues, lui inſpire une ſage confiance, & quelquefois une heureuſe témérité. Les deſirs franchiſſent les eſpaces, ils rapprochent les objets

objets les plus éloignés, & nous mettent en quelque sorte en possession de ceux qui nous manquent. Ils font face à tous les évenemens, & tiennent comme en suspens, autour de nous, les maux qui de toutes parts nous assiégent.

Mais, quels que soient leurs avantages, ils ne laissent pas d'être souvent de funestes causes de douleur & de chagrin. Il n'en est point qui ne nous flattent, il en est peu qui ne nous trompent; semblables à ces dangereuses filles d'Acheloüs, qui par le son enchanteur de leur voix, attiroient le voyageur, & lui tendoient un piége inévitable.

La plûpart de nos desirs sont en effet ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudens, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'*ils* ne nous donnent pas le tems de conoître, souvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter.

Trop vifs, ils veulent que nous forcions les obstacles au lieu de les lever. Leur impatience épuise nos efforts, & nous restons au milieu de la carriere plus honteux de notre foiblesse, qu'indignés de la témérité de nos desseins.

Trop

Trop ambitieux, ils voudroient tout embrasser & tout envahir. Ils nous portent où nos talens, notre état, notre naissance ne sçauroient atteindre; & nous finissons par mépriser, avec une insolente fierté, ce qui n'a pû servir à augmenter notre arrogance.

Trop imprudens, il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. D'ordinaire, les moyens les plus détournés, les moins simples, trop souvent les moins justes, leur paroissent les plus sûrs. Ils contrefont leur démarche, ils effacent leur pas; ils craignent d'être apperçus, & cette crainte n'est ordinairement que trop légitime.

Trop frivoles, enfin, ils se proposent moins ce qui intéresse que ce qui plaît; ce que la raison prescrit, que ce que les passions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'ils nous procurent moins de plaisirs que de soucis & de peines, & que presque toujours, contre les intentions de la Nature, ils soient plutôt pour nous un levain de maladie, qu'un germe de vie & de santé?

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec eux, les réprime, les retient, les regle, du moins, & les modere!

Plus

Plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même; qui, ne voyant aucun rapport entre la petitesse & le néant des êtres sensibles, avec la noblesse, l'immensité, la haute destinée de son ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir; qui, persuadé que la Terre & tout l'Univers ne peuvent lui rien offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens & les maux, confond dans ses idées les sceptres & les houlettes, brave les honneurs sans les craindre, les richesses sans les mépriser, l'estime des hommes sans la dédaigner, les hommes eux-mêmes sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile!

Un homme tel que je viens de le dépeindre, & que je n'ai fait pourtant qu'ébaucher, passera, sans doute, pour une espéce de prodige; mais il n'est aucun de nous qui ne dût lui ressembler, si nous étions bien convaincus qu'un des moyens les plus infaillibles de vivre heureux, c'est de se renfermer en soi pour mieux apprendre à se connoître, à maitriser ses penchans, à épurer ses vertus: c'est de vivre isolé, & dans un entier détachement de tous les objets extérieurs, qui d'ordinaire nous rendent malheureux sans nous rendre plus sages: c'est de se faire une

com-

compagnie de son cœur, d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai; de se plaire avec lui; &, sans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui échapper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

Le Sage dont je parle, est d'autant plus heureux, qu'il ne s'est point proposé de l'être, & qu'il ne s'apperçoit même pas qu'il l'est; car c'est une des conditions du bonheur, qui se refuse d'ordinaire à ceux qui le cherchent, & qui échappe à ceux qui se flattent d'en jouir. D'ordinaire, il ne faut rien pour l'acquérir; plus souvent il ne faut qu'un rien pour le perdre. Un simple gâteau jetté dans la gueule de Cerbere, suffit à Enée pour pénétrer aux Enfers; & un seul regard fait perdre à Orphée sa chere Eurydice, qu'il espere en ramener.

Quelque difficile qu'il soit néanmoins d'être ici-bas aussi heureux qu'on le désire, soit à cause de la bisarrerie & de la perversité de nos goûts, soit à cause de l'opposition de nos penchans à nos devoirs, soit, enfin, à cause de l'aveugle & indiscrette ardeur qui nous y porte, j'apperçois un sûr moyen de le devenir: c'est de chercher à l'être dans les autres. Et quel cœur assez barbare pourroit ne point avoir de plaisir à soulager les peines des malheu-

heureux? Il n'en est pas des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être long-tems à s'y pourrir au hasard même de ne jamais se reproduire. En semant les biens on les recueille; &, si j'osois m'exprimer ainsi, le seul desir de les répandre est presque déjà le tems de la moisson. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît à mesure qu'on le partage. Notre cœur est fait pour se donner: & qui le mérite mieux, ou des gens qui, occupés d'eux-mêmes, n'en sentent point le prix, ou des infortunés qui le réclament & qui l'honorent, en lui supposant une généreuse sensibilité? D'ordinaire, on ne voit que les pauvres avoir pitié des pauvres. Les Grands les rebutent, les méprisent, souvent même les outragent & les insultent; mais, ces Humains superbes, qui auroient honte de déroger à leur honneur, à leur réputation, à leur noblesse, pourquoi n'ont-ils pas honte également de la laisser languir, se détruire & s'avilir dans leurs semblables, & de la dégrader eux-mêmes, encore plus par leur indifférence & leurs dédains, qu'elle ne l'est par les maux & les douleurs qui la flétrissent & la deshonorent?

* * *

RE-

RÉFLEXIONS
SUR
DIVERS SUJETS
DE MORALE.

AVIS

DE L'EDITEUR.

PARMI les Réflexions qu'on va lire, il en est qui ont été recueillies de la bouche de l'Auteur ; toutes les autres ont été écrites de sa main, à mesure que ce qu'il voyoit, ou qu'il entendoit, les lui faisoit naître. Les unes & les autres ne sont que des saillies de sentiment, & le fruit d'une attention sérieuse sur les défauts & les vertus de l'Humanité, sur les mœurs & sur les usages les plus ordinaires du monde. Ce sont des maximes courtes, & qui renferment un grand sens en peu de mots. La sévérité dogmatique de nos Peres ne seroit point goûtée aujourd'hui, non plus que ces portraits & ces caractères si fort en vogue au siécle passé, dans lesquels on voyoit des touches fieres, mais un coloris souvent exagéré, plus brillant que simple & plus apprêté que naïf. On n'est même à présent guères plus touché de ces discours de morale, où l'imagination croit remplacer le génie, & ne fait qu'arranger méthodiquement des pensées surannées, souvent des

des mots sans idées, presque toujours des idées sans sentimens. Au tems où nous sommes, & où nous avons moins besoin d'être instruits qu'éclairés, il nous suffit, sans doute, des premiers traits & d'une simple ébauche des vérités nécessaires. D'ailleurs, la vivacité d'une main hardie, qui trace une esquisse rapidement, & comme sans dessein, nous plaît & nous attache d'autant plus, qu'elle décele le grand Maître, & l'écrivain original. C'est ce qu'on va remarquer dans les Réflexions suivantes.



RÉFLEXIONS

SUR DIVERS SUJETS DE MORALE.

LA parole de Dieu prouve la vérité de la Religion ; la corruption de l'homme, sa nécessité ; la politique, ses avantages.

Où la Religion parle, la Raison n'a droit que d'écouter.

Il n'y a que la Religion capable de changer les peines en plaisirs.

Pour faire un bon usage de la vie, il faudroit avoir dans la jeunesse l'expérience de l'âge avancé ; & dans la vieillesse, la vigueur des premieres années.

Si l'on pressentoit la peine qu'il y a à se corriger, on n'en auroit point à se garantir de ses fautes.

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même.

L'espérance rend le tems bien long ; & la jouissance, bien court.

Les longues maladies usent la douleur ; & les longues espérances, la joie.

Ceux qui devroient être à l'abri de la calomnie, ſont d'ordinaire ceux qui l'évitent le moins.

On ne veut point de mal à ceux que l'on mépriſe; on n'en veut qu'à ceux qui ont droit de nous mépriſer.

On devroit être plus choqué des louanges outrées, que des injures.

Il eſt plus honorable de confeſſer ſes fautes, que de vanter ſes mérites.

L'ame veut jouir de tout ſon être; l'eſprit veut ſçavoir, le cœur veut ſentir; l'un & l'autre ont leurs beſoins comme le corps.

Un cœur ſenſible fait bien ſouffrir. On a meilleur marché de ſon eſprit: il eſt peu d'objets qui l'intéreſſent.

Comment aimer une vie qui mène à tout inſtant à la mort, & par des chemins toujours ſemés d'épines?

La vie s'uſe autant & ſouvent plus dans les plaiſirs, que dans les peines.

On vit dans autrui, rarement dans ſoi-même.

La gaieté eſt la ſanté de l'ame; la triſteſſe en eſt le poiſon.

La raiſon nous montre nos devoirs; celui qui nous les fait aimer, eſt plus puiſſant que la raiſon même.

L'élo-

L'éloquence n'est estimable qu'autant qu'elle sert la vérité. Elle caresse les cœurs que celle-ci déchire.

De toutes nos vertus, il n'est que la patience que nous perdons pour rien.

La prudence humaine ne peut rien contre les décrets de la Providence : mais la Providence la fait entrer pour beaucoup dans ses décrets. Elle la suppose plus souvent qu'elle ne la contredit, ou ne la dérange.

Un haine à soutenir est un plus grand fardeau qu'on ne pense.

Une luxe d'esprit suit presque toujours le luxe des mœurs.

Bien des gens seroient plus estimés, s'ils étoient moins prodigues de leur mérite. On devroit n'en dépenser qu'à mesure, & qu'autant qu'on en a de besoin.

Il est aussi naturel de craindre que d'espérer, quand on est malheureux.

Il est rare qu'un malheureux ait des amis, plus rare encore qu'il ait des parens.

Je croirois volontiers qu'il est plus louable de souffrir de grands maux, que de faire de grandes choses.

La fortune se vend cher à ceux qui la recherchent ; elle se livre d'ordinaire aux moins empressés.

La modeſtie devroit être la vertu de ceux à qui les autres manquent.

Les louanges ſont des ſatyres, quand elles ne ſont pas ſinceres.

Preſque toujours les plus indigens ſont les plus généreux.

L'idée du bonheur eſt ſouvent plus flatteuſe que le bonheur même.

Les nœuds de l'amitié ſont à préſent ſi déliés, qu'ils ſe rompent d'eux-mêmes. Ils ne font que rapprocher les cœurs ſans les unir.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle eſt parfaite.

Il faut un peu d'artifice pour ſe faire aimer. L'amitié ſeule n'inſpire pas toujours de l'amitié.

Un marbre dur & poli réfléchit les objets qu'on lui préſente. Il en eſt de même de la plûpart des hommes. Les peines d'autrui ſe reproduiſent ſur la ſurface de leur ame: elles ne paſſent point au-delà.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.

Un homme plus grand que ſes malheurs, fait voir qu'il n'en étoit pas digne.

Un homme ſage peut ſe faire heureux tout ſeul malgré la fortune.

On devroit s'eſtimer auſſi heureux en la perſonne d'un ami, que ſi on l'étoit ſoi-même.

Le

Le courage que l'émulation inſpire pour entreprendre, fait bientôt trouver les moyens de réuſſir.

Ceſſer d'écouter un babillard eſt le plus ſûr moyen de le faire taire.

L'envie de plaire n'eſt louable qu'autant qu'on cherche en même têms à ſe faire eſtimer.

Pour vivre en repos, il faudroit ne rien entreprendre de difficile; mais la préſomption fait croire tout aiſé.

S'il eſt des dangers inévitables, il en eſt beaucoup où l'on donne par impudence, beaucoup plus encore qu'on pourroit éviter avec un peu de précaution.

Il y a une telle liaiſon entre toutes les affaires du Monde, qu'une ſeule dépend de pluſieurs autres, & qu'on n'eſt maître de rien.

L'inſtabilité de nos goûts fait le déréglement de notre vie.

Il eſt une ſuprême dignité, qui par elle-même ne donne point de rang. C'eſt celle qui réſulte de la qualité d'honnête homme.

Il n'y a d'ordinaire que les Princes dignes de l'immortalité, qui aiment à encourager les talens qui la donnent.

Il n'eſt pas poſſible d'impoſer ſilence à la voix intérieure qui nous reproche nos fautes. C'eſt la voix même de la Nature.

Rien ne prouve mieux la vérité de la Religion, que l'ignorance des siécles barbares dont elle a triomphé.

La Religion n'a d'autre chose à craindre, que de n'être pas assez approfondie.

Faut-il cesser d'être vertueux, pour n'être point exposé aux traits de l'envie? Quel malheur ne seroit-ce pas, si le soleil cessoit d'éclairer pour ne pas éblouir des yeux foibles?

Plus l'amour vieillit, plus il est foible. L'amitié devient plus forte en vieillissant.

La Nature crie aux plus puissans comme aux plus abjects des hommes, qu'ils sont tous membres d'un même corps.

Si l'on voit a présent peu de génie, c'est que les arts ont peu d'inventeurs dans un siécle où il y a tant de modeles.

La marque la plus infaillible de l'ignorance, c'est la superstition.

Qui de nous remarqueroit le tems, s'il ne passoit point? Mais quel malheur de ne pouvoir y penser qu'au moment qu'il s'enfuit, & qu'il nous échappe!

Combien de gens rêvent en veillant, & dont les songes sont plus funestes, que ceux qu'ils font dans un profond sommeil!

On se rend à la moindre persuasion dans les choses même où l'on devroit ne se rendre qu'à l'évidence.

Les ſciènces n'apprennent plus guères qu'à s'enorgueillir & à diſputer.

Un grand génie déplacé ne paroît qu'un homme ordinaire.

La ſcience, quand elle eſt bien digérée, n'eſt que du bon ſens & de la raiſon.

Pourquoi mépriſer les gens qui n'ont point d'eſprit? ce n'eſt pas en eux un mal volontaire.

L'eſprit eſt peu de choſe, quand ce n'eſt que de l'eſprit.

Il y a peu de gens qui vaillent mieux que leur réputation; & combien n'en eſt-il pas qui valent beaucoup moins qu'elle!

Une belle ame doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux outrages.

Quelque grand que ſoit un bonheur, il en eſt un plus grand encore; c'eſt celui d'etre eſtimé digne du bonheur dont on jouit.

Nous devrions ne compter le tems que par nos bonnes actions, & le reſte pour n'avoir pas vécu.

L'eſpérance a beau tromper ſouvent; on y a toujours la même confiance, & la vie ſe paſſe à eſpérer.

Il n'arrive preſque jamais, qu'en tombant d'une haute élévation, on ſe ſente autant de force pour ſe relever, qu'on a eu de foibleſſe pour tomber.

Toute

Toute la nature agit pour croître, & tout accroissement pour sa destruction.

La vertu qui fait naître l'envie, a du moins l'avantage de confondre tôt ou tard les envieux.

Si c'est une prudence de balancer longtems sur ce qu'on doit entreprendre, c'est une foiblesse de différer davantage à force de balancer.

La modestie est toujours inséparable du vrai mérite.

Faire éclater de la jalousie, c'est mettre au jour la crainte qu'on a d'être effacé.

Un des grands effets de la Providence, c'est que chaque Nation, quelque misérable qu'elle soit, s'imagine que le bonheur ne peut se trouver ailleurs que chez elle.

Le moyen le plus ordinaire de se consoler de son ignorance, c'est de croire inutile tout ce qu'on ne sçait pas.

Les Princes nés dans des Palais peuvent-ils connoître la misere qui habite dans les chaumieres?

Le patriotisme n'est plus que le sentiment de son bien-être, & la crainte de le voir troubler.

Il n'est pas jusqu'à la piété qui ne soit dangereuse dans un homme sans jugement.

La raiſon a beſoin de l'expérience ; mais l'expérience eſt inutile ſans la raiſon.

La conſcience nous avertit en ami, avant que de nous punir en juge.

Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter.

Je ne puis comprendre que la tromperie ſoit en même tems ſi décriée & ſi commune. Il n'eſt point d'homme qui ne craigne d'être trompé, & qui, à la moindre occaſion, ne cherche à tromper les autres.

Je voudrois qu'il y eût moins de diſtance entre le peuple & les Grands. Le peuple ne croiroit pas les Grands plus grands qu'ils ne ſont, & il les craindroit moins ; & les Grands ne s'imagineroient pas le peuple plus petit & plus miſérable qu'il ne l'eſt, & ils le craindroient davantage.

Si la beauté connoiſſoit les avantages de la pudeur qui la releve, elle ne l'expoſeroit pas tous les jours à tant de dangers.

Pourquoi fuir les malheureux ? Leur état fait mieux ſentir le prix du bonheur que l'on poſſede.

Suppoſer du courage dans un lâche, c'eſt lui en donner en effet.

N'avoir pour principe de conduite que la néceſſité du devoir, c'eſt ſe le rendre bien cruel, & s'expoſer à tout moment à l'enfreindre.

Je

Je crains que la Philofophie de nos jours qui veut détruire les préjugés, ne déracine les vertus.

Combien de gens fe font des affaires de tout, parce qu'ils ne favent s'occuper de rien!

L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes, eft un maître qui coûte trop cher.

J'aime mieux un vice décidé, qu'une vertu équivoque: je fçais du moins à quoi m'en tenir.

Il faut honorer l'homme dans les malheureux, & ne pas les dégrader plus qu'ils ne le font par leur mifere.

On aime à s'entretenir avec les perfonnes qu'on aime. Pourquoi donc l'homme qui s'aime fi fort, ne peut-il refter un moment avec lui-même?

N'eft-il pas étonnant que l'amour du repos nous tienne dans une agitation continuelle?

Dans toutes fortes de gouvernement, l'homme eft fait pour fe croire libre, & pour être enchaîné.

Moins on exige des autres, plus on en obtient. Vouloir trop ufer de fes droits, c'eft le moyen de les perdre.

Ce n'eft pas le mal que je vois fouffrir qui excite ma compaffion, c'eft la fenfibilité de celui qui le fouffre.

Ce-

Celui qui posséde beaucoup, n'est pas le plus heureux; c'est celui qui désire peu, & qui sçait jouir de ce qu'il a.

Souvent les revers ôtent le courage; plus souvent la prudence s'éclipse dans les succès.

Les conseils qu'on donne aux Princes, ne sont bons d'ordinaire qu'à ceux qui les donnent.

Rien n'importe tant que de conserver sa réputation; une fois flétrie, elle ne se rétablit jamais.

Les Epoux en se mariant font vœu de s'aimer. Ne feroit-il pas mieux, pour leur honheur, qu'ils fissent vœu de se plaire?

Je tremble pour notre siécle, quand je considere que les tems anciens où il y a eu plus de Philosophes, sont précisément ceux où il y a eu moins de Philosophie!

Il y a un point de pénétration & de force d'esprit, qui fait les bornes de l'Humanité, & que nous prenons ridiculement pour les bornes de la vérité même.

Dès que dans la conversation on a senti le bout de l'esprit de ceux avec qui l'on parle, on doit s'arrêter. Tout ce qu'on diroit au-delà n'étant plus compris, pourroit passer pour ridicule.

Le peuple est toujours attentif à saisir le foible d'une grande réputation.

Tous nos Achilles ne sont pas invulnérables, & il est toujours quelque partie d'eux-mêmes où l'on peut les blesser.

On peut faire grace à un homme d'esprit, de quelques qualités de l'esprit; mais on ne fait grace à l'honnête homme d'aucune qualité du cœur. Il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérité du cœur est indivisible.

On ne s'apperçoit pas de sa santé, quand on en jouit. Il devroit en être de même de l'esprit, quand on en a.

Les ressorts de notre ame ne doivent point être si liants qu'ils en soient foibles.

Ce qui fait que tant de gens déraisonnent, c'est qu'ils veulent penser au-delà de leurs lumieres.

On avilit le desir de bien faire par le desir de paroître avoir bien fait.

Il est rare que les sots ne dominent d'abord dans toute assemblée. C'est le limon qui s'éleve sur la surface des eaux, jusqu'à ce que l'agitation venant à cesser, il se précipite de lui-même.

Nulle part on n'a tant besoin de gaieté que dans les Cours, & c'est-là précisément qu'on en trouve le moins.

Il n'est guères possible de soupçonner autrui, qu'on n'ait en soi le germe des bassesses dont on l'accuse.

L'e-

L'estime est plus flatteuse que l'amitié & que l'amour même. Elle captive mieux les cœurs, & ne fait jamais d'ingrats.

La vanité est moins insupportable, que la modestie affectée.

J'aime un honnête homme qui est sensible à la gloire; je ne l'estime plus, quand il est épris de vanité.

Il est peu d'amis qui ne souffrent un conseil; il n'en est point qui ne rejettent la censure.

En laissant trop voir de crainte qu'on ne nous trompe, nous découvrons souvent la maniere dont on peut nous tromper,

On ne prend d'ordinaire un confident, que pour avoir un approbateur.

L'ambition de réussir est presque toujours l'augure du succès.

Quiconque met de l'importance aux petites choses, est sujet à traiter légerement les plus essentielles.

Bien des avares préferent à la honte de le paroître, le supplice d'être prodigues.

Un avare guérit rarement de la passion du jeu. Outre l'espoir du gain, il y trouve l'avantage de cacher son avarice sous un air de désintéressement.

On se trompe d'ordinaire en estimant trop les hommes; rarement en les estimant trop peu.

Un homme en place n'a plus d'amis dès qu'il perd son poste. Ce n'étoit donc pas lui, mais sa place qui avoit des amis.

Quand la vérité n'offense personne, elle devroit sortir de notre bouche aussi naturellement que l'air que nous respirons.

On compte la durée de la vie par le nombre des années qu'on a vecu. On devroit n'en compter la durée que par l'usage qu'on en a fait. Tel meurt à cent ans qui n'a point commencé à vivre.

Si avec les peines que nous enduron si-bas, nous étions immortels, nous serions les plus à plaindre de tous les êtres. Il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours.

On peut oublier les offenses : mais on perd rarement le souvenir d'avoir été offensé.

Il semble que tout ce qu'on fait n'est qu'une ébauche, & qu'il reste toujours quelque chose à faire pour rendre l'ouvrage accompli.

Le pouvoir ne répond pas toujours à la volonté. Il faudroit consulter l'un avant l'autre ; mais la plûpart des hommes commencent par vouloir : ils agissent ensuite comme ils peuvent.

L'affectation découvre plutôt ce qu'on est, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudroit paroître.

La fainéantise est une mort prématurée. Ce n'est pas vivre que de ne pas agir.

Les

Les plaisirs imprévus sont les plus agréables. Ils ne sont pas précédés d'une espérance qui se dément presque toujours.

On jouiroit sagement de tout ce qu'on possede, si l'on faisoit attention qu'on n'en jouit que pour un tems.

On devroit avoir honte d'être méchant, par cela seul qu'on ne l'est que par impuissance & par foiblesse. Tout homme qui pourroit tout ce qu'il veut, ne feroit du mal à personne.

Les grands besoins viennent des grands biens, & rendent la richesse presque égale à la pauvreté.

On ne sent la mort qu'une fois; celui qui la craint, meurt à chaque fois qu'il y pense.

Un avare à soixante ans se refuse le nécessaire pour n'en pas manquer dans cent ans. Nous nous rendons presque tous malheureux par trop de prévoyance.

La Nature ne nous accoutume à souffrir dès l'enfance, que pour nous apprendre à souffrir.

Il est heureux pour l'Humanité, qu'il y ait des desirs qu'on ne peut satisfaire. Sans cela, le dernier des hommes se rendroit maître de tout l'Univers.

Qui ne tient que par ſes avantages à ſa promeſſe, n'eſt guères plus lié, que s'il n'avoit rien promis. Toute promeſſe d'intérêt s'évanouit, dès que l'intérêt ceſſe.

Mal employer le tems, c'eſt le perdre autant que de ne rien faire.

J'eſtime fort l'ignorance d'un homme qui croit & avoue ne ſçavoir que ce qu'il ſçait.

Perſonne n'eſt téméraire, quand il n'eſt vu de perſonne.

L'homme n'eſt foible que par la diſproportion qu'il y a entre ce qu'il peut & ce qu'il voudroit faire. Le ſeul moyen qu'il ait d'augmenter ſa force, c'eſt de retrancher beaucoup de ſes deſirs.

Les bienfaits intéreſſés ſont ſi communs, qu'il ne faut point s'étonner ſi l'ingratitude n'eſt pas ſi rare.

Nous ne haïſſons les méchans que par intérêt. S'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous ne les regarderions qu'avec indifférence.

Pour bien voir un défaut dans autrui, il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les gens les plus attachés à la vie ſont preſque toujous ceux qui ſavent le moins en jouir.

Le

Le malheur des gens les plus ſçavans, c'eſt de ne ſçavoir pas ignorer ce qu'ils ne peuvent pas ſçavoir.

Dans le conflit des opinions, il ne manque à la plus ſimple, pour réunir tous les eſprits, que d'être propoſée la derniere.

Le trop de dévotion mene au fanatiſme; le trop de Philoſophie, à l'irreligion.

Les ſoins qu'on ſe donne pour ne pas ſouffrir, cauſent plus de tourment qu'on n'en auroit à ſupporter les ſouffrances.

Le plus mauvais des perſonnages, c'eſt d'être vieux & de n'avoir ni jugement, ni expérience.

Il y a des gens à qui l'envie de paſſer pour raiſonnables, ne ſert qu'à donner un ridicule de plus.

On a bien de la peine à ſurmonter l'orgueil en le combattant: quel ne ſera-t-il pas, quand on le flatte?

La Nature ne nous laiſſe manquer de rien; mais par notre luxe, nous nous ſommes fait plus de beſoins, & conſéquemment plus de miſeres, qu'elle ne nous a fait de préſens.

Le plus lent à promettre eſt d'ordinaire le plus fidele à tenir.

Le vrai mérite déſire d'être honoré, comme il s'honore lui-même.

Si nous ne pouvons empêcher les jeunes gens d'être étourdis, souvenons-nous qu'ils ont peu de tems à l'être.

La plûpart des avares sont de trop bonnes gens ; ils ne cessent d'amasser des biens pour des gens qui souhaitent leur mort.

Il n'est point de fil plus délié que celui qui nous attache à la vie : le moindre souffle peut le rompre.

On ne jouit de la vie que par parties : chaque instant en termine l'étendue ; quand il existe, le passé n'est plus, & l'instant qui le suit n'est pas encore. De cette sorte, nous mourons sans avoir jamais pû jouir que d'un seul instant.

On vit trop peu pour le long tems qu'on doit rester mort.

Au bout d'une génération, tout sera égal entre les plus heureux & les plus misérables.

Après la mort, il ne reste aucun regret à la vie. La plus triste des morts est celle de la jeunesse, qu'on est longtems à regretter.

Par la même raison que les ombres sont nécessaires dans un tableau, la modestie doit toujours accompagner le mérite. Elle lui donne plus de force & de relief.

L'Hypocrite qui veut imiter la vertu, ne peut la copier qu'en détrempe.

C'est

C'est du moins avoir une sorte d'esprit, que de sçavoir se servir de l'esprit des autres.

La paresse de la plûpart des Grands vise un peu à la léthargie.

Je doute qu'un homme sage & sensé voulût redevenir jeune aux mêmes conditions qu'il l'a été.

Les préjugés de la jeunesse passent avec elle. Ceux de la vieillesse ne durent que parce qu'elle n'a point d'autre âge à espérer.

L'éloquence sçait taire à propos tout ce qui pourroit détruire ce qu'elle veut établir : elle ne peint alors que de profil.

La raison pourquoi certaines gens parlent tant, c'est qu'ils ne parlent que de mémoire.

Il ne faut pas s'étonner que nous ayons tant de penchant à la paresse ; c'est l'état naturel de l'homme, puisque le travail n'est pour lui qu'une punition.

Les pauvres, condamnés aux sueurs & à la fatigue, reprochent à la Nature l'oisiveté des riches ; & les riches, tourmentés par les passions, ou dévorés par l'ennui, portent envie aux plaisirs innocens des pauvres. Personne ici-bas ne se trouve heureux qu'à la place des autres.

La vraie Religion n'a peut-être jamais tant souffert de la violence de ses persécu-

teurs, que de la folie & de la mauvaise foi de ceux qui la représentent comme un phantôme effrayant par ses rigueurs.

Il est rare que l'amour ne soit fou dans une ame folle; il peut être sage dans un cœur bien fait.

Ne nous flattons point d'avoir beaucoup d'amis. Un revers de fortune peut seul nous en apprendre le nombre.

Les premiers soupirs d'un fol amour sont les derniers de la sagesse.

La Nature donne les traits du visage; la fourberie les démonte à son gré.

Combien de prodigues, qui, en mourant, ne payent qu'à la Nature ce qu'ils doivent!

On ne monte à la fortune que par degrés; il n'en faut qu'un pour en descendre.

Que de vuide doit se trouver dans un esprit qui ne veut se remplir que d'évidence!

Les traits de satyre de certaines gens sont autant de marques d'honneur pour ceux qu'ils attaquent.

Il y a des Auteurs qui travaillent & polissent si fort leurs écrits, que tout ce qu'ils donnent au Public n'est que de la limure.

Les premieres fautes allarment l'innocence; celles qui suivent cessent de l'effrayer. Heureuse celle qui n'a point appris à craindre, ou qui s'en est tenue à ses premieres frayeurs!

Je

Je ne connois de véritable valeur, que cette fermeté tranquille qui cherche les dangers par devoir, & qui les brave sans emportement.

Je plains moins un ignorant qui ne sçait rien, qu'un sçavant qui sçait mal ce qu'il a appris. Il importe plus de bien sçavoir, que de sçavoir beaucoup.

Pour la plûpart des choses d'ici-bas, c'est durer beaucoup que de changer peu.

L'homme d'esprit ne raisonne que d'après ce qu'il a appris; l'homme de génie, que d'après lui-même.

On ne se compare guères, qu'on ne se préfere.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeste: il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

On ne comprend bien le mérite des grands hommes, que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être; le génie ne parle qu'au génie.

On critique en vain les grands hommes; leur célébrité se charge du soin de les venger.

Les grands parleurs ressemblent à ces musiciens qui, dans leurs airs, préferent le bruit à l'harmonie.

On peut revenir des ténebres de l'ignorance: on ne revient jamais de celles de la présomption.

Nous avons ſçu rendre les élémens eſclaves de notre adreſſe; & nous ne ſçavons point maitriſer nos paſſions.

La plûpart des Héros ne ſont que des fléaux brillans qui déſolent la terre.

La véritable valeur brave le péril ſans négliger les reſſources.

Deux ſortes d'hommes ne réfléchiſſent point, l'homme effrayé & le téméraire.

Le vrai courage du Héros, c'eſt d'oublier le rang où il eſt parvenu par ſon courage.

C'eſt ſouvent gagner un procès que de ne le plus pourſuivre.

On eſtimeroit peu les richeſſes, ſi elles ne fourniſſoient à la vanité le plaiſir d'avoir ce que les autres n'ont pas.

Quoique la juſtice ne ſe vende pas, il en coûte beaucoup, & il faut être bien riche pour l'obtenir.

L'ignorance des vices eſt plus utile aux ſauvages, que ne l'eſt pour nous la connoiſſance des vertus.

J'admire plus la Religion dans les petites pratiques de piété qu'elle inſpire aux gens d'eſprit, que dans les grandes choſes qu'elle fait entreprendre au commun des hommes.

On

On a tort de confondre les goûts avec les passions. Les goûts sont moins vifs, & ils passent; les passions, plus impétueuses & plus durables.

Ne cherchons nos ennemis que dans les personnes avec qui nous vivons; celles avec qui nous n'avons aucune habitude ne pensent point à nous faire du mal.

Pour nuire plus sûrement, on impute aux personnes qu'on n'aime point, ou un excès de vertu, ou les défauts les plus proches des vertus qui font leur mérite.

C'est louer sûrement & délicatement une femme, que de lui dire du mal de ses rivales. Combien d'hommes sont femmes en cela!

La fortune, pour l'ordinaire, n'est point favorable aux honnêtes gens. L'écume des mers s'éleve sur leur surface; les perles restent au fond.

L'équité naturelle est encore plus juste que les Loix.

En ne faisant rien, on apprend ordinairement à mal faire.

La jalousie veut passer pour un excès d'amour; mais elle fait peur en disant qu'elle aime.

Se mettre en colere, c'est punir sur soi les fautes & les impertinences d'autrui.

Il

Il faut souvent plus de force à certaines gens pour ne pas passer le but, qu'il ne leur a fallu pour y atteindre.

La plus cruelle de toutes les folies, c'est celle qui gémit quelquefois d'entrevoir la raison.

La mort est un asyle toujours assuré contre les travaux & les peines de ce monde. Un Pilote, sûr de rentrer dans le port, ne redoute point les tempêtes.

Je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi les goûts les plus bisarres sont presque toujours les plus vifs.

La vertu sans douceur ni politesse, est un appas sans hameçon.

La raison peut nous dérober au monde dans les cercles mêmes les plus brillants, & l'imagination nous y rend malgré nous dans les retraites les plus sombres.

Que l'éloquence ne se vante de rien; elle ne peut autre chose qu'appliquer les hommes aux vérités dont chacune porte en soi la conviction. Il n'y a que l'homme qui puisse se persuader lui-même.

Qui ne veut rien prévoir, est surpris qui prévoit tout, est misérable.

Notre vie n'est qu'une mort successive, qui s'écoule à notre insçu.

La

La fausse modestie se décele elle-même, en laissant trop flotter la gaze qui doit couvrir les vertus.

Il y a des Directeurs de conscience trop complaisans. Je les compare à des nâgeurs mal adroits qui vont au fond de l'eau, en voulant donner la main aux passagers qui se noyent.

Combien d'honnêtes gens ressemblent à Ulysse chez Eumée. Ce sont des Héros couverts de haillons.

Plusieurs guerriers ont eu des succès, & ils n'avoient pourtant guères plus de mérite que les Oies qui sauverent le Capitole.

L'homme de génie ne sçauroit gouverner un Etat sans fermeté; & c'est précisément cette fermeté qui fait le malheur d'un Etat gouverné par un homme sans génie.

Les anciens Philosophes, si l'on en excepte les Stoiciens, s'accordoient presque tous à penser mal de l'Humanité; les Philosophes de nos jours en font l'apologie. Je dirois lequel, du blâme ou de l'estime, est le plus propre à corriger les hommes, si les hommes, à peu de chose près, n'étoient encore ce qu'ils ont toujours été.

Comment se corrigeroit-on de ses défauts dans la prospérité? on a commencé par s'y corriger de ses vertus.

Il y a des gens qui parlent beaucoup ſans rien dire. Je les compare à des arbres qui, pour avoir trop de feuilles, ne portent point de fruit.

Accordez de l'eſtime aux gens de lettres, ils vous tiennent quitte de tout bienfait.

Il y a une grande différence entre ſçavoir beaucoup & ſçavoir bien; & l'un eſt bien plus rare que l'autre. Pour ſçavoir beaucoup, il ne faut que du travail & de la mémoire; pour bien ſçavoir, il faut de la juſteſſe & du goût.

Je ne puis ſupporter un Orateur qui penſe par art, & veut me faire penſer de même. Il coupe méthodiquement les ailes à mon eſprit, & je ne puis que me traîner après lui dans le chemin étroit qu'il me trace.

Il faut ſe former l'eſprit ſur les anciens, & le goût ſur les modernes.

Le bel-eſprit ſupplée des mots aux penſées. Le génie aſſujettit les mots aux penſées.

La Nature, où les Anciens ont puiſé, eſt encore la même pour nous. Ils nous ont appris à la deſſiner d'après elle, & nous nous contentons de la copier d'après eux.

Je connois quantité de beaux-eſprits, mais peu de gens de lettres; & beaucoup plus de gens de lettres, que de ſçavans.

Con-

Connoître & ſentir ſon bonheur, c'eſt en doubler la jouiſſance.

Il eſt dans le monde un tribunal plus redoutable qu'aucun de ceux qu'une ſage police a établis. Différent de ceux-là, il eſt inviſible; il n'a ni haches, ni faiſceaux: il eſt partout, & le même dans toutes les nations: chaque homme a droit d'y opiner. L'eſclave y juge ſon maître; le Sujet, ſon Souverain. Les honnêtes gens le compoſent & le craignent; il n'y a que les ſcélérats les plus déterminés, qui ne tiennent point compte de ſes arrêts.

Un pere honnête-homme doit trembler, quand il voit les enfans d'un Brutus ſe ſoumettre au joug des tyrans, & le regne du fils de Marc-Aurele, n'être qu'un regne de ſcélérateſſe & de fureur.

Je compare un grand parleur à un fleuve qui déborde, & qui, dans ſon cours, entraîne pêle-mêle des fleurs, des pierres & des buiſſons.

Il n'eſt guères d'homme d'eſprit qui n'ennuye les ſots, & qui ne leur rende à ſon tour l'ennui que ceux-ci lui donnent.

Il eſt étonnant que les gens les plus occupés d'eux-mêmes ſoient préciſément ceux qui cherchent le plus à s'éviter.

Les

Les remords inutiles n'en sont que plus importuns & plus cruels.

On voit tous les jours des divorces scandaleux dans les mariages. Chacun en imagine divers sujets; mais ils ne viennent, à mon avis, que de ce que les deux époux, inconnus l'un à l'autre, ont été aux pieds des Autels se jurer de l'amour, sans sçavoir s'ils pourroient même s'accorder de l'estime.

On reconnoît deux époux, ou à l'embarras qu'ils ont à se rencontrer, ou à la satisfaction qu'ils ont à se perdre de vue.

Les mœurs font taire les Loix, & ce sont elles seules qui élevent ou qui renversent les Empires.

On ne sçauroit guérir d'une grande passion, qu'on ne se trouve long-tems malheureux & heureux tout ensemble.

La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite & à celui qui n'en a pas. Dans l'un elle le prouve; dans l'autre elle en cache le défaut.

C'est un état bien tranquille, que celui d'un homme exempt de vanité. Pour en juger, il n'y a qu'à le comparer à l'état d'un homme qui travaille sans cesse à paroître ce qu'il n'est pas.

Il est plus glorieux qu'on ne pense d'avouer qu'on s'est trompé; c'est dire qu'on a ac-

a acquis plus de lumiere & de ſageſſe qu'on n'en avoit auparavant.

J'ai vu une eſpéce de phénomene: une armée ſi bien diſciplinée, que les ſoldats y craignoient moins l'ennemi, que leurs Capitaines.

Les erreurs qui devroient bientôt s'éteindre, s'accréditent en vieilliſſant. Il n'y a que les vérités qui devroient durer toujours, que nous laiſſons s'affoiblir à meſure qu'elles vieilliſſent.

Avant que de condamner les barbares, qui n'annoncent la guerre que par une ſubite irruption dans les terres de leurs ennemis, je voudrois ſçavoir ce qu'ils penſent de nos brillans manifeſtes, qui l'annoncent ſouvent ſans juſtice & ſans raiſon.

Si nos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils du luxe de nos jours? Ils verroient les ſimples citoyens, mieux meublés & plus parés qu'ils ne l'étoient eux-mêmes; & ils demanderoient où eſt le Peuple dans les grandes villes, où nous demandons où ſont les grands Seigneurs.

Je ne ſçais qui eſt le plus à plaindre, ou d'un pauvre dont rien ne peut augmenter la miſere, ou d'un riche dont mille évenemens peuvent troubler le bonheur.

Un Héros n'eſt fait que pour ſubjuguer & détruire ; un Roi ne doit s'étudier qu'à rendre ſes Sujets bons & heureux. Il faut néceſſairement des ennemis à l'un pour ſe faire un nom ; l'autre n'a beſoin pour ſa gloire que d'être aimé de ſes peuples ; un Roi peut aiſément devenir grand homme, un Héros ne l'eſt pas toujours.

Dans nos diſgraces nous ſommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne ſommes irrités de la joie qu'en conçoivent nos ennemis.

La diſſimulation eſt utile à ceux qui *s'en* ſervent ; elle l'eſt bien davantage à ceux pour qui on en fait uſage ; elle leur cache ſouvent des défauts ou des vices qui leur feroient horreur.

Faut-il s'étonner qu'il y ait ſi peu d'*union* dans la plûpart des familles? On s'y voit de trop près pour ne pas ſe connoître ; & il eſt difficile de s'aimer, quand on ſe connoît ſi bien.

La plûpart des hommes ne vivent pas ; mais ils eſperent de vivre, & la vie ſe paſſe à former des projets pour la bien paſſer.

Il eſt étonnant que la foibleſſe ne ſçache employer que la perſécution & la force. On a toujours remarqué que les cœurs les plus foibles ſont ordinairement les *plus* cruels.

La

La plûpart des amours ne ſont point durables. Il en eſt comme du bois, qui a force de nous échauffer, ſe conſume lui-même.

Je n'ai guères vu de gens préſomptueux, qui ne fuſſent des gens médiocres.

Ce qu'un grand homme a le plus à redouter, c'eſt ſa réputation même. S'il la dément une ſeule fois, il riſque de la perdre pour toujours.

Deux ſortes de gens ſont également incapables de toute affaire: l'un agit avant de réfléchir, c'eſt l'étourdi; l'autre réfléchit lorſqu'il faudroit agir, c'eſt le puſillanime.

A force de trop promettre, on décele, ſans le vouloir, le deſſein qu'on a de ne rien tenir.

Je crains un eſprit trop fin, parce que d'ordinaire il eſt faux.

Les regles guident le génie; mais ſouvent auſſi elles ne ſont qu'un contre-poids qui en abat l'eſſor.

Un Orateur qui s'étudie à être fleuri, eſt comme un athlete qui ſe pique de beauté, à qui l'on ne demande que de la force.

Tous les plus beaux talens réunis ne valent pas une vertu.

Si l'on nous parloit d'un Monde auſſi grand, auſſi beau que le nôtre, & qui cependant ne pût ſuffire aux beſoins d'un in-

ſecte qui s'y traîne, & qui ne peut y vivre que quelques jours; que dirions-nous de ce reptile, & ne ſerions-nous pas ſurpris qu'on l'appellât homme, & que c'en fût un en effet?

On ne fréquente les bonnes compagnies que pour s'amuſer & ſe diſtraire. D'où vient donc qu'on les quitte pour ſe déſennuyer?

Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien des Etats, qu'il en fût des détours de la politique comme de ceux des rivieres, qui n'en interrompent point le cours.

Quiconque veut tout apprendre, doit s'attendre a ne rien ſçavoir à fond. Une foule de connoiſſances entaſſées ne font non plus un Sçavant, qu'un tas de pierres raſſemblées au haſard ne font un bel édifice.

On n'eſt point ſçavant par les choſes qu'on ſçait. Je croirois volontiers qu'on ne l'eſt que par les choſes qu'on ſoupçonne. Combien n'eſt-il pas d'horiſons au-delà de celui qui borne notre vue!

Le doute eſt l'école de la vérité. Le Sçavant doute parce qu'il ne voit pas tout; l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il croit tout connoître. Le premier ne peut ſe diſſimuler ſon ignorance, & il en eſt plus modeſte. Le ſecond ignore la ſienne, & il en eſt plus vain & plus hardi.

Ne

Ne pourroit-on pas dire de bien des gens aſſemblés pour délibérer, ce que Juvenal a dit de ces Pigmées qui n'avoient qu'un pied de hauteur: *Quorum cohors pede non eſt altior uno.* Ces ſortes de gens n'opinent que pour paroître juger.

Combien de ſerpens, à force de ramper, s'élevent juſqu'à la cime d'un arbre, qui n'eſt fait que pour ſervir de retraite aux oiſeaux du ciel!

Ce doit nous être une vraie conſolation, & non un ſujet de chagrin & d'envie, de voir des places occupées par des gens qui valent moins que nous. Ce ſeroit autre choſe, ſi l'uſage étoit de ne les donner qu'à ceux qui en ſont dignes. Le bonheur de ceux-ci devroit faire alors notre déſeſpoir, parce qu'il ſeroit une preuve de notre peu de mérite.

Les louanges ſont un tribut qu'on doit à la vertu; mais quoique de tous les tributs ce ſoit le plus aiſé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi, & preſque toujours on le refuſe. Les collecteurs de cet impôt ſeroient des gens fort déſœuvrés dans le monde.

Des dehors ſages & vertueux, une fois accrédités & rendus néceſſaires dans un Etat,

ne peuvent manquer d'y amener tôt ou tard l'amour de la vertu & de la sagesse.

Un Roi de Pologne fut appellé le Roi des Paysans, parce qu'il se plaisoit à les protéger & à les défendre. Etoit-ce un titre d'ignominie, ou de gloire? J'en laisse la décision à la Philosophie de nos jours.

Une méfiance trop marquée attire souvent elle seule les malheurs dont on cherche à se garantir.

Rien n'est plus propre à faire échouer l'artifice & la finesse, que la candeur & la simplicité.

La valeur me paroît la seule vertu qu'il n'est possible de contrefaire.

Il n'est rien de plus dangereux pour un Prince, que de mollir après un grand éclat de fermeté.

Un Souverain ne sçauroit rien faire de plus utile, que d'inspirer à sa Nation une grande idée d'elle-même. Il faut qu'un Peuple s'attache à sa Patrie, même par orgueil.

Peut-on ne pas bien augurer d'un Etat où les Grands ne se font plus une bienséance de ne rien sçavoir, & où le Peuple commence à voir au-de là de ce qu'il a appris?

Un Prince peut bien, par bonté, se désaisir de sa puissance; mais il doit se hâter

de la reprendre au moindre ſoupçon qu'on peut en abuſer.

Il eſt auſſi rare à un Souverain de vouloir écouter une nouvelle qui peut lui déplaire, que de trouver des gens qui ayent le courage de la lui annoncer.

Le génie ne penſe, ni ne parle, que d'après lui-même; mais la plûpart des hommes n'ont point d'eſprit à eux, & ne parlent, ni ne penſent, que d'après les autres. Chargés des idées d'autrui, ils ne ſçauroient en produire aucune. Ce ſont pourtant ceux là, & ceux là uniquement, qui oſent critiquer ceux dont ils ne ſont que de miſérables échos. L'animal de la terre le plus ſtupide, l'âne d'Eſope croyoit-il être lion pour être revétu de la peau qui lui en donnoit l'apparence?

Quelle différence entre l'état préſent des ſciences, & celui où elles étoient il y a mille ans! C'eſt ce que nous diſons tous les jours dans un transport de vanité; mais c'eſt ce que diront peut-être nos deſcendans avec plus de raiſon encore, pluſieurs ſiécles après nous.

Les jeux & les divertiſſemens des gens de la campagne, ſeroient de rudes exercices pour les grands Seigneurs d'à préſent; mais les jeux ſédentaires de ceux-ci, & leurs tran-

quilles débauches, ne ſont-ils pas plus pénibles & plus dangereux à la ſanté, que ceux des gens de la campagne?

Je ne connois dans l'Hiſtoire aucun grand homme qui n'ait eu le malheur de voir ſes lauriers flétris par le ſouffle impur de la prévention. Mais aujourd'hui ces mêmes lauriers reverdiſſent ſur leur tombe, & nos derniers neveux en admireront encore l'éclat & la fraîcheur.

Il y a bien des gens en qui le génie repoſe à leur inſçu. Il leur faut quelque évenement qui les en avertiſſe. Je les compare à ces fleurs que les aquilons tiennent fermées, & qu'un ſimple rayon de ſoleil peut faire épanouir. Ce ne fut qu'aſſez tard que l'amour décela le génie du grand Corneille.

On dit peu de mal d'un homme qui ne mérite point d'être loué; mais c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de la ſupériorité de ſon mérite.

Il ne manque point de flatteurs dans les Cours, non plus que, dans les campagnes, de ces inſectes qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent.

Les petits eſprits ſont tous minutieux. Qu'ils parlent, ou qu'ils écrivent, ils entrent dans les plus minces détails. S'ils avoient une tête à décrire, ils en compteroient juſqu'aux cheveux. Il n'en eſt pas ainſi du génie:

il ne voit la Nature qu'en grand. L'aigle qui plane dans les nues, distingue à peine la bruyere où l'hirondelle se plaît à voler.

Il ne suffit pas à un Souverain de remédier aux abus de son siécle; il doit préparer des remedes aux maux à venir. Ce n'est point pour le seul tems de sa vie que la destinée de ses Etats lui est confiée: il doit, par ses loix & par ses exemples, y régner même après sa mort.

Les Arts ont créé un Monde nouveau; mais ils se sont trop multipliés. Il y en a plus de superflus que de nécessaires; beaucoup trop pour les plaisirs, trop peu pour les besoins de la vie.

Il paroît bien que notre bonheur ne sçauroit être parfait ici-bas. A quelque dégré que soient nos maux, ils peuvent augmenter; & il n'est aucun de nos plaisirs qui n'ait ses bornes.

Combien de gens qui ne pensent qu'en parlant! & combien plus encore qui parlent toujours sans penser!

Les crimes ne sont jamais les coups d'essai d'un méchant homme. Le vice a ses progrès comme la vertu; & c'est ce qui rend les scélérats d'autant plus coupables.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui ose se donner des amis vertueux.

Les Sauvages ſont heureux parce qu'ils ignorent les vices. Sommes-nous plus heureux de connoître les vertus ?

Il eſt rare qu'on ſoit vivement frappé des vertus ou des talens des perſonnes avec qui l'on vit. On n'avoue hardiment les bien connoître que lorſqu'ils ne ſont plus. Ne peut-on donc meſurer la hauteur des cédres que lorſqu'ils ſont abattus ?

Sçait-on pourquoi un homme qui ne ſçait rien ſe croit habile ? c'eſt parce qu'il ne ſçait pas qu'il ne ſçait rien.

Il eſt rare que le ſuccès ne juſtifie la hardieſſe d'un génie entreprenant.

L'eſprit galoppe d'ordinaire ; le jugement ne va que le pas.

Dans un Etat Républicain, ou Monarchique, il eſt toujours des maux auxquels il faut apporter des remedes ; & malheureuſement de ces remedes il naît encore des maux ſouvent plus difficiles à guérir.

Je ne veux point d'une réputation que je ſentirois démentie par le témoignage de ma conſcience.

On

On peut dire, qu'on n'a fait que vendre ou prêter ſes bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le ſeul plaiſir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Un homme qui pourroit plaire à tout le monde, entend bien mal ſes intérêts lorſqu'il ne veut plaire uniquement qu'à ceux qui lui plaiſent.

On a cru anciennement qu'il falloit des diſtinctions parmi les hommes. Au lieu d'y mettre celle des vertus, on y a mis celle de la nobleſſe: c'étoit la plus aiſée; la naiſſance la donne, & elle ne coûte rien à acquérir.

Il n'eſt aucun Etat qui ne s'eſtimât heureux d'être gouverné par un homme qui auroit vécu deux ou trois mille ans: ſans doute on feroit cas de ſon expérience; mais l'on ſe trompe: l'Hiſtoire nous rend contemporains de plus d'évenemens que cet homme n'en auroit vûs. Nous avons vécu, pour ainſi dire, plus de ſiécles que lui, & nous n'en ſommes ni plus inſtruits, ni plus prévoyans, ni plus ſages.

La dissimulation d'un Roi ne doit aller que jusqu'au silence.

Il n'est pas possible qu'un Souverain puisse procurer le bien général sans faire naître des inconvéniens particuliers, & conséquemment sans s'exposer à des interprétations injustes. Ce qui doit le consoler, c'est qu'il est rare que l'intégrité qui blesse dans le moment, ne devienne bientôt l'objet de l'admiration de ceux qui la condamnent.

Rien ne caractérise mieux la supériorité du génie, que le talent de préparer de loin les grands succès.

La finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent suppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

Le hasard se mêle des fortunes. Pourquoi trouver étrange qu'il se mêle aussi quelquefois des réputations?

Dans certains hommes les vertus sont si près de l'excès, qu'elles sont presqu'aussi à craindre que les vices.

Il n'y a point d'envieux qui ne le soit sans raison. Si un homme nous surpasse, nous

de-

devons le louer, parce que nous ne pourrions pas être loués nous-mêmes, s'il n'est pas digne de l'être. Si au contraire, nous le surpassons, nous devons nous plaire à le voir loué, parce que la gloire qui lui revient rehausse nécessairement celle qui nous est due.

Il se rencontre dans toutes sortes d'affaires des momens heureux qui ne reviennent point, & l'on se repent trop tard de n'avoir pas fait, lorsqu'il en étoit tems, ce qu'il n'est jamais deux fois tems de faire.

Il regne un sentiment commun parmi les hommes, & de tous les sentimens le plus injuste & le plus faux. Il n'en est point qui ne croye se connoître, & qui ne s'imagine que les autres ne se connoissent point.

La présomption ne doit jamais nous porter à la négligence dans ce qui nous paroît aisé, ni la défiance nous faire perdre le courage dans ce qui est difficile.

Il n'est point de si grande réputation qui n'ait besoin d'un peu d'indulgence.

Les injures ne sont jamais bien réparées, quand elles ne le sont qu'à demi.

La vraie modestie doit nous faire ignorer nos talens, & en même tems s'ignorer elle-même.

Je doute qu'on puiſſe jamais être aſſez perverti pour être tranquille.

La nobleſſe eſt une gloire déjà acquiſe, & qui doit devenir la ſemence d'une nouvelle.

Il y a des gens qui ſe croyent capables de tout, parce quils n'ont d'expérience de rien.

Voulez-vous bien connoître le caractere d'un homme? attendez qu'il lui arrive quelque diſgrace: vous verrez bientôt alors ou toute ſa grandeur, ou toute ſa foibleſſe.

Rarement avec l'eſprit de détail on a celui des grandes vues.

Il eſt ſouvent plus dangereux d'avoir des talens, qu'il n'eſt honteux de n'en avoir pas.

De tous les biens qu'on eſtime dans les autres, la ſolide vertu eſt le ſeul que l'on n'envie jamais.

Je ne connois d'autre avarice permiſe que celle du tems.

Le plus grand plaiſir qu'on puiſſe faire à un homme vain, n'eſt pas de le louer; c'eſt de l'écouter paiſiblement ſe louer lui-même.

Pour nous défaire de nos défauts, il nous ſuffiroit d'en avoir l'idée qu'en ont ceux qui nous les connoiſſent.

Il y a des perſonnes qui craignent ſi fort l'ennui, que la ſeule crainte de l'éprouver eſt un ennui pour elles.

J'ai toujours remarqué qu'on ne s'ennuie jamais davantage qu'après les plaiſirs : l'ennui qui fait qu'on les recherche eſt toujours plus ſupportable que celui qui les ſuit.

Il y a dans le monde un plaiſir plus ſenſible & plus délicat, que celui de ſatisfaire ſes paſſions ; c'eſt celui de les vaincre.

D'où vient que plus l'eſprit eſt borné, plus il croit voir & ſaiſir d'objets ; & que plus il eſt éclairé, moins il ſe flatte d'en connoître ? Je n'en ſçais point préciſément la raiſon ; mais je me ſuis toujours apperçu que la préſomption naît de la médiocrité, auſſi naturellement que la modeſtie vient du mérite.

Combien de gens s'imaginent avoir de l'expérience par cela ſeul qu'ils ont vieilli !

Les plus grands hommes ont des défauts mêlés avec leurs vertus. Il y a pour eux un jour favorable, comme pour les tableaux.

On a toujours tort avec ſa conſcience ; quand on eſt réduit à diſputer avec elle.

Qu'un

Qu'un Prince est heureux, quand il peut se reposer de l'administration de ses finances sur un homme aussi sage qu'éclairé, aussi désintéressé que fidele! Un Intendant honnête-homme est un trésor plus précieux que ne le sont tous les trésors qu'on lui confie.



AVERTISSEMENT,

SUR LA RE'PONSE SUIVANTE AUX CONSEILS DE L'AMITIE'.

ON seroit, sans doute, étonné de l'Ouvrage qui suit, & du titre même qu'il porte, si l'on ne disoit ici à quelle occasion il fut fait. Nous le devons à un Livre imprimé, si je ne me trompe, à Lyon, en 1747, & ayant pour titre: CONSEILS DE L'AMITIE'. Ce livre ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité du Roi de Pologne. Un goût décidé pour la morale le lui fit lire avec attention; & nous sçavons d'une personne digne de foi, qu'à mesure qu'il le parcouroit, il dictoit ou il écrivoit lui-même ce qu'il croyoit devoir y ajoûter, non pas peut-être pour lui donner plus de force & de correction, mais pour le rendre plus intéressant & plus utile. Il lui sembla sans doute voir un ruisseau dont les eaux pures couloient dans un lit trop étroit: il voulut en étendre le cours, & par différens canaux leur faire arroser & féconder plus de campagnes. Apparemment ce fut aussi dans ce dessein qu'il prit plaisir à se déguiser sous la for-

me du jeune Eleve que l'Auteur s'étoit proposé d'instruire, & à ne prendre que le ton naïf & modeste d'un cœur nouvellement épris des charmes de la vertu. Il crut que des maximes déjà suivies devoient paroître moins austeres, plus aisées à pratiquer & plus propres à exciter l'émulation dans ceux pour qui elles étoient écrites.



REPON-

REPONSE D'ARISTE AUX CONSEILS DE L'AMITIÉ.

JE n'oublierai jamais, mon cher Cléante, les soins que vous avez bien voulu vous donner pour éclairer ma raison, régler mes penchans, me former à la vertu, & me la faire aimer comme le bien le plus certain & le bonheur le plus vif & le plus durable. Je ne puis mieux vous en marquer ma reconnoissance, qu'en vous rendant compte du progrès qu'ont fait en moi vos salutaires leçons. Il seroit plus grand, sans doute, si je les avois reçues avec autant de docilité & d'application à bien faire, que vous aviez de zèle & d'attention à me rendre parfait; mais il m'auroit fallu cette raison lumineuse qui vous apprend à distinguer le vrai du faux, cette délicatesse de sentiment, cet amour constant pour la vérité, ce goût des choses solides, cette expérience, enfin, qui vous a si bien convaincu de l'importance de vos enseignemens. Je puis dire, cependant, que plus j'avance en âge, plus je m'applique à les mettre à profit.

La connoissance que vous m'avez donnée des hommes, que je crois, comme vous, qu'il est plus nécessaire d'étudier que les livres, m'en a inspiré une méfiance, que j'estime presque une vertu. Je n'ai qu'à me consulter moi-même pour sçavoir que le plus sage d'entr'eux est celui qui a le moins de vices; le plus parfait, celui qui a le moins de défauts. Esclaves de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs caprices, & toujours aussi communément victimes des caprices, des préjugés & des passions des autres, quels affreux spectacles de guerre & de dissension ne donnent-ils pas sur la scene du Monde, tandis que les bêtes, tranquilles & se respectant mutuellement, malgré la diversité de leurs affections & de leurs besoins, semblent leur reprocher de n'être pas aussi sages avec leur raison, qu'elles le sont par le seul instinct de leur nature?

Peut-être suis-je encore trop frappé de ce qu'un premier regard m'a fait appercevoir sur le théatre que les hommes occupent, & où je vais commencer à figurer avec eux; mais d'après le témoignage de ceux qui m'y ont précédé, je sais qu'on n'y voit le plus ordinairement qu'injustice & cruauté, qu'ingratitude & perfidie, que des haines, des ven-

gean-

geances, des crimes, des désolations, des ravages. La race humaine, selon l'expression de *Montagne*, n'est qu'une fourmilliere émue & échauffée; elle se heurte, se foule, s'écrase, se détruit elle-même; & l'on ne peut mieux la comparer qu'à cette troupe meurtriere de Soldats, que Cadmus effrayé vit sortir du sein de la terre, & qui, produits des dents d'un serpent, devenoient d'autres serpents & s'entretuoient les uns les autres.

Un moyen d'être moins exposé à la malice des hommes, seroit de gagner l'amitié de quelques-uns d'entr'eux, de s'en faire des défenseurs, des protecteurs, un conseil, un secours, un appui. Ainsi des arbrisseaux que l'orage pourroit briser chacun à part, ne peuvent être ébranlés dès qu'ils sont joints à d'autres qui les soutiennent.

Mais où trouver des amis où il n'en est presque plus? Cependant comme je ne puis renoncer entierement à la société dont je vais partager les biens, & dont il est juste aussi que je partage les inconvéniens & les peines, au défaut d'amis tels que je les voudrois, tels que tous les amis devroient être, je suis résolu de me contenter, ou de feindre du moins de me contenter de ceux que le hazard, l'intérêt, le seul usage du monde

vont m'offrir. Ce n'eſt pas celui qui fait ſemblant de ſe laiſſer tromper qui eſt le moins habile; c'eſt celui qui ſe flatte d'avoir eu l'adreſſe de tromper. Il eſt des illuſions générales auxquelles on eſt forcé de ſe prêter: quand la pauvreté d'un Etat oblige d'y mettre en crédit une fauſſe monnoie, y a-t'il perſonne en droit de la rejetter?

Dans la diſette de vrais amis, je m'accommoderai de ceux qui n'en ont que l'apparence; mais auſſi ne leur donnerai-je que la ſimple apparence d'un retour qu'ils ne méritent point. Le monde ne ſubſiſte, à mon avis, que par ces dehors équivoques. Tout reprochables qu'ils ſont, ils y forment un lien d'honnêtete, qui en bannit la confuſion & le déſordre, & qui eſt comme le fondement du repos public. Si tous les cœurs y étoient à decouvert, feroit-il poſſible d'y vivre? Un beau maſque eſt bien plus ſupportable, qu'un viſage effrayant par ſa laideur.

Il ne me reſte plus qu'une précaution à prendre avec quiconque voudra ſurprendre mon amitié; c'eſt de lui donner lieu de croire qu'il l'a ſurpriſe en effet; c'eſt de ne pas lui paroître, ſelon le conſeil d'Horace, plus inſtruit, ni plus choqué de ſes défauts, qu'un

qu'un a) amant de ceux de sa maitresse, ou qu'un b) Pere de ceux de son Fils; c'est de répondre à son faux empressement par des égards, des attentions, des complaisances qu'il puisse estimer sinceres, & qui le trompent aussi agréablement qu'il prétend me tromper; utile, mais triste supplément d'une union que l'estime devroit former; qui sans intérêt & sans artifice, réuniroit les cœurs, & mettroit une espéce d'égalité dans les diverses conditions, dans les goûts, dans les caractères; qui aggrandissant les ames, & les reproduisant les unes dans les autres, donneroit en quelque sorte plus d'étendue & plus de prix à l'Humanité; & qui enfin par échange continuel de pensées, de sentimens, de volontés, de services, adouciroit l'humeur intraitable des hommes, & leur rendroit du moins plus supportable une vie qu'ils semblent n'avoir reçue que comme un châtiment.

Que ne puis-je espérer de goûter un jour les douceurs d'une union si précieuse! Je

a) Illuc prævertamur, amatorem quod amicæ
Turpia decipiunt cæcum vitia. *Satyr. lib. 1. Satyr. 3.*

b) At, Pater ut gnati, sic nos debemus amici,
Si quod sit vitium, non fastidire. *Ibid.*

ſens le beſoin d'aimer. Je cherche un autre cœur comme une compagnie néceſſaire. N'en eſt-il point que le Ciel me deſtine, & qui déſirent également de ſe donner à moi? Qu'ils ſe montrent donc, qu'ils ſe hâtent. Je leur tends les bras. Je n'examinerai point leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Qu'ils ſoient vrais, qu'ils ſoient vertueux & qu'ils m'aiment, je leur prodiguerai ma confiance, & mon ame ne tardera pas à ſe confondre dans la leur. C'eſt à eux que je réſerve ces tendres épanchemens, que je n'ai oſé riſquer avec ces amis factices, auſſi peu jaloux de la candeur de mes ſentimens, que je le ſuis de la ſincérité des leurs, & dont, le compas à la main, j'oſe m'exprimer ainſi, je dois, dans la crainte de m'égarer, toiſer la marche, pour ne pas faire plus de chemin qu'ils n'en veulent faire avec moi. *Amici ferre jugum pariter doloſi* c).

Des amis vrais fideles, pleins de droiture & de probité, m'aideroient autant par leurs conſeils, que par leurs exemples, à ſuivre le ſage avis que vous me donnez ſur la corruption générale des mœurs. Je ne vois, pour m'en préſerver, qu'un ſentier à côté des grandes routes qui en ſont plus ou moins infectées. C'eſt celui qu'ont

pris

---

c) *Horat. carm. lib. 1. Od. 35.*

pris ces pieux solitaires, qui, pour bien vivre, ont cru ne devoir vivre que pour eux seuls, encore ce sentier n'est-il pas toujours aussi sûr qu'on le pense. De vieilles & malheureuses impressions s'y réveillent; les corps les plus sonores frémissent long-tems après qu'on a cessé de les frapper.

Destiné à passer mes jours dans le monde, j'espere néanmoins me garantir de sa contagion. Affreuse par elle-même, elle n'a besoin que d'être connue pour se faire éviter, ainsi qu'une épidémie qui n'est pas plutôt apperçue, qu'on cherche à se sauver du malheur d'en être atteint. Les vices, quels qu'ils soient, portent tous en eux des traits qui les décelent, je ne sçais quoi qui avertit de ce qu'ils sont. Ils ont beau ne se montrer que dans un point de vue agréable, on les reconnoît sous l'apparence même des vertus, dans lesquelles souvent ils se transforment, & qui, trop mal assorties, semblent inviter elles-mêmes à les craindre & à les détester. D'ailleurs quels sont les vices qui ne trouvent en nous une lumiere naturelle, une droiture de raison, une conscience qui les rejette? mais ce qui nous en montre plus particulierement toute l'horreur, c'est l'état de ceux qui s'en sont laissé corrompre. Que ne nous disent point leurs déreglemens,

leur misere., leur folie? Leurs tristes exemples, mon cher Cléante, sont un grand précepte; que ne peut-il point, ajoûté à ceux que vous m'avez donnés?

L'extrême desir que j'ai de répondre à votre confiance, m'engage à tout moment à veiller sur moi-même. Je sens de puissans attraits pour la vertu. Rien n'est si beau que le portrait que vous en faites; vous la représentez dans toute la gloire de son triomphe. Les armes que vous me fournissez soutiennent mon ardeur. S'il est des malheureux livrés à leurs passions, & qui se plaisent sous leur empire, je veux travailler sans cesse à vaincre les miennes. Vous serez toujours en cela le modele sur lequel votre cher Ariste tâchera de se former. Il fera tous ses efforts pour répondre à l'estime que vous avez conçue de lui, & aux soins que vous vous êtes donnés pour l'en rendre digne.

LA RELIGION.

VOus avez bien raison, Cléante, de dire que la Religion est la vie de l'ame, & que sans elle, l'homme ne seroit qu'une

machi-

machine à ressorts, un pur automate, ignorant son origine & sa fin; n'ayant tout au plus qu'un sentiment confus de son existence, une raison sans discernement, un esprit sans réflexion, un cœur que pour respirer & pour vivre, suivant en aveugle l'impulsion des sens, ne sçachant ce qu'il est, ce qui l'environne, ce qu'il deviendra, ce qu'il peut espérer ou ce qu'il peut craindre.

Combien ne seroit pas déplorable la condition de l'homme sans la Religion! c'est elle qui régle ses idées, ses penchans, ses desirs, qui étend ses vues, annoblit ses actions même les plus indifférentes; qui le rendant indépendant de toutes les choses mortelles, & maître de ses passions, le met au-dessus des promesses & des menaces de la fortune, des plaisirs & des peines de la vie, des bons & des mauvais succès, & lui fait trouver de la consolation, du moins toujours de l'espérance dans la mort même.

Qu'on se trouve dès sa naissance seul, isolé, & comme égaré & perdu dans une campagne ignorée du reste des hommes, ne suffiroit-il pas de voir le spectacle admirable de la Nature, de jetter un regard sur ce livre immense & parfait, où l'idiot peut lire aussi aisément que le plus habile, pour comprendre l'existence d'un Etre souverain, pour sentir

sentir la reconnoissance que tous les êtres lui doivent, pour être convaincu que cette reconnoissance exige de l'amour, que cet amour ne peut se manifester que par des signes extérieurs de soumission & de respect, & que ces signes sont en effet ce qu'on appelle Religion & culte.

Aussi, suis-je convaincu qu'il n'est point d'Athées, & qu'il n'en fut jamais; parce que pour l'être, il faudroit pouvoir se prouver clairement & invinciblement la non-existence de Dieu: ce qui n'est non plus possible à l'homme, que de se faire Dieu lui-même, d'anéantir ce Monde, & d'en créer un nouveau. L'Histoire m'apprend qu'on a quelquefois préparé des feux, des roues, des gibets aux Athées. Pour moi, je ne les traiterois que comme des gens en démence, qu'on châtie moins qu'on ne les plaint, & je les condamnerois, tout au plus, à être montrés dans des loges avec ces insensés qui se croyent le Saint-Esprit, ou le Messie. Je ne vois, en effet, aucune différence entre nier la Divinité & s'imaginer de l'être. La plûpart des incrédules ne le sont que par libertinage, ou par ostentation. C'est la régle ordinaire, dont je n'excepte même pas le fameux Spinosa, qui, voulant découvrir la chaîne qui lie le Ciel & la Terre & qui

qui unit entr'elles toutes les parties de l'Univers, n'a pû la suivre à la seule clarté de son génie; & comme un peintre qui ne sçauroit dessiner que des nuages & des vapeurs, ne nous a donné que les folles visions d'une imagination déréglée. L'Athéisme peut être sur les lévres; il n'est jamais ni dans l'esprit, ni dans le cœur. C'est un masque qui donne un air de sçavoir & d'intrépidité à l'ignorance & à la foiblesse; mais qui, toujours prêt à tomber, exige du soin à le remettre sans cesse. L'Athée ne doute point; il voudroit douter, & il ne le peut. Son ambition est de passer pour esprit-fort; il le seroit sûrement, si la force qu'il veut se donner n'étoit un prodige encore inconnu dans la Nature.

Au défaut de ces hommes qui souhaiteroient être pires qu'ils ne peuvent l'être, il en est d'autres qui, reconnoissant la Divinité comme un dogme irréfragable du genre humain, comme la foi même de la Nature, cherchent néanmoins à se persuader que cette suprême intelligence, jouissant dans un éternel repos d'un bonheur inaltérable, ne se mêle point du gouvernement de l'Univers; que ne pouvant être offensée, ni honorée par de vils mortels, elle ne juge ni ne punit les crimes, elle n'exige, ni ne récom-

récompense les vertus: qu'elle n'a imposé aucune loi aux hommes, & qu'il lui est même indifférent qu'ils observent celles que les besoins de la société les ont engagés à se faire eux-mêmes; qu'en leur donnant la raison, précieuse émanation de ses lumieres, principe actif & fécond qu'ils s'imaginent les rendre indépendans de toute autre regle de conduite, elle n'a point prétendu leur en borner l'usage, & leur ordonner de penser & de croire ce qu'il ne leur est pas possible de concevoir; qu'en un mot, elle n'attend d'eux d'autre Religion, s'il en faut une, que la Religion la moins abstraite & la plus simple, celle du bon sens, dans laquelle, du moins, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a rien à craindre.

Ainsi parlent les Déistes de nos jours, race insolente & présomptueuse, ignorée depuis Epicure, & qui n'ayant osé reparoître dans le cours de plus de vingt siécles, est venue souiller & avilir le nôtre, & lui faire mériter d'être effacé du nombre de ceux qui l'ont précédé, & de ceux qui doivent le suivre. Leurs sentimens que je n'ai retracés qu'avec horreur, font rougir la raison & la Nature même. Je ne suis pas assez habile pour les combattre; mais j'ai appris que dans quelque Pays qu'on se transporte, on trouve des

des Temples, des Sacrifices, des Cérémonies, des Autels; que l'usage d'honorer Dieu est aussi ancien que le Monde, & l'effet d'un sentiment intime, profondément gravé dans tous les cœurs.

Il me semble que s'imaginer une Divinité indolente, concentrée dans l'abysme de ses perfections, & ne portant ses regards que sur elle-même, seroit n'en reconnoître aucune. Et pourquoi la reconnoître, dès qu'on lui supposeroit autant d'indifférence à être reconnue, qu'à ne l'être pas? L'idée même qu'on se rappelleroit de tems en tems de son existence, ne seroit-elle pas en pure perte, s'il étoit vrai qu'elle n'ordonnât ni ne défendît rien, & qu'elle n'eût d'autre intérêt que de laisser subsister au hazard les êtres qu'elle auroit formés, & qui n'auroient plus aucun rapport de dépendance avec elle? Eut-il jamais un systême plus absurde & plus affreux? Aussi, bien loin de s'en convaincre, j'estime qu'il n'est pas même possible de s'en laisser préoccuper.

S'il est cependant des hommes qui voudroient se persuader qu'il n'y a point de Dieu; s'il en est d'autres qui le croyent, mais sans se mettre en peine de l'honorer, il en est qui, convaincus de la nécessité d'un culte, ne refusent point de le rendre, mais voudroient

droient l'accorder avec leurs passions; donner à la Religion ce qu'elle leur prescrit, & ne point abandonner ce qu'elle leur dispute; la suivre en gros & la négliger en détail: ces sortes de gens n'ont pas honte de prétendre allier le vice & la vertu. Je n'en suis point surpris. Rien ne seroit si commode que de pouvoir se partager entre les exercices de la piété & les usages du monde. C'est peut-être le parti que j'aurois déja pris, si prévenu par vos conseils, je n'eusse connu le piége avant d'y être exposé, & appris à l'éviter avant même de le connoître.

Trois autres sortes de personnes, sans combattre ouvertement la Religion, la négligent, ou la déshonorent. Les uns sont les hypocrites, qui ne servent Dieu que pour tromper les hommes. Plus coupables que les Athées, qui nient la Divinité, sans pouvoir la méconnoître, ceux-ci la croyent, la prêchent, l'adorent & s'en moquent en effet; mais aussi, par une suite ordinaire de leurs profanations, plus malheureux que les Athées, dont tout conspire à dissiper les ténébres, ils tombent dans un faux repos, dans un endurcissement d'où rien ne les rappelle, & qui leur fait éprouver, (ce que je désire ne jamais connoître,) que le châtiment du Ciel

le

le plus terrible, est celui qui venge & ne corrige point.

Une autre espéce d'hommes qui n'outrage pas moins la Religion, est celle de ceux qu'elle n'éclaire, ni n'échauffe; qui l'ayant reçue sans la connoître, n'ont jamais cherché à l'approfondir; qui se l'imaginant plus douce & moins sévère qu'elle n'est, donnent à ses préceptes un sens qui les flatte, & ne voulant que des fleurs, où elle n'a semé que des épines & des ronces, cherchent à tranquilliser leur cœur au milieu des plaisirs, dont ils font le but principal de leur vie.

La Religion a une troisieme espéce d'ennemis. Ce sont ceux qui n'estimant que ses maximes, voudroient en exclure les dogmes, & tout au plus en admettre quelques-uns, & rejetter les autres. Je remarque que de tout tems, au lieu d'ajoûter à la Religion, on a essayé d'en retrancher; c'est ce qu'ont fait hautement la plûpart des Sectes, & ce que bien des gens font encore tous les jours dans le secret de leur cœur.

La folie des premiers n'est pas fort dangereuse. On n'imite point ce qui n'inspire que de l'horreur. Les seconds pourroient séduire; il faut ne les point écouter. Plaignons les troisiemes; ils sont semblables à des aveugles qui se précipitent dans un abys-

me, en croyant marcher dans un chemin sûr & uni.

Ce ne sont, mon cher Cléante, ni les faux préjugés, ni les mauvais exemples qui peuvent le plus m'empêcher de me soumettre à la Religion & de l'aimer. Le *seul* ennemi qu'elle ait à craindre en moi, c'est moi-même. L'impression des exemples passe; les préjugés n'ont qu'un tems; mais je suis foible, & dans le tems que je l'avoue, je le suis peut-être encore plus que je ne *le* crois.

N'est-il pas bien étrange, que l'homme qui se trouve obligé de faire par Religion la plûpart des choses que la raison lui prescrit, & que la politique même lui ordonne, les néglige uniquement, parce que la Religion les lui demande, & que tout persuadé qu'il est de l'excellence & de l'importance des préceptes qu'elle lui donne, il refuse néanmoins de les pratiquer?

J'éprouve tous les jours cette contrarieté de sentimens. D'un côté, ma raison autorise en moi ce que la Religion condamne; de l'autre, la Religion m'offre des lumieres, dont ma raison ne veut point profiter. L'une ne cesse de m'éclairer; & je refuse de la suivre; l'autre me séduit & m'égare, & je ne crains pas de m'y livrer. C'est pourtant

tant ma raiſon, qui ne pouvant n'être pas convaincue de la néceſſité & des avantages de la Religion, devroit me la propoſer & la prendre elle-même pour guide; mais je remarque que dans preſque tous les hommes, il n'eſt que deux motifs qui les attachent à la Religion; la crainte des châtimens dont elle menace, & l'eſpérance des récompenſes qu'elle promet: motifs aſſez forts & même louables; mais peu convenables à la pureté & à la ſainteté d'un culte qui devroit être entierement déſintéreſſé.

Vous citez les anciens Grecs & Romains, & vous me rappellez le reſpect avec lequel ils parloient de leurs Dieux & de leur Religion. J'applaudis aux réflexions judicieuſes que vous faites à ce ſujet; mais je ne puis aſſez m'étonner de deux choſes; l'une, qu'avec un génie auſſi élevé, auſſi grand, auſſi éclairé que le leur, auſſi plein d'audace & de force, & que nous ſerions tentés de prendre pour une intelligence ſupérieure à l'Humanité, ils n'euſſent pourtant fondé leur Religion que ſur des fables; l'autre, qu'enivrés de ces fables, la plûpart d'entr'eux fuſſent néanmoins auſſi ſenſés, auſſi raiſonnables, auſſi vertueux qu'ils l'étoient.

Auroit-on pû reconnoître un Ariſtide, un Solon, un Socrate, un Fabius, un Scipion,

en les voyant prosternés aux pieds d'une idole de bois ou de pierre, dont ils craignoient la haine ou le courroux? mais aussi comment, esclaves d'un culte qui ne leur offroit pour toute image du bouheur suprême, que des abominations & des forfaits, & qu'une plus grande facilité à les commettre, pouvoient-ils avoir des sentimens si beaux, si épurés, si honnêtes, des mœurs aussi séveres que celles qui les ont rendus des exemples à proposer? Comment pouvoient-ils se faire un devoir de la continence, en célébrant les débauches d'un Jupiter adultere & d'une Vénus impudique; être intrépides dans les combats en offrant des sacrifices à la Peur; respecter les biens d'autrui en honorant un Dieu des voleurs; souffrir, sans murmurer, la mort d'un pere en invoquant le Dieu qui avoit mutilé le sien?

Il est donc vrai que la voix de la Nature étoit plus forte en eux que celle de leur Religion même; & pourquoi donc cette Nature, alors si modérée & si sage, n'est-elle plus à présent la même sous l'empire d'une Religion dont l'unique dessein est d'augmenter en elle l'amour de l'ordre, le principe inné de justice, qui l'éleve & qui l'annoblit? Pourquoi, maintenant qu'elle est armée d'une autorité sacrée, n'a-t-elle plus autant de

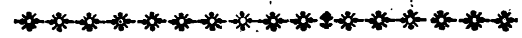
force

force pour éviter les vices que Dieu défend, qu'elle en avoit pour ne pas les imiter d'après des Dieux qui en donnoient l'exemple? Quel contraste étonnant! autrefois on servoit des Dieux plus corrompus que les hommes, & même en les adorant, on se faisoit un mérite de ne leur pas ressembler; & aujourd'hui, l'on reconnoît un Dieu infiniment parfait, & l'on n'est guères plus porté à la pratique des vertus, dont il est la source & le modele, qu'à lui rendre le culte qui lui est dû. Quel siécle fut donc plus insensé ou plus déréglé que le nôtre? quel est le crime qui peut encore nous faire horreur? La crainte de la Divinité ne retient plus nos mains sacriléges, & il ne nous reste qu'à renverser nos Temples & nos Autels.

Quid nos dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Liquimus? undè manus Juventus
Metu deorum continúit? quibus
Pepercit aris?

C'est, cependant, la Religion qui donne à l'homme comme une nouvelle vie, qui l'éleve au dessus de sa nature, qui épure ses connoissances, qui le guide, le soûtient, le console, & l'établit le ministre & l'interprete de la reconnoissance de tous les êtres de la

Nature, qui ne peuvent publier la gloire & la puiſſance de leur Auteur.



LA PHILOSOPHIE.

IL n'y a pas long-tems qu'on eût regardé avec une ſurpriſe dédaigneuſe, un homme qui ſe ſeroit arrogé le nom de Philoſophe. Sans doute, ceux qu'à préſent on appelle ainſi, on les confondoit alors avec ces ſortes d'animaux, *Servum pecus*, qui, armés de citations & de pointes, hériſſés de termes Grecs & Latins, venoient du fond poudreux d'un Collége, étaler beaucoup de mémoire, & peu de jugement; déraiſonner en croyant parler raiſon, & faire ſouhaiter, ſelon la penſée de Cicéron, qu'*ils* n'euſſent jamais rien appris: *Ut fuerit melius non didiciſſe.* Il n'en eſt pas de même aujourd'hui. Le nom de Philoſophe eſt en honneur, & les femmes mêmes s'en font gloire.

Selon l'idée qu'on y attache, rien n'eſt réellement ni plus grand, ni plus beau. Un Philoſophe doit s'étudier à régler la marche de ſon eſprit, à diſcuter les principes, à examiner les vraiſemblances, à chercher le vrai avec autant de diſcernement que de bonne foi.

soi. Exempt de préjugés, ennemi de tout paradoxe, il doit connoître le prix de la raison, en étendre les facultés, mais en respecter les bornes; assurer où elle peut atteindre; douter où elle ne peut parvenir. Dégagé des préventions ordinaires de l'Humanité, il doit sçavoir apprécier toutes choses à leur juste valeur, ne pas estimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, les plus basses conditions plus petites qu'elles ne sont. Il doit jouir des plaisirs sans en être esclave, des richesses sans orgueil & sans faste; supporter les disgraces sans les braver; regarder comme inutile tout ce qu'il n'a pas, comme suffisant à son bonheur tout ce qu'il posséde. Toujours égal dans l'une & l'autre fortune, & toujours sérieux, mais tranquille & d'une gaicté sans art, il doit aimer l'ordre, & le mettre dans tout ce qu'il fait: épris des vertus de son état, n'être extrême sur aucune, & les pratiquer toutes, même sans témoins. Sévere à son égard, être indulgent à l'égard des autres; franc & ingénu sans rudesse, poli sans fausseté, prévenant sans bassesse. Il faut que, pénétré de l'amour du bien public, il aime sa Patrie autant que les plus fiers Romains chérissoient la leur; qu'il y vive sans envie, sans ambition; qu'inaccessible à tout

mouvement de vanité, il ne cherche point à y être connu, quoiqu'il ne pût que gagner à l'être; qu'il s'y rende utile sans éclat & sans bruit; en un mot, le Philosophe, tel qu'on se le figure de nos jours, doit avoir le courage de se passer de toute espéce de gloire, &, sans cesser de se respecter, ignorer ses vertus, & mépriser jusqu'à sa Philosophie même.

Ce portrait, quoiqu'imparfaitement ébauché, fait, sans doute, beaucoup d'honneur à notre siécle. Autrefois les Pythagore, les Démocrite, les Aristote, ne se proposoient que des questions abstruses & de nul usage sur la formation de l'Univers, sur les propriétés de la matiere, sur la nature de l'homme, sur l'espace, le tems, le mouvement, l'ordre & l'essence de tous les êtres. Leur imagination planoit à vuide dans les airs, & s'agitoit péniblement à la poursuite d'un secret impénétrable. Aujourd'hui, plus éclairés par les erreurs mêmes de ces graves Personnages, nous nous sommes fait une Philosophie, qui, au lieu d'énigmes à deviner, ne propose que des maximes à suivre, & qui, à des attractions ou à des monades près, triste reste de l'ancien cahos des Sciences, n'apprend qu'à bien faire, & nous mettant sans cesse devant les yeux l'excel-

lence

lence de notre être, doit nous rendre plus justes, plus honnêtes, plus décens, plus modérés, plus sociables qu'on ne le fut jamais. Cette Philosophie est propre à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, & elle est à la portée de chaque individu de notre espéce. Aussi voit-on à présent plus de gens qui se piquent d'être Philosophes, que n'en contenoient autrefois les plus fameuses Ecoles des Grecs & des Romains.

Celles-ci, par la singularité de leurs idées, par la diversité & la contrariété de leurs opinions, ne cherchoient qu'à briller les unes à l'envi des autres. Chacune vouloit exercer un monopole de gloire, & se soucioit peu d'être moins sçavante, pourvû qu'elle fût plus célebre.

Ces sectes ne subsistent plus; & il n'en est qu'une parmi nous, celle qui, sans proscrire l'étude & les talens dont aucune loi ne nous fait un devoir, nous prescrit la pratique de la vertu dont la raison nous fait un précepte. Telle étoit celle, sans doute, que, par un instinct singulier, le plus méprisable des prétendus Sages de l'Antiquité, cherchoit dans cet homme qu'il ne trouvoit point.

Il ne reste qu'à sçavoir, si nos Philosophes ont véritablement cet esprit de sagesse

dont notre ſiecle ſe fait honneur ; & ſi les copies ne jurent point avec l'original que j'en ai tracé d'après ces idées. Serai-je plus heureux que Diogène dans mes recherches?

Des hommes qui font quelques efforts pour ſe vaincre ſur des choſes qui ſemblent devoir les attacher, & qui entraînent preſque tous les autres, ſont-ils pour cela Philoſophes? Ils le paroiſſent, je l'avoue ; mais ils ne le ſont point, parce que ce qui paſſionne tant de cœurs, effleure à peine le leur. On ne peut triompher que de ce qu'on aime ; auſſi n'étoit-il pas difficile à *Ulyſſe* d'échapper aux attraits enchanteurs d'une Déeſſe. Il préféroit de mourir dans ſa Patrie, quelque miſérable qu'elle fût, au bonheur de vivre immortel, & comblé de plaiſirs, dans une terre étrangere.

Un militaire, à qui un ſentiment d'honneur fait affronter la mort, l'eſtimerons-nous Philoſophe? Il ſe le croit peut-être, & il ne l'eſt pas. Il n'étouffe qu'à regret dans ſon cœur le cri de la nature ; il aime réellement la vie ; & même en l'expoſant, il fait effort pour la conſerver. Je ne vois en lui qu'une gaze de Philoſophie, ainſi que dans ces hommes même qui, prodigues de leur être, appellent la mort, & d'un coup
de

de désespoir s'ouvrent le tombeau surpris de leur frénétique hardiesse.

Un homme qui, par des manieres stoïques, des opinions singulieres, un ton brusque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchans, prétend se donner pour Philosophe, l'est-il en effet? Non; les vrais Philosophes ne prêchent la vérité, ni avec ce despotisme qui l'annonce comme une loi, ni avec ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur, qui, au sortir de son cabinet, comme d'une salle d'armes, insulte, d'un air déterminé, les premiers qu'il rencontre, &, à force de s'escrimer avec les plus foibles, s'imagine se faire une réputation de valeur. Il mérite, sans contredit, plus de mépris, qu'il n'en affecte pour tout ce qui n'est pas conforme à sa bisarre façon de penser.

Oserai-je dire, que les Descartes & les Newton, pour avoir donné des systêmes du Monde, pour avoir pénétré plus avant qu'aucun de leurs prédécesseurs dans les mystères de la Nature, calculé la marche, la distance, les rapports des astres, n'en étoient pas plus Philosophes, si, portant leur vue sur des objets d'un éloignement infini, ils ne la rabaissoient ensuite sur eux-mêmes pour s'étudier & se connoître; si l'esprit d'analy-

se

ſe & de combinaiſon, qu'ils introduiſoient dans les ſciences les plus abſtraites, ils ne l'emploient également dans la ſcience de leur propre cœur; s'ils ne s'appliquoient à bien vivre en enſeignant à bien penſer; ſi en même tems qu'ils ſe formoient un des plus grands Empires par leur génie, ils négligeoient de ſe rendre maîtres de leurs paſſions; s'ils n'étoient humains, indulgens, diſcrets, charitables, inſenſibles aux indignes préférences, éloignés de toute eſpéce d'oſtentation, & comme dit Pacuve, ſi leurs diſcours étoient ſçavans, & leurs actions lâches & frivoles: *Homines ignavâ operâ, Philoſophicâ ſententiâ?*

Quels qu'ils ayent été, je puis, ſans doute, avancer ſans crainte, que durant leur vie, il étoit, dans quelques coins de la terre, de plus grands Philoſophes qu'eux: des hommes qui, dans le ſecret & le ſilence, ſans vouloir étudier la Nature, la décoroient par leurs vertus, & qui ne manquoient que d'imitateurs & de proſélytes pour créer un Monde mieux ordonné & plus magnifique que le leur.

L'Hiſtoire nous repréſente Salomon comme un des plus heureux génies qui ait été. Dans nul autre, avant lui, n'avoit paru avec plus d'éclat le merveilleux ſpectacle, je ne dis

dis pas seulement des forces de la raison humaine, mais de la dignité même de l'Esprit divin, qu'il possédoit dès sa naissance. Sa science, dit l'Ecriture, se répandoit sur toute la terre comme un fleuve, qui, toujours plein, porte la fertilité dans les climats les plus déserts & les plus arides: *Impletus est quasi flumen sapientiâ, & in proverbiis mirata sunt terræ.* Les Rois, les Peuples traversoient les mers pour le voir, empressés de lui dérober des connoissances qui le faisoient presque adorer: *Omnes Reges, Ducesque, & universa terra desiderabat vultum Salomonis, ut audiret.* Ce grand génie, néanmoins, n'étoit pas Philosophe. Ses vastes lumieres sur les choses naturelles, ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ses mœurs: il connoissoit tout, & il ne se connoissoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude, que de celle de son cœur, il l'abandonnoit à tous ses penchans: heureux, si parmi les plantes dont il connoissoit si bien les propriétés, il en eût trouvé qui eussent eu la vertu de le guérir de ses honteuses foiblesses!

Non, cher Cléante, malgré la justesse de nos vues dans les matieres de morale, ainsi que dans celles du goût, il y a maintenant bien moins de Philosophes qu'on ne pense.

Je

Je conviens que, selon l'idée que vous donnez de la sagesse, ils devroient être moins rares; mais il me semble qu'il y a une grande différence entre aimer la sagesse & être sage. La sagesse a des charmes si puissans, que les scélérats même peuvent l'aimer sans renoncer au penchant qui les entraîne au vice. Ils peuvent avoir en même tems & le jugement assez bon pour la connoître & l'estimer, & le cœur assez pervers pour refuser de la mettre en pratique. Peut-être se croiront ils assez parfaits; s'ils trouvent l'art de satisfaire impunément leurs désordres, en trompant le Public par des dehors de vertu.

C'est-là précisément la conduite la plus ordinaire des Philosophes de nos jours. Il en est peu qui ne démentent, par leurs actions, les regles de la Philosophie dont j'ai fait le portrait, & qu'ils reconnoissent pour la seule véritable. Elle blâme l'attachement aux richesses, & ils désirent d'en acquérir; l'ambition, & ils la regardent comme un sentiment honnête; l'envie, & ils ne peuvent rien souffrir au-dessus d'eux; la vanité, & ils se croyent les seuls dignes d'égards & d'estime. Elle ordonne la douceur & l'humanité, & ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer; ils ne s'estiment eux-mêmes que par la plus vile portion

tion de leur être; ils se refusent une ame, un esprit, une destinée; ils se dégradent, ils s'avilissent, ils se courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, & ne prétendent aucune différence entr'eux & les animaux qui tracent des sillons dans les campagnes.

Une Philosophie qui veut ne rien devoir à la Religion & qui la proscrit, qui permet de n'écouter que les sens & d'aimer indifféremment tout ce qui les flatte, peut-elle ne pas être en horreur à tout homme qui, ne jugeant des choses que par les idées pures de la raison, s'écoute lui-même dans le silence des passions, ne veut pas penser au-delà de ses lumieres, & ne prétend point, avec un étroit compas, mesurer l'Univers, & ne juger que par la foiblesse de sa vue, du principe qui l'a produit, & de la maniere dont il existe? Tout ce qu'on a jamais écrit sur la morale, approche-t'il de celle que l'Evangile nous prescrit, & pour le bien général de tous les hommes, & pour le bonheur de chaque homme en particulier? Que peuvent donc être ces Philosophes qui rejettent ces maximes; que des présomptueux, qui, de l'engourdissement stupide dans lequel ils vivent, doivent passer, aux approches de la mort, ou dans une plus fatale insen-

insensibilité, ou dans un désespoir affreux & sans ressource ?

LES LOIX.

JE ne sçais pourquoi les anciens Philosophes, les Chrétiens des premiers siecles, & les Manichéens sur-tout, se sont si fort égarés lorsqu'ils ont voulu découvrir le principe du bien & du mal. Ils auroient peut-être mieux réussi en le cherchant dans notre raison, qui est la source la plus ordinaire de l'un & de l'autre. Cette lumiere qui nous est donnée pour nous éclairer, s'enveloppe souvent elle-même de nuages si épais, qu'elle nous devient encore plus dangereuse qu'inutile. Nous ne voyons plus alors où nous portons nos pas, & nous donnons aveuglement dans le mal que nous n'avons pu prévoir ni connoître. Reparoît-elle dans son éclat: nous courons vers le bien dont il n'est pas possible que la vûë ne nous flatte. Ainsi de la seule raison, plus ou moins lumineuse, vient l'innocence ou le déreglement, la bonne ou la mauvaise conduite des hommes.

Sans ses malheureuses alternatives plus ou moins fréquentes dans chaque homme, elle

elle eût suffi, sans doute, à nous faire aimer & pratiquer nos devoirs; mais, sujette à tout moment à s'éteindre, souvent sans espérance de se rallumer, il a fallu que les Loix Divines & humaines, comme deux flambeaux, ne faisant qu'un même corps de clarté, vinssent l'éclairer elle-même, &, par ce moyen, nous empêcher de ressembler à ces freres jumeaux de la fable, tantôt habitans des Cieux, tantôt citoyens du Ténare.

Il est triste, sans doute, que la Raison, qui de siecle en siecle a si fort étendu ses connoissances, ne puisse pas, sur-tout à présent, se passer de ce secours. Où est le tems où elle régnoit seule dans le monde? où, dans la fraîcheur du printems qui embellissoit la Nature nouvellement éclose, elle gouvernoit tous les hommes comme une seule famille, lors même qu'elle travailloit le plus à étendre leurs conceptions, & à augmenter les ressorts de leur ame? Un travail innocent & utile leur étoit alors une source de plaisirs; ils ne vivoient point au hasard. Leurs occupations n'étoient point, comme la plûpart des nôtres, sans motifs & sans objet; ils n'étoient point embarrassés par la perte du trésor du tems, ni du poids de leur existence. La terre & leurs bras étoient leurs seules richesses. Ils ne

connoissoient point l'art funeste de multiplier leurs besoins; le superflu n'étoit pas encore devenu nécessaire. La justice étoit plutôt en eux un instinct qu'une vertu. Contents de pratiquer les vérités morales, ils ne s'appliquoient ni à les distinguer, ni à les définir. Une bonne action trouvoit sa gloire en elle-même; ils ne cherchoient le bonheur, que dans la tranquillité d'une conscience pure & dans une confiance mutuelle, appuyée de la candeur & de la bonne foi.

Mais depuis qu'à la simplicité, à la modération, à la vertu naïve de nos Peres, ont succédé des principes arbitraires d'honneur & de sagesse; depuis que les passions ont perverti les mœurs, abruti les ames, accrédité la mollesse, la dissimulation, le faste, la frivolité, toutes sortes d'erreurs & de foiblesses; depuis que l'intérêt a fait perdre tout attachement au bien Public, & borné pour ainsi dire, chaque homme à lui-même; que le crédit l'a emporté sur la justice, l'ambition sur la vertu; depuis que l'amour du luxe a enfanté une avidité insatiable; que le point d'honneur est devenu une idole qui a exigé des sacrifices sanglans; que la politique a banni la droiture; qu'on n'a plus fait un secret de ses plaisirs; qu'on s'est mê-

me

me fait un trophée de ses débauches, la Loi Naturelle ne suffisant plus, il a fallu des freins plus forts à des naturels plus fougueux & plus indociles.

C'est uniquement à l'accroissement du vice que nous devons l'établissement des Loix. Plût à Dieu qu'à présent nous dussions, à leur force & à leur sagesse, l'abolition des désordres qui les ont fait créer! mais les moyens que la malice des hommes a imaginés pour éluder les Loix, augmentent à proportion de la gêne qu'elles imposent: déjà, comme un torrent impétueux, les passions ont rompu ces digues, & bientôt, comme auparavant, elles inonderont toute la face de la Terre; qui est-ce qui sera capable d'en arrêter le débordement?

Rien n'est plus certain, mon cher Cléante, que ce que vous dites de la conscience. C'est une Loi aussi incorruptible que sévere, & qu'il n'est pas possible de rompre, ni d'affoiblir: elle nous fait vivement sentir le mal que nous faisons, & ses reproches sont pour nous plus terribles que le mal même; elle expose sans cesse à nos yeux les fautes mêmes qui ne sont sçues que de nous; elle épouvante les scélérats, & si elle ne peut les rendre plus sages, elle les rend plus malheureux. En un mot, c'est un juge d'au-

tant plus impitoyable; qu'on a méprisé ses conseils; d'autant plus éclairé, qu'il connoît le fond de nos âmes; d'autant plus sûr, qu'il ne prononce jamais que sur des preuves incontestables, & aussi évidentes pour nous-mêmes que pour lui.

Si l'on eût fait des Loix pour récompenser les bonnes actions, comme on en a établi pour punir les crimes, sans doute le nombre des vertueux seroit plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis; que le nombre des méchans ne peut être diminué par la rigueur des châtimens qu'on leur destine; & voilà précisément, si l'on y fait réflexion, ce qui se trouve au tribunal de la conscience. Les pervers y sont punis par de cruels reproches des crimes mêmes les plus cachés; les bons y reçoivent le salaire de leurs vertus les plus secrettes, non-seulement par l'exemption de tous remords, mais par des témoignages flatteurs, que l'envie ne peut corrompre; par un charme intérieur, plus aisé à sentir qu'à décrire; par un retour imprévu d'une belle ame sur elle-même, qui, lors même qu'elle veut s'ignorer, se devine, & se plaît à jouir d'elle-même, sans autre dessein que de s'exciter davantage à la pratique de ses devoirs. Ce contentement si délicieux n'est point une illu-

sion

ſion de l'amour-propre que la vertu ne connoît point. Tout ce qu'elle penſe eſt auſſi vrai, auſſi juſte, auſſi honnête qu'elle-même.

Il peut ſe faire que la juſtice la plus ſcrupuleuſe, la plus exacte à obſerver les Loix, ſe trompe; qu'elle condamne quelquefois l'innocence, ou qu'elle s'aveugle au point d'abſoudre des forfaits; mais les arrêts de la conſcience ſont toujours infaillibles, lorſqu'elle n'eſt guidée que par ſes propres lumieres. Sans examen, ſans enquête, ſans information, elle voit du premier coup d'œil tout ce qu'il faut qu'elle blâme ou qu'elle approuve.

Après cette Loi, profondément gravée du doigt de Dieu même dans tous les cœurs, il en eſt qui en dérivent, & qui marquent juſqu'où s'étend l'obéiſſance & la fidélité que nous devons à ceux que la Providence a prépoſés pour regler nos mœurs & notre conduite.

L'objet de ces Loix a été de former des Citoyens capables de rendre un Etat heureux & tranquille. Il eſt certain qu'elles ont plus de force dans la main d'un ſeul, que lorſque l'obſervation en eſt confiée à toute une Nation qui mettroit au nombre de ſes priviléges celui de n'y point obéir; d'où

d'où résulteroit nécessairement une fatale corruption, & une dangereuse anarchie. On peut être heureux dans la Monarchie: tout y fléchit sous la Loi; mais dans un Gouvernement républicain chacun prétend commander, nul ne veut obéir, & personne ne peut y jouir de la tranquillité, un des principaux biens de la vie.

Le climat influe beaucoup sur le génie, le caractère, & les usages des Peuples. De la différence de leurs sentimens & de leurs préjugés, vient celle des Gouvernemens que nous connoissons dans le Monde. La crainte contient les uns sous une autorité despotique; les autres, naturellement plus résolus & moins timides, jaloux de la liberté qu'ils ont reçue de la Nature, craignent une subordination absolue, & sont moins propres à devenir esclaves, que citoyens. L'honneur, & leur propre intérêt, les attachent si tendrement à leur Patrie, & une confiance noble & éclairée leur fait si fort respecter leur Souverain, qu'on ne peut distinguer ce qui les touche le plus, ou leur Patrie, dont ils partagent les avantages; ou leur Souverain, qui est chargé d'en maintenir la gloire & le bonheur.

Je ne dis pas que toutes les Monarchies se ressemblent en ce point, je n'en connois véri-

véritablement qu'une seule, où les Rois tiennent autant à leurs Sujets par leur bonté, que leurs Sujets tiennent à eux par leur tendresse; où le Prince sçache si bien allier sa puissance avec la liberté de la Nation, & la Nation le plus parfait amour avec l'obéissance la plus exacte. Ainsi, l'Empereur Nerva fut loué de cet heureux & rare assemblage: *Quòd res olim dissociabiles miscuerit, Principatum & libertatem*; & le Romain de son tems, de ce que par sa docilité, il lui rendoit le commandement plus aisé & moins pénible; ce que Tacite n'a cru pouvoir mieux exprimer que par ces mots: *Imperii facilitatem.*

Cependant chaque espece de Gouvernement a ses inconvéniens; le plus grand, c'est qu'il n'en est point qui ne change & ne finisse. Tout a subi cette Loi. Les plus vastes Monarchies des tems passés sont détruites: il n'en reste que le souvenir à celles d'à présent, qui, destinées à passer comme elles, rentreront, tôt ou tard, dans le gouffre où le tems abysme tout, & où, quelque jour, il doit se perdre & s'engloutir lui-même. S'il étoit un Etat qui dût toujours subsister, c'étoit, sans doute, la République Romaine. Ses troubles, ses dissensions mêmes y entretenoient le mouvement & la vie; les contradictions, les plaintes, les murmures y

étoient comme une espece de transpiration nécessaire à tout le corps. Ainsi que ces chênes forts & robustes, qui, ébranchés à coups de hache, tirent plus de vigueur du fer dont ils sont blessés, ses pertes, ses désastres, augmentoient sa fermeté, redoubloient son courage; & jamais elle n'étoit moins portée à la paix, que lorsqu'elle étoit plus malheureuse à la guerre. Un seul homme la subjugua néanmoins; & l'Empire qu'il fonda, après avoir long-tems balancé sur lui-même, & embarrassé les hommes sans les servir, s'est enfin écroulé; & il n'en reste que des débris, qui ne surnagent sur l'abysme du tems que pour avoir un jour la même destinée. On voit des Nations, autrefois libres, réduites maintenant sous le joug de la plus austère domination; on en voit qui, du fond de leur esclavage, connoissent la gloire des autres. L'écume des mers s'éleve sur leur surface; comment ne craint-on pas qu'elle n'en altère la tranquillité, ou qu'elle n'y augmente le danger des tempêtes?

Ainsi, malgré les Loix les plus sages, l'instabilité est le propre des Etats; c'est pour eux, comme pour toutes les choses d'ici-bas, durer beaucoup, que changer peu. Rien ne peut les garantir des outrages du tems;

ou

ou s'il en est des moyens, la Providence se les réserve, & nous les cache.

Telle est la malheureuse répugnance, ou plutôt, l'opiniâtre rébellion des hommes contre les Loix, que quand même ils auroient la liberté de s'en faire à eux-mêmes, &, dans ce choix, de ne suivre que leurs préjugés & leur goût, ils n'y seroient pas plus fideles ; tant est grande leur inconstance, tant a de force leur penchant à se soustraire à toute sorte de regle & de devoir. Ce penchant & cette inconstance sont si marqués dans toute leur conduite, qu'ils étouffent & méconnoissent, autant qu'il leur est possible, jusqu'à cette Loi Naturelle qui est au fond de leur cœur, & qui peut mieux que toute autre leur montrer & la justice dont ils devroient pratiquer les regles, & les charmes de la vertu dont ils devroient suivre les enseignemens par raison & sans contrainte.

On doit être étonné que les Loix, dans tous les Etats, étant aussi précises, aussi claires, aussi connues qu'elles le sont, il soit besoin, dans les Procès, d'un si grand nombre de Juges, d'Avocats & autres gens encore, pour examiner, discuter, éclaircir les moindres affaires. Si les Tribunaux, en prononçant sur les différends des Parties, &

en donnant gain de cause à l'une, suivant l'équité, punissoient en même tems l'autre comme d'un crime d'Etat, pour avoir osé soutenir une mauvaise cause, contre l'esprit de la Loi, & dans l'espérance de tromper les Juges & d'en obtenir une sentence conforme à ses desirs, pense-t-on qu'il y eût bien des Procès dans le Monde ? Par-là tomberoient ces sophismes dispendieux, ces ambiguités subtilisées, ces procédures inutiles, ces combats déshonorans de chicanes, ces prétendus oracles intéressés à faire leurs réponses au gré de ceux qui les consultent, & qui dans la forêt ténébreuse de commentaires & de gloses, dont ils connoissent seuls les sentiers, menent indifféremment à droite ou à gauche ceux, qui ont la foiblesse de s'y engager. Par-là, enfin, l'on rendroit plus respectables les Loix qui s'expliquent assez clairement sur tous les cas qui peuvent occasionner des disputes.

Vous me donnez, cher Cléante, une idée singuliere de ceux qui ne peuvent pas même imaginer ce que c'est que la vertu. Y auroit-il, en effet, des hommes qui ne la connussent pas? je n'en ai jamais vu; mais il est, dans le Monde, des gens qui donnent au vice l'apparence de la vertu. Si on les en croit, venger une injure, c'est punir l'insolen-

solence ; calomnier le prochain, c'est le corriger ; négliger les pratiques de la Religion, c'est éviter l'orgueil & l'hypocrisie. Bien des gens s'imaginent pouvoir faire un mal sous prétexte qu'il en résulte un bien ; mais il ont beau déguiser le vice, il sera toujours hideux, sous quelque couleur qu'il paroisse, & ceux qui s'y abandonnent seront toujours humiliés, lorsqu'ils auront à paroître aux yeux de l'honnête-homme. Le vertueux seul ne craint point d'être connu ; il se montre sans affectation, & se découvre sans peine.

LES SOCIÉTÉS.

IL est certain, mon cher Cléante, que l'homme est fait pour la Société ; mais il n'est pas également certain que la Société fasse toujours le bonheur de l'homme. On veut y trouver tout à la fois de l'esprit, du goût, de la vivacité, de la complaisance, de la politesse, & rien n'est plus difficile à assortir. La plûpart de ces qualités s'excluent les unes les auters ; & vouloir les rassembler, ce seroit prétendre, comme dit Virgile, faire croître ensemble la vigne & le coudrier : *Corylum inter vites serere.*

Il y a des gens d'esprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'esprit, des personnes vives sans goût, des complaisans sans vivacité, des gens polis sans sentiment & sans ame. D'ordinaire, les gens d'esprit sont vains & tranchans ; les gens de goût, vétilleux ; les gens vifs, inconsidérés ; les complaisans, trop circonspects & trop timides ; les gens polis, trop cérémonieux.

De-là vient aussi qu'il n'y a de Sociétés agréables que celles où se trouvent les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des sentimens, des caractères qui se rapprochent, des talens à peu près semblables, & dont aucun ne s'annonce pour se faire remarquer.

Je ne dis pas néanmoins qu'elles n'exigent de la variété, souvent même des contrastes. Le plus grand agrément de la Nature est dans la diversité ; & celui des Sociétés, dans l'opposition des sentimens & des idées ; mais cette opposition doit être plutôt un épanchement d'amitié qu'un combat de sçavoir & de raison : elle doit se montrer sans paroître avouée, devenir un nouveau moyen de plaire, resserrer les cœurs au lieu de les désunir ; semblable au souffle du Zéphir, qui, respirant à peine, entrela-

ce

ce des fleurs pour en faire un mélange de couleurs plus agréable.

La plus douce des Sociétés devroit être celle du mariage, auquel la Religion même imprime son caractère pour en rendre les nœuds plus forts & plus heureux. Rien, cependant, n'est plus ordinaire que de voir des personnes qui ne pouvoient vivre sans s'unir, se négliger, s'oublier, se haïr dès que leur union est formée. Ce phénomène n'est pas plus étonnant aujourd'hui, que celui de deux aimans, qu'on sçait à présent pouvoir s'attirer d'un coté & se repousser de l'autre.

Ce changement mutuel, on l'attribue à la diversité des caractères, qui, n'étant point faits l'un pour l'autre, ne peuvent que se contrarier; mais souvent les caractères sont moins opposés qu'on ne pense, ou, pour mieux dire, les hommes & les femmes d'à présent n'ont point de caractère propre: on les a tous à la fois pour en changer au besoin. Des ames froides & légeres ne tiennent à rien, & deviennent tout ce qu'elles veulent.

Une des plus fortes raisons du dégoût qui survient dans les mariages, c'est que le plaisir de la possession ne répond presque jamais à la violence du desir. Tandis que l'on aspire

aspire à un bonheur, l'incertitude du succès excite l'espérance; mais dès qu'on possede, on oublie les obstacles qu'on a surmontés; on se persuade qu'on ne pouvoit manquer de les vaincre: le point de vue n'est plus le même: ce qu'on n'avoit vû qu'en perspective, perd, par une succession de nuances insensibles, les graces que lui donnoit un trop grand éloignement. Un desir satisfait suspend l'activité, d'une ame qui *veut toujours* être émue, & le dernier qui l'occupe la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédée.

A cette raison je puis, sans doute, en ajouter une autre, la plus vraisemblable de toutes; c'est le débordement des mœurs de ce siécle, où le grand air est d'être vicieux sans pudeur; où les époux, de part & d'autre également corrompus, ne cherchent point à se déguiser mutuellement leurs travers & leurs vices; où, malgré leurs engagemens, les cœurs s'échangent & se perdent chacun à leur gré; où les hommes ne s'estiment plus déshonorés par les foiblesses des femmes, ni les femmes par des intrigues qu'elles appellent des arrangemens; où, enfin, l'hymen, en formant le vœu de s'aimer, ôte presque toujours infailliblement le droit de se plaire: faut-il s'étonner qu'il soit devenu de

de nos jours une source constante de dégoûts, de froideurs & de haines, & qu'il soit réellement de toutes les Sociétés la plus insociable?

Peu s'en faut, cependant, que l'union, qui est si rare dans les mariages, ne le soit autant dans les familles. On se trompe, à mon avis, quand on croit que le sang doit y former une convenance d'affections, une conformité d'humeurs, une secrette sympathie. L'experience nous fait connoître que l'amour des peres pour leurs enfans, & des enfans pour leurs peres, ne vient, dans les premiers, que du plaisir de voir, en quelque sorte, reproduire & prolonger leur être, & d'en dérober une partie à la mort; & que, dans les seconds, ce n'est qu'un sentiment de reconnoissance pour ceux à qui ils sont redevables de la vie, ou plutôt, l'effet de la constitution primitive d'une ame dirigée par l'éducation à recevoir avec tendresse des attentions & des caresses prodigués avec bonté. Le sang ne fait surement aucun lien dans les familles, & il ne peut empêcher la discorde de s'y introduire. On n'y éprouve que trop souvent l'aversion & l'inimitié qui devroient en être bannies: elles y sont même d'ordinaire beaucoup plus fortes, qu'entre les personnes que le sang n'a point unies. Je

Je l'ai déja dit; ce qui attache les peres à leurs enfans, c'est l'idée de revivre dans une postérité qui les perpétue; pour ainsi dire, & les empêche de mourir tout entiers: *Non omnis moriar, multaque pars mei vitabit Libitinam.* Cette idée est plus ou moins forte dans les uns que dans les autres. Il est, néanmoins, des peres qu'elle contriste au lieu de les flatter: ils regardent leurs enfans comme des successeurs à qui ils doivent bientôt abandonner leurs biens & leur place; & qui ne cessent de les pousser devant eux jusqu'à ce qu'ils les ayent vu disparoître: disons aussi, qu'il est des enfans impatiens de survivre à leurs peres, & qui, dans ce dessein, voudroient pouvoir hâter la fin de leurs jours. Ces tristes sentimens ne marquent pas dans le sang autant de pouvoir que quelques personnes se l'imaginent; & si ce qu'elles pensent étoit vrai, il n'est point d'enfans qui ne dussent avoir les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que ceux qui leur ont donné la naissance. Rien, cependant, n'est quelquefois, & presque toujours, si différent que des freres. Il n'en faut d'autre preuve que l'aversion qu'ils ont les uns pour les autres, lorsque, dévorés d'une secrette envie, ils se disputent avec chaleur les avantages de la fortune; & souvent cette

dont

dont la Nature les a inégalement partagés. Bien différens de ces deux freres dont parle Horace, l'un Orateur & l'autre Jurisconsulte, qui se donnoient continuellement de l'encens. Vous êtes un Gracchus, disoit le Jurisconsulte; & vous, disoit l'Orateur, vous êtes un vrai Mucius:

Frater erat Romæ Consulti Rhetor; ut alter
Alterius sermone meros audiret honores:
Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille.

Je rappelle à ma mémoire ces assemblées générales d'une Nation où l'on se donne mutuellement le nom de frere, & où regne, en effet, la plus parfaite égalité. On diroit chacun de ses Membres occupé du bonheur & de la gloire de la Patrie; ils paroissent tous animés du même esprit. Qu'y voit-on cependant? L'intérêt particulier y fait perdre l'attachement au bien public; les factions s'y répandent, la fureur s'y mêle, & le sang du citoyen risque souvent d'y être versé par le concitoyen même.

Par-tout où les hommes s'assemblent, la Discorde les suit & s'assied au milieu d'eux. On la rencontre, plus ou moins voilée, jusques dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement, & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse. Je n'ignore point

que le bon ſens y reſpire à peine, que des riens en font l'ame, & que rien ne reſſemble mieux aux feuilles de l'antre de la Sibylle, abandonnées au gré des vents, que les bagatelles du jour dont on s'y occupe, & qui ſont oubliées le lendemain. Je ſçais que ce qu'on y diſtingue le plus, c'eſt le ramage étincelant d'une eſpece d'êtres frivoles, dont la prévention des femmes fait tout le mérite, & qui ne ſeroient plus rien s'ils ceſſoient d'être étourdis & volages. Ces Sociétés ne laiſſent pas de paroître le centre de l'urbanité & du ſçavoir-vivre; mais peut-on ſe perſuader que la déſunion n'y régne pas auſſi? Les ſentimens qu'on y étale ſont-ils toujours ce qu'ils devroient être, la voix de la Nature, l'expreſſion & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais à travers les graces les plus ſimples & l'accueil le plus prévenant? La médiſance n'y trouve-t-elle jamais d'accès; & les haines, les ruptures, les diviſions ne ſont-elles pas une ſuite inévitable, & de la médiſance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut ſurpaſſer le mérite?

Il eſt vrai que dans ces cercles qu'on eſtime ſi épurés de tout vice, on trouve l'occaſion de contracter des amitiés ſouvent auſſi utiles qu'honorables; mais ces amitiés tiennent

nent du terroir où elles se forment. Elles ne font qu'un commerce d'intérêt & d'amour-propre, un échange de plaisirs & non de sentimens. Aussi n'exigent-elles qu'un dehors de complaisance, & l'art d'approuver dans les autres l'indécence des mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu souple & traitable.

Dans des Sociétés où les femmes donnent le ton, & veulent regner avec empire, il est bien plus aisé de concevoir de l'amour, que de l'amitié. L'amour est un enfant de la paresse & du loisir, & il n'y a point de femmes qui, en l'inspirant, ne l'appellent; mais l'amitié, fille du discernement, ne leur suppose point autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes. Aussi ne veulent-elles de ses hommages, que lorsque l'autel tombant en ruine, leur annonce qu'elles n'ont plus d'autre encens à espérer. De quelque sorte néanmoins que soit l'amour, il n'est jamais exempt de chagrins & d'inquiétudes; & il ne finit d'ordinaire, (car tout finit en ce Monde,) que par des plaintes, des querelles, des dissensions. S'il est violent, il est jaloux. Quel supplice de ne se croire jamais assez aimé, & d'aimer pourtant toujours malgré cette défiance! de voir un souris enchanteur offrir sans cesse l'espoir de plaire & l'ôter en même tems, & de ne sa-

voir gagner un cœur que par les moyens les plus propres à l'empêcher de se rendre ! L'amour est-il paisible & sans effort ; il devient léger, inconstant, plus circonspect que délicat ; il ne cherche plus à séduire, il a besoin de persuader ; il attend sans inquiétude *le* bonheur qu'il devançoit par ses desirs ; il confond l'habitude avec la constance ; il ne veut pas rompre ses liens, mais il les délie l'un après l'autre, & il s'éteint enfin, *ne fût-ce* que par le seul embarras de ne savoir *plus* feindre. Croyons-en l'expérience de tant de siecles ; l'amour dont on a toujours vainement essayé de faire une vertu, n'est qu'un foible, un délire, une fiévre de la raison, une passion, & de toutes les passions celle qui cause plus de ravage dans la Société : elle déchire autant de cœurs qu'elle en *unit*, & malheureusement encore son seul remede est son inconstance. Elle change d'objet sans s'affoiblir, & ne meurt presque jamais dans un lieu, que pour renaître dans un autre.

Dans les Sociétés même où l'amour n'a pas coutume de pénétrer, pense-t-on rencontrer plus d'union & de concorde ? Pénétrons dans ces asyles sacrés, où les gens du monde s'imaginent, qu'à l'abri des traverses, des embarras & des sollicitudes de la vie, on doit

doit jouir d'une tranquille paix; il eſt vrai qu'on devroit n'y être occupé que d'un ſeul objet, la promeſſe & l'eſpérance d'un bonheur éternel. Mais qu'y voit-on d'ordinaire? Des hommes condamnés, comme tous les autres, à payer le tribut à l'Humanité par des défauts & des foibleſſes; dont l'imagination n'eſt pas moins vive pour ne ſe promener qu'à l'ombre & loin des objets; qui chargés des chaînes qu'ils ſe ſont données par préſomption, les traînent plus qu'ils ne les portent; qui ont mis des préjugés au rang des vertus, des uſages à la place des mœurs, des grimaces à la place des bienſéances, je n'oſe dire, à la place même de la piété; dont le cœur flétri par la contrainte s'ouvre difficilement à l'amitié, & très-aiſément à la jalouſie, à la cenſure, à la haine; des gens, enfin, qui ne ſe connoiſſent que par l'habit, ne ſe touchent que par la ſurface. . . . . N'entrons pas dans un plus grand détail d'un corps, dont l'enſemble mérite des égards, & ne nous écrions pas avec Juvenal: *Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?* Le fond des mers ne laiſſe pas d'être calme & tranquille, quoique les vents qui en ſoulevent les flots, ſemblent les bouleverſer jusques dans leurs abyſmes.

A considérer les hommes en général, doit-on être surpris, qu'aucun d'eux n'étant d'accord avec lui-même, à cause de la variation de ses goûts, de l'inconstance de son humeur, de l'instabilité de ses pensées, & tous ensemble formant des caractères différens, les Sociétés ne soient point montées au ton du sentiment & de la raison, reglées par l'amitié, soutenus par la confiance; & qu'au contraire toujours sujettes aux prétentions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes passions, elles ressemblent à ces météores, qui, poussés au hazard dans le vague des airs, sont toujours prêts à s'enflâmer au moindre vent qui les agite?

L'homme est pourtant de sa nature le seul animal sociable. Ne le fût-il point par instinct, ses besoins le forceroient de *l'être*. Livré à lui seul, il seroit à la vérité sans concurrens, mais sans secours; & tout l'Univers seroit perdu pour lui, parce qu'il ne peut en jouir qu'en communauté avec le reste des hommes, & par une espece de traité qui le met à l'abri de la loi du plus fort, ou, ce qui est quelquefois le même, de celle du plus adroit. D'ailleurs, il en est de nos ames à peu près comme des corps qui cesseroient d'exister, si dans le tourbillon qui les entraîne, heurtés par d'autres corps, ils n'en recevoient

autant

autant de mouvement qu'ils en communiquent. L'ame ne peut vivre si elle n'est continuellement agitée; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'agitent, l'amusent, la dissipent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même: *amat spatiis obstantia rumpere claustra*; au lieu que seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, elle se relâche, elle s'obscurcit, elle ne sçait point si elle ne rêve pas plus qu'elle ne pense. Il est vrai qu'alors ses plus vives passions paroissent s'endormir avec elle; mais les passions n'en sont que plus dangereuses lorsqu'on les croit assoupies; & peut-on être heureux, quand on n'en ressent point? Un vaisseau n'avance pas dans le calme. Ce ne sont point les vents qui le submergent; c'est le défaut d'attention du pilote qui s'y abandonne & n'en sçait point profiter.

Il est certain que des besoins réciproques ont formé les Sociétés, & que rien ne détruit l'agrément & les avantages, que le penchant de nos cœurs le plus odieux, l'amour-propre qui veut tout attirer à lui, & ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le satisfaire.

Ceux-là même n'en sont point exempts, qui se croyant heureux, pour ainsi dire, en ne vivant pas, traînent leur oisiveté d'une

compagnie à l'autre, & n'ayant d'autre ressource pour s'oublier eux-mêmes, s'y meuvent sans objet ; affectent de n'avoir ni caractère, ni humeur ; prennent, selon le besoin, l'humeur & le caractère des autres ; approuvent tout, ne condamnent rien ; mais s'occupent néanmoins à pénétrer les intrigues pour se faire croire propres à les ménager ; se rendent officieux pour devenir nécessaires, & ne cherchant uniquement qu'à faire soupçonner leur existence, embarrassent plus qu'ils ne servent ceux mêmes dont ils ambitionnent le plus l'estime & l'amitié.

Je ne connois qu'une sorte de gens qui rendent les Sociétés aimables ; ce sont ces hommes nés vertueux, dont l'humeur est douce, le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise ; & une physionomie sans art, le sentiment & la candeur : qui, séveres sans misanthropie, complaisans sans bassesse, vifs sans emportement, cherchent moins à briller par leur esprit, qu'à déveloper dans les autres, comme par un souffle léger, celui qu'ils y soupçonnent caché dans de foibles étincelles ; qui ne louent, ni ne blâment jamais par prévention, ni caprice ; ne parlent point par la seule envie de parler ; ornent de toutes les graces de la modestie les avis que leur arrache la confiance ou

l'équi-

l'équité; qui, d'un ton tranquille & sans prétention, répriment le babil dangereux de ces prétendus beaux esprits, prôneurs effrénés du vice, dont l'effronterie fait rougir jusqu'aux graces mêmes qui accompagnent leurs discours; & qui enfin ne supportent les méchans que dans l'espérance de les rendre meilleurs: ainsi le soleil éclaire un marais impur sans souiller ses rayons. Souvent leur exemple suffit pour retenir la perversion des mœurs. Ils souffrent les foiblesses qu'ils ne sçauroient corriger, & jamais ils n'insultent ni à la déraison, ni à l'injustice.

LES VICES ET LES VERTUS.

Je m'étonne, Cleante, que vous trouviez si étrange l'opinion de ceux qui ne distinguent point les vices des vertus, & qui voyent de la ressemblance entre deux choses qui vous semblent si opposées. Il ne me paroît pas, du moins dans un sens, que leur systême soit si éloigné du vrai. Permettez-moi de vous exposer les raisons qui me font penser ainsi, & que je soumets cependant à vos lumieres.

L'homme apporte en naissant le germe des vices & des vertus, & penche d'abord

également vers les uns & les autres. Peut-être l'inclination au mal est-elle plus forte en nous : la volonté est aveugle ; elle peut méconnoître le bien qu'elle doit aimer, & quelquefois aussi nous rendre criminels par nos vertus mêmes. Ce qui me paroît certain, c'est que nous avons la même disposition pour le bien & pour le mal, une égale liberté de choisir l'un & l'autre. La raison seule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation, & surtout éclairée par la Réligion, développe en nous ces penchans opposés, & nous en marque les différences.

Une nouvelle preuve vient à l'appui de mon sentiment. Supposons qu'un homme naisse dans un désert, & qu'il y passe seul toute sa vie. Cet homme saura-t'il distinguer le vice de la vertu ? Ne se livrera-t-il pas indifféremment à l'un & à l'autre ? En s'y livrant, il ne fera sûrement que suivre les mouvemens de la nature, & il sera sans contredit vertueux sans dessein & sans mérite, & vicieux sans crime & sans remords ; abandonné à lui-même, il ne sçauroit distinguer ni la vertu, ni le vice. D'où j'infere que les idées en sont innées dans nos esprits.

Effectivement la Bonté divine ayant laissé à tous les hommes le choix de se sauver, ou de se perdre, auroit-elle pû leur refuser une égale

égale disposition au bien & au mal, & donner indifféremment des penchans plus ou moins forts pour l'un que pour l'autre? Cela supposé, je crois que, quelque distance qu'on ait imaginée entre ces choses, elles se rapprochent dans le cœur de l'homme, & qu'avant que la raison soit éveillée en lui, elles sont semblables au minéral, qui contient en même tems de l'or & de la pierre: triste mélange qu'opere la nature, & que ses seules forces ne pourroient jamais épurer. C'est à l'art à travailler sur cette masse informe, & c'est aussi à notre jugement à redresser la nature, & à corriger en nous les défauts de notre premiere constitution. C'est ce que prétendoit Horace, lorsqu'il exhortoit à se bien examiner soi-même:

Denique teipsum
Concute, nùm qua tibi vitiorum inseverit
olim, &c.

Après les maximes de la Religion, rien n'est si propre que la sagesse & la prudence humaine à nous apprendre à distinguer les vices & les vertus. Si les hommes avoient toujours un peu d'attention sur eux-mêmes, ils ne se présenteroient jamais que sous un seul aspect. Beaux, ou du moins supportables d'un côté, ils sont souvent très-hideux d'un autre: voilà précisément la Nature. Un homme

homme eſt courageux, mais il eſt en même tems brutal, cruel, féroce: c'eſt un nouvel Achille,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Un autre, dans un état plus paiſible, a acquis de la gloire; mais il ſe rend inſupportable par un excès de hauteur & de mépris envers ceux qui, courant dans la même lice, n'ont pû atteindre où il a eu le bonheur de parvenir. Tel a de la ſcience; mais il eſt enflé de vanité, & il ne peut ſe raſſaſier ni des louanges qu'il mérite, ni de celles qu'une aveugle prévention lui offre, & qu'il ne mérite point. Tel autre a de l'eſprit; mais un cœur bas & digne d'opprobre. Jusques dans les ames les plus parfaites, on voit l'émulation dégénérer en envie, la bonté de cœur en imbécillité, la tranquillité *ſe changer* en pareſſe, la perſévérance devenir opiniâtreté.

Combien d'honnêtes gens qui, ſemblables à certains ouvrages de l'art, n'ont que quelques beautés de détail, & dont l'enſemble ne ſçauroit plaire! Peut-être ne s'apperçoivent-ils pas de leurs imperfections, tant il leur eſt difficile de les démêler d'avec ce qui fait leur plus grand mérite: peut-être ſe les avouent-ils; mais ils les regardent comme une partie d'eux-mêmes, ou comme le ſer

qu'il

qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant.

Il en eſt qui font pis encore; ils dénaturent leurs vertus, ils en corrompent les motifs, ils en perdent tout le mérite; ils prennent plaiſir, dit Horace, à gâter un vaſe extrêmement net.

At nos virtutes ipſas invertimus; atque
Sincerum cupimus vas incruſtare.

A travers leurs dehors apprêtés & auſteres, on voit percer leur orgueil, on le ſent, on le touche; ils ſemblent toujours dreſſés ſur un autel pour y attendre des hommages, comme une récompenſe de la peine qu'ils ſe donnent pour ne pas reſſembler au reſte des mortels.

Nous avons beau faire; aucun de nous ne ſçauroit être véritablement parfait. *Quo ſemel eſt imbuta recens, &c.* Le vice eſt même néceſſaire en ce monde pour donner de l'éclat à la vertu: ne faut-il pas des ombres pour rehauſſer le brillant des couleurs? du courage & de la réſiſtance dans un ennemi pour rendre une victoire plus brillante & plus flatteuſe?

Mais, comment la raiſon, venant à travailler ſur la Nature, pourra-t-elle débrouiller ce mélange bifarre de grandeur & de foibleſſe qui eſt en nous, ces rayons céleſtes

qui

qui nous éclairent, ces ombres fatales qui nous égarent? *Malè junctarum discordia semina rerum.* La raison est, sans contredit, le don le plus précieux que nous ait pu faire la Nature. Elle est l'idée même du bien & du mal; mais en est-elle toujours l'expression fidelle? le vice & la vertu ne perdent-ils jamais rien, sous son pinceau, de leur couleur naturelle? & pouvons-nous, dans toute occasion, en juger sainement d'après les traits qu'elle nous en offre?

J'avoue qu'il faut un naturel bien pervers pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'assassinat, la perfidie; mais il est des crimes, ou, si l'on veut, simplement des travers si bien embellis, qu'ils en sont méconnoissables. Il en est à qui le plaisir donne un front si riant, un air si aimable, qu'on les juge innocens, & qu'il s'en faut peu que la raison même ne les approuve. La plûpart des foiblesses sont aujourd'hui travesties en force d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage économie; l'ambition, qu'une bienséance d'état; la fourberie est érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples sont devenus des Loix; & l'on s'imagine, qu'adopter ce que le bon sens réprouve, c'est se mettre au-dessus des préjugés du vulgaire ignorant.

Ainsi,

Ainsi, par notre faute, autant que par la faute de la Nature, les bons & les mauvais penchans demeurent mêlés & confondus dans nos cœurs ; & nous ne sentons que foiblement l'attrait des vertus, nous donnons aveuglément dans les piéges du vice.

Tel est aussi le malheur de l'Humanité, que pour devenir constamment vertueux, il semble nécessaire de ne l'avoir pas toujours été. Je sçais qu'on a loué les anciens Scythes d'avoir ignoré les vices, & qu'on a prétendu qu'ils étoient plus sages avant de les connoître, que ne l'étoient les Grecs chez qui il étoit peu de vices qui n'eussent pénétré, & qui les réprimoient par des Loix séveres. C'étoit le sentiment de Justin, que l'on a vû renouveller depuis peu ; mais ces Peuples, dont Quinte-Curce nous fait aussi un si bel éloge, étoient hommes comme nous, & portoient conséquemment dans leur cœur les mêmes germes de bien & de mal que nous avons reçus de la Nature. Comment donc pouvoient-ils avoir des mœurs si douces, si réglées ? des fronts qui d'eux-mêmes eussent appris à rougir ? La barbarie est-elle un principe de sagesse & de vertu ? & pouvoit-elle produire dans des hommes isolés, & se connoissant à peine entre eux, ce que l'Atticisme le plus épuré ne pouvoit offrir

offrir en même tems dans la Nation de l'Univers la plus civilisée ?

Je n'ai jamais douté qu'il n'y eût dans l'Histoire, des Romans qui la déshonorent. Je veux pourtant bien croire que les Scythes, dont il s'agit, eussent autant de droiture & de bonne foi qu'on leur en suppose : il est naturel que dans un Peuple pauvre & tout nud, la vérité soit aussi toute nue ; qu'a-t-on à ménager & à feindre, dès que, dans l'excès de la misere, on n'a pas la sottise de craindre de devenir plus pauvre & plus malheureux ? Mais la candeur, la hardiesse, la fermeté ne font pas tout le mérite de l'homme. Que ne nous rapportoit-on en même tems les vices affreux de ces Sauvages, leurs débauches, leurs infamies, leurs cruautés ?

C'est à quoi pareillement n'a pas voulu réfléchir ce bel esprit du siécle qui s'est montré si épris de leurs façons d'agir & de vivre, & leur a prêté tant de sagesse & de vertus. Semblable à un Peintre, qui ayant à représenter, dans une perspective champêtre, la Nature renaissante à l'entrée d'un beau jour, des ruisseaux, des fleurs, des troupeaux, les Nymphes de Diane désarmant les Dieux de Cythère encore endormis, ne s'appliqueroit qu'à peindre un horison, des brouillards & des vapeurs ; cet homme a dédaigné dans

dans presque tous ses tableaux, les sites avantageux que lui offroit l'Europe policée, pour ne nous présenter que ses rêves & les fantômes de son imagination.

Si jamais, à la maniere des Sauvages, il s'avisoit de transporter sa tente parmi les leurs, croiroit-il pouvoir, aussi impunément que dans le sein de nos villes, prendre ce ton impérieux & tranchant, dont il a frondé nos arts, nos sciences, nos divertissemens, nos plaisirs, notre Religion même? Nous lui avons rendu des éloges pour des insultes: qu'auroit-il à attendre de quelques masses de boue, presque toujours détrempées de sang, & se faisant un trophée des chevelures de leurs semblables plus souvent que de celles de leurs ennemis?

Pardonnez, Cléante, ce trait de vivacité contre un génie plus redoutable qu'on ne croit; qui n'étant parmi nous que sous la garde des Muses, les insulte; qui, pour éteindre les doutes, augmente les incertitudes; pour détruire les préjugés, déracine les vertus; pour instruire l'Humanité, l'avilit & la dégrade; qui, dans le sein de la plus humble médiocrité, osant craindre la tyrannie, veut qu'on réduise les rangs, les dignités, le pouvoir & l'opulence à la plus parfaite égalité, & qui, enfin, comme un nouvel Anthée,

devient plus fort chaque fois qu'il eſt terraſſé. J'admire, ſans contredit, l'élévation, la chaleur, la facilité de ce génie; mais je voudrois que chacun lui adreſſât ces paroles, qu' Horace écrivoit à un de ſes amis: „Vous „avez des talens peu communs; mais que „n'en faites-vous un meilleur uſage? A quel „dégré de mérite & de gloire ne parviendriez-vous pas, ſi vous ouvriez votre cœur „à la vraie ſageſſe, qui ſeule, qui que nous „ſoyons, grands & petits, peut nous rendre aussi heureux, que chers & précieux à „la Patrie?„

Non tibi parvum
Ingenium, non incultum eſt . . . quòd ſi...
Quò te cœleſtis ſapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc ſtudium parvi properemus & ampli,
Si Patriæ volumus, ſi nobis vivere cari.

Mais en courant après le Citoyen de Genève, que je n'oſe me flatter de ramener, & de qui je crains, comme d'un Véſuve, une fois ouvert parmi nous, quelque nouvelle éruption plus dangereuſe, je m'apperçois que je me ſuis trop long-tems éloigné de mon ſujet. Ce n'eſt peut-être pas mon premier écart depuis que je traite des vertus & des vices. Leur triſte aſſemblage me ſemble mettre de la confuſion dans mes idées, &

& j'ai autant de peine à les débrouiller dans mon esprit, que dans mon cœur, où je ne sens que trop la difficulté de les bien distinguer & de ne les point confondre.

J'ai dit que chacun, dès sa naissance, en porte les germes dans son cœur. Cette vérité de sentiment n'avoit besoin que de quelques exemples. J'en ai cité qui, pour être trop communs, en sont moins sensibles, & par cela même plus honteux à l'Humanité. J'ai ajoûté que la raison pouvoit nous en marquer la différence; mais que rien n'étoit plus mal-aisé à la raison même la plus éclairée, parce que le Monde ne subsiste que par le mélange du bien & du mal, & qu'on n'y fait cas de l'un que par son contraste avec l'autre; parce que souvent ce contraste même est si peu marqué, qu'on l'apperçoit à peine, & qu'enfin, pour mieux connoître le prix de la vertu, il est expédient, utile même quelquefois, de ne pas ignorer les vices qui la combattent. C'est cette idée qui m'a donné lieu d'examiner si les anciens Scythes, par une pareille ignorance, étoient réellement plus modérés & plus sages qu'ils ne l'eussent été sans elle; & si J. J. Rousseau a raison de souhaiter que tous les hommes à présent leur ressemblent.

Il me reste à reprendre ma proposition, & à montrer que ceux-là sont plus solidement vertueux, qui sont mieux instruits de ce qui pourroit les empêcher de l'être. Si la vertu consiste à fuir le vice, *Virtus est vitium fugere*, pourroit-on le fuir sans le connoître? La préférence ne se donne que lorsqu'on est bien convaincu du peu de valeur de ce qu'on ne préfere pas. Rien n'augmente tant le ressort d'une ame, rien ne l'enflamme de tant d'ardeur, que l'opposition qu'elle trouve au bien où elle aspire; elle mesure alors ses efforts sur les obstacles qu'elle a à vaincre; elle ne s'élance avec plus ou moins de force sur son objet, qu'à proportion de l'espace qu'elle voit qui l'en sépare.

Dirai-je que, comme il est des vertus étourdies & indécentes, & des vertus trop innocentes & trop naïves, les unes doivent apprendre, de certains vices, qu'on pourroit appeller sages & modestes, à modérer leur emportement; & les autres, de quelques vices rusés & cauteleux, à user de plus de finesse & de méfiance, & comme dit l'Evangile, presque dans le même sens, à mêler la prudence du serpent à la simplicité de la colombe?

Ce

Ce n'eſt pourtant pas que je prétende qu'on doive prendre la route du vice pour arriver à la vertu. Ne cherchons pas des ennemis pour avoir l'honneur de les combattre; mais dans le fond il eſt vrai, & l'expérience l'atteſte, que l'on n'eſt jamais plus ſage, que lorſqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été.

Je conviens que le devoir, comme un créancier ſévere, multiplie alors ſes demandes à proportion des délais qu'il a été contraint d'accorder; mais c'eſt par cela même qu'on n'eſt plus tenté de contracter avec lui de nouvelles dettes, & que le plaiſir qu'on trouve à le ſatisfaire eſt un sûr garant du ſoin qu'on aura toujours de le contenter. On voit auſſi que ceux qui ont toujours édifié le Public par leurs vertus, n'en ſont jamais autant conſidérés, que ceux qui ont ceſſé de le ſcandaliſer par leurs déſordres; & qu'enfin, pour avoir éprouvé le joug des paſſions, on n'en eſt que plus propre à mieux ſentir les douceurs & le beſoin de la vertu qui nous en délivre.

LES PASSIONS.

VOus prétendez, mon cher Cléante, que ce que les hommes connoiſſent le

 moins

moins, c'eſt leurs paſſions. Permettez-moi d'être d'un avis contraire. Il eſt bien vrai que les paſſions nous ôtent la connoiſſance de nous-mêmes; mais il n'en eſt point, quelque repliées qu'elles ſoient au fond de nos cœurs, qui puiſſent échapper à nos regards, ſi peu que nous ſoyons attentifs à les épier & à les ſuivre. Il en eſt une, ſur-tout, dans chacun de nous, toujours aiſée à démêler. C'eſt celle qui régit & maîtriſe toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les réchauffe ou les éteint: elle n'attend d'ordre que d'elle-même, ne connoît d'autres goûts que les ſiens, n'approuve que ſes idées: elle eſt l'ame de nos actions, le principe de nos mœurs: elle gouverne notre raiſon, elle nous tient lieu de génie; & malheureuſement encore, elle ne change, ni ne vieillit, & rend trop ſenſible au-dehors ce qu'elle opere au-dedans de nos ames.

Auſſi cette paſſion privilégiée & favorite eſt la forme diſtinctive des caracteres: elle eſt, à leur égard, ce que les traits ſont aux viſages. C'eſt la phyſionomie des cœurs, & elle les décele plus ſûrement que celle qui ſert communément à diſtinguer un homme d'avec un autre.

Ce ſeroit peut-être encore une eſpece de bonheur, que cette paſſion donnât l'excluſion

ſion à toutes les autres, & qu'elle fût, à leur égard, comme un lierre qui les étouffât en les embraſſant; elle en ſeroit moins vive & moins forte, & ſous un maître abſolu, nous ne ſerions point eſclaves d'autres tyrans auſſi cruels, quelquefois plus deſpotiques. Mais les paſſions même les plus oppoſées croiſſent & ſubſiſtent ſur le même terrein. Il n'en eſt point qui ne puiſſent ſervir à la paſſion dominante, & qui ne la ſervent auſſi fidellement, que ſi elles n'aſpiroient pas à lui arracher, chacun à leur tour, la ſouveraineté qu'elle s'arroge. Ainſi, l'ambitieux devient avare pour ſe ménager les moyens de parvenir; il ſe rend jaloux du mérite qui lui fait obſtacle, il hait mortellement ceux qu'il ne peut atteindre, ceux mêmes qu'il a le bonheur de devancer. Ainſi, l'avare donne quelquefois dans la prodigalité, le prodigue ſe laiſſe ſouvent deshonorer par une ſordide avarice.

Il ſemble qu'on pourroit réduire les paſſions à trois claſſes; celles que l'eſprit conçoit, celles que le cœur enfante, celles que la raiſon approuve & ſoûtient. Je ne dis pas qu'elles ne viennent toutes en même tems de ces trois ſources; mais il en eſt qui tiennent plus de l'une que de l'autre, & c'eſt ce qui me donne lieu de les diſtinguer par

celle d'où chacune découle plus particuliérement.

Les passions de l'esprit sont présomptueuses & confiantes comme lui: les autres ne se dévelopent ordinairement que par des progrès lents & sensibles: on en voit les semences germer & mûrir. Celles-ci naissent en un moment; ce sont des étincelles qu'on n'a pas plutôt apperçues, qu'elles ont causé un incendie. Les desseins les plus *mal* conçus leur paroissent raisonnables: elles changent les apparences en certitudes, rapprochent les objets les plus éloignés, s'en créent de nouveaux, saisissent tout avec force, n'ont ni frein, ni repos; se combattent, se croisent, se détruisent; s'éteignent aisément, se rallument de même; ont plus de saillies que de suite, & sont d'ordinaire plus aisées à surmonter qu'à prévenir.

Celles du cœur ont plus de consistance & de force, &, si j'osois le dire, plus de sang & de nerfs: ce sont elles proprement qui font & défont tout ici-bas. Les Rois, d'un seul regard, peuvent ébranler la terre; les passions dont je parle, sont plus souveraines qu'eux; elles les maîtrisent & les subjuguent aussi aisément que le plus vil des mortels.

De toutes les passions de cette classe, la plus séduisante, la plus commune, la plus im-

impérieuse, souvent la plus durable, toujours la plus difficile à vaincre, c'est l'amour; espece de tribut que chacun doit à l'Humanité. La Jeunesse n'attend pas qu'on le lui demande, & la vieillesse épuisée le paye du moins par ses desirs.

C'est en vain que de siecle en siecle on s'est prescrit des remédes contre cette passion, & qu'on s'est transmis des leçons ou pour s'en guérir, ou pour s'en défendre; il en est d'elle comme de ces corps qui roulent dans un précipice, dont chaque instant redouble la vîtesse, & que rien n'arrête, que leur entiere destruction. L'amour ne peut s'éteindre que de lui-même: il n'est jamais plus opiniâtre que lorsqu'il s'apperçoit que l'on conspire contre lui. Le cœur où il s'est établi est comme une fontaine trop vivement agité, & qui ne peut reprendre sa premiere limpidité, si elle ne se la redonne elle-même: tout autre moyen ne serviroit qu'à la troubler encore plus.

On cesse souvent d'aimer à force de se connoître; il est des ames qui, venant à se montrer, enlaidissent la beauté même; il est aussi des beautés, à qui il en a peu coûté pour plaire, & à qui il en coûte trop pour plaire longtems: un seul moment de dégoût peut conduire à l'indifférence; la moindre

importunité peut faire naître la plus parfaite aversion. Il n'eſt pas étonnant de voir cette derniere paſſion ſuccéder à la plus vive tendreſſe. Les paſſions ſe tiennent toutes par la main, & les plus oppoſées ſe touchent, On peut paſſer de l'amour à la haine, & auſſi aiſément de la haine à l'amour.

Il eſt inutile de dire que la haine eſt auſſi une paſſion du cœur, & celle qui s'y déploye & s'y fortifie le plus dès qu'elle s'y eſt fait un paſſage. Les bienfaits n'y jettent point de ſi profondes racines; & ſi la rivalité l'y a introduite, il n'eſt guères plus poſſible de l'en arracher. Celle-ci marque cependant plus de motifs d'eſtime que n'en prouveroit l'aveu le plus ingénu d'un mérite approuvé.

Il n'eſt presque point de haines qui ne ſoient injuſtes. On diroit que la plûpart des hommes craignent toujours de manquer d'ennemis. Les uns ne doivent les leurs qu'à leurs défauts, & ne haïſſent que parce qu'on a ſujet de les haïr: les autres, naturellement ſoupçonneux, croyent trouver de ſiniſtres deſſeins dans les actions même les plus indifférentes. Il ſuffit à quelques-uns qu'on ne ſuive pas des conſeils qu'ils ont donnés, ou qu'on prétende leur en faire exécuter qu'ils ne veulent point ſuivre. Il en eſt qui

s'ima-

s'imaginent rencontrer par-tout des ingrats, & tirent des ſujets d'inimitié, & des biens qu'ils ont faits, & de ceux qu'ils n'ont pas faits, & qu'ils auroient eu regret de faire. Peut-être y en a-t-il dont la malignité, forcée d'admirer des talens ou des vertus, ne prend le parti de les haïr, que pour ſe délaſſer d'un hommage dont elle n'eſt jalouſe que parce qu'elle ne peut point le mériter.

Mais quand les animoſités ſeroient mieux fondées qu'elles ne le ſont d'ordinaire, il n'en eſt point qui ne fût toujours un grand fardeau à ſoutenir: ce ſeroit uniquement punir ſur ſoi les fautes d'autrui. Heureux ceux qui ne ſe vengent qu'en pardonnant, & qui, toujours prêts à oublier les torts qu'on oſe avoir avec eux, ont toujours attention à n'en avoir avec perſonne!

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déja ſéduite; & il ne reſte plus de moyens de les contenir, s'il n'en ſurvient d'autres qui les répriment. Il eſt mal-aiſé de reconnoître celles-ci; elles n'ont point cet air d'yvreſſe, ni ces fougueux accès qui dévoilent celles de l'eſprit & du cœur; elles prennent le masque du devoir & en affectent la tranquille aſſurance; elles ſemblent ne rien craindre qui puiſſe les troubler: ce ſont, à proprement parler, des paſſions ſtoïques;

stoïques; mais elles n'en sont que plus dangereuses & plus difficiles à subjuguer.

C'est par elles que l'avare se dit qu'il est bon d'être riche; l'ambitieux, qu'il est honorable de parvenir; le voluptueux, qu'il est utile, nécessaire même d'adoucir, par les plaisirs, les amertumes de la vie. C'est par elles, que l'envieux se flatte de n'avoir qu'une noble émulation; l'orgueilleux, de n'aimer la gloire que comme un aiguillon puissant qui l'anime aux plus hautes vertus; le médisant, de n'avoir d'autre dessein que d'inspirer de l'horreur des vices, &, par amour pour la vérité, de ne vouloir pas peindre une Alecton en Vénus, un Thersite en Achille; le vindicatif, de ne poursuivre son ennemi, que pour le punir & le rendre plus sage. Ainsi, la plûpart de nos passions deviennent pour nous des regles de conduite, & peu s'en faut que nous ne les estimions des vertus.

Il n'est cependant pas possible à l'homme de vivre sans passions: elles sont de son être, & y tiennent plus intimement que les vertus; du moins doivent-elles y précéder celles-ci, puisque les vertus les supposent, & ne sont que des mouvemens qui en reglent les transports ou qui les répriment. Les passions ne sont point en nous par droit de conquête,

quête, elles y ſont par droit d'héritage; c'eſt la Nature qui les donne, & la Nature ne fait rien en vain. Un homme ſans paſſions ne ſeroit tout au plus qu'un automate; encore un automate a-t-il en lui des reſſorts qui le font mouvoir. On l'a dit long-tems avant moi; les paſſions ſont à nos ames ce que les vents ſont à un vaiſſeau qui vogue en pleine mer. Nous ne ſçaurions agir, ſi elles ne nous pouſſent, & elles ne le font diverſement, que ſelon le plus ou le moins d'adreſſe & d'attention que nous avons à uſer du ſecours qu'elles nous offrent, ou, ſi l'on veut, ſuivant la diverſité de nos caracteres, ainſi que les vents ne ſervent que ſelon la conſtruction & la forme, la peſanteur ou la légereté des vaiſſeaux.

Il y a des hommes qui ont plus de paſſions, d'autres qui en ont moins; & lesquels penſe-t-on les plus heureux? A mon avis, ce ſont ceux qui en ont le plus. Peut-être croira-t-on ce ſentiment un paradoxe: il eſt cependant moins étrange qu'il ne le paroît. Quand un penchant à la vertu ſe joint à d'autres penchans qui lui reſſemblent, ou qui, du moins, ne le contrarient point, peut-on diſconvenir qu'il n'en ait plus de chaleur & de force? Mais, dira-t-on, ſi quelque penchant déreglé s'allie auſſi à d'autres qui

lui soient analogues, n'en sera-t-il pas également plus vigoureux, plus ardent, plus terrible ? Cela est vrai : mais plus les passions, de quelque nature qu'elles soient, sont violentes & impétueuses, moins elles comportent de danger, moins elles sont difficiles à vaincre. Plus leur mouvement est rapide, moins il est durable. Une grande passion porte sur trop d'étais différens ; il ne faut que l'ébranlement d'un seul, pour faire crouler tout l'édifice. C'est un feu qui d'ordinaire se consume & meurt en pétillant.

Il n'en est pas de même des passions indolentes, & qui paroissent plus éteintes qu'assoupies ; il est des tempéramens froids, dont on prendroit la tranquillité pour une espece de léthargie, & qui une fois dominés par un vice, ne peuvent presque plus s'en affranchir.

Pour mieux développer ma pensée, rapprochons un de ces êtres inanimés d'un esprit actif & bouillant, & supposons-les tous deux épris d'un même penchant qui les tyranise. L'un le suit nonchalament sans le connoître, ni s'appercevoir des écueils où il se laisse entraîner. Toujours content de lui-même, il vit heureux par son seul repos. Ni les conseils, ni les remontrances ne le touchent. L'autre, vif & plein d'ardeur, se livre à sa passion avec tout le feu dont il est capable ; mais

mais ce même feu qui l'échauffe, l'éclaire. Son penchant l'emporte, mais il le mene aussi; c'est un cheval fougueux qu'il pousse, qu'il retient, qu'il conduit, qu'il lasse du moins pour le dompter & dont la fureur se ralentit aussitôt qu'elle est satisfaite. Celui-ci a autant de honte de son courage, que de sa foiblesse; l'indolent n'a ni foiblesse, ni courage; il n'a du goût ni pour le vice, ni pour la vertu; il n'avance, ni ne recule; il ne pense, ni ne rêve; & ce qu'il est une fois, il l'est pour toujours. Son état est donc moins heureux & plus à plaindre, que celui d'un cœur que la même vivacité éloigne de son devoir, & l'y rappelle, & qui, enchaîné par le vice, rompt ses liens par inconstance, ou ne les défend point contre le tems qui les use peu à peu.

Absolument parlant, quelque dangereuses que soient les passions, elles ne le sont précisément que par leur séjour obstiné dans un cœur qui ne veut point s'en défendre. C'est nous qui les rendons invincibles par notre peu d'attention à les étouffer dans ces premiers momens d'allarmes, où je ne sçais quel pressentiment nous avertit de les craindre. Nos premieres foiblesses nous donnent des remords, les secondes les supportent, les dernieres les méprisent. Ainsi un nageur

nageur timide qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu ſur les bords, friſſonne, recule, avance, & à force d'émotions & d'eſſais, s'y plonge tout entier, & regrette, ſouvent trop tard, d'avoir appris à ne la point craindre.

LE BONHEUR ET LE MALHEUR.

On n'a jamais ceſſé de déclamer contre l'amour-propre. On le prétend la ſource de tous les vices, jusques-là qu'un des plus beaux eſprits de notre ſiecle le compare à un ballon gonflé de vent, & dont, à la moindre piquure qu'on lui fait, il ne ſort que des orages. Si j'oſe dire ce que je penſe, je crois l'amour-propre moins dommageable qu'utile, & je le regarde comme un ſentiment inné qui veille au bien de chacun de nous en particulier, & qui toujours agiſſant, n'eſt occupé qu'à nous procurer le bonheur que nous ſouhaitons, & à nous faire éviter les malheurs qui nous menacent. S'il n'étoit ainſi, il ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, & ce qu'annonce le nom même qu'il porte.

Ce n'est pas toujours la raison qui nous montre plus sûrement ce que nous devons craindre ou désirer, ce que nous devons rejetter ou suivre. Elle ne semble faite que pour nous quereller, quand nous nous égarons ; rarement elle se donne la peine de nous conduire. C'est nous qui l'entraînons, plutôt qu'elle ne nous gouverne ; semblable en cela à un nageur mal-adroit qui se laisse attirer au fond de l'eau, en voulant donner la main à ceux qui se noyent.

L'amour-propre nous fait mieux sentir ce que les objets doivent avoir pour nous de dégoût ou d'attrait, de vrai ou de faux, de bon ou de nuisible. Les passions ont moins de prise sur lui que sur la raison; & si, comme elle, il s'endort quelquefois, le moindre murmure l'éveille.

Au reste, je ne le considere ici que comme l'enfant de la Nature, & non comme l'ouvrage de nos sentimens. Je connois l'art malheureux que nous avons de tout corrompre. Aussi est-il un amour-propre insolent, qui nous porte à n'aimer que nous, à n'aimer rien que par rapport à nous, à désirer que tous les biens, tous les plaisirs, tous les honneurs ne soient que pour nous. C'est lui qui nous rend violens, inquiets, envieux, cruels, insupportables aux autres &

à nous-mêmes; mais autant qu'il met, sans le vouloir, d'obstacle à notre bonheur, autant l'autre amour-propre cherche à lever tous ceux qu'il y rencontre. Il est vrai que, semblable encore à la raison, qu'il est toujours prêt à suppléer, il nous éclaire sans nous échauffer; mais il n'a d'autre vue que notre contentement, & sans haine, sans jalousie, sans orgueil, il s'en occupe sans cesse. Il est comme la sentinelle de nos cœurs, toujours attentif à observer les nuages & les tempêtes, toujours prêt à donner l'allarme, pour que rien n'en puisse troubler le calme & la sérénité.

Si cette espece d'amour est rare parmi les hommes, il ne faut pas s'étonner que le bonheur le soit aussi, & que les malheurs le soient bien moins encore. C'est cependant de quoi l'on s'occupe le plus, & à tout moment, sur toute la surface de la terre.

Les conversations dans les sociétés ne roulent que sur le bonheur ou sur le malheur. Y parle-t-on de politique; on se rappelle tout ce qui peut contribuer à la prospérité d'un Etat, ou en occasionner la ruine. Les nouvelles du tems donnent lieu à des réflexions sur les circonstances heureuses ou malheureuses des évenemens qu'on rapporte. S'agit-il des affaires des particuliers; c'est tou-

jours

jours dans le point de vue de bonheur ou de malheur qu'on les considere. Si l'on se rencontre, ne commence-t-on pas toujours par s'informer des raisons qu'on a de se réjouir ou de s'attrister, & quel homme est lui-même un seul moment sans ressentir de la joie ou de la tristesse?

Ce qui doit surprendre, c'est que, malgré l'expérience continuelle des divers moyens qui dans une infinité d'occasions ont produit le bonheur, ou le malheur, on n'en connoisse point encore la cause. On voit en effet tous les jours les apparences de l'un & de l'autre démenties par l'évenement. Un bonheur paroissoit certain, il vient à manquer; un malheur au contraire qui sembloit inévitable, se change en un bonheur qu'on n'osoit esperer. D'où cela peut-il venir? Les uns l'attribuent à la Fortune. Horace lui donnoit le pouvoir d'élever tout d'un coup au plus haut dégré de félicité, les plus misérables des hommes, & de changer en funérailles les triomphes les plus pompeux:

> Præsens vel imo tollere de gradu
> Mortale corpus, vel superbos
> Vertere funeribus triumphos.

Mais Horace parloit-il de bonne foi? & quoique long-tems avant lui on l'eût érigée en Divinité, & qu'il l'appelle ainsi lui-même;

 ô Diva

ô Diva gratum quae regis Antium, peut-on s'imaginer qu'il la crût maîtresse du sort des mortels, lui qui veut ailleurs que tout honnête homme méprise autant ses faveurs que ses disgraces, & qu'on préfére à la honte d'en être esclave le plaisir de ne dépendre que de soi ?

> Sapiens, sibique imperiosus . . . . .
> Responsare cupidinibus, contemnere honores
> Fortis, & in seipso totus teres, atque rotundus; . . . .
> In quem manca ruit semper fortuna.

Celui-là, dit-il encore, n'a-t-il pas raison, qui exhorte tout le monde à la braver avec autant de fierté, qu'elle montre d'insolence ?

> . . . . Fortunæ responsare superbæ;
> Liberum & erectum præsens hortatur & aptat.

C'est de la populace des Payens que nous avons emprunté le terme de Fortune; & l'idée qu'ils y attachoient d'une puissance bizarre qui couronne indifféremment le vice & la vertu, & qui devroit faire craindre le malheur plus que le crime. Deux motifs, si je ne me trompe, les engageoient d'en juger ainsi. Animés d'un esprit républicain, ils vouloient égaler tous les hommes sous l'empire absolu d'un Destin inévitable. Ainsi les Héros d'Homere ne sont représentés, que comme

comme des victimes forcées d'une aveugle & inflexible Fatalité. Ainſi Oreſte, coupable ſans le vouloir, eſt agité par les Furies toujours attachées à ſes pas; & Atrée, bien plus exécrable, jouit tranquillement du jour qu'il a fait pâlir.

Ajoûtons que s'ils aimoient à ſe figurer une Divinité diſtribuant ſans ordre & ſans regle les biens & les maux, *Ludum inſolentem ludere pertinax*, & les diſtribuant toujours d'une maniere ſoudaine & imprévue, c'eſt qu'ils ne vouloient point s'accuſer eux-mêmes de leurs propres malheurs; & que plutôt que d'en reconnoître le rapport intime avec leurs penchans, leurs vices, leurs foibleſſes, ils les rejettoient ſur une cauſe chimérique, qu'ils ſavoient bien pouvoir inſulter impunément. Auſſi Juvenal n'attribue qu'aux ſeuls mortels l'apothéoſe de ce fantôme: *Te nos facimus, Fortuna, Deum, coeloque locamus.*

Je croirois volontiers que l'un & l'autre de ces motifs nous ont portés à regarder du même œil que les Anciens, cette vaine & ridicule image. Sans être follement paſſionnés pour le gouvernement populaire, nous aimons aſſez comme eux l'égalité des conditions; & nous n'avons pas moins de plaiſir de voir les grands & les riches auſſi peu

 aſſu-

assûrés de la durée de leurs biens, que les plus infortunés du reste des humains, de la continuité de leur misere. Nous sommes ravis de nous voir tous dépendre du même Destin, & de savoir qu'il peut aussi aisément réduire l'aigle audacieux à raser tristement la terre, qu'attirer de l'humble toit d'une cabane le passereau timide, & d'un vol sûr & rapide, le faire planer dans le plus haut des airs. N'est-il pas vraisemblable aussi que nous n'imputons nos malheurs à la Fortune, que pour nous épargner la honte de nous les être attirés? Mais en cela *plus* injustes que les Payens nos modeles, nous ne l'accusons que de nos maux, & nous nous flattons d'être les seuls auteurs de tous les biens qui nous arrivent.

Il en est parmi nous qui, pour assigner une cause à l'instabilité des choses d'ici-bas, ont substitué le Hazard à la Fortune: autre mot aussi vuide de sens, nouveau rien, qu'on ne peut saisir, que l'imagination qui le suppose ne peut concevoir, & qu'elle voudroit anéantir au moment même qu'elle lui donne l'être. C'est pour la plûpart des hommes, le seul levier capable de remuer l'Univers; c'est le hochet de la populace, qui croit le reconnoître sur-tout, lors qu'après beaucoup de soins & les mesures les plus sa-

ges,

ges, pour se procurer quelque avantage, ou pour se garantir de quelque revers, on s'apperçoit que ce n'est point précisément des démarches qu'on a faites que vient l'évenement heureux ou malheureux, & que je ne sçais quoi de bizarre & d'imprévu le conduisoit insensiblement par des sentiers inconnus à la prudence humaine.

Mais ce je ne sçais quoi, que l'on appelle Hazard, peut-il être la cause de quelque chose, dès que lui-même il n'est rien? Il ne resteroit donc qu'à se le figurer tel qu'Ovide nous dépeint l'Amour, traînant la Sagesse les mains liées derriere le dos, & domptant les hommes & les Dieux mêmes. Non, le Hazard n'a non plus de pouvoir sur ce qui nous arrive au dehors, que sur ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes.

Il est des rapports essentiels des causes avec les effets, qui, pour être cachés, n'en sont pas moins réels & nécessaires. La Nature a son méchanisme & ses ressorts, & si peu qu'on l'étudie, on apperçoit la plus parfaite unité dans ses desseins. Tous ses ouvrages, par une échelle immense & continue, sont liés entr'eux, dépendans les uns des autres, & placés avec une telle gradation, une telle harmonie, un ordre si sagement combiné, qu'ils concourent tous, & d'un commun ef-

fort, au mouvement, qui la ſoutient & qui la rend toujours ſemblable à elle-même. Diſons mieux encore : il eſt un être éternel, qui de ſon ſouffle anime la Nature, & qui ſeul a le pouvoir de faire éclore & marcher chaque choſe en ſon rang, & qui ne paroît en diſpoſer contre notre attente, que parce que nous ignorons ſes loix, ſes vues, ſes motifs. Ce n'eſt donc ni la Fortune, ni le Hazard, ni même la Nature elle ſeule qui reglent tout ici-bas ; & ce que nous appellons bonheur ou malheur, n'eſt qu'une ſuite du plan invariable, qui fait naître les évenemens les uns des autres, & les amene comme autant de chaînons qui s'engagent d'eux-mêmes, & par des rapports inconnus en attirent d'autres, à qui des relations auſſi ſecrettes viennent ſucceſſivement en lier de nouveaux.

Ce ſont ces rapports que nous ne pouvons connoître, ni même ſouvent preſſentir, qui nous font imaginer de l'incorrection & du déſordre, de la diſſonnance & de la contrariété dans la plûpart des accidens de la vie. Nous en jugerions différemment ſi nous pouvions découvrir le dedans de la machine. Nous verrions que tout y tient l'un à l'autre, & que le mouvement qui fait végéter le brin d'herbe dans nos champs, peut être auſſi réellement

lement l'occasion, que la suite de celui qui fait mouvoir les astres. Nous verrions qu'il n'est point dans l'Univers de mal absolu, & qui ne soit un bien relatif dans les mains du Moteur Souverain de tous les êtres. Ce seroit à nous, pour réussir dans nos projets, à étudier les liaisons des choses, à saisir leur convenance, à prendre, si j'ose ainsi dire, leur heure & leur moment; mais nous ne pouvons autre chose que nous abandonner à la Providence, qui seule le connoît, & il ne nous reste qu'à supporter avec patience ce que nous appellons malheur, & à ne pas trop compter sur ce que nous croyons pouvoir nous procurer des jours heureux & tranquilles.

Il y a généralement dans nos cœurs un sentiment commun qui a contribué à former les premieres Sociétés; & qui, parvenu au point où il est aujourd'hui, paroît cependant moins propre à les entretenir qu'à les dissoudre. Ce sentiment est le desir pressant & continu du bonheur; & ce desir est de tous les âges, de tous les caractères, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Il porte plus ou moins sur les objets qui peuvent le remplir; mais il porte également sur tous. Autant d'especes de bonheur, autant de transports qui nous agitent.

Rarement un bonheur isolé peut nous satisfaire; nous voudrions les avoir tous à la fois, & les posséder sans altération, ni partage.

Ce qui doit le plus surprendre, c'est que nous ignorons pour l'ordinaire en quoi consiste le bonheur, & quels sont les moyens de nous le procurer & d'en jouir. A mon avis, tout bonheur doit être conforme aux penchans habituels du cœur qui le poursuit; il doit être durable, & tellement indépendant, que rien si nous ne le voulons, ne puisse nous l'arracher & nous en déprendre.

Est-ce là le propre de chaque espece de bonheur? Ne recherche-t-on pas comme analogue aux affections naturelles, & si j'ose le dire, aux talens du cœur, ce qui s'y accorde le moins; comme durable, ce qui doit finir nécessairement; comme indépendant, ce qui n'ayant point sa source en nous-mêmes, peut nous être enlevé par le moindre accident?

Combien de gens nous paroissent dans la plus brillante prospérité, qui n'en sont point flattés, autant que par bienséance ou par orgueil ils affectent de l'être! L'ambitieux s'estime-t-il heureux, pour être riche? l'avare, pour être au comble des honneurs? Et n'est-ce pas toujours des goûts passagers

&

& rapides qu'on cherche à ſatisfaire, plutôt que les penchans du caractère, qui n'eſt jamais le même dans tous les hommes, & qui fait éprouver ſans ceſſe que tout ce qui eſt bon dans la Nature, n'eſt pas également bon pour tous les êtres qu'elle a formés?

Je ne dis rien du peu de durée du bonheur, qui, ſemblable à l'éclair dont toute la force eſt dans ſa naiſſance, n'a d'ordinaire qu'un éclat qui ſe diſſipe preſque au moment qu'il paroît. Mais ne fût-il aucun bonheur qui ne fût auſſi permanent qu'on le déſire, pourroit-il ſe ſoutenir contre la langueur de la ſatiété, l'ennui de l'indifférence, l'inſtabilité de l'humeur, le rafinement de la délicateſſe, contre la crainte même de la voir finir, qui ſuffit ſouvent elle ſeule pour l'affoiblir, & le corrompre.

Je ne parle pas non plus des obſtacles journaliers que le bonheur trouve dans les maux phyſiques qui l'aſſiégent de toutes parts, & peut-être encore plus dans la foule des ſoucis qui voltigent autour des lambris dorés, & le chaſſent devant eux plus vîte que les vents ne chaſſent les nues: *ocyor cervis, & agente nimbos ocyor Euro.*

Je viens aux moyens de l'acquérir; mais d'abord je voudrois pouvoir diſſuader tout le monde de courir après lui. On n'eſt heureux en effet qu'autant qu'on ne penſe

point

point à l'être. Je ne m'arrrête point à établir cette vérité de raison & d'expérience. Je demande seulement ce qui peut être un bonheur lorsqu'on en jouit, dès-lors que, pour y parvenir, il faut en quelque sorte en détourner les yeux, ne point s'en occuper, ni le désirer, ni le connoître. Je pourrois ajoûter que notre sort est donc bien malheureux, si pour posséder un bien nous devons commencer par l'ignorer, tandis que le Ciel se fait une espece de plaisir de nous faire prévoir les maux qui nous menacent. C'est de quoi se plaint Lucain dans ces Vers que je me rappelle;

> Cur hanc tibi, Rector Olympi,
> Sollicitis visum mortalibus addere curam,
> Noscant venturas ut lira per omnia clades?

Je reviens, & je dis, qu'il n'est pas jusqu'aux moyens qu'on employe pour parvenir au bonheur, qui ne le gâtent d'avance. Je n'en connois qu'un seul, qui est un bonheur lui-même. C'est le bon usage de la raison.

Je me représente ici un homme jetté tout à coup dans ce vaste Univers. Etonné de l'immense étendue qui l'environne, & ne sçachant encore quelle sera sa destinée, il porte par-tout un regard inquiet, il craint, il espere, il veut être heureux; mais il n'éprouve

ve que des ſenſations déſagréables, des beſoins douloureux. Les élémens ſe combattent, les ſaiſons changent, les jours varient; il ne marche que ſur des chardons & des ronces. Aucun objet extérieur ne le ménage, ni ne lui obéit; il ſemble ne porter qu'à regret le poids de ſon exiſtence. Il voit des êtres faits comme lui; doit-il les éviter, doit-il s'en approcher & vivre avec eux? S'il les fuit, il manque de tout. S'il entre dans leur ſociété, ſes bras ſe multiplient en quelque ſorte; il a part à leur ſçavoir, à leur induſtrie, ſuccès de leurs travaux. Les ports, les marchés, les grandes routes s'ouvrent devant lui; les climats les plus éloignés viennent lui offrir leurs productions; la terre lui prodigue ſes fruits; toute la Nature eſt à lui; il devient comme le Souverain de tout le Monde.

Mais dans ce nouvel état, il a des devoirs à remplir. S'il veut commander à ſes nouveaux hôtes, ils ſe révoltent. Il faut qu'il confonde ſes intérêts propres avec les leurs; qu'ils lui deviennent, en commun, auſſi chers qu'ils lui ſont utiles; qu'il tienne à eux par des ſervices effectifs, autant qu'ils tiennent à lui par les ſecours qu'ils lui prêtent. Dès-lors, la juſtice, la prudence, la modération, toutes les vertus morales lui de-

viennent néceſſaires. Il ne peut être heureux, s'il ne les pratique; mais dès ce moment auſſi, le bonheur qui l'eût toujours fui auparavant, devient pour lui le vrai bonheur & le ſeul bonheur conſtant & ſolide. Il eſt conforme à ſes ſentimens; cet homme n'en a d'autres que ceux d'un être ſociable, que la raiſon éclaire. Ce bonheur eſt durable parce que la raiſon ne ſe dément jamais; & il eſt indépendant, parce qu'aucune puiſſance, quelle qu'elle ſoit, ne peut commander à la raiſon, ni ſe la ſoumettre.

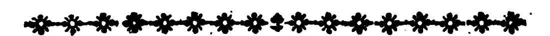
Les regles, pour y parvenir, ne ſont point ſéveres: elles ne tendent qu'à éloigner tout ce qui eſt nuiſible à la nature de l'homme. La raiſon ne s'oppoſe à aucun plaiſir honnête & compatible avec la tempérance, à aucun goût conforme à la juſtice, à aucune affection que la probité permet, & que l'honneur & la bienſéance avouent.

Elle eſt cauſe, enfin, que le bonheur qu'elle procure ne dépend d'aucun ſuccès. Je l'ai déjà dit, le moyen devient ici la fin. Elle eſt un bonheur elle-même; l'adverſité ne l'abbat ni ne l'altère; & telle qu'un édifice fondé ſur le roc, elle brave la fureur des vents & des orages.

Qu'importe, en effet, à cet homme, que je viens de placer dans la Société comme

ſur

sur un théatre où il doit figurer durant le court espace de sa vie; que lui importe du rôle qu'il doit y jouer? Sa félicité ne consiste qu'à s'y comporter de maniere à pouvoir en recueillir les avantages qu'il vient y chercher. Qu'il y soit un Achille, ou un Agamemnon; aucun personnage ne lui est propre que celui d'homme sociable, qui lui est commun avec le dernier des Acteurs. C'est le seul titre qu'il puisse avoir aux biens communs de la troupe, s'il en remplit fidelement les devoirs. Son bonheur ou son malheur ne peuvent venir, que de son exactitude ou de sa négligence à les remplir. Tout le reste n'est qu'illusion & fantôme; ce n'est que dans nos vertus ou nos vices, que nous devons chercher la source de nos biens, ou de nos maux.



LES ÉTATS DE LA VIE.

BIEN des gens sont persuadés qu'il devroit n'y avoir aucune inégalité de rang & de condition parmi les hommes. Ils prétendent que la fin pour laquelle le premier homme fut créé, ne rendoit point cette inégalité nécessaire; que ses descendans l'ignorerent long-tems; que dans la simplicité,

&

&, pour ainsi dire, dans la fleur de la Nature, on n'avoit aucune idée d'usurpation & de servitude, & qu'on ne soupçonnoit même pas, que les distinctions & les dignités, qui maintenant honorent moins ceux qui les possédent, qu'elles ne dégradent l'Humanité, pussent jamais éxister & devenir des objets d'ambition & de jalousie. Ce sont les vices, dit-on, ces fruits malheureux de la désobéissance de notre premier Pere, qui ont fait des Maîtres & des Esclaves, élevé les uns à un état de grandeur & d'indépendance, & réduit les autres à un état de bassesse & de sujétion.

Ce sentiment porte avec soi un air de vérité; mais si je n'ose le contredire, je crains aussi de l'adopter. Ce n'est pas que je ne reconnoisse les malheurs arrivés au genre humain par le crime du premier homme; mais je ne puis concevoir qu'il y eût eu moins d'inégalité sur la terre, si ce crime n'eût point été commis. Peut-on le révoquer en doute, dès que dès ce moment on admet une suite de peres & d'enfans, & conséquemment de l'autorité dans les uns, & une dépendance absolument nécessaire dans les autres.

Je veux bien que d'abord cette inégalité n'ait subsisté que dans l'étroite enceinte de cha-

chaque famille. Je prends même plaisir à me représenter la race humaine dans son enfance, non pas telle que les Poëtes nous l'ont décrite sous le nom de l'âge d'or. Je ne dirai point, d'après eux, que des sources de lait & de vin se répandoient alors de toutes parts sur la terre; que le miel découloit des chênes, & que la Nature produisoit d'elle-même les fruits les plus délicieux. Ce qui est du moins vraisemblable, c'est que les hommes, sçachant encore à peine bégaïer les sons d'une langue qu'ils se formoient peu à peu, d'après leurs perceptions & leurs besoins, vivoient entr'eux dans les douceurs de la confiance & de la paix. Désirant peu de choses, & pouvant se les procurer aussi aisément que l'air & l'eau, dont aucun d'eux ne jouissoit à l'exclusion des autres, ils passoient leurs jours sans inquiétude, sans haines, sans querelles, sans discussions. Simples, & peut-être innocens sans vertu, ils ne s'occupoient qu'à bien tracer des sillons: *Docta ligonibus versare glebas*; ou tranquilles à l'ombre d'un ormeau, à voir paître leurs troupeaux dans des campagnes fleuries. Ils ne connoissoient, selon l'expression d'Horace, que je cite encore avec plaisir, ni la trompette guerriere qui appelle aux combats, ni les mers irrités, qui effrayent, & que

nous défions. Ils n'étoient point obligés de paroître au barreau pour y arracher les fruits de leurs travaux des mains d'un usurpateur injuste, ni d'aller dans les anti-chambres des Grands, mendier, en rampant, une protection utile. Etant tous alors sur la même ligne de fortune, de pouvoir, d'aisance & de bonheur, il ne pouvoit, sans doute, y avoir entr'eux ni subordination, ni dépendance.

Mais lorsque, de cet état d'enfance, le genre humain parvint à un âge plus avancé, lorsqu'il sentit les premiers aiguillons de la gloire ou du plaisir; lorsque les familles, jusqu'alors séparées, furent réunies & formerent diverses sociétés, où l'on se connoissoit à peine; lorsqu'il y eut différens degrés de talens & d'industrie, degrés nécessaires pour l'avancement des arts; lorsque la force, l'impudence & l'artifice, furent appellés au secours de l'indigence & de l'incapacité; lorsqu'enfin l'homme, jetté pauvre & nud dans le Monde, & d'abord sensible aux soins de ceux qui l'avoient élevé, crut ne rien devoir au reste des hommes, & pouvoir les attaquer sans risque, ou leur résister avec succès, il fallut l'assujettir à des regles d'ordre & de conduite; il fallut, par des Loix austères, achever d'anéantir l'égalité qu'il s'efforçoit-

forçoit lui-même de détruire, & attribuer à quelques-uns de ses semblables un pouvoir capable de l'enchaîner pour le bien commun de l'Humanité.

Ainsi, sans remonter jusqu'au tems de notre premier Pere, & l'accuser de la dépendance où nous vivons, elle devoit éclore nécessairement parmi des hommes une fois résolus de vivre en société. Et comment auroit pû ne pas s'établir entr'eux le même ordre, que chacun reconnoissoit entre ses pensées & ses réflexions, dont les unes devoient nécessairement précéder les autres, & dont toutes dépendoient autant de celles qui les avoient fait naître, que de leur rapport & de leur union avec celles qu'elles produisoient à leur tour? La même gradation, ils le voyoient dans toute la vaste étendue de l'Univers. Pouvoient-ils ne pas s'appercevoir que les parties, quelles qu'elles soient, de cette machine immense sont tellement liées & subordonnées entr'elles, que le dérangement d'une seule altéreroit le mouvement qui en est l'ame, & la détruiroit dans l'instant même, en la laissant sans force & sans activité? N'attribuons donc qu'à la nature de l'homme, vivant en société, la différence de rangs & de conditions dont on se plaint sans cesse; &

regardons-la, même plutôt comme un mal absolument nécessaire.

Je pourrois aisément démontrer cette perfection. Je me contente de la faire sentir par une comparaison extrêmement simple. Un Architecte qui éleve une voûte employe-t-il indistinctement, & sans ordre, les pierres qui doivent la former? Il en est qu'il met plus haut ou plus bas, selon leur taille, leur épaisseur & leur proportion. La solidité, ou ce qui est le même, la perfection de son ouvrage, ne dépend-elle pas de l'arrangement qu'il leur donne, & de son attention à les étayer l'une par l'autre, en sorte que le poids même de chacune en particulier serve de support à tout l'ensemble, & que cela même qui devroit le détruire, contribue nécessairement à le soutenir?

Il en est de même de la société des hommes distingués en divers états. Sa cohérance, sa durée, sa perfection, consistent principalement dans l'arrangement de ses membres, & dans leur subordination entr'eux. Malheureusement il est peu de pierres de ce grand édifice qui se trouvent posées où elles devroient être. Chacune s'y place où elle veut, & il y a moins lieu de s'étonner de la confusion & des désordres qui y regnent, que de le voir subsister depuis si long-tems. C'est

C'eſt ſur-tout à préſent, que l'intérêt ſeul décide du choix d'un état. Ce n'eſt jamais, comme il le faudroit, le bien commun de la ſociété qu'on s'y propoſe. Nous ne ſommes plus comme ces Romains qu'Horace célebre avec tant de joie, les Regulus, les Fabrice, les Curius, les Camille, gens que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maiſon de leurs ayeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne ſe déterminoient à prendre un emploi, qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur Patrie. Le laboureur ſe chargeoit alors des pénibles fonctions de la Dictature; & avec le même plaiſir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre ſa charrue dès que le bien de la République n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour ſa gloire, & ils ne cherchoient point à flétrir, du ſouffle impur de la jalouſie, les lauriers de ceux qu'elle avoit jugé dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des perſonnes élevées par la ſeule faveur, & ſi j'oſois le dire ainſi, la lie de la Nation en occuper les premiers poſtes.

Combien peu d'hommes, depuis ce tems, qui n'ayent dû les leurs qu'à leurs ſeules vertus, & qui n'y ſoient montés que dans la vue de ſervir leur Patrie! On en a vu, ſans doute,

& l'on en voit encore de nos jours; mais la plûpart sont comme des graines viles, qui ayant été long-téms le jouet des vents, ont été transportées & fixées au hasard sur de hautes collines, où, sans rien produire d'utile, elles s'enorgueillissent d'être au-dessus des vallons fertiles où croissent des riches moissons.

Peut-on ne pas admirer l'usage des Lacédémoniens, qui faisoient élever leurs enfans aux dépens de leur République? Ils prétendoient par-là les appliquer désormais à l'état auquel ils étoient le plus propres. De cette pépiniere sortoient des arbrisseaux vigoureux, qui manquoient rarement de récompenser les soins de la culture, & de produire des fruits utiles à leurs concitoyens.

Par cette méthode, on ne voyoit point, comme parmi nous, des hommes sans talent passer tout d'un coup de l'excès de la bassesse à une extrême élévation: semblables à de petits ruisseaux, qui, devenus des torrens trop impétueux, désolent les campagnes qu'ils auroient dû fertiliser, & renversent quelquefois les chênes à l'ombre desquels ils avoient tari mille fois. On ne voyoit pas non plus des êtres nourris dès leur naissance dans une oisiveté stérile, s'ingérer dans des emplois au-dessus de leurs forces,

&

& ne s'y ſoutenir que par l'enflûre & le vain appareil dont ils maſquent leur ignorance & leur inapplication. On ne voyoit point courir dans les villes des gens ſans état, idolâtres de l'indépendance, ennemis de tout engagement, & n'ayant ni vues, ni émulation, ne voulant d'autres devoirs que ceux qu'impoſent les uſages du monde; citoyens iſolés & ne tenant à rien; pour qui la vie n'eſt qu'un vuide immenſe qu'ils ne ſavent comment remplir; & par leur longueur & leur inaction, peſant à la terre qui n'en retire que le ſeul avantage de les voir mourir ſans avoir exiſté.

Je penſe que pour bien choiſir un état il faudroit qu'un âge un peu mûr permît d'en faire l'épreuve & de s'y eſſayer par une eſpece d'apprentiſſage trop hâté & trop court, préciſément dans les profeſſions les plus auſteres & les plus irrévocables qui ſoient parmi nous. Il faudroit qu'un jeune homme ne prît le parti des armes qu'après s'être long-tems endurci à la fatigue & aux dangers: *anguſtam pauperiem pati robuſtus acri militiâ puer condiſcat; vitamque ſub dio, & trepidis agat in rebus.* Il faudroit qu'avant d'embraſſer l'état Eccléſiaſtique on fût convaincu par une longue expérience qu'on n'y

cherche que la peine & le travail, que le salut des autres & le sien propre; & non le repos, le bien-être, le plaisir de devenir l'arbitre des consciences, de manier les foudres du Ciel, & de les lancer aussi hardiment sur la cîme des chênes que sur les roseaux & la fange des marais.

Un Artisan ne fait-il pas son chef-d'œuvre avant de pouvoir exercer sa profession? Malheureusement on s'engage dans un *état* sans le connoître; on y porte des penchans tout opposés. De-là les dégoûts, les ennuis, les inquiétudes, l'horreur des devoirs, *dont* on ne s'acquitte que par nécessité, c'est-à-dire, par le motif qui les rend plus cruels, ou qu'on abandonne sans scrupule, & jusqu'à braver la honte même de ne les point remplir.

Ainsi tandis que la Nature s'occupe sans cesse à séparer les élémens qu'elle renferme, & que pour en maintenir la durée, dont dépend la sienne, elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différens degrés de pesanteur, nous l'altérons par des mélanges & des combinaisons qu'elle abhorre; nous confondons les emplois & les talens; nous mettons un Thersite où devroit être un Achille, un Silène où devroit être un Platon,

Platon, un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner si tant d'Empires ont déchu, s'il en est encore qui dépérissent? La Nature égarée ne peut plus se trouver dans les voies qu'elle avoit faites pour les maintenir dans une perpétuelle incorruptibilité, en mettant dans une juste proportion les hommes & les conditions, & autant d'équilibre dans le moral que dans le physique.

Il s'ensuit de-là deux malheurs inévitables; c'est que les talens les plus heureux restent ordinairement dans l'obscurité, & que tel homme qui auroit pu illustrer sa Patrie, rampe dans le vil attelier d'un Artisan, & ne sent qu'à regret les efforts d'un génie qui se devine sans se bien connoître, & met forcément de l'importance à des riens dont il est contraint de s'occuper pour vivre. L'autre malheur, c'est que la plûpart de ceux dont les connoissances ont élevé l'ame, & qui seroient capables des plus éminens emplois, se voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'estiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces

ſortes de gens ſont inutiles à l'Etat, il eſt vrai; mais c'eſt l'Etat qui les laiſſe inutiles; & ils n'ont point de regret de n'avoir aucun rôle à y jouer; ils ne voyent, dit Horace, au-deſſus d'eux que Jupiter: ils ſont les Rois des Rois, & leur liberté leur tient lieu d'honneurs & de richeſſes.

> Sapiens uno minor eſt Jove, dives,
> Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum.

Heureux qui peut vivre comme eux! mais plus heureux mille fois celui qui, après avoir examiné ſes goûts ſans ſe flatter, a fait choix d'un état qui lui eſt propre, & qu'il honore par ſes vertus, autant qu'il le rend utile à la Société dont il eſt membre!



LES

LES PLAISIRS.

J'imagine que, pour juger ſainement des plaiſirs, il faudroit n'en aimer aucun, ou les connoître tous par l'uſage. Dans le premier cas, on en parleroit avec indifférence & ſans prévention. Dans le ſecond, on ſçauroit poſitivement ce qu'ils ſont & ce qu'on en peut attendre. Sans avoir renoncé à tous, ni les avoir éprouvés tous, je penſe qu'il n'y en a point d'exiſtans par eux-mêmes, & que ce ſont nos goûts qui leur donnent l'être, en ſorte que ce que nous leur trouvons d'attraits & de variétés ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différens, ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, ſeroit autant que d'en chercher dans ce que nous appellons doux ou amer: qualités chimériques dans ce qui les occaſionne, & le ſimple réſultat des organes diſpoſés à produire telle ou telle ſaveur. Les objets après leſquels nous courons le plus follement n'ont que les charmes que nous leur prêtons: ces charmes ſont notre ouvrage; nous embelliſſons, ou nous enlaidiſſons les choſes à notre gré; & nous ſommes aſſez peu ſenſés pour adorer, ou pour déteſter les apparences vaines dont il nous

nous plait de les revetir. *Non in caro nidore voluptas summa, sed in te ipso est.*

Ce qui prouve évidemment ce que j'avance ici, c'est que les mêmes plaisirs passionnent les uns, & sont indifférens aux autres: il est des gens qui ne font que leur sourire; il en est qui s'y livrent avec fureur: les uns se les rendent nécessaires par l'habitude; d'autres n'en aiment que les premiers instans. La crainte de les voir finir, qui les rend moins sensibles à quelques-uns, les rend plus précieux à tous les autres: dans la plûpart rien ne peut troubler leur empire; dans plusieurs ils cedent au moindre chagrin. En un mot, autant de goûts, autant de plaisirs différens.

Ce qui est certain, c'est que le fond de notre être est l'amour du plaisir. Cet amour est le feu central qui vivifie tout. Sans lui nous croupirions sans énergie dans l'indolence, & toute la Nature nous paroîtroit comme ensevelie dans un habillement de mort. Cet amour est plus absolu que la raison: il la previent dans notre enfance; il la maîtrise dans la jeunesse, & si, dans l'âge qui refroidit les passions, il ne nous porte pas aussi violemment vers ce qui plaît, il sert du moins à nous éloigner de tout ce qui nous

nous incommode. Il ne s'agit que de tourner cet amour, tout indocile qu'il est, vers des plaisirs honnêtes, & que la raison du moins ne défende point; si elle ne peut les avouer, les diriger, les conduire. Ceux des sens sont presque toujours les moins innocens, les plus dangereux, les moins satisfaisans, les moins nécessaires.

Qu'est-ce qui engage à les rechercher? une vaine & stérile dissipation, l'ennui, la paresse, le triste embarras de n'avoir rien à faire; quelle source! quelle origine! quel motif! Qui sont ceux qui les aiment le plus? des cœurs déjà corrompus, ou qui ne tarderont pas de l'être; *sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit*: quand le feu, quelque pur qu'il soit, prend à des matieres disposées à s'enflammer, quel ravage n'est-il pas capable de faire? Comment s'y livre-t-on? ce n'est presque jamais ni avec ce choix de sentiment qui les craint & s'en méfie, ni avec cette délicatesse de goût qui ne veut que s'y prêter; on s'y abandonne avec brutalité; on coupe l'arbre pour en avoir sur le champ tous les fruits. Quelle satisfaction en retire-t-on? la satiété suit de près l'empressement d'en jouir. Ont-ils été annoncés, préparés; ils ont déjà perdu de leurs charmes: trop attendus, ils n'apportent que

de

de l'ennui. Il en eſt d'eux, comme de certains fruits, qui n'ont qu'un inſtant pour être cueillis à propos. Tiennent-ils plus de l'occupation que de l'amuſement; ils rebutent. S'en eſt-on fait un devoir d'état; ils deviennent à charge; ils ſe nuiſent par leur continuité: l'un prend rapidement ſur la jouiſſance d'un autre, & ſe trouve déjà paſſé quand on le veut ſaiſir.

En un mot, de tous les plaiſirs des ſens, il n'en eſt point qui ne ſoit trop cher au prix même d'un ſimple deſir. On ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on ſort de les goûter; & ce qui eſt étonnant, & plus triſte encore, c'eſt que de cet ennui naît le beſoin d'autres plaiſirs qui ennuient de même. C'eſt leur effet le plus ordinaire. On s'eſt agité, on s'eſt tourmenté pour en jouir; il eſt peu de ces plaiſirs qui ſoient faciles; & c'eſt-là toute la récompenſe des ſoins qu'on s'eſt donnés pour ſe les ménager. Ils n'ont fait qu'effleurer l'ame; ils n'ont pu ſe fondre en elle, & ils y laiſſent un aiguillon qui la pénetre, & la rend d'autant plus inſupportable à elle-même, qu'il lui faut d'autres bleſſures pour l'inquiéter & l'attriſter de nouveau. Ainſi, la vie ſe paſſe à courir des plaiſirs à l'ennui, & à retourner de l'ennui à des plaiſirs qui le ramenent ſans ceſſe.

Je ne prétends pourtant pas qu'on doive renoncer à tous les plaisirs des sens. Il en est d'aussi nécessaires que les alimens: besoin humiliant; mais qui ranime la Nature. Ne les dédaignons point; mais sçachons en user avec modération, avec économie. Reglés par la sobriété, ils en sont infiniment plus piquans & plus sensibles; mais beaucoup moins, cependant, que les plaisirs de l'ame, que si peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puissent en ignorer le prix.

Ceux-ci ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tiennent à rien de ce qui nous est étranger. Ils sont purs, parce qu'ils sont sans mélange; toujours les mêmes, parce que la crainte ne peut les corrompre, & que le dégoût ne les suit point; toujours durables, parce qu'un âge ne désabuse point de ceux qu'on à goûtés dans un autre âge. Ces plaisirs sont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compassion, dans l'humanité, dans la reconnoissance, dans la fuite même des autres plaisirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales. En est-il aucune dont l'idée puisse se réveiller dans un cœur sans le séduire? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend cheres à tout le monde, & qui, indépen-

pendamment de tout précepte & de toute éducation, les rend agréables, & captive l'affection des ames les plus maſſives & les plus groſſieres. Toute la Société y trouve ſon intérêt, & chaque homme y trouve ſon intérêt propre. . . . . . .

Avis de l'Editeur.

Ce Chapitre n'a point été continué: du moins n'ai-je pu le recouvrer en entier, *non* plus que la ſuite de ceux qui devoient achever la Réponſe d'Ariſte aux Conſeils de l'Amitié.



RÉPONSE
AU DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
DE
L'ACADÉMIE DE DIJON,

Par un Citoyen de Genève.

RÉPONSE
Au Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon,

Par un Citoyen de Genève;

SUR CETTE QUESTION:

Si le Rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs.

LE Discours du Citoyen de Genève a de quoi surprendre; & l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célébre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le Public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'Anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même:

puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes & le faire triompher par sa propre défaite!

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux: sa maniere d'écrire décéle un esprit cultivé: mais s'il réunit effectivement *la* science à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-*t*-*elle* pas corrompu sa sagesse, ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science? pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu? pourquoi donc nous prêcher, avec tant d'éloquence, celle-ci au préjudice de *celle-là?* Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes; & avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination? ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure, en ce cas, de son Discours? ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux: en vain un Auteur prête des

des fables les couleurs de la vérité; on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adversaire impartial; je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de me procurer la satisfaction de voir réunies dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

LES sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoissance précieuse, qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue: aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son Discours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque maniere du néant de son ignorance, dissipant, par les efforts de sa raison, les ténebres dans lesquels la Nature l'avoit enveloppé; s'élevant, par l'esprit, jusques dans les plus hautes sphères des régions célestes, asservissant à son calcul les mouvemens des Astres, & mesurant de son compas la vaste étendue de l'Univers; rentrant ensuite dans le fond de son cœur, & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux Sciences! qu'il en montre bien la nécessité & les avantages! qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter!

La Nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée: heureux les hommes, ajoûte-t-il, qui sçavent profiter de ces dons sans les connoître! c'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le Censeur des Sciences & l'Apologiste des Mœurs! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent

être

être la suite des principes qu'il vient d'établir ?

La Nature d'elle-même est belle, sans doute ; mais, n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les Sçavans employent leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos régards ? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force & d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passageres, ou à une stupide admiration ? Les mœurs seront-elles moins pures parce que la raison sera plus éclairée ? & à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aisée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, si, borné aux fonctions organiques de ses sens, il ne pouvoit seulement examiner ce qu'il voit, réfléchir sur ce qu'il entend ; discerner, par l'odorat, les rapports qu'ont avec lui les objets ; suppléer, par le tact, au défaut de la vue ; & juger, par le goût, de ce qui lui est avantageux ou nuisible. Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne devien-

drions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déja par nos besoins ? Ce n'est que par le secours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'usage des choses sensibles qui sont à notre portée, à corriger les erreurs de nos sens, à soumettre le corps à l'empire de l'esprit, à conduire l'ame, cette substance spirituelle & immortelle, à la connoissance de ses devoirs & de sa fin.

Comme c'est principalement par leurs effets sur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? plus elles sont cultivées dans un Etat, plus l'Etat est florissant; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'Artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages? le Laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend ? le Médecin, pour découvrir la nature des maladies & la propriété des remédes? le Jurisconsulte, pour discerner l'esprit des Loix & la diversité des devoirs?

voirs? le Juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider, avec équité, des biens & de la vie des hommes? Tout Citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'Histoire, de la Politique, de la Religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des Etats, sçauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sûreté, l'abondance?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre, ses besoins lui en font sentir la nécessité, ses emplois lui en imposent l'obligation, ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire à sa modestie: il prétend qu'on seroit plus vertueux si l'on étoit moins sçavant. Ce sont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles! Mais l'ignorance du vice est-elle

donc une vertu? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal? & si s'en abstenir, parce qu'on ne le connoît pas, c'est-là ce qu'il appelle être vertueux; qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite; c'est s'exposer à ne pas l'être long-tems; ce n'est l'être que jusqu'à ce que quelqu'objet vienne solliciter les penchans naturels, ou quelqu'occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis: un ennemi vient-il à paroître; faut-il se mettre en défense; le courage manque & la vertu s'evanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remede. Un Botaniste habile sçait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénimeuses; tandis que le Vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les Sciences distingue, dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches: il trouve dans la difformité du vice, & dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu, & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son

estime

estime & son goût pour l'une, son horreur & ses mépris pour l'autre: il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où, sans science, sans étude, sans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue, plus louée, plus hautement enseignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des anciens, ou des étrangers; paralleles odieux, où il entre moins de zéle & d'équité que d'envie contre ses compatriotes, & d'humeur contre ses contemporains; n'est-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux coutumes, aux Loix, à toute autre cause qu'aux Sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence, n'est-ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, sans desirs, sans passions? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices? & s'il fut des tems, s'il est encore

encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y vit-on pas d'autres désordres? n'en voit on pas encore de plus monstrueux chez ces Peuples dont on vante la stupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice? y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance? leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs? & à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regle & qui ne connoît point de frein? Mais quand même, dans ces contrées Sauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines Nations policées, y a-t-il autant de vertus? y voit-on, sur-tout, ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la Religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumieres supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les préjugés; c'est l'orgueil, c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies; c'est

le

le pyrrhonifme, c'eft l'incrédulité qui favorifent l'indépendance, la révolte, les paffions, tous les forfaits. De tels adverfaires font honneur à la Religion : pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; feule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas affez connue, elle n'a befoin que d'être approfondie pour fe faire refpecter: on l'aime, dès qu'on la connoît; à mefure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer. Plus le Chrétien examine l'authenticité de fes titres, plus il fe raffure dans la poffeffion de fa croyance; plus il étudie la révélation, plus il fe fortifie dans la foi: c'eft dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence: c'eft dans les doctes écrits des Peres de l'Eglife qu'il en fuit de fiecle en fiecle le développement; c'eft dans les livres de Morale & les Annales faintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion & à la Vertu des lumieres fi pures, des appuis fi puiffans; & ce fera à cette même Religion qu'un Docteur de Genève enfeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un fi étrange paradoxe, fi on ne fçavoit

sçavoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La Religion étudiée est pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la Nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dus au Tout-puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'Astronome découvre une puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'Univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des tems, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la Nature, le Physicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conservateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philosophe descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel

il

il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé; il se retourne naturellement vers son premier principe & sa derniere fin: heureux si, docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu!

SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute Antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux Sçavans & aux Artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Gréce, la République de Rome, l'Empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à son souvenir

venir ces Législateurs fameux, qui ont éclairé, par l'étendue de leurs lumieres, & reglé, par la sagesse de leurs Loix, ces grands Etats dont ils avoient posé les premiers fondemens: ces Orateurs célebres, qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence: ces Philosophes, ces Sages, qui, par leurs doctes écrits & leurs vertus morales, *ont illustré* leur Patrie, & immortalisé leur *nom*.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités! je n'aurois qu'à ouvrir les Annales du Monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'Histoire n'atteste-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, la gloire des Empires, au triomphe de *la vertu*?

Non, ce n'est pas des Sciences; c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe; & dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des Sçavans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristipe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude! combien d'Homeres & de Diogènes, d'Epictetes & d'Eso-

d'Esopes dans l'indigence! Les Sçavans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude; ils vivent dans la médiocrité; & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des Arts, n'en sont pas davantage le partage des Artistes; ils ne travaillent que pour les riches, & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'est, continue l'Auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie: politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert? que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime? Quand effectivement, cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la Société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie? On l'a dit, &

il est vrai : l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les Sçavans que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation ; on peut être poli sans être dissimulé : on peut assûrément être l'un & l'autre sans être bien sçavant, & plus communément encore on peut être bien sçavant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoûtumés à penser ; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le Sçavant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles ? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sententieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues, & des usages les plus communs ; bientôt

par

par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuie, il est ennuyé. Il sort peu satisfait; on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte; on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts; mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs, & c'est à ces défauts que plus d'un Sçavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoûte l'Auteur, des Empires plus étendus, des Conquêtes plus rapides, des Guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur, & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes, & traînant à leur suite une foule d'esclaves, alloient attaquer des Nations tranquilles, subjuguoient des Peuples qui ignoroient le mêtier de la guerre, assujettissoient des Païs où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravage, qu'ils

rencontroient moins d'obstacles ; aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur ; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siécles heureux où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides, mais plus assûrées ; des Guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité, l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les Nations pauvres, & qu'on appelle barbares, & les Peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Genève ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent moins, & s'exposent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne

peu-

peuvent que gagner s'ils survivent à leur défaite. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se devouent à la Patrie: avec cette différence que n'a pu observer l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus moderée, plus sçavamment conduite, est par-là même, toujours plus sûre du succès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate, s'est lui-même récrié contre les Sciences de son tems. Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la mollesse efféminée des Epicuriens, les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens, le goût de la dispute, de vaines subtilités, des erreurs sans nombre, des vices monstrueux infectoient pour lors la Philosophie, & deshonoroient les Philosophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui; mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaise cause, aura abusé une fois de la fécondité de son esprit,

& de la légereté de sa plume ; faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions, & pour d'autres sujets plus dignes de son génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques Sçavans dans d'étranges égaremens: j'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la Religion a dégéneré en hypocrisie, la Piété en superstition, la Théologie en erreur, la Jurisprudence en chicane, l'Astronomie en Astrologie judiciaire, la Physique en Athéisme. Jouet des préjugés les plus bisarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer: mais en vain ses flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'Océan, & ne laissent sur les bords qu'une écume légere, qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image

Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphère, & s'efforce de pénétrer ce qui ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent, & le vrai Sçavant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, se rend utile à la Société, honore sa Patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.



DISCOURS,

Où l'on fait voir, qu'une des principales causes de la décadence des Lettres dans ce siécle, c'est que la plûpart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talens qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talens même les plus mal assortis aux qualités de leur génie.

S'il est vrai que le sçavoir n'ait jamais été si estimé, ni les talens qu'il éxige plus cultivés & moins rares, que dans le siecle où nous vivons, d'où vient que nos connoissances sont encore si bornées, & que nous n'avons pû nous élever jusqu'à celles où il nous importe d'atteindre, & auxquelles notre vanité nous flatte peut-être d'être déjà parvenus?

A considérer l'état des Lettres avant leur renaissance, il n'est pas étonnant qu'elles fussent négligées par les uns & méprisées par la plûpart des autres. La superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour, éloignoit nos ayeux de tout ce qui peut étendre, ou perfectionner le génie. D'un autre côté, l'austère fierté que leur inspi-

inspiroit la passion des armes, leur faisoit croire indigne d'eux de mêler d'autres lauriers avec ceux qu'ils alloient cueillir au hasard dans des aventures périlleuses. Les Lettres n'avoient même alors nul attrait. Leurs plus sublimes productions n'étoient que des chroniques romanesques, des légendes de Chevalerie pleines d'un faux merveilleux; & à l'exception de quelques Solitaires, tourmentés de leur oisiveté, peu de gens s'adonnoient à ce genre d'étude.

Le nombre des Littérateurs devint plus grand, lorsque les Bessarion, les Lascaris, & plusieurs autres Grecs, en nous apportant les bons modeles, nous eurent découvert les sources du bon goût; mais comme, pour l'acquérir, il falloit commencer par étudier des regles inconnues, rapprocher de passages & les comparer, connoître la propriété des termes, apprendre à construire des phrases & à les assortir, s'appliquer, pour ainsi dire, à dessiner avant que d'essayer à peindre, plusieurs de nos Peres, par un reste d'insensibilité Gothique, furent rebutés de ces détails minucieux, quoique nécessaires; & à quelques génies près qui s'y livrerent comme par instinct, la plûpart firent peu de cas du beau jour qui alloit éclore. Ils n'en voyoient que de foibles lueurs, & ils avoient de

la peine à les distinguer des ombres de la nuit qui avoit précédé & qu'ils regrettoient peut-être.

Ce ne fut que long-tems après & vers la fin du pénultieme siecle, que dans l'accroissement de ce jour heureux, on reconnut le prix des beaux arts; & qu'on les estima d'autant plus qu'ils s'avançoient vers la perfection d'un pas moins lent & moins timide.

Ce fut aussi alors que pour en presser davantage les succès, on voulut remonter jusqu'aux sources du beau, découvrir les germes & la progression des idées, étudier leur analogie & leurs rapports, apprendre à les combiner, à les nourrir les unes par les autres, &, par leur enchaînement, leur donner plus de force & plus d'éclat, qu'elles n'en recevoient d'une imagination accoutumée à les entasser sans choix & sans ordre. Ce fut alors que le génie osa s'élancer des bornes de l'Art jusques dans le sein de la Nature pour la mieux saisir; & qu'aux simples traits de crayon, qui l'avoient trop longtems occupé, il joignit les graces du coloris, & toute l'énergie d'un pinceau plein de chaleur & de vie.

Avouons, cependant, que malgré la haute réputation où les Lettres étoient enfin parvenues, on ne les prisa, ni l'on ne les cultiva

va aussi généralement que l'on fait de nos jours. La grandeur & l'opulence les dédaignoient encore. Les Mécènes qui les goûtoient étoient rares; & les Augustes dont elles célébroient les victoires, ne leur sourioient qu'en passant.

Il n'en est pas de même aujourd'hui. On leur rend hommage dans les lieux mêmes où elles n'avoient auparavant ni culte, ni autels. On leur sacrifie dans les Palais, dans le sanctuaire, au milieu des champs & jusques sur le Trône. Tous les jours, dans les cercles les plus brillans, elles rapprochent les conditions malgré le faste des dignités & l'orgueil de la naissance. On diroit que l'esprit est devenu pour nous, comme une seconde maniere d'exister & de jouir. Ainsi qu'au tems de l'ancienne Gréce on philosophoit dans les jardins, sous les portiques, jusques dans les bains & les festins publics, à présent on ne parle presque par-tout que sçavoir & littérature: s'il en est qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode. Ainsi voit-on une foule de jeunes gens qui, à peine sevrés du Collége, arborent l'enseigne du bel esprit, & qui n'ayant encore, pour ainsi parler, aucune existence par eux-mêmes, veulent écrire & raisonner pour s'en faire soupçonner une.

De-là,

De-là, ce débordement d'Ouvrages de toute espéce, dont nous sommes inondés; mais quelle disette dans cette abondance! L'esprit est plus répandu; mais il paroît n'avoir gagné plus de surface, qu'aux dépens de sa profondeur & de sa solidité. A quelques Ouvrages près d'Histoire Naturelle, de Politique & de Commerce qui font honneur à notre siecle, quels sont la plûpart de ceux que nous appellons Ouvrages d'esprit? & quelle différence n'y a-t-il pas de notre façon d'écrire à celle de nos prédécesseurs immédiats?

Ce n'est pas que nous n'ayons, comme eux, de la fécondité, de l'ordre, du sentiment, de l'élévation, de l'exactitude; mais nous prodiguons nos richesses, & ils ne les dispensoient qu'avec une sage économie. Nos pensées sont vraies; mais ces *brillans de la raison*, nous les ternissons d'ordinaire à force de les retailler, pour les rendre plus vifs. Aux beautés mâles & naturelles, nous préférons des paradoxes ingénieux, des portraits enluminés, des jeux d'esprit, des idées, dont la finesse dégénere en une subtilité étudiée, qui ne donne de la surprise qu'en laissant à deviner ce qu'on n'exprime point. Celles de nos prédécesseurs avoient du nerf & de la force: les nôtres n'ont qu'un peu plus de carnation & de couleurs. Pour tout dire,

enfin,

enfin, un goût de raffinement étouffe aujourd'hui le génie, & notre art est maigre à force d'être léché.

D'où vient donc qu'avec tant d'estime & d'amour pour les Lettres, elles n'ont point encore parmi nous le succès qu'on en devroit espérer? Je crois en entrevoir la cause dans une présomption aveugle, qui fait qu'on se suppose des talens que l'on n'a pas, & trop souvent les talens mêmes les moins analogues, au caractère d'esprit qu'on a reçu de la Nature.

Il est vrai que cette présomption fut de tout tems assez ordinaire aux Ecrivains, mêmes les moins habiles; mais il me semble qu'elle ne le fut jamais plus qu'à présent. Il est vrai aussi, & je ne le dissimule point, que rien n'est plus contraire à l'avancement des beaux arts, qu'une lâche timidité qui décourage, & que les talens resteroient engourdis, sans une sorte de confiance qui laisse entrevoir du succès; mais l'on conviendra, sans doute, avec moi, que cette confiance doit être raisonnable, & ne pas dégénérer en une intrépidité de bonne opinion. Accordons, s'il le faut, à nos Littérateurs un peu de présomption, nécessaire peut-être pour les exciter au travail, & pour leur en faire plus aisément supporter la peine; mais n'autorisons point en eux un amour-propre qui ose tout

& qui

Sujets, qui se croyant revêtus des qualités qui leur manquent, s'en éxagerent le mérite, & veulent régner en Souverains. Les bornes qu'elle avoit mises aux talens, comme à autant de portions d'héritages, ces bornes sont enlevées tous les jours; & chacun, sans droit de propriété, ni de conquête, envahit à son gré les domaines qu'il estime le plus.

Ainsi, la plûpart de ceux qui n'ont eu en partage que les graces légeres de l'esprit, s'arrogent la pénétration & la profondeur de l'homme de génie. Ainsi, l'Ecrivain plagiaire, réduit au seul talent de copier, ambitionne le mérite du génie créateur: semblable à une fleur que les froids Aquilons tiennent fermée, il croit s'épanouir aux moindres rayons du Soleil qui l'éclaire sans l'échauffer. Combien d'Orateurs qui, ne sçachant qu'arranger de grands mots, & remplir les oreilles de sons aussi vains a) que ceux que Junon donne, dans l'Enéide, au phantôme d'Enée, aspirent au rang de ces Ecrivains, dont les Ouvrages, d'autant plus admirables qu'ils paroissent moins travaillés, décelent un Auteur original, qui ne pense que d'après ce qu'il sent; & qui ne doit qu'à la justesse & à la vivacité de ses idées, la force

& la

a) Dat inania verba, dat sinè mente sonum.

& la délicatesse, la hardiesse & la dignité de ses expressions!

Il n'est même pas jusqu'à ces Auteurs originaux, (& j'ai honte de le dire,) qui ne portent quelquefois leurs prétentions bien au delà des titres de leur sçavoir. On en vit un exemple éclatant au commencement de ce siecle. Un homme qui, dans une prose vive & rapide, riche & brillante, ennemi des écarts, concis sans obscurité, simple sans négligence, & fort de choses, comme disoit de lui un de ses amis, avoit l'art d'embellir la raison & de la faire aimer, on le vit mépriser Homere, & rechercher la gloire de son art. On le vit même, dans cet art, capable de marcher sur les pas du tendre Anacréon, vouloir encore, malgré sa froideur, imiter les mâles transports d'Alcée.

Je pourrois, sans doute, rappeller ici le Sophocle & le Térence de nos jours, prétendant à la réputation des Archimede & des Euclyde, des Descartes & des Newtons.

Mais c'en est assez pour montrer que presque tous nos beaux esprits se trouvant trop resserrés dans la sphère de leurs connoissances, se jettent au hazard dans les divers tourbillons qui les environnent, où n'ayant pour guide qu'une vaine ostentation, & leurs desirs pour présages, ils échappent, contre leur

intention, aux regards du Public, ou ne les occupent plus que pour en essuyer une indifférence aussi sensible pour eux que le mépris.

Et comment pourroit-on se distinguer par des talens que l'on n'a point, puisqu'à peine on peut s'élever jusqu'à la perfection de ceux que l'on possede? . . . . .

Pindare, au jugement d'Horace b), est un Poëte inimitable. Grand dans ses desseins, hardi dans ses fictions, il a tout à la fois la véhémence du style, & les graces de la facilité. Mais Pindare ne sçait point châtier son luxe & son intempérance, sacrifier des idées, ni s'arrêter à propos. Je crois aussi qu'Horace cherchoit moins à le louer, qu'à lui reprocher ses longueurs fastidieuses, & tout ce qu'il lui reconnoissoit de postiche & de traînant, lorsqu'il c) le compare à un torrent qui, grossi par les orages, franchit les digues, & se répand par-tout avec impétuosité. On le voit, en effet, se déborder également dans des campagnes riantes, & sur les terreins les plus arides, & dans sa fureur entraîner indifferemment les chaumes & les fleurs. .

Térence écrivoit avec pureté, sans roideur & comme sans étude. Ami de la simplicité,

b) Od. lib. 4. 2.
c) Ibid.

plicité, il ne donne point dans une vaine abondance. Tout ce qu'il pense est mis en œuvre par le bon goût & par la raison. On diroit que son esprit, malgré son brillant & sa finesse, n'est proprement que la fleur du bon sens. Mais Térence a trop de sérieux, peu de morale, & beaucoup moins de variété : ses caractères dominans sont rarement nuancés autant qu'ils le devroient être : il manque de saisir les traits qui s'y trouvent assortis, & qui les auroient fait saillir avec plus de force ; & ce qui est plus étonnant encore, il néglige presque toujours de les faire contraster avec des caractères opposés, qui lui auroient servi à mieux faire sentir le ridicule des mœurs qu'il exposoit sur la scène.

Combien d'autres exemples ne pourrois-je pas rapporter ici de la difficulté qu'ont les talens mêmes les plus décidés, de parvenir au degré d'excellence & de supériorité que l'on a droit d'en attendre ? Il seroit sans doute aisé de rappeller encore l'obscurité de Perse, la prolixité asiatique de Cicéron, la profusion indiscrete d'Ovide, & (ce dont nous n'avons aucune idée, & que les Romains estimoient un grand défaut) la *Patavinité* de Tite-Live.

N'en doutons point : il est peu d'Ecrivains de la bonne Antiquité même, de ces hommes

qui ont les premiers donné à l'Univers le merveilleux ſpectacle des forces & de la dignité de l'eſprit humain, & par-là ſe ſont acquis le droit d'être nos modèles: il eſt peu de ces génies qui n'aient eu des aſſoupiſſemens, des langueurs, des défaillances, & à qui l'on ne puiſſe appliquer ce que dit Alcmene, lorsqu'elle portoit dans une petite urne les cendres de ſon fils Hercule: *hìc ille decrevit Gigas.*

Or s'il eſt vrai que les talens même les plus heureux ne puiſſent remplir toute l'étendue de la carriere qu'ils ont à parcourir, comment pourroient-ils briller dans celles dont la barriere leur eſt fermée, dès-lors que la Nature ne les y appelle pas?

Les partages ſont faits: chaque eſprit a ſa forme diſtinctive: elle eſt dans *tous les* hommes qui penſent, ce que la phyſionomie & la variété des traits ſont aux viſages; & comme cette variété ſe remarque dans les phyſionomies mêmes qui ſe reſſemblent le plus, il en eſt une auſſi dans les eſprits qui ont le plus de rapport les uns avec les autres. Ajoûtons qu'il en eſt des caractères d'eſprit, comme de ces traits, dont les moins réguliers, une fois aſſortis enſemble, deviendroient plus difformes; & les plus beaux, beaucoup moins gracieux, s'il étoit poſſible d'en

d'en substituer à ceux-là de moins laids, & à ceux-ci de plus brillans & de plus aimables.

Que penserions-nous effectivement d'un Corrége, qui destiné à peindre les jeux enfantins des Amours, ou la gaieté du Dieu des vendanges, auroit adopté la grande maniere d'un Michel-Ange, ou d'un Rubens? Que dirions-nous d'un Titien, qui dans ses négligences nobles & hardies, auroit prétendu s'assujettir à la scrupuleuse régularité d'un Carlino Dolci? Croyons-nous qu'un de la Fontaine eût jamais eu la réputation qu'il s'est acquise, si à son ingénue délicatesse il eût voulu ajoûter les grands mouvemens, la force & le sublime de Corneille? Corneille lui-même ne se seroit-il pas dégradé, si à la pompeuse énergie de son style, il eût substitué la franchise & la naïveté du langage que la Fontaine prêtoit aux animaux?

Il en est des talens comme des goûts, qui, presque tous differens, sont aussi presque tous incompatibles. Rarement une imagination vive & légere, se trouve jointe à un jugement rassis & profond. Rarement rencontre-t-on dans le même esprit la précision allié à la fécondité, la force à la délicatesse, la retenue à la hardiesse, la noblesse à la simplicité. La raison en est sensible. Trop d'uniformité regneroit dans le Monde, si les

beautés qu'il renferme n'étoient éparses & isolées. Il y faut essentiellement des contrastes: il faut que par une variété de nuances, & une progression de merveilles, l'ensemble devienne plus agréable, & conséquemment plus sensible & plus piquant. Sans ces gradations, souvent toutes parfaites en elles mêmes, & qui ne se rapprochent que par leurs extrêmes, il n'y auroit point d'ordre dans le Monde, parce que tout y seroit égal; ni de goût, parce qu'il n'y auroit point de choix à faire. De-là, ces groupes différens d'esprits & de génies, qui entrent nécessairement dans la sublime ordonnance de l'Univers, & qui plus nécessairement encore ont entr'eux des attitudes, un caractère, une expression, qui n'ont rien de commun que le lien délicat qui les unit pour la perfection de tout l'ouvrage.

Que chacun reste donc où la Nature l'a placé. Respectons la haute intelligence qui regne dans le plus grand & le plus magnifique tableau qui fut jamais. Quelle dissonance ridicule n'y verroit-on pas, si, pouvant en déranger le fond & les détails, les lumieres & les ombres, les personnages qui fuient dans le lointain & semblent y disparoître, vouloient y être sur les plans avancés, & reléguer à leur place ceux qui sont faits pour rece-

recevoir les plus grands reflets de clarté? Ce que la Nature ne peut point elle-même, nous l'essayons toutefois; & il ne tient pas à nous que le dessein le mieux entendu qui soit sorti de ses mains, nous ne le rendions indigne de la justesse infaillible de ses vues, & de la sage correction de son pinceau.

Faut-il s'étonner, après cela, de la décadence des Lettres dans un siecle comme le nôtre, où presque tous les Gens d'esprit, s'imaginant de temps en temps débrouiller en eux des dons précieux qu'ils n'y connoissoient pas, se croyent formés sur le champ à tout ce qu'il leur plaît d'entreprendre. A voir notre présomption, on diroit que les talens, autrefois si rares, volent au-devant de nous, & ne nous laissent que l'embarras du choix & de la préférence.

De-là viennent aussi tant d'écrits frivoles, tant de productions manquées, tant d'ouvrages à peine ébauchés, où l'on n'apperçoit que des phosphores d'esprit, qui ne jettent qu'une lumiere froide & sans vie, &, comme dit Horace, que de vains efforts sans génie: *Studium sine divite vena.*

Je n'ai garde de m'élever ici contre la plûpart de nos ouvrages même les plus estimés. Dans quelques-uns de nos Historiens, je trouverois beaucoup de peintures des

mœurs, & pas aſſez de recherches; quantité de maximes inutiles, & peu de faits importans. J'y trouverois une foule d'épiſodes, de digreſſions, de hors-d'œuvres, qui s'approchant ſans ſe lier, réſiſtent à l'art des tranſitions, ou le font trop ſentir par leur difficulté à rentrer les uns dans les autres. Au lieu de ſimples témoins qui dépoſent, je verrois dans ces Hiſtoriens des Philoſophes qui diſſertent, & dont le ſtyle ſautillant & coupé ſans être concis, n'eſt qu'un babil élégant & manieré qui amuſe, mais qui ne touche ni n'intéreſſe.

Dans nos Romans (car c'eſt ici le triomphe de notre ſiecle) je ne verrois plus à la verité comme autrefois dans les Cyrus & les Caſſandre, d'impertinentes légendes d'un faux héroïſme d'amour; mais ſans un tiſſu de fictions trop libres, ou d'aventures trop communes, je trouverois ou une galanterie ſans pudeur, ou une tendreſſe quinteſſenciée; j'y verrois ou le libertinage délicat, & par cela même plus dangereux, d'un eſprit corrompu, ou le clinquant métaphyſique des ſentimens d'un cœur diſſéqué jusqu'aux moindres fibres.

Je n'oſe parcourir d'autres ouvrages couronnés par la mode, & accueillis par la frivolité. Mes jugemens paſſeroient pour des blaſphê-

blaſphêmes, & l'on ne voudroit peut-être pas s'appercevoir que mon peu d'autorité me donne le droit d'en proférer.

Ne diſſimulons pas du moins ce qu'on a déja dit avant moi, & ce dont quelques Artiſtes de nos jours conviennent eux-mêmes; ne diſſimulons pas qu'il en eſt de notre ſiecle à peu pres comme de celui des Lucain, des deux Seneques & de Pline le jeune, où le génie des Varron, des Tite-Live, des Horace & des Virgile n'étant plus goûté, peut-être par cela ſeul qu'on ne pouvoit y atteindre, on ſe tourna vers l'eſprit qui tout ſeul eſt peu de choſe, & l'on ne ſe piqua plus que d'en montrer, parce qu'on le pouvoit ſans beaucoup d'efforts & d'étude. Ce fut alors que, pour la premiere fois depuis le regne d'Auguſte, on prétendit remplacer le langage énergique du ſentiment par une délicateſſe entortillée, par un ton ſententieux, par des chûtes épigrammatiques, par un ſtyle peſamment nivelé, en un mot, par une élégance travaillée, & un naturel étudié.

Ce qui ſembleroit rendre plus parfaite la reſſemblance, que je ne fais pourtant que ſuppoſer, c'eſt qu'au temps que je viens de rappeller, on ne ceſſoit de parler du goût, quoiqu'il fût très-mauvais, tandis qu'un peu auparavant on n'en parloit presque point, quoi-

qu'il fût le plus épuré qu'il pût être. Et n'est-ce pas ou peu s'en faut, ce que l'on voit de nos jours ? Au siecle de Louis XIV le goût étoit bon, & l'on se contentoit de le sentir sans en discuter vainement les regles. Aujourd'hui, quoiqu'il paroisse plus délicat, il l'est beaucoup moins ; & l'envie d'en disserter est une espece de fureur, & comme une maladie générale. Effectivement dans le bel âge de notre Littérature, rencontroit-on communément sur ses pas des essains bourdonnans de faux connoisseurs, prôneurs effrénés du vif, du recherché, du bizarre, & censeurs capricieux du vrai simple & naïf, estimé trop usé pour plaire ? Les Courtisans, les femmes, les Petits Maîtres, tous les oisifs occupés à ne le pas paroître, s'arrogeoient-ils alors la qualité de Juges en toute espece d'érudition ? S'amusoit-on à éplucher le plus petit défaut de Grammaire, le moindre vice de construction, une expression hazardée, un terme déplacé ? Et ce purisme superstitieux obligeoit-il les Auteurs à mettre dans leurs idées plus de correction que de chaleur, plus de tour que d'invention, plus d'harmonie que de force ? Ce purisme les forçoit-il à énerver, à dessécher, &, si je puis le dire ainsi, à émincer leur style, en le portant à un point de perfection, où la lime ne pouvant plus le polir, ne fait que

que l'affoiblir, & le rendre moins léger que ridicule ?

Voilà cependant où les Auteurs en sont reduits aujourd'hui ; & cela d'où vient-il, que de la présomption qui, leur faisant négliger leurs vrais talens, les porte à leur en substituer d'autres, d'abord les plus brillans, bientôt après les plus difficiles : ceux-ci par la rareté qui les rend plus précieux ; ceux-là par l'éclat qui les fait croire plus estimables ? Les fleurs dont ils portoient la semence en naissant, & qu'ils ont cultivées avec tant de soin dès leur plus tendre enfance, ces fleurs à peine écloses, ils les méprisent, & ils vont en chercher sur le haut des précipices, où ils ne peuvent atteindre sans beaucoup d'efforts & de dangers ; mais eussent-ils le bonheur de les cueillir, de quel usage leur sont-elles ? Nourries des plus pures influences d'un ciel toujours serein, peuvent-elles manquer de se faner dans un air moins libre & plus épais, que celui des lieux élevés qui les ont vû naître ? Parlons sans figure, & disons que rien n'est moins honorable, ni plus inutile que les talens déplacés : ni nous ne pouvons les assujettir à notre goût, ni eux-mêmes ne peuvent se plier à notre génie. Il n'en est point qui n'ait cette aimable simplicité qu'on estima toujours la premiere des graces ; & le

moyen de la conſerver en les détournant de leur deſtination ordinaire?

Qu'arrive-t-il en effet? On ſubſtitue les beautés d'un talent aux beautés d'un autre. On confond, on dénature les genres. On remplace par l'élégance du ſtyle, la force du raiſonnement; par la régularité du deſſein, la chaleur du pathétique; par la délicateſſe des détails, la noble hardieſſe des images. Un goût arbitraire n'enfante plus que des *monſtres*. L'éloquence prend un air de diſſertation; la diſſertation, le ton moëlleux de l'éloquence; la proſe, comme celle de l'Eumolpe de Pétrone, emprunte le brillant & l'harmonie des vers; les vers imitent la marche uniforme de la proſe; la Tragédie débite des maximes & n'attendrit point; la Comédie devient ſérieuſe & veut arracher des larmes; l'Epopée depourvue de fictions raconte comme l'Hiſtoire; l'Hiſtoire donne dans le merveilleux revétu de tout l'éclat des phraſes épiques. Que dirai-je enfin? On découvre l'art, lorsqu'il doit être caché; on embellit, lorsqu'il s'agit de ſimplifier; on déplace, on dérange tout dans la Nature, qu'il ne faudroit qu'imiter, &, comme dit Horace en un ſemblable ſujet, on met d) des dauphins dans

d) Delphinum ſylvis adpingit, fluctibus aprum. Art. Poët. verſ. 30.

dans les forêts, & des sangliers au milieu des ondes.

Ce sont donc nos Auteurs qui par leur ridicule suffisance ont les premiers corrompu le goût. Doivent-ils être surpris de cette foule de censeurs ignorans, pour qui leurs écrits sont devenus des régles, & qui, n'en connoissant point d'autres, les forcent à ne s'en point écarter? Est-il donc si étrange, que, moins délicats que difficiles, ces juges qu'ils ont formés, & pour qui les ouvrages les moins naturels sont devenus les plus agréables, n'exigent d'eux que ce qu'ils ont eux-mêmes accrédité; des fougues, des saillies, des traits hardis, des demi-vues dans les idées, des ornemens frivoles, & façonnés, pour ainsi dire, l'équerre & le compas à la main? Faut-il s'étonner, en un mot, de la décadence des Lettres dans un siecle où la plûpart de ceux qui les cultivent se supposent plus de talens qu'ils n'en ont, & d'ordinaire tes talens mêmes les plus mal assortis aux qualités de leur génie?

Neque enim ex quovis ligno fit Mercurius.

JUGE-

JUGEMENT.

Sur un Imprimé répandu en Pologne, en 1735.

C'Est à tort que l'Auteur de cet Ouvrage prétend que le Manifeste de M M. ** ne contient que de grands mots vuides de sens. D'après l'échantillon qu'il donne de son génie, personne ne le croira capable de décider en fait de choses d'esprit & de politique. Il m'a paru écrire sans choix, sans goût, sans ordre, sans exactitude. Peut-être pensera-t-il que je n'ai guères plus de droit que lui de prononcer sur ces matieres; mais puisqu'il m'en donne l'exemple, je puis sans doute dire à mon tour, que je ne trouve ni enflûre, ni ornemens ambitieux dans le manifeste en question, & que je n'y vois, au contraire, que des vérités lumineuses, & des expressions aussi simples & aussi nobles que les sentimens qu'on y met au jour.

Comme la vraie éloquence vient du cœur, elle en est aussi l'image fidelle. Ainsi, la façon d'écrire de l'Auteur ne montre que de la foiblesse, de la lâcheté, de la gêne; & dans le Manifeste, on voit de la force, de la solidité, une énergie, une chaleur qui appartiennent plus aux idées qu'à la maniere

dont

dont on les rend. Le style de l'un est tel qu'il ne peut manquer d'être dans un homme réduit à la servitude. L'autre est vif, rapide, fier, hardi, majestueux. On y remarque un air d'indépendance qui ne convient qu'à une ame forte & courageuse, une diction naturelle & sans apprêt, où tout se développe de soi-même, & va, sans détour & sans contrainte, au-devant du Lecteur ; & où ceux qui parlent ne craignent point d'instruire de la vérité, & des moindres pensées qu'ils ont dans l'ame. C'est le vrai style d'un Polonois, qui doit être exercé au grand art d'enlever la persuasion, & de remuer les cœurs de tout un Peuple.

. . . .

Il en est de nous, en effet, comme des Grecs chez qui tout dépendoit de la multitude, & chez qui, toute puissante qu'elle étoit, la multitude elle-même dépendoit de la parole. Dans notre forme de Gouvernement, le crédit, le pouvoir, la réputation sont attachés à l'éloquence qui sçait manier les passions, prévenir ou calmer les orages, plier les esprits, inspirer l'amour de l'ordre, & déterminer à un même sentiment des hommes qui ne se croyent libres, que par la variété de leurs idées, & le combat éternel de leurs opinions. . . . .

Les

Les autres Nations ne sont point excitées à faire les mêmes efforts que nous, pour dominer sur les esprits par des discours d'éclat. Chez elles, tout se décide en secret, ou dans le cabinet des Souverains, ou dans le conseil des premieres têtes de la République ; & parmi nous la parole est le grand ressort des plus importantes affaires, & la clef des cœurs. Aussi, plus l'éloquence d'un Polonois peut ressembler à celle d'un *Démosthène*, plus elle est dans le genre qui lui convient. Avec quel feu, avec quelle véhémence ce fameux Orateur, jaloux du salut & de la liberté d'Athènes, s'élevoit-il contre Philippe de Macédoine, qui vouloit la subjuguer ! Quels tours, quel coloris, quelles masses de lumieres, quelle abondance d'idées, quelle rapidité d'images, quelle énergie des sentimens, quel sublime n'employe-t-il pas pour rendre la vérité sensible à ses concitoyens, pour les réveiller, les aguerrir, échauffer leurs ames atiédies, & leur montrer les abîmes qu'ils se creusoient à eux & à leurs descendans !

Je citerois ici volontiers quelques endroits des oraisons de ce grand maître, si je ne craignois que, par le juste rapport qu'ils ont avec ce qui se passe à présent en Pologne, on ne crût que je voudrois faire des

com-

comparaiſons choquantes. J'en ſerois néanmoins ravi, pour avoir le plaiſir d'entendre notre Auteur appeller ces mêmes endroits des mots vuides de ſens & des preſtiges d'éloquence.

Mais quel ſujet demande plus d'art, plus d'élévation, plus de traits enflammés, plus d'éclairs & des foudres, que celui où il s'agit des intérêts de ſa Patrie? Eſt-ce l'éloquence guindée & fleurie d'un Avocat, qui s'affectionne rarement à la cauſe qu'il plaide, & qui gagne même en la perdant; ou la diction ſérieuſe & monotone d'un Prédicateur, qui doit être ici en uſage? Il faut, en cette occaſion, le ton le plus impérieux & le plus tranchant, une véhémence qui entraîne, une force qui ſubjugue: il faut ſortir de ſoi; & le ſujet fait qu'un cœur en ſort de lui-même, & ſe précipite comme un torrent qui déborde, & qui renverſe tout ce qui veut s'oppoſer à ſon cours.

Comment, s'exprimoit un Cicéron, lorſqu'en plein Sénat il parloit contre un Catilina, contre un Verrès, contre un Antoine? Il eſt tranquille, doux, ſimple, facile dans ſes paradoxes; on n'y voit que de la délicateſſe, un jugement exquis, une morale ſaine & aimable; mais là il éclate, il maitriſe, il foudroye; il donne l'eſſor à ſon gé-

nie: c'eſt un volcan qui s'élance en tourbillons de feu. La paſſion ſe joint à la vérité, & devient l'ame de ſes expreſſions. Quelle fécondité! quelle vigueur! quelle élégance & quelle énergie! Otez quelque choſe des oraiſons de Démoſthène & de Cicéron ſans couper dans le vif. Détachez auſſi une partie du Manifeſte, que je n'oſe pourtant comparer à ces chef-d'œuvres, ſans en obſcurcir la contexture, ſans en affoiblir les preuves & les raiſonnemens. Ceux qui l'ont donné, cherchent à juſtifier leur zèle pour la République. Cette juſtification eſt leur unique point de vue: elle eſt leur diſcours en abrégé; & leur diſcours, que l'anonyme appelle un tiſſu de grands mots, eſt leur juſtification prouvée, appuyée, développée.

Avis de l'Editeur.

Outre les Ouvrages que je viens de donner, il en est plusieurs sur divers évenemens de politique, dont je n'ai pu faire usage, & qui ne paroîtront, sans doute, que lorsque les circonstances permettront de les mettre au jour. Avec eux, il ne nous reste à désirer qu'une Histoire de la vie du Philosophe Bienfaisant. Depuis plus de vingt ans, il en court une dans le monde, & c'est la seule qui ait encore paru; mais qui, écrite sans goût, sans délicatesse, sans coloris, n'est d'ailleurs qu'un tissu d'erreurs & de mensonges. C'est l'ouvrage d'un homme obscur, qui, encouragé par l'avidité d'un Libraire Hollandois, osa pousser la témérité jusqu'à entreprendre la vie d'un Prince vivant, sans son aveu; & vraisemblablement avec aussi peu d'ambition de mériter ses suffrages, que de crainte de ne les point mériter. M. le Chevalier de Solignac s'éleva contre cet Ouvrage. La lettre qu'il écrivit à ce sujet fut si peu répandue dans le monde, que l'on me sçaura gré de la rappeller ici pour précautionner le Public contre un Livre où l'on a prétendu lui en imposer avec une hardiesse aussi digne peut-être de châtiment que de blâme. On admira la politesse du Critique: il eût pu déroger en ce moment à l'aménité de ses mœurs.

LETTRE

*Du Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, à M. le Baron de * * *, à Amsterdam.*

J'AI reçu, Monsieur, l'Histoire du „Roi mon Maître, que j'avois pris „la liberté de vous demander; & „je vous en suis d'autant plus obligé, qu'il „n'étoit pas possible de remplir plus promp„tement que vous avez fait mon desir à „cet égard.

„Je l'ai lue avec attention, & je ne puis que „rendre justice au zéle qui a porté l'Auteur „à l'écrire. En effet, on y remarque une „envie extrême d'élever son Héros, & de le „mettre dans un jour à lui attirer les plus „grands hommages.

„Mais puisque vous le souhaitez ainsi, je „vous dirai naturellement, & sans néanmoins „entrer dans un détail qui me meneroit trop „loin, que je ne sais où cet Auteur a puisé la „plûpart des faits qu'il avance. Si je le con„noissois, j'oserois peut-être m'adresser à lui; „& persuadé que mon ingénuité ne pour-

„roit

„roit lui déplaire, je lui avouerois franche-
„ment qu'en bien des endroits je n'ai point
„apperçu le Prince dont il a voulu nous
„donner le portrait.

„L'honneur que j'ai de lui être attaché de-
„puis longtems, le soin que j'ai pris de ramas-
„ser tout ce qui peut servir à son histoire, la
„connoissance particuliere que j'ai de la Po-
„logne, où j'ai fait un assez long séjour, mes
„liaisons de pure bienséance, ou de nécess-
„sité d'affaires avec les principaux Membres
„de cette République, les révolutions que
„j'ai vu naître, & que j'ai été obligé de suivre
„pour en connoître jusqu'aux moindres ress-
„sorts: tout cela me met plus en état qu'un
„autre de juger de l'Ouvrage en question.
„C'est aussi avec toute la confiance que peut
„donner une connoissance parfaite des cho-
„ses, que je vous fais part du jugement que
„j'en ai porté.

„J'avoue que je ne m'attendois pas à quel-
„que chose de bien vrai de la part d'une per-
„sonne qui ne connoît ni n'a suivi le Roi de
„Pologne; mais du moins je m'en promet-
„tois quelque chose de plus sûr.

„Selon l'idée que j'ai en général des qua-
„lités nécessaires à un Historien, & en parti-
„culier de tout ce qui regarde le Roi mon
„Maître, je m'imaginois que notre Auteur

„ seroit remonté le plus près qu'il auroit pu
„ à la source des grands évenemens arrivés
„ à son sujet dans la Pologne; qu'il nous au-
„ roit donné une idée nette & précise des
„ loix, des usages, des priviléges, du génie de
„ cette Nation, & surtout des intérêts qui la
„ divisoient alors; que degagé de tout pré-
„ jugé, il auroit dessiné naivement, non-
„ seulement les deux compétiteurs du Trône,
„ & les Rois auteurs du malheur ou de la fé-
„ licité de ce Royaume; mais aussi les chefs
„ des diverses confédérations, que ceux-ci
„ faisoient naître, selon leurs besoins; qu'il
„ auroit tiré du fond des moeurs & du cara-
„ ctere des uns & des autres, les vûes sé-
„ crettes qui les faisoient agir, découvert la
„ judicieuse politique des uns, dévelopé les
„ faux systêmes des autres; qu'il auroit rap-
„ proché tous ces grands personnages & les
„ auroit comparés entr'eux par des paralle-
„ les sages & ingénieux qui en auroient
„ donné une juste idée, qui les auroient éva-
„ lués, pour ainsi dire, en fixant le prix de
„ leurs motifs & de leurs actions; qu'en
„ un mot, d'une infinité d'évenemens isolés
„ & extraordinaires, & que les passions sages
„ ou déréglées ne produisoient point alors
„ pour avoir quelque rapport ensemble, il
„ n'auroit fait qu'un seul corps plein de

„ mou-

„ mouvement & de vie, qui auroit amusé ou „ instruit ses Lecteurs.

„ Mais, je le dis à regret, rien de tout „ cela ne paroît dans cette Histoire, où l'on „ ne voit que des faits décrits au hasard, où „ rien ne tient l'un à l'autre, & où le peu „ de vérités qui s'y rencontre est confondu „ dans un amas d'erreurs ramassées précipi- „ tamment, sans doute, par le seul plaisir de „ ne pas tarder à donner au Public une Hi- „ stoire qui l'intéresse, qui tient à toutes „ celles de l'Europe, & qu'on attend comme „ une des plus variées & des plus surprenan- „ tes.

„ Me tromperai-je, si j'ose avancer que „ ce n'est même ici qu'une compilation des „ Gazettes sans correction & sans choix? J'ai „ lieu de le croire, & cette Histoire n'en est „ pas plus recommandable à mes yeux. Les „ Gazettes ne tirant tout leur mérite que du „ desir que l'on a d'apprendre au plutôt ce „ qui se passe dans le monde, il est très-na- „ turel qu'une Histoire qui paroît ensuite & „ qui se contente de rapporter séchement & „ sans ordre ce qu'elles ont annoncé sans „ ornement & sans grace, révolte la délica- „ tesse des Connoisseurs, & qu'ils ne puissent „ souffrir, si j'ose parler ainsi, qu'on leur re- „ vende en gros ce qu'ils ont acheté en dé-

„tail. Les Gazettes ne furent jamais les „Oracles d'un Historien exact & fidele. Au „lieu de s'amuser à ces sortes de matériaux, „que la prévention & l'erreur auxquelles ils „sont sujets font juger peu dignes d'estime, „un Auteur exact & précautionné va puiser „dans les écrits originaux la vérité qu'il veut „faire connoître. Il y cherche ces motifs „secrets, ces manœuvres cachées qui ne se „devinent point à force d'esprit & d'étude, „qui parviennent rarement à la connoissan„ce des hommes & qui sont l'ame de l'Hi„stoire. De ces écrits échappés du milieu „des troubles, des dissensions & des intri„gues, il sort, comme du sein des tempêtes, „une lumiere qui en fait voir la cause & les „effets; mais comme les passions seules les „ont produits, il faut que, sur l'idée géné„rale que l'Auteur a de son sujet, il examine, „il trie avec soin jusqu'au moindre des faits „qu'il rapporte.

„Cependant, Monsieur, comme mon té„moignage pourroit ne pas suffire auprès „de ceux de vos amis, que vous me dites „attendre aussi mon sentiment sur cet Ou„vrage, & qui ne peuvent savoir comme „vous, que, selon ma coutume, je ne parle „ici qu'avec sincérité, & indépendamment „même du zéle que j'ai pour la gloire du „Roi de Pologne, mon Maître, j'ajouterai

„que

„ que Sa Majesté, à qui j'ai eu l'honneur de
„ lire plusieurs endroits de ce livre, s'est mé-
„ connue Elle-même dans la plûpart; mais
„ je dois dire aussi que sa bonté lui a fait ex-
„ cuser ce défaut d'exactitude & de vérité;
„ & qu'Elle a fait grace à l'Auteur en faveur
„ du motif qui l'a fait écrire.

„ Au reste, Monsieur, j'ai lieu de le soup-
„ çonner dans la même ville où vous êtes;
„ mais s'il a occasion de voir ce que je vous
„ écris à son sujet, je suis bien aise qu'il voye
„ aussi que je ne l'estime pas moins pour n'
„ avoir pas été instruit autant qu'il le falloit
„ des particularités de la vie du Roi. Je lui
„ souhaite un aussi heureux choix des sujets
„ qu'il voudra traiter dans la suite; mais plus
„ d'occasions & de moyens de puiser dans
„ les sources les faits dont il voudra donner
„ la connoissance au Public.„

A Luneville, ce 15 Janvier 1741.

Si nous osions ajoûter au témoignage de la personne la plus capable de juger de l'Histoire dont nous parlons, nous dirions que tout le talent de celui qui l'a écrite, s'est borné à mettre à contribution les bruits populaires, & qu'il en a ramassé quelques-uns, mais avec des vuides qui les empêchent de s'unir; comme si l'arrangement de ceux qu'il a employés, étoit quelque chose

de fort au-dessus du simple manœuvre. Ce fut l'impéritie de cet Ecrivain, qui engagea M. le Chevalier de Solignac à entreprendre l'Histoire du Roi son Maître: il en donna le *Prospectus* en 1743: nous croyons devoir le transcrire ici, pour le faire souvenir des promesses qu'il a faites, & dont le Public ne le tient point quitte, quelles que soient les raisons qui, depuis si long-tems, l'empêchent de les remplir.

LETTRE

De M. le Chevalier de SOLIGNAC, où il donne une Esquisse de l'Histoire qu'il a entreprise du Roi de Pologne STANISLAS I.

„JE voudrois, Monsieur, pouvoir satisfaire votre curiosité; mais on ne „fait pas le plan d'une Histoire comme on „le feroit d'un Discours d'éloquence, qui a „ses divisions & ses preuves, & qu'on peut „aisément decomposer.

„Pour bien remplir votre attente, il fau„droit vous copier tous les sommaires qui „sont à la marge de mon Ouvrage, & qui „en indiquent les faits principaux; mais ce „feroit

„seroit un travail fort onéreux pour moi & „peu satisfaisant pour vous. Vous savez que „rien n'est si brute que ces sommaires. C'est „un canevas, qui n'a ni goût, ni beauté, & „qu'il faut remplir de masses de couleurs, „qui plaisent autant par leur assortiment „que par leur vivacité. Ce n'est que par „les graces de détail, par les vues, les mo„tifs, les circonstances dont on releve ces „extraits informes; ce n'est que par le tour „noble & aisé dont on les développe, qu'on „peut connoître véritablement ce qu'ils ne „font qu'annoncer.

„En effet, ce qui constitue proprement „un Ouvrage historique, ce sont ces des„seins, ces motifs dont je parle. Ils pei„gnent les actions qu'on veut faire passer à „la postérité; car il s'agit de peindre ce qu'on „raconte, & d'y employer, non pas des cou„leurs d'imagination & de fantaisie, mais „les couleurs mêmes du sujet qu'on veut „représenter. Des faits tout seuls, quoi„que rapportés avec exactitude & précision, „ne feront jamais qu'une Histoire insipide. „Ils ne sont que les dehors & l'apparence „d'autres choses plus essentielles qu'il im„porte de mettre au jour. Toute Histoire „a un intérieur qu'il faut approfondir. Com„me elle n'a précisément en vue que ce que

„les

„les hommes ont fait, celle-là doit être esti-
„mée plus parfaite, qui découvre les ressorts
„qui les ont fait agir. Elle est alors un corps
„plein de vie, & les faits y conservent toute
„la chaleur de la passion qui les a produits.

„Mais le moyen, dans un précis d'Hi-
„stoire, de montrer une suite de faits avec
„cette ame qui les anime en quelque sorte,
„& qui en fait seule tout le mérite & tout
„l'agrément ? Je veux pourtant essayer de
„vous donner quelqu'idée de mon Ouvrage.

„Il contient d'abord une exacte descri-
„ption de la Pologne. Je fais connoitre le
„génie, le caractère, les mœurs, les loix, les
„usages, les coutumes des Polonois. Je
„parle de leur République, de leur Sénat,
„de leurs Diettes, de leurs Confédérations,
„de leurs Armées, de leur façon de combat-
„tre, & de plusieurs autres choses, toutes
„utiles & nécessaires pour l'intelligence de
„ce que j'ai à dire dans la suite. Ce détail
„est vrai, & puisé, non point dans des rela-
„tions de voyageurs, souvent infidelles; mais
„dans des Ouvrages faits par des Polonois,
„& dans une longue étude du gouverne-
„ment de ce Royaume, où j'ai passé plusi-
„eurs années, & que j'ai eu plus d'occasions
„de connoître, que n'en ont pour l'ordi-
„naire la plûpart des Etrangers.

„Mon

„Mon premier Livre commence par la „naissance du Roi Stanislas. Je fais voir „l'origine de sa Maison. Je parle de quel„ques grands Hommes qui l'ont illustrée. „L'éducation de Stanislas vient ensuite; „mais je ne fais qu'effleurer le tems de sa „jeunesse, & je passe d'un coup aux révolu„tions qui l'ont mis sur le Trône. Aussi „les vit-on éclater dès ses premiers ans, com„me si la Providence se fût hâtée de travail„ler à son élévation.

„Rien n'importoit tant que de rappeller „avec soin tous les grands mouvemens qui „ont si long-tems agité la Pologne. J'ai „toujours cru que ces révolutions devoient „faire la plus grande partie de mon Histoi„re, & l'on conviendra qu'elles y entrent „aussi naturellement que les actions mêmes „du Prince, dont j'ai entrepris d'écrire la vie. „Quelles que fussent ses vertus, c'est à ces „mouvemens qu'il a dû le Trône, & je „n'ai pû éviter de marquer les chemins qui „l'y ont conduit. A la vérité, j'aurois pû „ne prendre ces révolutions qu'à leur der„nier période; mais j'aurois laissé bien des „choses à désirer à mes Lecteurs. Je suis „remonté à la source de ces évenemens, & „je les ai suivis pas à pas à travers les divers „intérêts qui les faisoient éclore, à travers

„les

„les ombres que la politique s'étudioit à y „ répandre pour les conduire plus sûrement „ à leur fin.

„ Je n'en ai trouvé la vraie époque qu'en„viron trois ans avant la mort du Roi Jean „ Sobieski. Ce n'étoit d'abord qu'une ani„mosité particuliere d'une puissante Maison „ de Lithuanie, contre un Evêque de Vilna. „ Bientôt cette étincelle embrâse toute la „ Pologne; les esprits se divisent; la „ République s'ébranle, les armées se révol„tent, les loix n'ont plus de force, la liberté „ n'a plus de regle, les Diettes n'ont plus de „ succès.

„ Dans l'horreur de ces troubles, Auguste „ II. monte sur le Trône. Il dompte par „ les armes ceux dont il n'a pu gagner les „ suffrages par ses largesses, ou par ses ver„tus: mais il est accusé de vouloir se ren„dre indépendant de ses Peuples, & il perd „ leur confiance. Chacun s'empresse de dé„fendre la liberté commune. Les Partis se „ rapprochent; & si, par leur réunion, ils „ n'acquierent pas plus de force, ils réparent „ leur foiblesse par leur fermeté, peut-être „ même par leur licence. Tout s'émeut, „ tout se confond dans une Nation qui ne „ veut que ses Sujets pour Maîtres, & qui „ ne regarde presque ses Rois mêmes, que „ comme les premiers d'entre ses Sujets. L'

„ am-

„ ambition d'Auguste s'irrite par les obstacles.
„ Il appelle à lui ses armées. Il médite de s'emparer de la Livonie, & croit, par cette conquête, pouvoir braver impunément l'orgueilleuse indocilité d'une République toujours opposée à ses desseins.

„ Charles XII. aussi empressé d'essayer sa valeur, que de garantir ses Etats d'une usurpation qu'il croit injuste, se prépare à marcher contre Auguste. Il le combat, il le défait, il le poursuit. La plûpart des Polonois excitent sa vengeance, & s'offrent de la servir. Tous les autres, oisifs & immobiles, ou la respectent, quoiqu'ils la condamnent, ou l'approuvent sans oser l'encourager. Auguste sur le penchant du Trône, espere encore s'y soutenir: il recherche la paix, on la lui refuse. Le remede qu'il offre aux maux qu'il a faits, quoiqu'offert de bonne foi, est regardé comme une occasion à de plus grands maux qu'il médite. Charles prétend établir sur des fondemens plus solides l'alliance qu'Auguste s'est cru obligé de rompre entre la Pologne & la Suede; & peut-être se faisant un plaisir de donner une Couronne, peut-être aussi un plus grand plaisir de l'ôter, il réussit à déposer ce Prince, un des grands ornemens de son siecle, & lui subroge Stanislas qu'il estime, & qui est en effet

„ de

„de tous les Polonois le plus capable de gouverner la République avec sagesse, & de „la maintenir dans une parfaite union avec „ses voisins.

„Tel est le grand évenement que j'ai dû „développer; espece de phénomene dans la „politique, plus rare, plus étonnant que ceux „qu'on voit quelquefois dans la Nature. L' „endroit d'où je l'amene paroît un peu éloi- „gné; mais j'ai dû le prendre dans son ori- „gine; & tout ce qui part de ce principe a un „rapport essentiel au terme où je dois aboutir.

„Ainsi je n'ai pu éviter de rappeller autant „ce qui a précédé que ce qui a suivi l'élection „d'Auguste. C'est-là le point où, comme au „centre d'un tourbillon, se sont réunis tous „les divers mouvemens de la Pologne. Ce „qui a paru avant ce tems tient par un en- „chaînement nécessaire à ce qui s'est passé „depuis; & d'ordinaire, ce qui prépare un „évenement, contribue plus à le développer, „que ce qu'il a produit ne sert à en donner „une juste idée.

„D'ailleurs, ce n'est point ici l'Histoire „d'un de ces Royaumes où domine un sy- „stême d'autorité qui réunit les esprits & les „ramene presque tous à des actions ou à des „sentimens uniformes. Il s'agit au con- „traire d'un Etat où chaque particulier s'esti- „me en droit d'agir selon ses vues, où sou-

vent

„vent l'intérêt conduit les passions, où les „passions chicanent les loix, où les loix n'en„chaînent personne; &, comme il n'est au„cun Polonois qui ne concoure à l'heureux „ou au malheureux sort de sa Patrie, il est „presque impossible d'en décrire un évene„ment, qu'on ne soit obligé de le démêler „d'une foule d'intérêts, confusément enve„loppés les uns dans les autres.

„Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à mesure „que j'avance dans les faits qu'on peut s'ap„percevoir de l'unité de dessein que je me „propose. On verra ces membres épars se „réunir insensiblement & comme d'eux-mê„mes, & montrer entr'eux de si justes rap„ports, qu'on ne croira plus possible de „les séparer les uns des autres. Mon plus „grand embarras a été de donner à chacun „d'eux la place qui lui étoit propre. Les gens „habiles, comme vous, Monsieur, convien„dront que c'est cette ordonnance qui coû„te le plus. Il faut embrasser tout son ob„jet à la fois, & avant d'y avoir mis la main, „juger, d'un coup d'œil, de la proportion de „chacune de ses parties & de la symétrie ou „de la confusion qui doit résulter de l'as„semblage qu'on en aura fait.

„Ce qui est certain, c'est que toujours „esclave de la vérité & des moindres véri-

„tés, je ne prête aux faits que je rapporte ni „mes idées, ni mes sentimens, ni mes préjugés. Il n'est que trop ordinaire aux Historiens de ne parler des choses, que selon „qu'ils en sont affectés. Soit défaut de goût, „soit manque d'intelligence, ils ne font agir „ou penser les Personnages qu'ils exposent „sur la Scène, que de la façon dont ils auroient agi ou pensé eux-mêmes dans les „circonstances où ils sont obligés de *les représenter*. Ils paroissent ne comprendre „que ce qu'ils imaginent, & n'être capables „de connoître que ce qu'ils peuvent sentir.

„Il faut pourtant avouer que c'est quelquefois avec grace qu'ils alterent la vérité. „Voyez Velleius Paterculus & Tacite. Jettez „les yeux sur les portraits qu'ils nous ont „donnés de Tibere, de Sejan, de Drusus-Libon, de l'Impératrice Livie. Quelle hardiesse! quelle vivacité! quelle finesse de pinceau! mais l'un ou l'autre n'a peint que „d'après ses idées, & l'on doute même encore „si les idées de celui qu'on estime le plus véritable, sont bien conformes à ses originaux. „Celui-ci profond & délié rapporte tout à „une politique ombrageuse & farouche. Celui-là, peut-être par l'élévation de ses sentimens, ou par la délicate & scrupuleuse douceur de son caractere, ne voit les objets

qu'il

„qu'il examine que par leurs endroits les „plus beaux.

„Ainsi la vérité, si j'ose m'exprimer de la „sorte, prend les teintes des divers canaux „par où elle passe; mais il en est où elle „conserve toutes ses couleurs. J'ai tâché, „ni de l'embellir, ni de la dégrader; & au „défaut de tout autre mérite, je crois pou„voir m'attribuer celui-ci. Je ne dis rien de „moi dans les choses même les plus indiffé„rentes: mes garants sont des Polonois qui „ont eu part aux révolutions que je décris, & „qui ont eu soin de nous les transmettre. Je „les cite continuellement au bas de mes pa„ges. Ceux qui figurent le plus dans mon „Histoire, je les rends tels qu'ils ont été, mal„gré le chagrin que j'ai quelquefois de ce „qu'ils n'ont pas été précisément ce qu'ils „auroient dû être.

„Ce n'est qu'à un long commerce avec „les personnes de cette Nation, que je dois „la justesse qu'on remarquera peut-être dans „mes portraits. Les hommes varient selon „les climats; il n'est pas jusqu'aux sentimens, „peut-être à la raison même, qui ne se res„sentent, ainsi que les traits & la figure, de „la diversité des lieux où l'on naît, & où l'on „est élevé. Un Républicain altier & licen-

„cieux ne parle ni ne pense comme un Fran-
„çois, qui aime sa dépendance, & qui s'en
„fait honneur. Il faut qu'un Historien sor-
„te, en quelque façon, de son caractere, pour
„ne point donner aux Etrangers dont il veut
„tracer l'image, les mœurs & les manieres
„de son pays.

„Mais à mesure que l'on connoit davan-
„tage une Nation, on y découvre des nuan-
„ces qui mettent presque autant de différen-
„ce & d'inégalité entre les Sujets qui la com-
„posent, que tous ces Sujets sont distingués
„eux-mêmes des autres peuples par le génie
„qui leur est particulier. Rome, plus jalouse
„encore de sa liberté que ne l'a jamais été la
„Pologne, avoit en même tems des Caton
„& des César, des Cicéron & des Catilina,
„des Brutus & des Marc-Antoine; & l'au-
„dace de César n'étoit non plus celle de Ca-
„tilina ou d'Antoine, que le zele de la Pa-
„trie qui animoit Caton n'étoit le même que
„celui de Cicéron & de Brutus. Or, com-
„ment entrer dans cette variété de caractè-
„res, toujours trop féconde, & souvent pres-
„qu'insensible, si l'on n'a eu occasion de la
„voir, de l'examiner & de la saisir, pour
„ainsi dire, dans le cœur & dans l'esprit
„même de ceux qu'on veut représenter? C'est
„cette exacte connoissance qui fait qu'une
„Histoire

„Histoire plaît & attache. La vérité s'y fait „sentir dans les contrastes mêmes qu'on y „remarque; & sans avoir vu les originaux, „on a une espece de conviction que la co„pie en est fidelle.

„C'est particulierement à bien dessiner „celui qui est le principal objet de l'Histoi„re, qu'un Auteur doit ramener toute son „attention: c'est celui qu'il doit le plus con„noître; celui qu'il doit avoir étudié avec „le plus de soin. Si cela est, de quel heu„reux succès ne dois-je pas me flatter? & „qui est plus en état que moi de peindre „avec la derniere précision le Roi dont j'é„cris la vie? On sçait que j'ai l'honneur de „lui être attaché depuis bien des années, & „que je l'ai même suivi dans la plûpart des „évenemens que je dois raconter.

„Il est vrai que cela même, (& je ne le „dissimule point,) fera peut-être appréhen„der, qu'exact dans tous mes autres portraits, „je ne le sois pas également dans celui de „ce Prince; mais c'est plutôt à moi à crain„dre de ne pouvoir le rendre aussi natu„rellement que l'exige la vérité. Je crains „le Public qui m'accusera peut-être de flat„terie, si je le tire trait pour trait; & plus en„core que le Public, je crains un Roi accou„tumé à sacrifier sa gloire, à ne la regarder,

„du côté des hommes, que comme un nom „pompeux, vuide de sens & de choses; & „à mépriser jusqu'au courage même qui la „loi fait mépriser. Ainsi je suis le précepte „d'Horace, & de peur d'en dire trop, j'aime „mieux courir les risques de n'en pas dire „assez :

- - Urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consultò.

„Après tout, j'écris du vivant de ce Prince, „& sous les yeux de toute l'Europe qui con„noît ses actions. Peut-on mentir impu„nément à ses Contemporains? & pour„rois-je moi seul accréditer des erreurs qui „seroient démenties par autant de témoins „qu'il y a actuellement d'hommes presqu' „aussi instruits que je le suis de tout ce qui „doit faire le fond de mon Ouvrage? Ainsi „Xénophon écrivoit la vie d'Agésilas, dans „le tems que ce Prince vivoit encore. Il „étoit persuadé qu'on peut beaucoup moins „abuser de la foi publique, quand les faits „sont encore récens, que lorsqu'ils sont éloi„gnés de la connoissance des hommes. Et „à quoi me serviroit d'asservir la vérité, ou „à mes intérêts, ou à des motifs aussi bas & „également indignes d'un honnête homme? „Je me dégraderois à crédit, & je rabaisserois d'au-

„d'autant plus mon Héros, que je ferois „plus d'efforts pour l'élever au-dessus de „lui-même. Il en est de la flatterie com- „me de cette fleur que la rosée répand sur „les fruits; elle n'a qu'un éclat léger: le „premier rayon de vérité le détruit aussi „promptement que le Soleil dissipe cette „autre vapeur qui brille le matin dans nos „Campagnes.

„Je suis, Monsieur, &c.

Fin du quatrieme Tome.



TABLE

TABLE DU TOME IV.

FIN.

